

MATTHEW STOKOE

EMPTY MILE

OPEN

119
121
139

série noire

GALLIMARD

MATTHEW STOKOE

Empty Mile

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR ANTOINE CHAINAS

nrf

GALLIMARD

OceanofPDF.com

Titre original :
EMPTY MILE

© 2010 by Matthew Stokoe

First published in The United State of America by Akashic Books, New York. 2010

© Éditions Gallimard. 2014 pour la traduction française.

OceanofPDF.com

*Pour mon fils, Zane.
Tu n'as pas quitté mes pensées
durant la longue rédaction de ce livre.*

OceanofPDF.com

CHAPITRE I

Huit ans. Et maintenant, j'étais de retour. Dans mes rues. Dans ma ville. La maison était encore à deux cents mètres, mais je me garai et coupai le contact. De Londres à San Francisco, puis de San Francisco à cette vallée en forme de cuvette, au pied des montagnes de la Sierra Nevada, l'angoisse n'avait cessé de grandir, telle une tumeur vorace. J'étais désormais si proche de mon propre passé que je n'arrivais plus à supporter l'habitable exigu du pick-up.

Je sortis et commençai à marcher rapidement le long du trottoir. Devant ces maisons que j'avais déjà vues un millier de fois. Ma hâte était pourtant insuffisante. Ces derniers mètres, cette ultime minute qui me séparait de mon foyer étaient une douleur menaçant de faire voler mon âme en éclats. Alors, je me mis à courir. À mouliner des bras, la tête rejetée en arrière. Si j'avais eu assez de souffle, j'aurais crié.

Enfin, devant la maison. Enfin. Haletant, je poussai la barrière, franchis la petite allée à toute vitesse, et la porte s'ouvrit sur l'intérieur de la maison au moment où j'approchai. Stan était là. Il se tordait les mains, trépignait d'excitation. Mon frère Stan, plus vieux de huit ans et plus grand, mais fidèle à mon souvenir.

« Johnny ! »

Mon nom s'était échappé de ses lèvres comme une chose vivante.

« Johnny ! »

Je compris à ce simple mot, à cette vision fugitive de lui, tremblant et ruant dans l'encadrement, l'erreur irrémédiable, indiscutable, que j'avais commise lorsque j'avais quitté Oakridge. Il dansait à reculons devant moi tout le long du couloir, se jetait en avant pour m'enlacer encore et encore. Il me serrait si fort que nous manquâmes de chuter. Il criait des questions à cent à l'heure, toujours plus vite, reprenait son souffle jusqu'à ce que ses paroles puissent émerger de sa bouche, mais ne parvenait qu'à répéter : « Johnny, Johnny, Johnny... » Il applaudissait et souriait si fort que je crus ses lèvres sur le point de se fendre.

Puis il se rapprocha, m'attrapa dans ses bras, et posa son front au creux de mon cou. Ce geste fit remonter à la surface le souvenir qui me hantait le plus : Stan, dans ma chambre, la nuit où j'étais parti d'Oakridge, il y a tant d'années. Son visage contre ma poitrine alors que je l'enlaçais pour lui dire adieu, le silence qui nous enveloppait et révélait cette dramatique incapacité à atténuer, ne serait-ce qu'un peu, la dimension catastrophique de mon départ, la détestable douleur dont j'étais responsable et la haine qu'elle m'inspirait à moi-même.

Et ce bruit, dont l'écho n'avait eu de cesse de me tourmenter. Le seul reproche qu'il m'avait adressé : un sanglot atroce, aussitôt ravalé. Quand nous avons relâché notre étreinte, j'avais vu qu'il s'était forcé à ne pas pleurer pour éviter que je ne me sente encore plus mal. Ainsi, je pourrais m'en aller et accomplir ma destinée sans que le poids du malheur me retienne.

Stan s'éloigna et me sourit.

« Hé, je veux voir qui est le plus grand. »

Nous nous mîmes dos à dos et il fit passer sa main sur le haut de son crâne à titre de comparaison. Il avait beaucoup grandi. Cependant, son corps s'était ramolli depuis l'accident, il s'était empâté et voûté. Je voulais qu'il redevienne petit, qu'il soit de nouveau ce mioche que je dominais, autour duquel je pouvais passer mes bras, mais il me rendait désormais une vingtaine de kilos.

« Tu me dépasses encore, Johnny, mais je te rattrape. »

Ce matin-là, j'eus l'impression de lui devoir des explications pour dissiper les malentendus, être pardonné. Je murmurai simplement :

« Désolé d'être parti si longtemps. »

Il rit.

« Mais t'es revenu ! Papa sera là ce soir.

— Il ne pouvait pas prendre un jour de congé ? »

Stan haussa les épaules.

« T'as une voiture ?

— Un pick-up.

— J'ai pas le droit de conduire. Regarde, je porte ta veste. »

Lorsque j'avais vingt ans, j'étais en permanence vêtu d'un blouson de biker en cuir. Je le lui avais donné en guise d'adieu. Maintenant, à vingt-trois ans, il lui allait, même s'il était un peu juste. Il portait un T-shirt de bowling par-dessous. Son nom était brodé à gauche sur sa poitrine. Avec ses cheveux peignés en arrière et ses carreaux teintés, il ressemblait à un pompiste dodu des années 50.

« J'aime ton look, Stan.

— Ouais. Je suis classe. »

Nous sortîmes à l'arrière. Le jardin était étroit, tout en longueur. De là où nous étions, sur le versant nord d'Oakridge, il offrait un panorama de la ville. Des tapis de fleurs accompagnés de petits arbrisseaux venaient d'être plantés le long de la barrière en bois. Ils étaient nets, on en prenait soin. Stan suivit mon regard et se rengorgea.

« Je m'occupe du jardin.

— Vraiment ?

— J'ai la main verte. »

Il agita ses doigts devant moi et entreprit de m'expliquer son hobby.

« Voilà des jacinthes bleues. Elles fleurissent au printemps et en été. Elles aiment le soleil. Là, t'as une fleur de lune. Il lui faut beaucoup d'eau.

— Comment tu sais tout ça ? »

Stan essaya de faire comme si de rien n'était, sans grand succès.

« C'est mon boulot.

— Tu as un job ?

— Au magasin de jardinage. Je prends le bus. J'y ai travaillé toute l'année.

— Pourquoi tu ne me l'as pas dit ?

— Je voulais te faire la surprise. »

À nos pieds s'étendait la vallée. La vieille cité d'Oakridge, les bâtiments en bois issus de la ruée vers l'or de 1800 resplendissaient dans le centre-ville. Plus loin au sud, un coude étroit de la Swallow River scintillait.

« Stan, tu vois parfois Marla, dans le coin ?

— Bien sûr.

— Comment elle va ?

— Bien.

— Elle parle de moi, de temps en temps ?

— Et comment, Johnny. Elle demande toujours de tes nouvelles. »

Plus tard, je remontai la rue et montrai mon pick-up à Stan. Je rapprochai le véhicule de la maison, puis emportai mes affaires à l'intérieur avant de monter à l'étage. La route avait été longue. J'étais fatigué.

Malgré le soleil poussiéreux qui entraît par la fenêtre, ma chambre était froide. Quand j'étais parti vivre avec Marla à l'âge de vingt et un ans, mon père avait tout vidé. La pièce était restée telle quelle. Aujourd'hui, je retrouvais, pour toute preuve du temps passé ici, une série de marques crasseuses sur les murs couleur crème, aux endroits où j'avais accroché mes posters. Un lit à une place ainsi qu'une petite table avaient été disposés sous l'une des fenêtres. Il n'y avait rien d'autre.

Je ne m'étais pas attendu à retrouver le cocon de l'adolescence reconstruit par magie, mais l'austérité de la pièce était déprimante. Tout comme le fait que mon père ne soit pas venu m'accueillir.

Je m'assis sur le bord du lit. Je pouvais entendre un oiseau chanter dehors, et, plus loin, les gémissements distants d'un moteur, lorsque quelqu'un montait de la ville à l'occasion. L'odeur de la moquette, les murs, l'atmosphère empoussiérée... Tout ceci se referma sur moi, et, l'espace d'un instant, je fus capable d'éprouver un sentiment d'appartenance. Mais ce fut bref. La pièce se résuma finalement à sa vocation première : un lieu où je m'étais tenu assis, dans la même posture, chaque nuit, lorsque j'avais dix-huit, puis dix-neuf, et vingt ans, le regard dans le vide, tenaillé par le regret d'avoir laissé Stan seul le jour où nous étions allés à Tunney Lake.

Je m'allongeai, et, au bout d'un moment, m'endormis.

CHAPITRE 2

Je descendis en fin d'après-midi. Mon père était rentré. La maison sentait la nourriture chinoise et, dans la cuisine, la table était ornée d'assiettes, de baguettes, et de cartons de nourriture à emporter. Mon père venait d'allumer une bougie sur un gâteau où des lettres de crème glacée formaient les mots : *Bienvenue, John*.

Stan trépigna quand il me vit. Il battit des mains et cria : « Voilà Johnny ! »

Mon père me donna l'accolade et fit tout un cinéma pour fêter mon retour, mais je pouvais sentir sa gorge se serrer tandis qu'il m'affirmait que c'était bon de me savoir à la maison.

J'avais le souvenir d'un homme aimant qui me balançait sur ses épaules, puis me faisait virevolter. Mais il datait de l'époque où, enfant, j'étais peu exigeant sur la qualité de cette relation. Je me rappelais avec davantage d'acuité son affection décroissante à mesure que je grandissais. Comment les petites récompenses, les preuves de fierté et d'estime avaient disparu une à une.

Plus tard, il eut sans doute de véritables raisons d'être déçu. Je travaillais à ma convenance, je buvais trop. Et il y eut bien sûr Stan et Tunney Lake. Mais avant tout ceci, qu'avait donc bien pu faire un garçon dans les premières années de son adolescence pour que son père se détourne de lui ? Je dus attendre d'être adulte et de l'avoir observé en compagnie d'autres personnes pour comprendre que cette distance ne résultait pas d'une quelconque transgression dont je me serais rendu coupable, mais de son incapacité à être proche de quiconque.

Pourtant, le jour de mon retour, nous nous assîmes, nous mangeâmes et parlâmes. J'étais content d'être de nouveau avec lui et Stan, dans cette maison, de participer aux plaisirs simples, fondamentaux, qui soudent une famille : nourriture, conversation, partage...

Après dîner, Stan se rendit au salon pour regarder un DVD de Spider Man. Mon père se posta alors au-dessus de l'évier pour faire la vaisselle,

manches de chemise retroussées. Il ne voulait pas que je l'aide, je restai donc assis à le regarder. Un cinquantenaire en tenue de bureau, occupe à effectuer des tâches ménagères que, dans la plupart des familles, quelqu'un d'autre effectuerait.

Tout en s'affairant, il parlait de son travail, de l'état du marché immobilier, et des propriétés qu'il entendait mettre en valeur. Ce sujet était l'un des rares envers lesquels il montrait de l'intérêt, et je m'en amusais vaguement. Oakridge était une ville en perpétuelle expansion. Il vendait des biens. N'importe qui dans sa situation serait devenu riche. Pourtant, notre famille avait toujours peiné à joindre les deux bouts, et il avait fallu l'assurance-vie de ma mère pour nous aider à finir de payer la maison.

« Stanley a un travail maintenant, tu sais.

— Ouais, il m'a dit.

— Il a l'impression de se sentir utile.

— Je pense qu'il n'en a jamais été autrement pour lui, papa.

— Dans le sens où il participe à la société. Le labeur dégriffe les rouages de la vie, John. Quels sont tes projets, maintenant que tu es revenu ?

— Passer du temps avec Stan. Et toi. Rien de plus pour l'instant.

— Et un boulot ? Je ne peux pas t'entretenir.

— J'ai de quoi voir venir. J'ai économisé en Angleterre. J'ai aussi envie de voir Marla. »

Mon père fronça les sourcils.

« Tu crois que c'est une bonne idée ?

— Pourquoi pas ?

— Tu es parti longtemps.

— Eh bien, je dois au moins lui dire bonjour, qu'en penses-tu ? Je la croiserai tôt ou tard.

— As-tu envisagé qu'il serait mieux pour elle que tu n'aïles pas remuer le passé ? Ne sois pas trop égoïste, John. »

Stan déboula dans la cuisine. Fragrances de dentifrice, pyjama Batman. Il me serra dans ses bras.

« Désolé, Johnny. Je voulais revenir, mais j'ai oublié à cause de la télé. Tu peux me conduire au travail dans ta voiture, demain ? »

— Évidemment.

— Génial. Allez, camarade, je dois aller me coucher. »

Il se tourna brusquement et galopa hors de la pièce. Au pied des marches, il se mit à hurler : « Hue ! Hue ! » puis monta au lit dans un bruit de cavalcade.

Mon père discuta encore un peu avec moi dans l'espoir de rattraper ses réflexions blessantes. Je crois cependant que nous étions tous les deux attristés de nous apercevoir que, malgré notre longue séparation, rien n'avait changé entre nous. Finalement, il se rendit au salon pour regarder le dernier bulletin d'informations.

Lorsque je me levai le lendemain, je vis Stan aller et venir sur le palier d'en haut. Déguisé en Superman, il tentait de faire virevolter sa cape derrière lui.

« Salut, Johnny. Papa est déjà au bureau.

— Sympa, le costume. »

Stan s'arrêta et baissa les yeux sur son accoutrement. Il passa ses mains sur l'étoffe bleue qui couvrait son gros ventre.

« Papa ne les aime pas... Mais je les ai achetés avec mon salaire, alors pas de problème. Je n'ai pas le droit de les porter à l'extérieur. Un des voisins m'a vu avec, là-dedans, et a raconté à papa que j'étais bizarre.

— Tu n'as pas le droit de *les* porter ? »

Stan me conduisit dans sa chambre, tout au bout du couloir. Il ouvrit la porte d'une grande armoire, fouilla dans une rangée de vêtements suspendus, et en retira un ensemble noir et gris.

« Batman. »

Il le reposa et en prit un second.

« Captain America. C'est bien, des fois, d'être différent.

— Tu m'étonnes.

— Et tu sens plus les pouvoirs aussi.

— Les pouvoirs de superhéros ? »

Stan, à court de mots, haussa les épaules.

Plus tard dans la matinée, je l’emmenai au magasin. La route passait par le quartier des affaires et la zone commerciale d’Oakridge. Stan observa les devantures d’un air rêveur.

« Tu crois que ce serait bien d’avoir un magasin, Johnny ? Ou une entreprise ? Un truc en ville ?

— En tout cas, ce serait mieux que de bosser pour un patron.

— Moi, je trouverais ça génial. Les gens viendraient et demanderaient des choses et tu leur dirais ce qu’il faut, ce qu’ils devraient avoir. Ils sauraient que tu es le type dont ils ont besoin. »

Le magasin de jardinage de Bill Prentice était à dix minutes de voiture d’Oakridge. Le bâtiment en moellons, à cinquante mètres de la route, était surélevé. Il offrait une jolie vue sur la Swallow River et l’une des façades avait été reconvertie en café. Un entrepôt en tôle ondulée jouxtait l’arrière de l’édifice, tandis qu’à l’avant s’épanouissaient un jardin d’ornementation, une vasque à oiseaux et une fontaine. Un autre entrepôt, plus petit, était situé à une centaine de mètres vers l’est. Il paraissait désaffecté.

Je me garai sur le parking gravillonné, du côté du café. Stan et moi sortions de la voiture lorsqu’il pointa du doigt en direction d’un utilitaire BMW bleu argenté.

« Ce SUV est à Bill. C’est un homme d’affaires. Je vais te présenter. »

Dans le magasin, Stan enfila un long tablier, puis me laissa au café pendant qu’il allait chercher Bill Prentice. Je commandai un expresso et me rendis à l’une des fenêtres qui surplombaient le parking. Une vieille Jeep Cherokee s’était garée à côté de mon pick-up. Quelques places plus loin, un homme se tenait accroupi près de la roue avant du SUV de Prentice. Il appuyait un objet contre le pneu. Tandis que je l’observais, il recula légèrement et l’objet entre ses mains, quel qu’il soit, alla rebondir sur l’asphalte.

Le type se releva, jeta un rapide coup d’œil alentour. Son regard croisa la vitre du café et, l’espace d’un instant, il soutint mon regard. Il ne manifesta d’abord aucun signe de reconnaissance, puis un large sourire éclaira son

visage. Il m'adressa un geste furtif et montra plusieurs fois la Jeep. Je m'éloignai de la vitre et retournai dans le magasin.

Stan, posté à côté d'un assortiment de plantes en pot, discutait avec une femme mince, dans les cinquante ans. Elle était bien habillée et fumait une cigarette en dépit de l'interdiction affichée au mur. Quand Stan me vit, il se précipita vers moi, m'attrapa par le coude, et m'emmena à elle.

« Excuse-moi, Johnny. Je cherchais Bill quand Pat est entrée, et on a dû parler un peu. Pat, voici mon frère, Johnny. »

Nous nous saluâmes et échangeâmes deux ou trois mots. Je la connaissais. Si vous étiez mariée à Bill Prentice, il fallait être recluse pour ne pas attirer l'attention en ville. Au moins dans une certaine limite. Et à l'époque où je vivais à Oakridge, elle avait dépassé cette limite à deux reprises, de manière différente. D'abord, elle s'était taillé les veines. Et quelques années plus tard, elle avait essayé les pilules. L'issue avait été identique : un voyage en ambulance jusqu'au centre hospitalier, suivi d'un sauvetage express effectué par l'équipe médicale.

Ces tentatives de suicide ne firent pas la une du quotidien local. De fait, elles ne furent même pas mentionnées. Mais le bruit se répand vite quand la personne impliquée est l'épouse d'un conseiller municipal, et, accessoirement, la femme la plus riche du coin. J'ignorais si elle avait effectué d'autres tentatives entre-temps, mais son regard atone, les rides profondes sur son front m'indiquaient que son état ne s'était pas amélioré ces huit dernières années.

À la fin de notre bref échange, Bill apparut. Cet homme svelte avait à peu près le même âge que sa femme. Sa chevelure, prématurément blanchie, encadrait un visage carré et rougeaud. Il était connu comme le loup blanc depuis que j'étais assez vieux pour connaître la signification de l'expression. Et après avoir accédé au poste de conseiller, il s'était fait un nom en tant qu'adepte de la croissance, par l'intermédiaire d'investissements entrepreneuriaux. Une rumeur plus discrète affirmait qu'il était un peu pervers.

Il claqua sa main sur l'épaule de Stan. « Stan, l'homme de la situation ! C'est ton frère ?

— Bon sang », soupira Pat, juste assez fort pour qu'il l'entende.

Bill adressa un regard fatigué à sa femme.

« Je ne savais pas que tu devais passer. »

Pat brandit le bout de sa cigarette.

« Tu n'as pas de putain de cendrier, ici ? »

Stan me regarda avec des gros yeux et tenta de rentrer la tête dans les épaules. Bill prit le mégot, le jeta dans un pot vide, puis nous nous serrâmes la main. Lorsqu'il relâcha sa prise, ses yeux glissèrent sur moi et j'eus la désagréable impression qu'il évaluait mon potentiel sexuel. Pendant un moment, le silence se fit, puis il songea à parler :

« Stan fait un super boulot. On a de la chance de l'avoir avec nous. »

Le briquet de Pat claqua tandis qu'elle allumait une nouvelle cigarette. Bill parut agacé. Il chassa la fumée d'un geste.

« Tu as besoin de me voir ? »

Elle ne répondit pas. Il se rapprocha, posa la main sur son bras.

« Je suis disponible.

— Quelle différence ? »

Elle lui opposa un regard blanc, puis soupira encore et secoua la tête.

« À ce soir. »

Bill la regarda quitter l'enseigne. Il tourna ensuite les talons et se dirigea vers l'entrepôt sans ajouter un mot.

Stan me raccompagna à l'entrée. Pat venait de prendre la boucle d'Oakridge dans sa Mercedes couleur olive. Elle conduisait les avant-bras appuyés contre le volant, le siège incliné comme si elle n'avait pas la force de se tenir droite. Elle fumait toujours.

Le temps était chaud, et les ornements floraux embaumaient à la lumière du soleil. Le mélange des senteurs conférait une saine atmosphère aux lieux. Stan prit une profonde inspiration et relâcha son souffle d'un coup.

« Pat dit que les plantes savent qu'on est là. Ils ont fait des tests et tout. Genre, si tu vas pour leur couper les feuilles, elles ont peur. Et puis elles aiment quand tu leur parles. »

Il m'agrippa par la manche au moment où j'allais partir.

« Ah, Johnny, j'oubliais. Je finis tôt le mardi. Tu peux m'emmener à mon cours de danse ?

— Ton cours de danse ?

— Ouais. Viens à deux heures, d'accord ? »

Je lui promis d'être là, puis tournai au coin du bâtiment, en direction du parking où celui qui avait été mon meilleur ami m'attendait.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 3

Gareth était un roux élancé. Son teint pâle suggérait qu'une couche de poussière, sous la peau, essayait d'atteindre la surface. Il avait l'habitude de mettre ses mains sur ses hanches et de se pavaner tel un coq.

Nous nous étions rencontrés dans un bar quand j'avais dix-huit ans. Il en avait dix-neuf, arrivait de Sacramento et venait de s'installer à Oakridge, dernière étape d'une série de déménagements débutée à douze ans, lorsque sa mère s'était enfuie avec un autre homme. Son père, mécano, avait acheté un petit garage en ville, qu'ils géraient seuls tous les deux.

J'aimais bien traîner avec lui au début. Nous adorions les voitures, aimions la même musique, nous saoulions à la bière. Néanmoins, quand je le connus mieux, je m'aperçus de certains aspects dangereux de sa personnalité.

L'abandon maternel et les échecs de son père à leur assurer un minimum de sécurité financière l'avaient imprégné d'un sentiment persistant d'inutilité. Il ne se croyait pas inférieur aux autres, simplement, il était persuadé que son existence ne signifiait rien aux yeux du monde. Cette tendance l'incitait à traiter les gens comme des reflets rassurants. Une perception d'autrui qui rendait sa fréquentation monotone et épuisante. Une fois au moins, cette inclination dégénéra en une spectaculaire explosion de violence.

Nous avions coutume de jouer au billard dans un petit bar du faubourg, un quartier populaire. Une nuit, je m'exerçais en solo en attendant Gareth : nous devions aller voir jouer un groupe à Burton. Deux mecs en vacances, venus de la côte, trouvèrent malpoli que j'utilise une table pour m'entraîner au lieu de faire une vraie partie. Les choses s'envenimèrent et je jugeai finalement préférable de céder la place. Je partis retrouver Gareth chez lui. Mais ils n'étaient pas satisfaits. Ils me suivirent au moment où je quittais l'établissement.

Ma voiture était garée à plusieurs centaines de mètres, dans une sorte de no man's land entre le quartier populaire et le centre commercial

d'Oakridge. Il y faisait noir. La chaussée était bordée de terrains envahis de mauvaises herbes, destinés à combler l'expansion rampante du faubourg. Les deux types décidèrent que les lieux étaient parfaits pour rosser un autochtone arrogant.

Ils étaient ivres et balaises. Après m'avoir frappé deux ou trois fois, l'action et la gnôle combinées portèrent leur colère à ébullition. L'un d'eux me tint tandis que l'autre sortait un cran d'arrêt dans le but de graver ses initiales sur ma poitrine. L'endroit où nous nous trouvions tourna cependant à leur désavantage. La rue était l'un des chemins que Gareth empruntait pour se rendre au bar.

Tout d'abord, ils ne s'aperçurent pas de sa présence, car il ne cria pas, ne leur demanda nullement de s'arrêter. Il se contenta d'arriver, armé d'une manivelle, et de frapper le gars au couteau. Un coup à la tempe, assez puissant pour l'étaler aussitôt. Celui qui me tenait me jeta sur le côté et avança. Il faisait la même taille que Gareth, mais pesait vingt-cinq kilos de plus. Sa masse musculaire ne fit pas grande différence. Gareth lui éclata la tronche d'un revers de manivelle avant de le rouer de coups de pied aux côtes, jusqu'à ce qu'on entende craquer dans sa poitrine.

Ce fut cette nuit que je pris conscience de la dangerosité potentielle de mon ami. Et même s'il m'avait sauvé la vie, je ne fus plus jamais vraiment à l'aise avec lui, ce qui m'épargna bien des soucis deux ou trois années plus tard.

Gareth avait rencontré Marla lorsqu'elle avait amené sa voiture au garage de son père. Marla était une orpheline de dix-sept ans qui avait atterri à Oakridge quand sa troisième famille d'accueil était venue travailler en tant que gardiens dans un campement. Après une enfance et une adolescence à la dure sur le bitume de Los Angeles, globalement malheureuses et peu aimantes, Marla avait trouvé en Oakridge une véritable oasis, un havre de paix qui la préservait de son passé et qu'elle n'avait aucune intention de quitter. Et lorsque ses parents adoptifs décidèrent, deux ans plus tard, de retourner en ville, elle resta seule, occupant divers postes de serveuse dans plusieurs cafés et restaurants d'Oakridge. Elle subsistait ainsi depuis trois ans au moment où elle et Gareth avaient commencé à se voir.

Pour Marla, il constituait un rempart contre le déracinement. Gareth, quant à lui, pensait que la présence de n'importe quelle femme séduisante à ses côtés était utile : elle prouverait son existence au monde. Cependant, Marla représenta davantage. D'une manière étrange, pour un type si obsédé par lui-même, il découvrit l'amour.

Ils habitèrent ensemble un petit appartement au-dessus du garage paternel. Lorsque nous étions seuls tous les deux, il parlait sans cesse d'elle. Cette idylle aurait pu conduire à un mariage, une vie commune, des enfants... sauf que je tombai moi aussi amoureux de Marla. Et qu'elle éprouva des sentiments similaires à mon égard.

Quand notre histoire naquit et que je la ravis à Gareth, notre amitié n'y survécut pas. Il rompit tout contact avec moi, refusa même de regarder dans ma direction les fois où nous nous croisions dans la rue. Sa colère, son hostilité d'amant bafoué n'avaient pas diminué d'un iota quand je quittai Oakridge un an plus tard. De le retrouver maintenant, à m'attendre sur le parking du magasin de jardinage, suscita tout de suite ma méfiance.

Il décolla son dos de la Jeep et tendit la main vers moi.

« Mon petit Johnny. Ça fait un bail, mon pote.

— Gareth. »

Nous nous saluâmes. On aurait presque pu croire à deux vieux amis contents de se revoir. Cependant, Gareth dut sentir ma réticence. Il s'éclaircit la voix et plongea les mains dans ses poches.

« Quelle coïncidence hallucinante, Johnny. Quand j'ai appris que tu étais revenu, j'ai espéré de tout mon cœur te rencontrer. Et voilà. J'attends cet instant depuis une éternité, mec.

— Vraiment ?

— Ce qui s'est passé entre nous, c'était n'importe quoi. La perte de Marla a été un sacré choc, je ne vais pas prétendre le contraire, mais après ton départ, on ne s'est pas remis ensemble comme par magie. J'ai compris qu'il fallait l'accepter. Je me suis senti con, tu sais ? On était potes. Ce qui est arrivé avec elle n'aurait pas dû influencer sur notre amitié.

— Eh bien, c'est de l'histoire ancienne.

— Ouais. Mais je me suis promis que, si l'occasion se présentait, je me rattraperais. »

J'avais assez de préoccupations avec Oakridge sans en plus m'impliquer avec Gareth et son sens spécial de la camaraderie. Pourtant, il se tenait en face de moi, une branche d'olivier à la main. Je n'avais pas beaucoup le choix, semblait-il. Pour couronner le tout, je ne pouvais m'ôter de l'idée qu'il m'avait sauvé la vie.

« D'accord.

— Super, mec. Super ! Tu m'enlèves un putain de poids. »

Nous échangeâmes des politesses un moment, puis je sortis mes clefs et fis mine de regagner mon pick-up. Gareth parut tout à coup horrifié.

« Mon pote, où tu vas ?

— À la maison.

— Je pensais... Écoute, tu ignores tout de ma vie, maintenant. Pourquoi tu ne viendrais pas chez moi ? On n'a plus le garage. Tu vas adorer, promis.

— Je ne sais pas...

— Allez, mon petit Johnny ! Suis-moi en voiture. Une heure de ton temps. Bon Dieu, mec, ce jour est mémorable ! »

Nous quittâmes le magasin et prîmes à droite au niveau de la boucle, le long de la large courbe du bassin d'Oakridge, au nord-est. La campagne environnante était constituée de forêts peu épaisses, ponctuées de chemins menant aux jardins de vastes demeures style fermes restaurées. J'avais les vitres baissées. L'air chaud dégageait une odeur d'aiguilles de pin et de goudron brûlant. Nous fîmes un bout de route en parallèle à la Swallow River. Les arbres sur le bas-côté brisaient ses reflets métalliques pour produire un motif de feuillages en contre-jour et d'éclaboussures argentées.

Lorsque les maisons éparpillées disparurent, la végétation devint plus dense. Je commençais à me douter de notre destination. Bien entendu, j'aurais pu faire demi-tour, tracer à l'opposé, vers la ville rassurante. Mais je savais que mon séjour à Oakridge m'obligerait tôt ou tard à revenir ici, et qu'il me serait impossible de me réconcilier avec le passé autrement.

Je suivis donc Gareth quand il tourna sur un chemin de terre constellé d'ornières. Le sentier avait été creusé à flanc de coteau par l'Office des Forêts à l'époque de la Grande Dépression. Il nous fallut grimper cinq minutes de raidillon avant le plat qui aboutissait à un endroit connu de tout

Oakridge. Pour moi, il représentait une marque au fer rouge sur l'épiderme tendre des souvenirs. Je n'y étais pas revenu depuis l'âge de dix-huit ans.

Tunney Lake, quatre cents mètres sur cent cinquante, était de forme ovale. Son côté le plus long était bordé d'une plage de sable rugueux, délimitée à droite par une forêt touffue, et à gauche par une aire déboisée. L'extrémité du plan d'eau était exempte de rivage. Uniquement une falaise. Deux cents mètres de rochers grêlés à pic dans les flots. Les arbres continuaient à pousser au sommet, ce qui lui donnait l'apparence d'un bac à savon géant taillé dans la colline.

Quelques groupes de baigneurs épars prenaient le soleil sur la plage ou s'ébattaient dans l'eau noire. Mais la majeure partie des lieux demeurait déserte. Un jour de semaine, en fin de matinée, la population locale était au travail. Et les touristes, ignorant la récompense que leur offrirait la beauté du site, étaient presque systématiquement découragés par l'état de la route.

Le layon que nous parcourions faisait la quasi-totalité de la plage. Il se terminait par un parking sale équipé d'un petit cabinet de toilette dans un coin. Un bungalow muni d'un hangar, ainsi qu'une rangée de cabanes en planches délabrées, se dressaient au-delà du terrain jouxtant la grève. Un embarcadère en bois avançait sur l'eau. On pouvait distinguer une barque à rames retournée en début d'appontement. La peinture blanche de la coque s'écaillait au soleil.

Nous nous garâmes sur l'aire de stationnement et sortîmes de nos véhicules. Gareth effectua quelques pas vers le bungalow avant de se retourner, bras écartés.

« Et voilà, Johnny, notre nouvelle et vaillante entreprise. »

Le bungalow et les cabanes avaient eux aussi été bâtis par l'Office des Forêts dans les années 30. Ils s'en servaient comme baraquements à l'époque où ils défrichaient des chemins de randonnée un peu partout sur les collines d'Oakridge. Lorsqu'ils avaient édifié ces constructions, elles n'étaient censées durer que deux ou trois ans, mais les cloisons et les fondations s'étaient révélées de bonne facture. Les bâtiments persistaient depuis plus de soixante-dix ans. La plupart des revêtements n'étaient toutefois pas d'origine. Les toits n'étaient plus qu'un assemblage disparate de tôles de remplacement.

D'aussi loin que je me souviens, l'endroit avait toujours fait office d'hôtel bas de gamme à destination des rares touristes assez courageux pour braver la route, ou des habitants de la région parfois trop saouls pour redescendre la colline après leur barbecue. Les propriétaires s'étaient succédé. La dernière fois que j'étais venu, le site appartenait à Bill Prentice. Un investissement périphérique assez pauvre, comparé au succès rencontré par son magasin de jardinage.

La fenêtre à l'avant du bungalow était ornée d'un néon *Réception* rouge et blanc. On avait transformé la pièce face au lac en bureau. Je ne parvenais pas à voir clairement à travers les rideaux noirs de crasse, mais j'avais l'impression que personne n'attendait de client.

Gareth me fit entrer. L'accueil était composé d'un comptoir en Formica où s'empilaient des morceaux de papier et des tasses vides. Une porte, derrière, donnait accès au reste de la maison. Nous la franchîmes, puis empruntâmes un couloir. Nous passâmes devant des pièces sombres. Je sentais une odeur d'huile de friture usagée et des relents d'urine.

Nous parvînmes enfin à un grand salon-cuisine. Une énorme porte vitrée sur le mur du fond permettait d'apercevoir une partie du hangar et de la forêt. Le sol était recouvert d'un tapis poussiéreux, usé jusqu'à la trame, sur lequel on avait disposé à la va-vite un canapé élimé. L'âtre de la cheminée était rempli de cendres froides. Il voisinait avec une table rayée jonchée de pièces mécaniques.

« Comme tu le vois, on a fait le grand saut.

— Tu gères les cabanes ? »

Un type en chaise roulante poussa la porte de derrière et vint vers nous. Il avait entendu notre conversation et grogna :

« Quand quelqu'un arrive à monter cette putain de route. »

Je le connaissais, mais il avait beaucoup changé depuis la dernière fois. En ce temps-là, David, le père de Gareth, était un dur à cuire de taille moyenne qui vous expliquait, si vous le lui demandiez, qu'il se défonçait au boulot trois cent soixante-cinq jours par an. À présent, ses jambes étaient atrophiées, son visage creux, parcheminé, et une cicatrice lui barrait la gorge. Sans compter qu'il était en fauteuil roulant.

Il vint jusqu'à moi et m'adressa un regard sec.

« Ce qui ne se produit presque jamais. Je me souviens de toi. »

Il tendit la main, je la lui serrai, et il repartit en direction de la table. Il parla par-dessus son épaule : « Tu sais ce que c'est ? Un putain de grille-pain, en théorie. Ces connards de Japs les fabriquent avec des pièces si fragiles qu'après douze mois ce ne sont plus des toasters. Juste un joli assemblage compact de bouts de métal. »

Gareth l'observa tristement.

« Tu as besoin de quelque chose, papa ?

— Une paire de guiboles et un bon filon. »

Gareth essaya de sourire, en vain. Il se rendit à la cuisine, prit deux bières dans le frigo, et me fit signe de le rejoindre par la porte de derrière, jusqu'à un carré de pelouse. Nous nous installâmes au soleil sur deux chaises de jardin en plastique.

« Qu'est-il arrivé à ton père ?

— Cet endroit. Pour l'acheter, il a revendu son garage voilà cinq ans. Il était persuadé d'avoir dégoté une affaire.

— Sans déconner ?

— Maintenant, cette histoire paraît débile. Mais à l'époque, les choses étaient différentes. L'emplacement serait une véritable mine d'or, s'il n'y avait pas la route. Trop cabossée pour les touristes. À la manière dont on a présenté le marché au vieux, le chemin allait être rénové. Et qui lui a cédé la propriété ?

— Elle appartenait à Bill quand j'habitais là.

— Tout à fait. Un an avant que mon père se mette sur le coup, Prentice était passé adjoint à l'urbanisme. Il décidait quel pont allait être construit, où disposer les feux de signalisation, et cetera. Et, bien sûr, quelles routes méritaient d'être refaites. Le conseil municipal devait certes voter, mais il avait beaucoup de poids. S'il appuyait une résolution, il avait de bonnes chances d'être suivi. Quoi qu'il en soit, le temps passe et Bill est confronté à un problème de liquidités. Il vend les cabanes. Sa femme est dix fois plus riche que lui. Elle aurait pu le renflouer, seulement, elle préfère à l'évidence séparer ses actifs des entreprises de son mari. Alors Bill a besoin d'un acheteur. Ce trou est complètement perdu et personne ne mord à l'hameçon. Sauf papa. Pourquoi a-t-il été plus bête que les autres ? Bill a laissé filtrer,

l'air de rien, une information selon laquelle la municipalité se préparait à mettre en chantier un accès digne de ce nom au lac. Bingo. Des tonnes de touristes, de l'argent à ne plus savoir qu'en faire. Papa était ferré.

— Si le projet était sûr, pourquoi Prentice se retirait-il ?

— Oh, il avait une réponse toute trouvée. Devine quoi ? Le conseil refuserait de valider la construction si l'un des édiles était susceptible d'en bénéficier. Pas mal, hein ?

— Et les travaux n'ont jamais eu lieu.

— La municipalité a changé d'avis. La période n'était pas propice à ce genre de dépenses ou une connerie du même acabit. Bill a juré ses grands dieux qu'il croyait l'affaire conclue. Il était vraiment désolé. Bien entendu, il refusait de racheter les cabanes. On s'est retrouvés bloqués avec une propriété qui ne rembourse même pas les frais courants.

— Et le fauteuil roulant ?

— Après deux ou trois ans à s'échiner, papa a commencé à souffrir de dépression. Ils l'ont mis sous traitement. Sans succès. Il avait juste besoin d'un paquet de fric. En plus de la dépression, il n'arrivait plus à dormir. Je n'étais pas au courant, à ce moment-là, mais certains dépressifs développent des tendances suicidaires lorsqu'on leur prescrit des somnifères. Alors les toubibs ont décidé de ne plus rien lui donner. Mon père a donc appelé un motard dont il avait réparé la Harley, quand il possédait le garage. Il s'est retrouvé avec une cargaison de benzos. Environ un mois plus tard, il a sauté du hangar, la corde au cou. Il serait mort si la poutre à laquelle il avait attaché la corde n'avait pas été pourrie. Il est tombé les pieds en avant, s'est brisé le dos.

— D'où le pneu de la voiture de Prentice, aujourd'hui ?

— Mesquin, je sais. Mais je ne peux pas m'en empêcher. »

Les cabanes étaient situées un peu plus loin que le bungalow, en retrait du lac. De nos chaises, nous distinguions l'avant de la rangée. Elles semblaient en majeure partie inoccupées. Pourtant, à l'instant où Gareth cessa de parler, deux filles, la petite vingtaine, maillots serrés et lunettes de soleil démesurées, passèrent par le sentier du parking pour rejoindre la dernière baraque. Elles déverrouillèrent la porte et y entrèrent. Je haussai les sourcils.

« Tu as des clients, alors ?

— Elles représentent ce qu'on appelle une source de revenu alternatif.

— Hein ?

— Des putes, mon petit Johnny. Nous entretenons une relation d'intérêt commun. J'organise les passes et leur offre un logis, elles me donnent trente pour cent.

— Tu plaisantes ?

— Non. Oakridge a changé en ton absence. Tous ces riches, en hauteur sur les Flancs, ont l'habitude de s'offrir ce qu'ils veulent. Et certains ont envie de sexe. Voilà toute la différence entre une entreprise qui coule et une autre qui surnage.

— Ils viennent jusqu'ici ?

— Jamais de la vie. À domicile uniquement. Un type qui claque trois cents dollars pour une fille ne va pas risquer sa Porsche sur le sentier. Ce marché est une niche, mais elle est florissante, crois-moi. »

Gareth se tut un moment. Je pouvais voir une lueur calculatrice dans ses yeux. Lorsqu'il reprit la parole, il adopta pourtant un ton sincère.

« Peut-être que tu pourrais me donner un coup de main. Tu n'as pas de travail, hein ?

— Non.

— J'ai besoin d'un chauffeur de temps en temps. Quelqu'un pour emmener les filles au boulot et les raccompagner.

— Comme un mac ?

— Comme un chauffeur. Le mac, c'est moi.

— Je ne suis pas chaud pour être mêlé à ce genre de magouille. »

Gareth m'étudia. On aurait dit qu'il essayait d'évaluer à quel point j'étais demeuré. Puis son visage s'éclaira.

« Marla.

— Quoi ?

— Marla. Tu penses que traîner avec des putes n'est pas la meilleure initiative à prendre si tu veux te remettre avec elle.

— D'où tu tiens une chose pareille ?

— Mais j’ai raison, pas vrai ?

— Je ne sais pas quels sont mes projets.

— Je m’en tape le coquillard, mon pote. Retourne avec elle, ne la revois pas. Ta décision ne changera rien pour moi. Il est beaucoup trop tard. Réfléchis juste à ma proposition, d’accord ? Je n’aime pas laisser papa seul la nuit. Tu me tirerais une sacrée épine du pied, et ce serait de l’argent facile. »

Pendant notre conversation. David émergea de la maison et se dirigea vers le hangar. Il commença à travailler sur un tour de précision. Les crissements métalliques mirent un terme à notre échange, quel qu’en fut la nature. Gareth se leva et me fit signe d’entrer dans le bâtiment. Il me chuchota à l’oreille : « Fais semblant d’être intéressé. »

Tous les établis, ainsi que les outils électriques, avaient été mis à niveau afin que David puisse les atteindre de sa chaise. Quand il réalisa que nous le regardions, il arrêta le tour et s’empara d’un cylindre en métal.

« Un pied de lampe. On m’en a commandé deux cents. Jetez un coup d’œil, admirez la qualité. »

Il passa une minute ou deux à vanter les mérites de son ouvrage et Gareth m’expliqua que son père fabriquait des pièces sur mesure pour un cabinet d’architectes à San Francisco. Les objets qu’il élaborait étaient en série limitée. Introuvables en magasin. J’émis quelques bruits d’appréciation idoines, mais j’en avais déjà assez de Gareth. Cette parenthèse fut l’occasion de lui fausser compagnie. Je prétextai devoir aller chercher Stan.

Gareth me raccompagna jusqu’au bungalow. Sur le seuil, il parvint à me convaincre de lui donner mon numéro de portable.

« Il faut qu’on reste en contact, Johnny. Tiens, prends une photo de moi. Il faut marquer ce jour d’une pierre blanche. Garder un souvenir. »

Je n’avais pas envie de conserver le moindre souvenir le concernant, mais je m’exécutai. Prendre un cliché avec mon portable serait plus rapide que d’argumenter.

Quand il eut regagné son bungalow, je traversai le parking, passai devant mon pick-up, et ôtai mes chaussures sur la bande de pelouse séparant la route de la plage. J’entrepris de marcher le long du lac.

Marla et Gareth étaient en couple depuis presque un an lorsqu'elle et moi comprîmes que nous finirions ensemble. J'étais souvent chez eux. J'avais vu les plats qu'elle cuisinait, le ménage dont elle s'occupait, l'affection normale qu'elle lui prodiguait. Et je m'étais aussi aperçu, le temps aidant, qu'elle n'était pas amoureuse de lui. Alors j'avais commencé à fréquenter le café où elle travaillait. Pendant ses pauses, nous nous asseyions et bavardions. Elle était sa compagne, j'étais son ami. Nous savions tous deux ce qui était en train de se produire, mais étions impuissants à le réfréner.

Bien entendu, l'occasion se présenta de passer à l'étape suivante. Un jour idéal : température exceptionnellement élevée, Marla en congé, et Gareth en voyage avec son père à Sacramento pour acheter des pièces automobiles. Stan avait onze ans et les vacances d'été battaient leur plein. Il voulait aller nager. Quoi de plus naturel, de plus anodin en une journée si chaude, que d'emmener Marla avec nous au lac ? Que faire, par une telle canicule, excepté se baigner ?

Si nous étions allés ailleurs, là où les routes étaient en bon état et où les marchands de glaces pullulaient, le rivage aurait été bondé. Même pour un endroit comme Oakridge, la foule était assez dense. Nous avons trouvé un emplacement à l'extrémité sud du lac, environ deux cents mètres avant que la plage se termine en une étendue de rochers d'où émergeait, plus loin, la forêt. Nous avons étalé nos serviettes et plongé dans l'eau.

Je garde un souvenir précis de nous ce jour-là. Des instants fugaces dans l'onde miroitante devant moi, semblable au soleil à travers la vitre d'un train en marche. Et quel soleil ! Il est partout, il se saisit de nos éclaboussures dans l'air, enduit la surface du lac de longs festons arqués. Sous son action, la peau humide de nos corps se raffermi, elle devient plus vivante, plus belle. Je vois ses reflets sur la chevelure noire et trempée de mon frère, la manière dont il fait ressortir la blancheur de ses dents, comment des diamants naissent dans les gouttes qui jaillissent. Stan bondit, de l'eau jusqu'à la taille, envoie des gerbes dans l'atmosphère et observe la scission du liquide à l'intérieur duquel se tissent toutes les couleurs du monde. Il cria : « Hé, Johnny ! Hé, Johnny ! Regarde-moi ! »

Je regrette que ces images ne soient pas les seules à me rester en mémoire. Je voudrais qu'une partie de moi soit assez forte pour s'y cramponner. Mais une autre image recouvre cette cavalcade scintillante.

Elle avait attiré encore et encore mon regard durant la dernière période d'insouciance qui nous avait unis : le dos de Marla. Plat et doux, souple lorsqu'il pivote sur l'axe vertébral, l'attache de son soutien-gorge, l'élastique de son maillot délicieusement entortillé en une ligne autour des hanches, au moment où elle saute et asperge Stan. Et moi, derrière elle, qui la contemple, frissonnant devant cette certitude forgée à l'instant même : mes mains toucheront son corps, je déferai le soutien-gorge, mon pouce écartera l'élastique autour de ses hanches, le baissera sur ses cuisses...

Notre destin est scellé à cette seconde et, à vrai dire, il ne reste plus qu'à attendre.

Ah, cette image... Cette conviction. Tout ceci aurait dû constituer une réminiscence étincelante, une torche olympique éclairant le tunnel du passé. Mais à présent, tant d'années après, le dos de Marla incarne moins sa beauté et mon désir que mon égoïsme terrible.

Nous nous étions ensuite allongés de tout notre long au soleil, côte à côte, nous abreuvant de la chaleur comme les cellules d'une batterie géante organique. L'extérieur de ma cuisse appuyait contre celle de Marla. Notre sang palpitait à la limite de notre épiderme jusqu'à ce que nous ne puissions plus ignorer ce que nous allions faire.

Je prévins Stan que Marla et moi allions nous promener dans la forêt. Il voulait venir, bien entendu, et quand je lui indiquai qu'il devait rester pour garder nos affaires, il m'opposa un grognement résigné. Il ne semblait pourtant pas malheureux. Il se mit sur le ventre et sortit un livre de son sac. Au moment de partir, je regardai son dos maigre. Stan était un garçon futé. Assez pour avoir sauté une classe à l'école. Son quotient intellectuel lui permettait d'exceller dans la plupart des domaines, mais il était piètre nageur. Même s'il adorait l'eau, il ne parvenait, au mieux, qu'à nager en chien.

« N'oublie pas ta crème solaire.

— D'accord. Dans une minute.

— Et souviens-toi : ne va pas dans l'eau, hein ?

— Aucun problème.

— Promis ?

— Ouais, Johnny, j'ai compris. Interdit d'aller dans l'eau. »

Marla et moi marchâmes d'un pas tranquille sur le sable, mais dès que la forêt se referma sur nous, elle prit ma main et nous nous mîmes à courir. Nous n'avions aucune idée de notre destination. Nous savions néanmoins ce dont nous avions besoin. La terre était parsemée de longues herbes tendres entre les arbres. La lumière, à travers la canopée, dessinait des nappes ensoleillées. Entre ces asiles de chaleur, le sous-bois était frais et ombragé, l'ivraie froide contre nos jambes.

Quelques centaines de mètres en deçà du lac, nous trouvâmes une dépression verdoyante dans un cône de lumière. Nous fîmes halte en son centre. Le bruit de notre course s'interrompit tout à coup. Nous nous tenions face à face, essoufflés, souriants. La lumière et l'obscurité. Un bref instant de paix. Loin des éclaboussures et des pique-niques. Nous n'avions aucune raison d'hésiter, de remettre en cause nos actions, mais dans ce sanctuaire arboré, nous étions seuls, en tête à tête avec nos convoitises réciproques. Je sentis le soleil torride sur ma peau, mes yeux, jusqu'aux mèches de mes cheveux.

L'herbe glissa sur nos corps quand nous nous allongeâmes. Elle paraissait avoir été polie. Nos mouvements déclenchèrent des froissements, des accrocs. Les brins badigeonnèrent nos genoux, nos coudes et nos épaules de traînées vert pâle. Ce moment n'était pas destiné à durer. Nous le volions et il n'était pas question de le perdre dans les arpèges langoureux de l'amour. Nous raflâmes tout en bloc, autant que nous pûmes en une poignée de minutes. Lorsque ce fut terminé, l'odeur des brins d'herbe brisés monta autour de nous tandis que nous demeurions allongés l'un contre l'autre.

Qui se souvient des projets que nous avons formulés alors ? Des résolutions prises pour unir nos existences, de l'inquiétude suscitée par la douleur que nous allions infliger à Gareth ? Ces soucis n'avaient pas lieu d'être, ce jour-là. Les bruits du lac portaient jusqu'à nous. Ils étaient étouffés par la végétation, mais si vous tendiez l'oreille, il était possible de savoir ce qu'ils signifiaient : la gamme mutine des rires, les protestations aussitôt abrégées d'un enfant mécontent, les appels d'une mère, deux ou trois notes répétées à l'infini, semblables à un instrument qu'on accorde...

Évidemment, nous n'avions pas perçu ces sons durant notre étreinte. Pourtant, à présent que nos corps se relâchaient, ils commençaient à nous parvenir. Petit à petit, ils changèrent. Ils passèrent de la banalité à une rumeur entrecoupée qui perça le doux cocon dans lequel Marla et moi nous

étions blottis. L'espace d'un instant, je me contentai d'écouter, toujours allongé, dans l'espoir de les décrypter. Et soudain, j'enfilai mon caleçon, puis courus, courus, courus...

Les échos que j'avais distingués étaient ceux de la panique, du danger, et de la frayeur. Et j'en connaissais déjà la cause.

Hors de la forêt. Sous le soleil. Nos serviettes et nos sacs étaient toujours en bordure du lac. Le livre de Stan aussi. En dépit de mon souhait le plus ardent, malgré tous les appels que j'aurais pu lancer pour qu'il se réalise, mon frère n'était pas là, en train de lire. Plusieurs centaines de mètres en aval, un groupe de personnes se rassemblait au-dessus de quelque chose.

Je me frayai un passage, écartai les gens à coups d'épaule, et stoppai brutalement. Un homme agenouillé contractait ses bras de haut en bas. Son jean et sa chemise étaient trempés. Sous ses mains, le corps de mon frère était pâle, immobile à faire peur. La poitrine s'affaissait et l'un de ses pieds bougeait au rythme du massage, mais j'avais déjà compris qu'il avait cessé de vivre. Je tombai à genoux en face de l'homme, saisi d'un irrépressible besoin d'expliquer que j'étais celui pour qui cet événement était le plus horrible, de confesser à cette rangée de visages, à ces yeux baissés sur moi, ma part de responsabilité dans cette tragédie.

Les seuls mots à franchir mes lèvres furent : « C'est mon frère. »

Le type me montra comment faire. Il attrapa mes mains, les posa à la place des siennes, me bloqua les épaules.

« Quand j'arrête de souffler, pompez. »

Pendant plusieurs secondes, l'arrière de son crâne me cacha le visage de Stan. Je sentis sa poitrine squelettique se soulever, puis retomber sans aucune élasticité ni volonté d'inspirer ou d'expirer. Sa chair était lourde sous mes paumes, comme si les muscles et les tissus avaient été compressés.

Je gémissais. Je distinguais ma plainte, incapable de m'arrêter.

« Pompez ! Pompez ! »

J'appuyai d'un coup sur sa poitrine.

Des gens dans l'assistance commencèrent à témoigner, bribes d'explications.

« Il était seul. Il est entré dans l'eau. Il avait l'air d'aller bien.

— On croyait qu’il jouait. On ne s’est pas aperçus qu’il avait un problème.

— Jared l’a vu plonger sous la surface.

— Ouais. Il était loin, mais j’ai compris qu’un truc clochait. »

Le type agenouillé en face de moi me toucha l’épaule. J’arrêtai de pomper tandis qu’il insufflait de nouveau. Quand je repris la manœuvre, il parla. Des phrases rapides entre deux goulées d’air.

« Il est resté immergé longtemps. Mes gosses m’ont indiqué l’endroit, mais je n’arrivais pas à le trouver. »

Je savais déjà tout cela sans qu’on me le dise, bien sûr. Si je n’avais pas été aveuglé par mon désir, l’évidence m’aurait sauté aux yeux. On ne laisse pas un gamin seul près de l’eau : une consigne élémentaire. J’aurais dû le surveiller. Rester avec lui. Mais j’avais préféré être avec Marla.

Tandis que je poursuivais le massage, la clarté de ma culpabilité, le corps inerte dont j’étais l’absolu responsable m’ôtèrent une partie de moi-même, me spolièrent de cette qualité que la plupart des humains envisagent comme le socle de leur identité : la faculté de croire qu’on est quelqu’un de bien.

Désormais, il me serait impossible de me considérer ainsi.

Quand Stan s’étrangla et toussa, de retour à la vie, lorsqu’il battit des paupières et que son regard se perdit dans le ciel bleu derrière moi, je crus m’évanouir de soulagement. Il inspira plusieurs bouffées d’air frais à pleins poumons, hoquetant, et je le tins contre moi. Je criai à la foule : « Il est vivant ! Il est vivant ! » Ils applaudirent, me félicitèrent. Je me promis à cet instant d’avoir retenu la leçon. Plus jamais je ne négligerais quiconque. Tout à ma joie, je n’avais pas encore réalisé que cette leçon débutait à peine.

Je tenais toujours Stan dans mes bras au moment où les infirmiers arrivèrent. Ils s’étaient coltiné tout le sentier avec leur véhicule. Quelqu’un, dans la foule, les avait appelés avec un portable. Ils étaient deux. Après m’avoir séparé de mon frère, ils le sanglèrent sur un brancard et le portèrent sur le sable jusqu’à la voiture. Au trot à côté d’eux, je répétais à Stan que tout allait bien se passer. Il regardait autour de lui, l’air émerveillé. Ses yeux s’attardèrent enfin sur moi et il me fixa sans expression. Je ressentis une angoisse tentaculaire m’envelopper.

« C'est Johnny. Tu vas bien, Stan ? C'est Johnny. »

Il ferma les paupières, sourire aux lèvres. « Johnny... »

Sa tête s'affala sur le côté et nous montâmes dans l'ambulance.

Avant qu'ils ferment les portes, je vis Marla. Elle avait dû nous suivre, mais je ne l'avais pas remarquée, elle m'était sortie de l'esprit. Elle se tenait immobile, les yeux braqués sur moi, et quand nos regards se croisèrent, nous sûmes tous les deux que ce que nous avons fait dans les bois ce jour-là y resterait enterré longtemps, très longtemps.

Sur instruction des urgences d'Oakridge, les ambulanciers transportèrent Stan à soixante-dix kilomètres de là, jusqu'à l'hôpital de Burton. Ce laps de temps me fait aujourd'hui l'effet d'un cauchemar éclairé par des néons criards : les récriminations paternelles, ma propre inquiétude envers Stan. Mon père avait toujours essayé, je crois, de se maîtriser, mais il arrivait parfois que ces efforts fussent insurmontables.

Entre les essais de médecins et les tests, l'attente et l'incertitude, un mot avait émergé petit à petit, un morceau d'épave tordu qui pèserait à jamais sur nos vies et éloigna de moi tout espoir de pardon.

Hypoxie. Un cerveau privé d'oxygène commence à mourir au-delà de trois minutes. À l'instar de *ne jamais laisser un enfant seul près de l'eau*, nous connaissons tous cette réaction. En revanche, nous ignorons a priori quelles parties décéderont, quelle trajectoire sacrificielle l'organe cérébral privilégiera, et les effets de cette stratégie sur le sujet. Apparemment, la rémission varie de manière imprévisible selon les individus.

Afin de ne pas nous laisser sans espoir, un docteur nous expliqua : « L'interprétation des séquelles encéphaliques est incertaine. Pour le cerveau, je veux dire. »

Il voulait juste nous aider, en pure perte. Nous n'avions besoin de personne pour constater que les neurones de Stan avaient traduit les lésions plutôt sévèrement.

Il y eut une phase de transition dans les semaines et les mois qui suivirent. Durant la rééducation et la thérapie, la motricité de Stan fit de rapides progrès : une variation nette de la courbe en termes de temps et de dégâts.

Les médecins affirmèrent que les dommages auraient pu être bien plus étendus. Ils négligèrent de mentionner que la casse aurait pu aussi être beaucoup moins importante.

Stan était tout à fait fonctionnel. Il n'était pas ressorti de l'épreuve à l'état de légume, n'était pas paralysé ou muet. Ni ataxie, ni aphasie. Pourtant, il avait changé, indubitablement. Fini, ce regard acéré sur le monde, les défis incessants pour se surpasser. Terminé, le quotient intellectuel qui le distinguait des autres. Il était devenu Stan numéro deux, et ne serait plus jamais celui d'avant. Sa guérison n'irait pas au-delà de cette résurrection particulière.

Et tout était ma faute.

Maintenant, douze ans plus tard, sur cette plage, je sens que ma culpabilité ne s'est pas atténuée. J'avais laissé un garçon incapable de nager seul près de l'eau, et le temps passé, toutes ces années d'exil à Londres, les œillères que je m'étais fixées n'avaient aucunement modifié l'opinion que j'avais de moi-même.

Je traversai la bande de sable jusqu'au parking, et montai dans mon pick-up. Au moment où j'entamais la descente retorse du sentier, je réalisai que Gareth devait se douter des sentiments qu'il susciterait en moi lorsqu'il m'amènerait ici.

CHAPITRE 4

Stan m’attendait devant le magasin de jardinage. Il sauta dans le pick-up.

« Salut, Johnny. J’ai pensé à un truc, aujourd’hui. J’ai eu une idée pour monter une entreprise.

— Je t’écoute.

— Un type est entré et nous a acheté tout un tas de plantes d’intérieur. Ficus, dragonniers, yuccas. Il les voulait pour son bureau, mais ne savait pas comment s’en occuper. Il n’y connaissait rien. Alors, je me suis dit : pourquoi on ne louerait pas des plantes aux boutiques, aux cabinets, des endroits comme ça ? Ensuite, on pourrait les entretenir ?

— Ton idée est fantastique, mais des entreprises de ce genre existent déjà. On en avait, quand je travaillais en Angleterre.

— Ouais, mais pas à Oakridge. J’ai demandé à Bill.

— Tu es sûr ?

— Tout à fait. Il le saurait. Il est un peu le roi de la région.

— Eh bien, réfléchis-y, alors.

— Ouais, ouais, j’y compte bien. Je vais cogiter là-dessus parce que je crois, Johnny, que ce serait génial d’être un homme d’affaires. Je ferais de nouveau partie du monde. »

Je démarrai le pick-up, en route pour la ville. J’arrivai à me taire pendant un moment, mais la visite au lac eut finalement raison de mon silence.

« Tu montes souvent à Tunney Lake, Stan ?

— Je ne peux pas nager. Je préfère les bois à côté de chez nous.

— Tu as peur d’aller là-bas ?

— Tu ne devrais pas penser au lac, Johnny.

— Et toi ?

— Parfois.

— Moi, j’y songe beaucoup.

— Tu sais de quoi je me souviens ? J'étais sur le sable, et je me suis réveillé. Je me rappelle comment le soleil brillait, à quel point j'aimais regarder le ciel. J'avais l'impression de tout sentir autour de moi. Et puis j'ai eu tes mains sur ma poitrine. Je pouvais te voir, et aussi le soleil et le ciel. J'étais bien, Johnny. Voilà à quoi je pense parfois. Je me sentais bien. Et les fois où j'ai été mal après, quand je n'arrivais pas à comprendre quelque chose ou que les gosses m'embêtaient, je me souvenais du soleil et de tout ce qui vivait autour de moi. »

La leçon de danse se tenait dans une salle communale accolée à une église au cœur d'une allée résidentielle du faubourg. Un parking en béton, rempli au deux tiers de petites citadines, était aménagé à l'entrée. Plusieurs vieux trottaient en direction de la porte à double battant grande ouverte.

Stan voulait que je l'accompagne pour le regarder, mais mon excursion en haut du sentier avait réveillé trop d'images douloureuses, et j'avais d'autres projets. Il bouda un peu, jusqu'à ce que je promette de revenir avant la fin de son cours.

Channon était situé au sud-est, vers la Swallow River, aussi loin que possible de la Vieille Ville sans pour autant sortir d'Oakridge. Un quartier où la forêt, peu profonde, était parsemée de petites villas espacées. Un endroit assez isolé, aux loyers modestes.

La maison de Marla était un bungalow en bois de trois pièces, accessible en quelques minutes de voiture. Une haie la dissimulait à partir de la route, et des arbres, sur une vingtaine de mètres, la séparaient de son plus proche voisin. Je passai lentement devant. Une allée serpentait à gauche et, de là où j'étais, je pouvais voir à travers l'issue dégagée. J'avais l'impression que les lieux étaient déserts. Pas de voiture, les fenêtres opaques et sombres.

Je me garai une centaine de mètres plus loin, et revins à pied, la main crispée sur un jeu de clefs dans ma poche. Ces clefs qui ne m'avaient pas quitté pendant tout mon séjour à Londres : deux pour chez mon père, une pour le bungalow duquel j'approchais maintenant.

L'avant de la maison n'avait pas changé. Lorsque Marla et moi avions dégoté ce logement, l'encadrement des fenêtres, ainsi que la porte d'entrée avec ses carreaux mouchetés étaient blancs. Deux jours après avoir emménagé, nous les avons repeints en rouge, histoire de signifier la joie

que nous éprouvions d'avoir enfin un foyer. J'avais vingt et un ans, et Marla venait de rompre avec Gareth : un copain de parti, une nana dans son lit.

J'ignorais si elle habitait encore ici. Je lui avais écrit, après avoir fui Oakridge. Elle avait d'abord répondu – des lettres tristes, pleines de rancœur –, puis avait cessé de correspondre. Ensuite, les seules nouvelles que j'avais eues d'elle provenaient des rares courriers et e-mails échangés avec mon père. Même la missive dans laquelle je lui annonçais mon retour était demeurée sans réponse. Quoi qu'il en soit, il me paraissait peu probable qu'elle ait déménagé sans que je le sache. J'étais soulagé de voir que les encadrements et la porte étaient toujours rouges.

Je longeai discrètement le flanc de la maison, jetai un coup d'œil par la fenêtre de notre ancienne chambre, et sus immédiatement que je ne me trompais pas : Marla vivait toujours là. Le lit était identique, la coiffeuse aussi. La pièce était toujours une chambre. Sur la coiffeuse, un cliché de Marla et moi, en pique-nique au bord de la Swallow River.

Je retournai à l'entrée, frappai au battant, puis répétai l'opération au bout d'un certain temps. Rien. Je regardai autour de moi. L'avant de la maison était invisible aux yeux des autres résidents. Je sortis donc la clef de ma poche, l'introduisis dans la serrure, et actionnai le loquet. La porte s'ouvrit. Je restai une bonne minute sur le seuil, à l'écoute, puis avançai et fermai en douceur derrière moi.

Les souvenirs me heurtèrent de plein fouet – le plancher ciré de l'entrée, les deux chambres sur la gauche, le salon à droite, la cuisine et la salle de bains au fond ; la moindre fragrance portait encore la signature de ma présence en ces murs – le bois, l'air réchauffé à travers les vitres. Cette maison et ce que nous y avons vécu avaient été une des raisons de mon départ d'Oakridge.

Le passé me sautait à la figure dans chaque pièce. Les rayonnages que j'avais construits et fixés aux cloisons, les crochets que j'avais mis au dos des portes, le gond stupidement cloué... Cette maison ne constituait toutefois pas un mausolée. Mon fantôme y était présent, mais il était enterré par huit années de vie indépendante, et ne se dévoilait que par bribes, comme si la patine du temps avait été effacée çà et là par le présent.

J'essayai de deviner à quoi avait ressemblé son existence en mon absence. À l'évidence, elle ne s'était pas enrichie, même un peu. Aucune

accumulation matérielle ne suggérait une quelconque stabilité financière. S'était-elle remise avec quelqu'un ? Je cherchai des indices. À mon grand soulagement, je n'en trouvai pas. Je sentais pourtant un changement impossible à identifier.

La seconde chambre avait toujours servi de débarras. Nous n'y pénétrions qu'à l'occasion. Elle était à présent exempte d'objets entreposés, et comportait un lit à deux places orné de draps bleu marine et d'un édredon. Je songeai tout d'abord que Marla avait pris un pensionnaire, puis me rendis compte que la pièce était trop dénudée pour une fréquentation permanente. En dehors du lit, je distinguais juste une petite commode et une glace murale. J'avais néanmoins l'impression diffuse que la pièce était occupée, le lit utilisé, le miroir contemplé.

J'ôtai les couvertures. Elles n'avaient pas été lavées récemment. J'y sentis une odeur de foutre. Des taches crasseuses et sèches ressortaient sur le tissu sombre. J'ouvris les tiroirs de la commode. Celui du haut contenait un ensemble de sous-vêtements féminins noirs en dentelle et une bouteille de lubrifiant. Les deux autres étaient vides.

Je refermais les tiroirs lorsque j'entendis une voiture se garer devant. S'il s'agissait de Marla, je ne voulais pas que nos retrouvailles aient lieu dans ces conditions. Et si c'était quelqu'un d'autre, je refusais qu'on me découvre ici. Je jaillis de la chambre, traversai le couloir vers la cuisine. La porte de derrière donnait sur un jardinet. Je la déverrouillai, et attendis, prêt à prendre mes jambes à mon cou pour m'enfuir sans être vu. La taille de la maison exigeait que le visiteur, quel qu'il soit, pénètre d'abord dans le vestibule. Ensuite, je pourrais piquer un sprint sur le côté, et gagner la route. J'espérais que personne ne regarderait par la fenêtre.

Une minute passa. Je n'entendais aucun bruit de pas sur le porche, aucune clef dans la serrure. J'envisageai la possibilité que le conducteur ait juste emprunté l'allée de Marla pour faire demi-tour.

Je refermai la porte, maudissant mon intrusion stupide. Une fois hors de la cuisine, je longeai le couloir sur la pointe des pieds pour me rendre au salon. Dieu merci, les rideaux étaient à moitié fermés. Si je restais collé au mur, je pouvais aller jusqu'à la fenêtre.

L'angle de vue me permettrait d'examiner la plus grande partie de l'extérieur sans m'exposer.

Le bruit que j'avais entendu n'était pas celui d'une voiture qui manœuvre. Assise dans sa Mercedes couleur olive, la femme que j'avais rencontrée ce matin au magasin fumait une cigarette. Patricia Prentice, la très nerveuse et très malheureuse épouse du patron de Stan. Un second véhicule vint se garer dans le jardin.

Ma mère était morte dans un accident de la circulation lorsque j'avais seize ans. Et depuis son décès, je n'avais jamais connu à mon père d'autre femme. Il avait aimé ma mère à sa manière, distante et fermée. J'avais toujours pensé que son sens des convenances l'avait empêché de lui chercher une remplaçante. Apparemment, huit années supplémentaires de célibat avaient un peu érodé ses résolutions, car la seconde voiture était la sienne. Il se tenait debout, à présent, et enlaçait Patricia, une main sur ses seins, l'autre sur ses fesses.

J'étais choqué de le voir toucher une autre personne avec un tel manque de pudeur. Ce comportement était si éloigné de l'image que je m'étais faite de lui. En assistant à cette scène, j'eus le sentiment de lui voler une part d'intimité.

Cependant, cet instant ne dura pas assez pour que j'en éprouve un réel inconfort. Ils arrêterent de s'embrasser et de se peloter pour se diriger vers le porche. Je retournai dans la cuisine et demeurai près de la porte jusqu'à entendre la clef dans la serrure, puis les pas dans le vestibule. Je me mis à courir courbé, contournai la maison, puis marquai un temps d'arrêt avant le jardin. J'étudiai l'endroit où les voitures étaient stationnées. Rien de suspect. Mon père et Patricia étaient dans la maison, la porte fermée derrière eux. Je marchai d'un pas rapide jusqu'à la route, et regagnai mon véhicule.

Sur le chemin du retour, je réalisai, troublé, que la croûte de sperme découverte sur les draps devait appartenir à mon père.

La salle où Stan dansait était plutôt spartiate : un plancher nu, une scène sans rideau au bout, un piano et un lot de chaises orange en plastique empilées dans un coin. Presque tous les adhérents étaient sexagénaires ou septuagénaires. Je ne pouvais m'empêcher de me demander si ce rassemblement était un cours ou bien une sorte de programme public destiné à favoriser la vie sociale des participants.

Je restai à l'entrée et assistai à la dernière leçon de l'après-midi. Une stéréo portable, posée sur le piano, jouait un air latino enlevé. Je supposai qu'ils étaient en train d'apprendre le cha-cha-cha. Pour la plupart d'entre eux, exercice était le mot clé. Leurs pas étaient incertains. Ils interrompaient souvent leur mouvement pour discuter du suivant. Stan et sa partenaire évoluaient dans une tout autre catégorie.

Il dansait avec une fille de son âge vêtue d'une robe d'un rose délavé et d'une paire de vieilles baskets. Elle était brune. Ses cheveux, lisses jusqu'aux épaules, paraissaient ternes, mal lavés. Elle gardait les yeux fixés sur la piste.

Ils étaient de loin les plus jeunes, mais bougeaient avec assurance.

Je ne connaissais pas cet aspect de Stan. Mon frère remuant, toujours dans la précipitation, devenait soudain gracieux. J'avais l'impression que, dans ce monde composé de mouvements codifiés, il reprenait confiance en lui, en ses possibilités. Il récupérait un peu de ce qu'il avait perdu au lac.

Lorsque le cours se termina, Stan et moi sortîmes sur le parking. Sa cavalière nous avait devancés et patientait à côté d'une vieille Datsun orange. Sa clef à la main, elle n'avait pas ouvert la voiture. Stan lui fit signe. Elle évita son regard, mais lui rendit son salut avec un sourire.

Tandis que nous déboîtions sur la chaussée, Stan se tourna pour continuer à la voir. Puis il se redressa en soupirant.

« Tu en penses quoi, Johnny ?

— Tu as été super. Trop doué pour le reste des participants. J'ignorais que tu dansais aussi bien.

— Et Rosie ?

— La fille avec qui tu étais ? Elle était douée aussi.

— J'aime m'entraîner avec elle.

— Espèce d'obsédé. »

Stan rit, à la fois gêné et flatté par cette réflexion virile.

« Tu l'as déjà invitée quelque part ?

— Non.

— Tu comptes le faire ?

— Elle pourrait refuser.

— Qu'est-ce que tu racontes ? »

Stan haussa les épaules et regarda par la fenêtre.

« Je ne sais pas...

— J'ai l'impression qu'elle t'apprécie. »

Stan se tourna vers moi. Il souriait.

« Ouais. »

Le silence s'installa pendant un moment. Comme nous passions par la Vieille Ville, il reprit la parole :

« Johnny, tu as réfléchi à mon idée ?

— Le coup des plantes d'intérieur ?

— Ouais. J'ai trouvé un nom. Plantorotops. T'en dis quoi ?

— Comme un dinosaure ?

— Voilà.

— Un dinosaure herbivore ?

— T'as pas compris, hein ? Plantor-o-tops. Planteurs au top. Planteurs au top ! On serait les Godzilla de l'industrie végétale. » Il pointa son doigt vers l'extérieur. « Regarde tous ces magasins. Il y en a tellement qui voudraient des plantes, j'en suis sûr. Tu crois que l'affaire marcherait ?

— Beaucoup d'enseignes ont déjà une décoration végétale.

— Pas la bonne. Pas disposée comme il faut ni entretenue. Les gens ignorent tout, Johnny. Ils n'ont pas le temps. On pourrait les livrer, leur installer les pots, et revenir chaque semaine pour arroser, nettoyer, remplacer. Les riches pourraient même en avoir dans leurs maisons.

— Donc, on doit acheter un camion, les plantes, trouver un fournisseur, faire de la pub, et dénicher un bureau où travailler. »

J'avais établi cette liste sur le ton de la plaisanterie, histoire d'éclairer son projet sous un angle pragmatique, mais avant même d'avoir fini, je regrettai d'ironiser avec tant de cynisme. À ma grande surprise, il ne sembla nullement déstabilisé.

« Ouais, et il nous faudra aussi un lieu de stockage pour nos plantes. Un entrepôt, ce genre de truc.

— Tu es sérieux ?

— Aussi sérieux qu'un infarctus. Tu ne penses pas que c'est un bon plan ?

— Je pense qu'on doit vraiment calculer notre coup. Tu ne peux pas te lancer là-dedans sans préparation.

— Pourquoi pas ?

— Tu dois organiser, planifier. Te pencher sur les moindres détails.

— On n'a qu'à se lancer, Johnny.

— Stan...

— On conduit quoi ?

— Une voiture.

— Un pick-up. Donc, pas besoin de van. J'ai entendu parler d'un fournisseur à Burton, je demanderai à Bill. Inutile d'avoir un bureau, et pour entreposer les végétaux, Bill a ce deuxième entrepôt, dont il ne se sert pas. Il nous le laissera, j'en mettrais ma main à couper.

— Il nous le louera, tu veux dire. »

Stan roula des yeux, comme si j'ergotais.

« Non, Stan, c'est important. On devra payer pour tout. Rien n'est gratuit, tu sais.

— Je suis au courant, Johnny. J'ai économisé toute ma paye. Papa me l'a conseillé. J'ai presque neuf mille dollars.

— Arrête tes conneries.

— J'ai cette somme.

— Je ne sais pas si ce sera assez pour monter une entreprise.

— Toi aussi, tu as de l'argent, non ?

— Ouais, quelques milliers de dollars.

— Alors, on pourrait les mettre en commun. Devenir hommes d'affaires. Allez, Johnny, s'il te plaît. Je veux être quelqu'un qu'on salue dans la rue. Je t'en prie, Johnny. Si je suis un chef d'entreprise, les gens arrêteront de me prendre pour un débile.

— Tu n'es pas débile, ne raconte pas ça.

— Johnny !

— D'accord, d'accord... Laisse-moi y réfléchir. Ta proposition est tentante, mais je veux encore l'étudier. »

Stan sourit et donna un coup de poing en l'air.

« Yes ! »

Ce soir-là, dans mon lit, je retournai le problème. Il me paraissait impossible d'y aller bille en tête, à la manière de Stan. Avoir son propre commerce impliquait une certaine préparation, des études de marché, des levées de fonds, de l'anticipation et des stratégies spécifiques...

Cependant, cette entreprise n'était pas un but en soi. Stan était convaincu qu'en se lançant dans les affaires il compenserait une partie de ses déficiences mentales, qu'il serait traité sur un pied d'égalité avec le reste de la société. Si ce projet, si naïf qu'il soit, pouvait le rendre plus heureux, suffire à son épanouissement, je devais faire mon possible pour qu'il se concrétise.

Toutes nos économies y passeraient, et notre manque d'expérience nous vouerait sans doute à l'échec dès le départ, mais j'étais responsable de ce qu'il était devenu. Je devais saisir ma chance de rembourser ma dette envers le passé.

Plus tard dans la nuit, j'étais encore éveillé lorsque la porte de ma chambre s'ouvrit. Stan passa la tête par l'entrebâillement.

« Tu t'es décidé ? Je n'arrive pas à dormir, je suis trop excité. Tu as réfléchi à Plantorotops ?

— Ouais. Je suis avec toi, mon pote. »

Stan hoqueta de surprise. L'espace d'une minute, il fut pétrifié, puis commença à réaliser, les mains tremblantes.

« Vrai, Johnny ? Vrai de vrai ?

— Mais je ne veux pas en parler à papa pour l'instant, O.K. ? On doit d'abord vérifier certaines choses. Et, avant tout, voir cette histoire d'entrepôt avec Bill.

— Tu m'étonnes, Johnny. Oh bon Dieu, j'en ai la tête qui tourne ! »

OceanofPDF.com

CHAPITRE 5

À l'âge de vingt-deux ans, je buvais trop et j'avais déjà un pied dans l'engrenage sordide de la délinquance. Vol de cigarettes et d'alcool à la périphérie de la ville, revente à des petits caïds de Burton.

En fin de compte, je franchis la ligne jaune. Un incident me permit d'entrevoir en un éclair mon avenir. Je vis alors le garçon typique des petites villes, celui qui a mal tourné : bagnole et bibine, rixes, délits mineurs... Autant d'étapes conduisant au crime plus sérieux qui m'enverrait en prison.

Je ne faisais vraiment rien de terrible par rapport au catalogue d'atrocités dont est capable la race humaine. Mais j'étais mauvais, et cette certitude était suffisante. Une nuit, je me saoulai et volai une voiture devant une maison. Je sortis de l'agglomération et m'enfonçai sur un kilomètre et demi dans la forêt, le long d'un chemin pare-feu. Je perforai ensuite le réservoir du véhicule et l'incendiai. Je regardai les flammes s'élever, la mâchoire crispée par une rage égoïste dirigée contre le monde qui m'avait amené à me haïr tant.

Lorsque l'incendie prit fin, je me roulai en boule à côté de l'épave, à l'écoute des crépitements, et m'endormis. J'étais assez ivre pour ressentir, avant de sombrer dans l'inconscience, l'authentique satisfaction d'une revanche infime. Au matin, cependant, tout était différent. La puanteur de la voiture carbonisée me réveilla, et je me rendis compte de mon forfait. De mon réel forfait. La légitimité alcoolisée du vandalisme avait été remplacée, durant mon sommeil, par une réalité qui dévoilait la pauvreté, la mesquinerie de mon acte. J'avais volé la voiture de quelqu'un. Probablement la seule qu'il possédait, son plus gros investissement, payé jusqu'au dernier denier en raclant les fonds de tiroir. Il n'était probablement pas assuré. Ma victime anonyme mettrait sans doute des mois à racheter un véhicule.

Quand j'avais raconté à Marla ce que je comptais faire, ce que je *devais* faire pour trouver ma voie, elle m'avait supplié de ne pas partir. Elle

m'avait promis monts et merveilles : soutien psychologique, financier. Elle consacrerait sa vie à la mienne.

Je savais pourtant qu'aucune de ses propositions ne serait suffisante. Un mois plus tard, j'avais quitté Oakridge. Marla était restée seule, le cœur brisé. Ses rêves d'une existence normale et stable, détruits.

La seconde fois que je retournai chez Marla, il était sept heures du matin. J'étais revenu à Oakridge depuis trois jours. Mon père m'avait appris qu'elle avait démissionné de son poste de serveuse et travaillait à présent pour la mairie. J'étais donc presque sûr de la trouver chez elle. J'aurais dû appeler avant de passer, mais l'idée d'essuyer un refus m'avait effrayé.

Je frappai à la porte. Une radio était allumée à l'intérieur. J'envisageai la possibilité qu'elle l'écoute avec quelqu'un. Je n'avais décelé aucune preuve d'un quelconque amant lors de ma précédente visite et, durant mes années d'exil, j'avais toujours pris pour acquis qu'elle resterait célibataire. À présent, je me rendais compte qu'aucun fait précis n'étayait ma thèse, que je pourrais débarquer comme un cheveu sur la soupe. Dans le meilleur des cas, cette matinée serait tout sauf une partie de plaisir.

On baissa le volume de la radio. Il était temps pour moi de retenir mon souffle, de laisser courir l'adrénaline dans mes veines. Une pression insupportable comprimait ma poitrine. Je réalisai soudain que je n'avais pas la moindre idée de ce que j'allais lui dire. La porte s'ouvrit.

Elle se tenait en face de moi, petite, fine, ses longs cheveux bruns noués en queue-de-cheval. Elle était habillée pour aller au travail, mais son chemisier n'était pas entièrement boutonné. Elle portait encore ses bottes Ugg fatiguées aux pieds. Lorsqu'elle me vit, elle porta la main à sa bouche. Une seconde plus tard, elle empoignait mon T-shirt et me tirait à elle.

« Je me demandais combien de temps il te faudrait pour passer me voir. »

Elle examina mon visage, mes yeux, puis recula avant de faire demi-tour en direction du couloir. Elle m'invita à entrer par-dessus son épaule.

La cuisine sentait les toasts et le café. Elle prit une tasse à côté de l'évier, et me la tendit après l'avoir remplie. Ensuite, elle s'adossa au comptoir. Elle me regarda calmement.

« Tu grisonnes.

— Ouais.

— T'as des rides aussi.

— Je suis toujours le même, en dessous.

— Le même, hein ? Pas au bout de huit ans, Johnny. Moi, j'ai changé. »

Un long silence s'installa. Ni elle ni moi ne savions comment rouvrir la barrière que le temps avait érigée entre nous. Je me décidai finalement à dire la seule chose qui aurait une signification pour elle :

« Je suis désolé. »

Son regard se troubla.

« Quoi ?

— Je sais que je t'ai fait souffrir quand je suis parti...

— Tu entends comme tu es pitoyable ? Souffrir ? Je n'ai pas souffert, putain, j'ai été anéantie.

— J'avais mes raisons de tout plaquer. On en avait parlé...

— Espèce de connard. Ne t'avise pas de prétendre que nous avons discuté. L'échange s'est résumé à tes lamentations sur ton sort, et moi, qui t'expliquais que je t'aimais pour que tu restes. Et ça a servi à quoi ? Tu as résolu tes problèmes ? Stan est allé mieux ? Tout est redevenu comme avant ?

— Non.

— Hein ? J'ai pas entendu.

— Non, rien n'est redevenu comme avant. J'ai fait une erreur monumentale. »

Marla inspira, puis dit doucement :

« Tu as une idée du nombre de nuits où j'ai pleuré en pensant à toi ? Tu te rends compte à quel point je me suis sentie vide et inutile ? »

Je mis mes bras autour d'elle. Elle garda les siens le long du corps, mais posa sa tête contre ma poitrine. Elle dit à voix basse :

« J'étais sûre que tu le ferais, que tu reviendrais un jour... Mon Dieu, je ne sais plus où j'en suis.

— Tu veux que je parte ? »

Elle se tut un moment. Puis reprit sur un ton de défaite qui me mit mal à l'aise.

« Non. »

Je l'embrassai. Elle répondit d'abord à mon baiser, ses lèvres pressées contre les miennes, puis me poussa brusquement.

« Stop, Johnny ! Mon Dieu ! Ne pressons pas les choses, d'accord ? »

Nous nous assîmes de part et d'autre d'une petite table en bois accotée au mur de la cuisine, bûmes notre café, et évitâmes les écueils du passé en évoquant uniquement les aspects superficiels de nos vies respectives.

Marla me raconta comment elle avait gardé la maison après mon départ, sa période de vaches maigres, mais aussi la manière dont sa situation s'était améliorée depuis environ un an, date où elle avait décroché ce poste de secrétaire de mairie. Je lui parlai quant à moi de Londres. Vingt minutes plus tard, elle finissait de se préparer pour le travail quand j'évoquai mon père et Patricia Prentice.

« Je suis passé, hier.

— Vraiment ?

— Dans l'après-midi. J'ai vu des gens entrer ici, dans la maison. Leurs voitures étaient garées dans l'allée.

— Tu n'es pas seul sur terre, tu sais.

— Alors tu les connais ? »

Marla mit ses clefs dans son sac.

« Juste des amis.

— Des amis, hein ?

— D'accord. Bon sang. Tu as vu qui c'était.

— Tu ne vas pas m'en vouloir de me poser des questions sur la présence de mon père ici.

— Pourquoi tu ne lui demandes pas directement ?

— Comme si je pouvais discuter d'un truc pareil avec lui.

— Il ne voudrait pas que je t'en parle.

— Et alors ? »

Marla soupira.

« Je leur loue une chambre.

— Pourquoi ont-ils besoin d'une chambre ? Notre maison est assez grande.

— Une chambre pour baiser, tu saisis ?

— Sans déconner ?

— Sans déconner.

— Ils n'aiment pas les hôtels ?

— Mon bungalow est plus discret.

— Vu la personnalité de son amante, la discrétion est primordiale.

— Tu sais qui c'est ?

— Je l'ai rencontrée au travail de Stan. »

Marla haussa les épaules. « Ton père est une vieille connaissance. Et Patricia une amie. Je ne pouvais pas vraiment leur dire non. Ils ne viennent que quand je suis à la mairie.

— Depuis combien de temps ?

— Six mois.

— Oh, oh, tant mieux pour lui.

— Sans doute.

— Tu désapprouves ?

— Pat ne va pas bien. Lorsqu'on les voit ensemble, son désespoir est palpable. Elle s'accroche à lui, tente de surnager. »

Nous sortîmes de la maison. Au moment où Marla montait dans sa voiture, je posai ma main sur son bras.

« Je pourrais revenir cet après-midi, après ton travail. »

Elle m'observa une ou deux secondes, puis secoua la tête.

« Tu es futé. Johnny, mais aussi parfois tellement nul. Je dois réfléchir. Quand j'aurai pris une décision, je t'appellerai. En attendant, évite de passer, d'accord ? »

Elle m'embrassa avant de filer.

Au déjeuner, je me rendis au magasin de jardinage. Stan et moi étudiâmes avec Bill Prentice la possibilité d'utiliser l'entrepôt désaffecté. Il nous affirma qu'il se pencherait sur la question et nous contacterait d'ici à quelques jours.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 6

Samedi, nous partîmes en excursion familiale. Mon père nous conduisit, Stan et moi, hors d'Oakridge, dans les collines où la forêt clairsemée était parsemée de ravins et de petits vallons. Il faisait chaud. L'atmosphère était saturée de l'odeur poussiéreuse des pins, de la terre sèche.

Nous nous garâmes dans une clairière déjà pleine de 4 × 4 et de pick-up. Un chemin de randonnée descendait jusqu'à la vallée. Munis de plusieurs batées, d'une pelle et d'un sac à dos rempli de nourriture, nous marchâmes pendant une dizaine de minutes à travers des bois aussi sauvages que deux ou trois siècles auparavant.

Stan s'arrêta à mi-chemin, se plaqua contre un sapin, et passa ses bras autour du tronc, autant que sa largeur le lui permettait. Il inspira longuement par le nez.

« Stan ? Qu'est-ce que tu fabriques ? »

À mon avis, l'agacement de mon père provenait plus du manque de pudeur de Stan que du contretemps occasionné par cette halte. Stan ne lui répondit pas. Il fermait les yeux.

« Je peux la sentir, Johnny.

— Sentir quoi ?

— L'énergie. Les arbres peuvent parfois la transmettre. »

Je lançai un regard interrogateur à mon père, mais il se contenta de secouer la tête, irrité, puis reprit sa route.

« Les Indiens avaient l'habitude d'enlacer les arbres lorsqu'ils étaient fatigués, expliquai-je à Stan.

— Bien sûr. »

Mon frère se tourna vers moi, un sourire aux lèvres.

« Tout le monde sait ça. »

Les pionniers de la ruée vers l'or, après avoir traversé le continent en train ou navigué jusqu'à San Francisco, après avoir remonté à pied les rivières et les torrents, puis tamisé leur première pelletée de métal précieux, écrivaient à leur famille qu'ils avaient « vu l'éléphant ».

Cette folle description convenait assez bien à ces hommes désespérés, de même qu'au Club de l'Éléphant d'Oakridge. Si vous vouliez vous payer une bonne tranche de rire, rencontrer le genre de cinglés et de fêlés dont on se gaussait en ville, alors le club constituait un bon point de départ. Oakridge avait vu le jour en 1849, sous forme d'un campement de mineurs sur les berges de la Swallow River, et ce groupe de prospecteurs amateurs perpétuait la tradition. Ils étaient mus par la conviction partagée qu'il existait encore assez de poussière d'or, quelque part au fond d'une crique ou sur une section du cours d'eau, pour devenir riches. Les livres d'histoire prétendaient que les filons du nord de la Californie étaient épuisés depuis cent cinquante ans, mais les membres de l'Éléphant ne se fiaient pas toujours à ce qu'ils lisaient.

Ils se réunissaient chaque semaine dans une salle au-dessus d'un drugstore du faubourg. Ils avaient des boulots, des familles, mais le week-end, ils prenaient leur pelle et leur pioche pour se rendre dans les collines, en un endroit assurément négligé à l'époque de la ruée vers l'or.

Certes, ils dénichaient parfois quelques paillettes. Des récoltes appelées « la couleur », mélangées au sable noir magnétique au fond de leur batée. Mais la plupart du temps, il en restait juste assez après nettoyage pour l'entasser dans une fiole en verre que l'on se passait de main en main comme objet de curiosité aux rencontres du club.

Mon père possédait toute une collection de ces fioles, accumulées sur vingt ans. Alignées sur une étagère du salon, elles symbolisaient l'alléchante opulence américaine. Une opulence qui n'était jamais parvenue jusqu'à lui. Je pense qu'il avait adhéré à l'Éléphant dans le seul but de restaurer l'espoir déclinant d'atteindre un jour ce graal financier. Au club, les rêves des autres entretenaient les siens.

L'endroit choisi par les membres pour leur pique-nique estival annuel était, à l'instar de la majorité des lieux dévolus à ce genre de manifestation autour d'Oakridge, un ancien site de prospection. Il s'agissait d'une berge peu fréquentée en raison de son éloignement. L'herbe y avait poussé, tapissée de petites fleurs jaunes.

Malgré les frais d'inscription minimales, la foule se réduisait à cent ou cent cinquante personnes, femmes et enfants compris. Les familles étaient dispersées, mais chacun se saluait, allait d'un groupe à l'autre, offrait des canettes de bière. L'ambiance était conviviale sans être étouffante. Je comprenais que mon père, animal peu sociable s'il en est, tolérât ces festivités.

Il adressa des paroles aimables à plusieurs familles. Les gens se levaient, lui serraient la main. Son plaisir paraissait authentique. J'étais touché par sa manière un peu timide, tout en retenue, de rire et de discuter. Il semblait croire que son comportement tenait de l'imposture. Je me rendis compte à quel point cet homme, qui avait lutté chaque jour de sa vie contre des émotions que la plupart de ses contemporains trouvaient normales, avait dû se sentir seul.

Nous étalâmes notre nappe, nous assîmes, et évoquâmes le passé tout en mangeant. Mon père aurait pu avoir un millier de raisons de nous traîner ici, mais je devinai, à travers les anecdotes dont il nous gratifiait, entre deux assiettes en carton, son besoin de se rappeler les autres pique-niques, les sorties précédentes, lorsque nous étions une vraie famille, à l'époque où le temps n'avait pas encore tout salopé. Il désirait, nous désirions tous les trois, une confirmation : le passé avait été émaillé de moments de complicité. Du moins jusqu'à un certain point.

Au milieu du repas, Bill se pointa sur un quad qu'il avait dû amener du parking. Il n'était pas membre du club, mais un conseiller municipal tributaire des élections se devait de participer aux diverses manifestations locales. Il avait apporté plusieurs packs de bière. Après les avoir ouverts et invité tout le monde à se servir, il fit monter les gosses sur son engin. Mon père joua l'indifférence du mieux qu'il put.

Stan se précipita pour faire un tour. Ensuite, nous allâmes tous les trois laver à la batée. Beaucoup d'adultes étaient déjà postés le long des rives. Nous nous mêlâmes à eux. Pantalons retroussés, nous remplissions notre récipient de sable, puis l'aspergions d'eau avant de tamiser la mixture avec soin jusqu'à la débarrasser des éléments les plus fins. Il restait alors un petit tas de gravillons qu'il était loisible d'étudier... Bien entendu, l'or avait depuis longtemps disparu et le Club de l'Éléphant allait à la batée uniquement pour affirmer son identité.

Stan et moi nous étions déjà adonnés à cette activité maintes fois en compagnie de notre père, lorsque nous étions gamins. Ce jour-là n'avait rien de spécial. Nous savions que nous n'avions aucune chance de découvrir quoi que ce soit dans ce pauvre cours d'eau. Accroupi à côté de mon père, je faisais tourner l'eau boueuse d'un mouvement circulaire. Bien que l'exercice me semblât dénué d'intérêt, je m'y astreignis. Car ces gestes communs, ce calme exempt de mots constituaient l'expression ultime de notre connivence.

Stan abandonna au bout de dix minutes. Il s'assit, pieds nus, dans le lit peu profond de la rivière. Sa batée ne contenait que de l'eau. Il la bougeait en rythme d'un côté et de l'autre pour que la lumière se reflète à la surface et qu'il y distingue son visage palpitant. Il était absorbé par sa propre image. Derrière sa paire de lunettes, ses yeux écarquillés demeuraient lointains.

Derrière nous, Bill promenait maintenant une grande adolescente sur son tout-terrain. Elle portait un T-shirt moulant et une minijupe de tennis qui claquait sur le haut de ses cuisses bronzées.

Vingt minutes plus tard, mon père arrêta à son tour et se redressa. Ce mouvement sortit Stan de sa rêverie.

« Est-ce que Johnny et moi, on peut aller explorer les bois ? »

— Si Johnny est d'accord. C'est trop dangereux tout seul. »

Stan et moi quittâmes la rivière pour traverser l'aire de pique-nique puis gagner la forêt. Le quad était à présent inoccupé, à l'arrêt sous un arbre. À l'autre extrémité de la clairière, mon père était étendu sur la couverture, un roman ouvert sur la figure. Une ou deux familles remballaient leurs affaires.

Plusieurs layons se dispersaient au-delà du champ. Stan et moi prîmes le premier qui se présentait.

« Nous y voilà. Johnny. Prêts à l'action. »

— À l'action ? »

— Le danger est partout. »

— Vraiment ? »

Stan fit une grimace d'idiot. « Une émission qui passe sur le câble, Johnny. Bon sang, je regrette de ne pas avoir un costume. »

La forêt se referma sur nous presque immédiatement. Stan bondit sur le chemin, mimant un membre des forces spéciales en mission. Il s'interrompit pour reprendre son souffle, et j'en profitai pour lui demander ce qu'il entendait par « énergie », lorsqu'il avait enlacé l'arbre.

Il eut un haussement d'épaules.

« Juste l'énergie.

— Ouais, mais quoi ? L'énergie électrique, le gaz ?

— Elle est partout, Johnny. Derrière la moindre chose. On ne peut pas l'atteindre, mais elle est là, elle circule. Elle représente la face cachée de ce qu'on voit.

— Où tu as pêché cette théorie ?

— Quand je me suis noyé. Je me suis réveillé, et je savais. »

Nous marchâmes une dizaine de minutes. Le chemin descendait dans un vallon, puis obliquait à droite derrière une saillie rocheuse. Il se poursuivait ensuite le long du ravin pour aller se perdre entre les sombres massifs d'arbres à l'aspect vaguement menaçant.

Ce ne fut pas leur sinistre nature qui attira mon attention, mais le postérieur dénudé de Bill Prentice, radieux au beau milieu du sentier, environ vingt mètres plus loin. La fille à la minijupe se tenait accroupie devant lui, le visage caché par son cul.

Stan eut un hoquet de surprise et plaqua ses mains sur sa bouche. La conduite appropriée en la circonstance aurait consisté à faire demi-tour avant d'être repéré, et à rebrousser¹ chemin discrètement. J'entamais la retraite lorsque Stan m'agrippa le bras et pointa son doigt en direction du versant opposé. Un ours brun se frayait un passage parmi la végétation. Il n'était pas très gros, peut-être un mètre au garrot, mais dans ces bois où rien n'était susceptible de le tenir à distance, il était effrayant au plus haut point.

L'animal n'avait pas détecté Bill et sa compagne. Il descendait sans se presser vers eux. L'espace d'un instant, Stan et moi fûmes pétrifiés, incapables de décider quoi faire. Devions-nous crier au risque d'effrayer le plantigrade qui passerait alors à l'attaque ? Ou demeurer silencieux et prier pour qu'il retourne dans la forêt ?

La fille résolut le dilemme pour nous. Elle avait dû saisir du coin de l'œil le dandinement de la silhouette noire dans les fourrés car elle rejeta la

tête en arrière et se mit à pousser un hurlement digne d'un film d'épouvante. Bill sursauta avant d'empoigner son pantalon baissé. Ses regards frénétiques indiquaient qu'il cherchait encore à localiser l'irruption de quelque parent scandalisé. Lorsqu'il nous vit, il parut perplexe. Il n'arrivait sans doute pas à faire le lien entre la réaction démesurée de sa conquête et notre présence. L'adolescente prenait déjà ses jambes à son cou. Elle passa devant moi, la tête tournée par-dessus son épaule, et cria simplement : « Un ours ! »

Bill aperçut alors l'animal. Il se faufila dans une trouée et s'arma d'une branche cassée. Il la tenait devant lui à la manière d'un balai. Le mammifère n'était plus qu'à une dizaine de mètres de lui. Il lui suffisait de traverser une petite étendue d'herbe et le chemin. Je me baissai pour ramasser des pierres en guise de munitions. Stan, lui, fixait l'ours comme s'il essayait d'évaluer son poids.

Lorsque je me redressai, l'animal s'était arrêté devant sa proie, à quelques mètres du bâton. Le visage de Bill était devenu blafard, mais il restait ferme derrière son frêle repoussoir. Il ne s'était pas effondré, le plantigrade plissa le museau et renifla. Sa tête ballottait en demi-cercles. Il s'appuya sur son arrière-train et leva les panes avant.

J'envoyai un premier caillou qui le toucha au flanc. Le second rebondit sur son épaule. L'animal étira son cou et poussa un grognement rauque avant de se remettre à quatre pattes. Je pouvais voir ses canines. Bill me cria : « Arrête ! Tu l'énerves.

— Il a l'air déjà furax.

— Il faut l'effrayer, pas le mettre en colère, sinon il va attaquer. Prenez une branche. Nous sommes trois : il se sentira en infériorité. »

Stan et moi trouvâmes deux longues triques sur le côté du chemin. Je me demandai si l'idée de le charger était vraiment géniale, mais Stan n'hésita pas. Dès qu'il eut son arme en main, il dévala la colline avec force cris, les bras écartés. Cent kilos de cœur vaillant, d'embonpoint et de cheveux bruns grasseyeux plaqués en arrière. Je n'avais pas d'autre choix que de le suivre.

La bête pivota à moitié pour nous faire face, mais Stan continua. Il s'arrêta à deux mètres de l'animal, son bâton fouettant l'air. Il s'époumonait : « Connard ! », « Va-t'en ! » et « Dégage, l'ours ! ». Notre adversaire, désormais confronté à deux ennemis supplémentaires, se

balançait d'avant en arrière sur ses larges pattes avant. Ce brusque changement de rapport de force déclencha chez lui un grondement de colère. Bill profita de l'attention détournée de son agresseur pour émerger de la trouée et crier à son tour, brandissant son gourdin improvisé avec autant d'énergie que Stan.

Je craignis un instant que la bête, frustrée, ne s'en prenne à l'un de nous mais, après avoir chassé une ou deux fois les feuillages qui volaient devant sa gueule, elle fit volte-face et s'éloigna de plusieurs enjambées. Elle s'arrêta un moment pour nous regarder par-dessus son épaule, puis disparut d'une démarche souple entre les arbres de l'autre côté du fossé.

Bill lâcha son rameau et s'avança vers nous sans un mot. Il nous enlaça.

« Eh bien, quelle histoire. »

Stan afficha une expression d'horreur emphatique.

« J'ai cru que tu allais y passer, Bill.

— Si vous n'aviez pas été là, les gars, j'étais mort. »

Nous rebroussâmes chemin de conserve. Une espèce de camaraderie de rescapés nous unissait désormais. Nous ressassions les événements, commentions la chance que nous avons eue de nous en tirer indemnes.

Finalement, Bill nous tapa dans le dos. « Je suppose que vous connaissez à présent ma réponse pour l'entrepôt. »

Stan glapit : « Vrai, Bill ? Tu ne plaisantes pas ? Vrai ?

— Comment pourrais-je dire non à un camarade tueur d'ours ? »

Stan reprit soudain son sérieux.

« Je ne pourrai plus travailler au magasin quand notre affaire sera lancée.

— Tu resteras tant que tu en auras besoin. »

Stan, impatient de relater nos aventures à notre père, partit devant. Bill me précisa alors qu'il devrait rédiger certains papiers pour le bail et qu'il nous ferait un prix.

« Et l'histoire avec, heu, Nicola, la fille ? Je peux compter sur votre discrétion ?

— Ce que vous faites ne me regarde pas. Je dirai à Stan de se taire.

— Bien, bien... Nous nous comprenons. Je sais, c'est dingue. J'aime ma femme, mais question sexe... Je ne suis pas comme les autres. Quand ça me prend, j'ai l'impression de devenir fou, je n'arrive plus à me contrôler. »

J'eus le sentiment que Bill allait prolonger sa confession, mais trois solides gaillards vinrent à notre rencontre sur le chemin. Ils portaient tout un assortiment d'armes de fortune. Lorsqu'ils nous virent, le soulagement se lut sur leur visage. Nicola avait donné l'alerte, et ceux de l'Éléphant qui n'étaient pas encore rentrés avaient envoyé leurs meilleurs hommes. Bill était dans son élément pour répondre aux questions et décrire à quel point nous avions frôlé la mort.

Quand nous eûmes regagné l'aire de pique-nique, nous dûmes répéter notre récit. Parmi les gens rassemblés, les « oh » et les « ah » qui ponctuèrent notre récit, je remarquai un grand type et une blonde, leurs bras passés autour des épaules de Nicola. Ils observaient Bill avec plus d'attention que les autres. Je ne pouvais pas m'empêcher d'imaginer que l'excursion champêtre de leur fille les laissait un peu perplexes.

Mon père ne faisait pas partie de l'auditoire. Il s'était endormi entre les pages de son roman et, vu qu'il était à l'autre extrémité du champ, les cris paniques de Nicola n'avaient pas troublé son sommeil. Au comble de l'excitation, Stan le réveilla et lui raconta avec fierté l'histoire de l'ours, désireux de l'impressionner par cet exploit qui surpassait même les capacités d'une personne normale. Je fus surpris de voir mon père l'attirer à lui et le serrer longuement en silence.

Au moment de retourner à la voiture, mon père me fit jurer de ne plus jamais emmener Stan dans les bois.

CHAPITRE 7

Gareth m'appela sur mon portable plusieurs jours après le pique-nique, aux alentours de vingt heures. Il me demanda si je pouvais lui rendre service. L'une de ses prostituées devait honorer un engagement, mais il avait un rendez-vous galant. Il lui fallait un chauffeur pour la conduire à destination. Je n'avais pas vraiment besoin des cinquante dollars qu'il me proposait, cependant, cette obligation me fournirait une excuse pour sortir, faire quelque chose sans Stan ou mon père. J'acceptai. Au pire, cette excursion m'empêcherait de me ronger les sangs en attendant le coup de fil éventuel de Marla.

Monter au lac dans l'obscurité fut périlleux. J'étais content d'arriver au parking et de voir la lumière par les fenêtres du bungalow de Gareth. J'entrai à la réception. Il était assis derrière le comptoir, habillé en noir, une canette de bière à la main.

« Merci de me donner un coup de main, mon pote. Je ne veux pas tout faire foirer avec cette nana. » Il me tendit une carte de visite. « Son adresse. Passes-y quand tu auras fini cette nuit. Je veux que tu fasses sa connaissance. »

Je lus la carte. Son nom, *Vivian Gelhardt*, son adresse, et un intitulé tout en bas : *Amie de la Nature*.

« Amie de la Nature ? »

Gareth leva les yeux au ciel. « Nul n'est parfait. Elle t'en parlera, si tu veux. »

— Je verrai.

— Pas de problème. Et la pute doit se rendre à cet endroit. »

Il me donna un morceau de papier où était griffonnée une autre adresse. Une maison à flanc de colline.

« Content-toi de l'y emmener, vérifie qu'elle entre dans la baraque, attends dans la voiture qu'elle ait terminé, et ramène-la. L'opération ne devrait pas prendre plus d'une heure. Voilà ton fric. »

Il me fila l'argent en soutenant mon regard.

« On va redevenir potes, Johnny, t'inquiète pas. Je parie que d'ici peu on passera plein de temps ensemble. »

Nous sortîmes. Gareth me désigna la rangée de cabanons.

« Elle est dans le dernier. Je te verrai chez Vivian. »

Il se dirigea vers sa Jeep.

Je frappai à la porte. La fille m'attendait. Je la saluai, sans plus. Elle vérifia la bonne tenue de son rouge à lèvres en plissant les lèvres dans le rétroviseur pendant la majeure partie du trajet. Les Flancs étaient situés sur les hauteurs de la ville, au nord de la cuvette d'Oakridge. Entre ceux-ci et les quartiers résidentiels à l'arrière du faubourg, la ceinture de forêt appartenant à l'ONF était coupée par une longue route étroite qui faisait le lien entre les riches d'Oakridge et le commun des mortels en contrebas. Une fois que nous eûmes traversé la ville, les bois nous enveloppèrent, telle une couverture. Rien à voir, excepté une façade d'arbres compacte, trouée à l'occasion par des chemins pare-feu.

La maison était construite en fausses briques de terre. Elle comportait un garage cinq places et un jardin séparé de la route par un mur d'adobe. Ça et là, des minispots éclairaient la végétation d'une lumière douce. Je regardais la fille entrer lorsque l'interphone à côté du portail grésilla, puis m'assurai qu'elle remontait l'allée pour pénétrer dans la demeure. Ensuite, j'allai me rasseoir et attendis. Elle revint une heure plus tard. Je la ramenai à Tunney Lake.

Je ne mourais pas d'envie de rester en compagnie de Gareth, mais rentrer chez moi ne me disait rien non plus. Sans compter que j'étais vaguement curieux de voir quel genre de femme pouvait vouloir le fréquenter. Je vérifiai l'adresse de Vivian et traversai de nouveau Oakridge en direction des Flancs.

Son domicile était situé au premier croisement du sommet de la route. Il s'agissait d'un chalet à un étage de la taille d'un pavillon de banlieue, dont les rondins pâles avaient été écorcés et vernis. La porte d'entrée semi-circulaire, composée de verre teinté, jetait sur l'allée gravillonnée entre la pelouse et la chaussée un assortiment de couleurs tachetées.

Gareth répondit immédiatement. Il paraissait détendu, un verre à la main, comme chez lui dans cet environnement beaucoup plus sain que son bungalow. Il me conduisit le long d'un corridor en bois nu couvert de tentures indiennes jusqu'à un vaste salon ouvert. Le décor était très Nouvelles Frontières : des tapis artisanaux, deux canapés rustiques cent pour cent naturels de part et d'autre d'une solide table basse.

Il haussa les sourcils et chuchota :

« Pas mal, hein ? Je vais te révéler un secret, Johnny. Je suis amoureux. »

Je le regardai, croyant d'abord à une plaisanterie. Mais il semblait tout à fait sérieux. Une femme entra par une porte au fond de la pièce. Elle se lova sur un des divans, un verre de vin blanc à la main.

« Vivian, voici mon ami, Johnny. »

Nous nous saluâmes et Gareth prit place à côté d'elle après m'avoir servi de quoi me désaltérer.

Elle avait une dizaine d'années de plus que lui. Sa chevelure blond foncé était nette, son regard direct. Sa voix possédait des inflexions germaniques. Elle me laissa à peine le temps de m'installer.

« Gareth m'a raconté que tu lui as volé sa petite amie.

— Une vieille histoire.

— Mais la douleur est identique, non ?

— J'imagine.

— Il reste des séquelles, une blessure affective dont on ne guérit jamais tout à fait. Enfin, à mon avis. »

Gareth eut un rire gêné. « Viv, laisse-le tranquille. »

Elle prit sa main et l'embrassa.

« Comme tu veux, mon petit être meurtri. »

Si Gareth était amoureux de cette femme, la relation semblait à sens unique. Vivian avait l'air de l'apprécier, mais savait d'évidence qu'il ne lui convenait pas.

Peu désireux d'évoquer mon passé avec Gareth, je détournai la conversation :

« Amie de la Nature, c'est quoi ? Une association de type Greenpeace ? »

Vivian changea immédiatement de registre. Ses yeux soudain fiévreux s'enflammèrent. Je réalisai que j'allais sans doute regretter ma question.

« Une association ? Bah ! Ce n'est pas dans mon tempérament. Il s'agit plutôt d'un état d'esprit, d'une vision de l'existence. Un de mes aspects.

— Sympa.

— Oui, très. J'ai quitté l'Allemagne après l'université. Je me suis juré de ne plus y remettre les pieds. J'ai tenu parole. Tu ne peux pas imaginer l'ambiance claustrophobe, en Europe, le rythme catastrophique avec lequel ces nations soi-disant cultivées bétonnent tout.

— J'ai beaucoup vécu à Londres.

— Ach, quelle porcherie ! Tu comprends de quoi je parle, alors. J'ai rencontré mon ex-mari à San Francisco et on y a habité longtemps. Impossible de vivre là-bas sans se passionner pour l'environnement. Quand on est européen, en tout cas. Le port, le brouillard, les collines, la côte. Tellement de beauté. Si grand, si sauvage. Et j'ai vu quoi ? La même destruction qu'en Europe. Alors, je me suis promis de ne pas faire comme les autres, de refuser. Voilà pourquoi je me qualifie d'Amie de la Nature. Parce que je suis réceptive aux problèmes de la Terre.

— Tu sensibilises les gens, ce genre de choses ?

— Je l'ai fait. » Elle eut un geste dédaigneux. « Dans une autre vie. Après mon divorce, j'ai emménagé ici. À Oakridge, le combat est de moindre importance. Je lutte par des biais plus modestes, dans ma manière de consommer, les lettres que j'écris à la mairie.

— Tu n'aimes pas la municipalité ?

— Ils ne sont pas tous mauvais. On peut les convaincre : les containers de recyclage que tu vois dans les rues sont mon œuvre. D'un autre côté, la mairie n'est pas très différente des entreprises commerciales. Ils croient que leur salut passe par la croissance, encore et encore. Il ne leur vient pas à l'idée d'imaginer un statu quo durable. »

Le discours de Vivian avait un peu embarrassé Gareth. Il s'étira et demanda l'heure sans s'adresser à personne en particulier.

Vivian lui jeta un coup d'œil réprobateur. « J'ai l'impression que Gareth ne voit pas la beauté du monde. Il serait prêt, par exemple, à soutenir le conseil s'il voulait aménager une route jusqu'à ses cabanons.

— Bien sûr, merde...

— Ach, l'argent ! Ce lac est un joyau. Il doit être protégé. D'abord une route, puis des milliers de visiteurs, des stands de hot dogs, le maudit logo de Coca-Cola. Construisons aussi un Starbucks ! Non, une route détruirait tout. »

Elle se leva tout à coup et tendit la main à Gareth.

« Emmène-moi au lit. Je suis fatiguée de parler de moi. Bonne nuit, Johnny. Ferme en partant, s'il te plaît. »

Gareth me fit un clin d'œil.

« Je t'appelle, mon pote. Merci pour cette nuit. »

Je restai un moment assis après le départ de Gareth et de Vivian, profitant de l'immensité de la pièce, du silence. J'entendais les éclats de rire étouffés en provenance de la chambre à l'étage. Finalement, je me levai et regagnai mon pick-up.

Il faisait frais dehors. Sur le chemin du retour, je me sentis vide et seul. J'avais le sentiment que tout le monde sauf moi bénéficiait de la consolation d'un corps chaud contre le sien, même si ce n'était qu'un corps de location comme la pute et son client, ou le couple mal assorti formé par Gareth et Vivian. Je trifouillai le chauffage. Il ne marchait pas. Je remontai donc la fermeture de mon blouson et accélérai pour rentrer plus vite.

CHAPITRE 8

Je vis Marla le samedi suivant. Il faisait chaud ce jour-là et, lorsqu'elle avait appelé, elle avait proposé d'aller nager au lac. Je n'aurais pas choisi Tunney Lake en priorité pour continuer notre tête-à-tête, mais j'étais tellement soulagé d'avoir de ses nouvelles que j'aurais dit oui à n'importe quoi.

Quand j'étais allé la chercher et qu'elle s'était glissée sur le siège passager, avec son T-shirt moulant blanc et son short en jean, j'avais soudain pris conscience de l'horrible solitude dans laquelle je plongerais si j'échouais à la faire revenir dans ma vie.

Elle parut soucieuse tout le long du trajet. Elle fixait la vitre ou tritrait les franges élimées de son short. Ce comportement n'était pas un signe encourageant pour notre réconciliation, mais une fois arrivés au lac, tandis que nous nous éloignons du pick-up, elle prit ma main et la serra.

Nous descendîmes à l'extrémité sud de la plage, moins fréquentée par les gosses qui couraient ou chahutaient en maillots de bain. Je sentais la chaleur du sable rugueux à travers ma serviette en coton. Je m'installai sur le flanc pour regarder Marla. Elle portait un bikini rouge et je remarquai qu'elle avait pris un peu de poids. Sa poitrine était plus généreuse que dans mon souvenir. Son ventre n'était plus aussi plat. Elle me vit l'examiner et s'assit, les genoux ramenés devant elle.

« Tu es très pâle, Johnny.

— Ouais.

— Tu as pensé à moi, en Angleterre ?

— J'ai pensé à tout. Tellement que j'ai cru devenir fou. »

Je lus sur son visage qu'elle aurait aimé une réponse différente.

« Oui, j'ai beaucoup pensé à toi. »

Son regard se perdit vers le lac.

« Je venais souvent après ton départ. Jusqu'à ce que l'eau me rappelle que tu étais de l'autre côté du globe. Alors, j'ai cessé. »

Elle avait passé ses bras autour de ses jambes. Elle inclina la tête et posa son menton dessus, les yeux fermés.

« Tu sais, Johnny, si le passé était une forêt, je la brûlerais. »

Elle se tint immobile pendant un moment, la tête appuyée sur ses bras. L'air était lourd, étouffant. Je songeai qu'elle allait peut-être s'endormir. J'étudiai son visage, l'ombre de ses cils noirs sur sa peau, et me demandai ce qu'elle avait voulu dire.

« Les choses allaient donc si mal ? Pas mon absence en particulier, mais la vie en général ? »

Elle se redressa, battit des paupières.

« La vie en général ? Ouais, la vie en général craignait.

— Comment ça ? »

Marla s'allongea, tournée vers moi. Elle soupira.

« Je n'ai pas envie d'en parler aujourd'hui, Johnny. »

Elle regarda par-dessus mon épaule. Je pivotai, curieux de voir ce qu'elle observait. Bill Prentice était assis en haut de la plage, sur la bande d'herbe entre le sable et le parking. Il nous faisait face et, même s'il était occupé à boire un soda, j'étais sûr qu'il nous surveillait la seconde d'avant. Je revins à Marla.

« Et ton boulot ? »

Elle haussa les épaules.

« Le travail administratif me plaît bien. Je rédige des notes de service, organise les emplois du temps, les réunions, ce genre de trucs. Je dois aussi effectuer des recherches, et là, c'est sympa. Je retrace par exemple l'histoire d'un bâtiment spécifique, ou je me penche sur des événements qui datent de la ruée vers l'or. J'aime bien ça. Pour être honnête, si je n'avais pas obtenu ce job, je ne sais pas dans quel état je serais maintenant. Psychologiquement. Il faut que j'aille pisser. »

Elle se leva et marcha d'un pas rapide vers le parking, où étaient installées les toilettes publiques en parpaings. Je la regardai s'éloigner. La journée ne se déroulait pas tout à fait comme je l'avais escompté. Je m'étais imaginé qu'à l'heure actuelle nous serions déjà enlacés au soleil. Je roulai sur le dos et fermai les yeux.

Marla revint peu après. Elle s'assit à côté de moi, pleine d'une énergie électrique, d'une incrédulité amusée. Elle jeta un brusque coup d'œil au niveau de l'aire de stationnement. Bill était toujours là, mais il se tenait à présent debout, les mains dans les poches. Il nous fixait sans détour.

« Tu sais ce qu'il m'a demandé ?

— Bill Prentice ?

— Ouais. » Son rire suggérait une blague hilarante, pourtant il était cassant, nerveux. « Il voulait... » Elle s'interrompit et secoua la tête. « Cette histoire est ridicule.

— Quoi ?

— Il voulait nous offrir de l'argent pour nous regarder baiser.

— Tu plaisantes ?

— C'est ce qu'il a prétendu.

— Déconne pas.

— Tu es au courant, pour lui, non ?

— Je l'ai même vu en pleine action.

— Hein ?

— Stan et moi, on l'a sauvé d'un ours au pique-nique de l'Éléphant, l'autre jour.

— Un ours ? Oh là là ! »

Marla me fit raconter l'épisode, mais m'arrêta au milieu de l'anecdote.

« Tu crois que ce serait pervers, si on le faisait ?

— Devant quelqu'un ? Je ne sais pas. Au bon endroit, au bon moment, avec la bonne personne, pourquoi pas ? »

Alors que nous discussions sur le ton de la plaisanterie, mon ultime réflexion nous emmena sur un terrain plus sérieux. Marla me regarda. Je retins mon souffle. Au bout d'un moment, elle accepta l'idée d'un mouvement d'épaules.

« Je suppose qu'il faut bien commencer quelque part. »

Quant à moi, j'étais persuadé d'avoir eu tous mes cadeaux de Noël en une fois.

« On irait où ?

— Il connaît un endroit dans les bois. Il préfère le plein air.

— Tu lui as répondu quoi ?

— Que je te demanderai. Il a affirmé qu'il nous offrirait deux cents dollars. Mais il n'y a strictement aucune obligation si tu n'es pas d'accord.

— Eh bien, je crains d'avoir trop besoin d'argent. Vraiment. Aucun moyen de me passer d'une somme pareille. Pas question. Non, Madame. »

Marla acquiesça.

« Je me disais, aussi. »

L'air de la forêt était si humide qu'on avait presque du mal à y pénétrer, et le chant des cigales m'étourdissait. Nous faisons un truc insensé, pourtant, je ne pouvais résister. La chaleur, le bruit des insectes, et la pulsation de mon désir se combinaient malgré moi en une sorte de fièvre qui m'incitait à courir pour être déjà sur les lieux, à l'intérieur de Marla.

L'endroit où Bill nous conduisit n'était pas trop loin, mais bien protégé. Peu probable qu'un quelconque promeneur amoureux de la nature trébuche sur nous. Un étroit passage circulaire, dissimulé aux trois quarts par un mur de végétation, était situé derrière un bloc de pierre qu'un délinquant juvénile avait aspergé de peinture rouge. Comme nous nous y faufilions, je pris conscience que nous étions sans doute assez proches de là où Marla et moi avions fait l'amour pour la première fois.

Elle évitait de nous regarder, Bill et moi. Nous avons emporté nos affaires et elle déroula une serviette au milieu du passage. Bill s'assit à un ou deux mètres de nous. Je fis de mon mieux pour ignorer sa présence.

Lorsque Marla eut terminé d'installer la serviette, elle resta à côté, les bras le long du corps. On aurait dit qu'elle n'avait plus l'intention d'accomplir le moindre mouvement. Je compris qu'elle avait peur.

Bill nous observait comme si rien d'autre n'existait. La main entre les jambes, il se malaxait le bas-ventre.

« Vous voulez que nous... commençons ? »

Bill fit oui de la tête. « S'il vous plaît. Et enlevez tous vos vêtements. »

Je m'approchai de Marla et la tins contre moi. Pendant quelques instants, elle ne réagit pas, puis elle leva le visage et me chuchota, le regard triste :

« Ça n'aurait jamais dû être notre première fois. »

Je l'embrassai. Par ce baiser, je tentais de l'attirer dans un cocon opaque qui nous cacherait aux yeux de l'homme qui nous espionnait. Cette tactique fonctionna l'espace d'une minute où nous nous perdîmes l'un dans l'autre. Puis nous entendîmes de nouveau la voix :

« Déshabille-la. »

Avant même d'avoir défait son soutien-gorge, je sus que j'aurais dû tout arrêter. Elle était gênée, malheureuse. La conduite appropriée consistait à rendre son argent à Bill et à lui expliquer que nous avions changé d'avis. Mais je n'en fis rien. Je ne pouvais pas laisser passer cette chance. Je voulais baiser, aucun doute. Cependant, l'effeuillage de Marla tenait d'une avidité rageuse, d'un besoin de me rapprocher d'elle, de résoudre les pans de mon passé qui lui appartenaient.

Nous nous mîmes à l'ouvrage, là, dans la chaleur de ce creux de végétation qui, telle une lentille, semblait capturer les rayons solaires pour les concentrer sur nous. Je la pénétrai, malgré ce regard posé sur nous, malgré l'exhibitionnisme de l'acte, et éprouvai alors un soulagement dévastateur. Elle m'avait laissé l'approcher. Dès lors, elle ne verrait sans doute plus d'inconvénient à ce que nous formions de nouveau un couple. Je ressentis aussi un certain relâchement chez Marla. Peut-être souhaitait-elle briser l'obstacle avec la même ardeur que moi. Néanmoins, sa décontraction ne dura pas. Elle glissa un peu sous moi, et je la vis regarder Bill par-dessus mon épaule. Je tournai la tête. Il se masturbait sans nous quitter des yeux, debout, pantalon baissé. Je ne fus guère surpris. De fait, sa conduite était rien moins qu'attendue, mais semblait dégoûter Marla. Elle se raidit et ferma les paupières jusqu'à ce que nous ayons terminé.

Bill partit aussitôt. Il se contenta de reboutonner son pantalon, puis s'éloigna rapidement. Je songeai à lui crier de faire attention aux ours, mais m'abstins. Marla et moi le regardâmes filer, assis en silence, nus. Dès qu'il fut hors de vue, j'eus un rire forcé.

« Eh bien... »

Je voulais qu'elle s'en amuse avec moi, mais elle demeura sérieuse.

Nous nous rhabillâmes et regagnâmes le parking main dans la main sans un mot.

Bill Prentice nous y attendait, à côté de son SUV. Il me fit signe de venir. Marla me lâcha pour aller attendre dans le pick-up. Bill avait préparé le bail pour l'entrepôt. Location d'un an, renouvelable deux fois. Un paiement annuel raisonnable, trois mois d'avance, le reste à chaque échéance mensuelle. Je signai les papiers directement sur le capot et priai pour que cette entreprise avec Stan ne soit pas trop catastrophique.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 9

Je passai le reste du week-end chez Marla. Elle avait finalement accepté de reprendre une relation sérieuse. Notre exhibition champêtre avait certes joué un rôle dans notre réconciliation, mais Marla semblait tout de même ébranlée.

« J'ai parfois du mal à croire ce dont nous sommes capables. Les choses que nous accomplissons... On dirait qu'on est programmé pour se détruire.

— Oublie cette histoire. On a vécu un après-midi de dingue, point. Il faut laisser le passé derrière nous. »

Marla me lança un regard dubitatif.

« Je n'ai pas l'impression que ce soit dans ta nature, Johnny. Mais est-ce qu'on a le choix ? Tu veux être avec moi, et je ne peux pas vivre sans toi. On devra s'y faire jusqu'à ce que tout s'écroule de nouveau.

— Rien ne va s'écrouler. On peut nous aussi avoir une vie de couple réussie. »

Elle eut un sourire attristé.

« On verra. »

Je rentrai à la maison lundi matin, à onze heures. Stan était attablé à la cuisine, devant un gros bol de céréales et une bande dessinée.

« Pourquoi tu n'es pas au travail ?

— Parce que papa veut nous emmener quelque part. Il dit qu'on aura une grosse surprise. J'ai appelé Bill. Tout va bien.

— Quel genre de surprise ?

— Je ne sais pas, Johnny. D'où la surprise. »

Stan poussa la boîte de céréales vers moi.

« Prends un petit déjeuner. Il faut une bonne alimentation. Et devine quoi ? Bill laisse les clefs de l'entrepôt aux filles de l'accueil. On pourra y aller, après ?

— Je veux.

— Super ! »

Stan se leva et commença à manœuvrer dans la pièce à la manière d'un train. Il chantait : « Homme-d'affaires, homme-d'affaires, homme-d'affaires... »

Mon père rentra une demi-heure plus tard. Il portait un paquet plat enveloppé dans du papier marron. Nous le suivîmes au salon, où il défit l'emballage. Il leva une photo noir et blanc encadrée, d'environ soixante centimètres carrés, qu'il installa contre le mur, appuyée sur le dossier du canapé.

Stan se pencha pour l'examiner.

« C'est par ici ?

— Pas loin. »

Le cliché représentait une vue aérienne de la forêt. La ligne noire de la rivière serpentait à partir de la droite de l'image, puis opérait un détour abrupt pour contourner une sorte d'éperon rocheux bordé d'arbres. Sur la moitié supérieure de la photo, la sylve paraissait intacte, mais une clairière s'étendait en dessous du cours d'eau. On pouvait distinguer un numéro de série imprimé en bas à droite. La prise de vue avait du grain. Elle ressemblait à un agrandissement.

« Tu es monté dans un avion pour la prendre, papa ? »

Mon père rit.

« Pas moi, Stan. »

Mon frère avait l'air perplexe.

« Tu vas l'accrocher au mur ?

— J'y compte bien.

— Tu aurais dû en choisir une en couleurs.

— Cette photo est spéciale. Qu'est-ce que tu remarques, dessus ? »

Stan scruta le cliché, puis recula en cillant.

« Oh là là, j'en ai le vertige. Il n'y a qu'une rivière, papa. La Swallow River ?

— Dans le mille. Autre chose ?

— Mince, je vais encore avoir la tête qui tourne. Je ne vois rien. Demande à Johnny.

— Moi aussi, je n’aperçois qu’une rivière et des arbres. »

Mon père sourit et, après avoir à son tour regardé le cliché, secoua la tête comme s’il ne parvenait pas à croire en sa chance.

« Venez, on va se balader en voiture. »

Nous quittâmes la maison dans le véhicule paternel. Tandis que nous sortions de l’allée, Stan enfila une paire de lunettes d’aviateur et attacha un mouchoir en soie orné de motifs autour de son cou.

L’endroit où nous emmena mon père s’appelait Empty Mile. Il était situé à vingt minutes d’Oakridge. Les derniers kilomètres s’effectuaient le long d’une route à une voie connue sous le nom de RD 12. Des poteaux électriques en bois poussiéreux la bordaient. Les lignes desservaient les résidences isolées érigées au fil du temps par une poignée de familles adeptes d’une vie recluse. Les touristes et les habitants du coin n’avaient aucune raison de se rendre ici. On voyait exactement la même chose plus près de la ville ou dans un meilleur cadre. Le seul signe d’occupation consistait en de rares panneaux peints à la main, indiquant le nom des familles et l’entrée des chemins en terre battue.

Mon père prit l’un d’eux. Un sentier creuse d’ornières. Nous traversâmes la forêt éparse, jusqu’à émerger au-dessus d’une vaste prairie en pente, tapissée d’herbe touffue sur plusieurs centaines de mètres en contrebas. Mon père coupa le moteur, et nous sortîmes.

Les arbres se dressaient derrière nous, ainsi que sur la gauche et au loin. À notre droite s’élevait un mur rocheux d’une vingtaine de mètres.

On distinguait une vieille maison en bois à l’extrême gauche de la prairie. Bâtie en surélevé, elle avait besoin d’un bon coup de peinture. Une petite volée de marches menait à une véranda. On pouvait apercevoir une Datsun orange cabossée garée à proximité, de même que du linge mis à sécher sur un fil dans un jardin non clôturé.

De l’autre côté du pré, à mi-pente, on avait érigé une cabane en rondins beaucoup plus récente. Elle aussi possédait un porche surélevé. Un réservoir d’eau et une remise à l’arrière complétaient le tableau.

Stan s'allongea dans l'herbe. Il roula sur lui-même plusieurs fois, puis se redressa pour s'épousseter. Comme à l'accoutumée, mon père était en costume. Il avait les mains dans les poches de son pantalon, les pans de la veste passés au-dessus des poignets.

« Vous en pensez quoi, les garçons ? »

Stan était sceptique. Il essayait de deviner la réponse appropriée.

« Cet endroit n'est pas super pour faire des roulades.

— Et toi, Johnny ?

— Sympa. Tu le vends ?

— Il est à moi.

— Vraiment ?

— J'ai signé aujourd'hui.

— Tout le terrain ?

— La plus grande partie de la prairie, et les arbres tout en bas. La Swallow River passe derrière. Elle marque la limite de la propriété. La cabane en rondins fait partie du lot. Par contre, la maison là-bas est à quelqu'un d'autre. »

Stan agita les mains en l'air.

« Oh bon sang ! Oh bon sang !

— Qu'est-ce qu'il y a, Stan ?

— On déménage ?

— Non. On reste où on est.

— Mais tu as acheté un terrain avec une cabane.

— On ne déménage pas, Stanley, sois tranquille. »

Même si je ne partageais pas la nervosité de mon frère à la perspective d'un changement de domicile, je pouvais comprendre son désarroi. Le morceau de terre acheté par mon père n'avait pas d'autre utilité que d'être habité. Il ne représentait pas un investissement. On était trop loin de la ville, trop isolé pour envisager une subdivision et revendre à l'unité. Et question tourisme, zéro. Joli et paisible, certes. Mais personne ne viendrait jusqu'ici pour admirer le paysage.

Mon père marcha à grandes enjambées dans l'herbe. Il balançait les bras, et son entrain avait quelque chose d'emprunté. On aurait dit que cet homme qui éprouvait tant de difficultés à exprimer ses émotions tentait ostensiblement de nous communiquer sa joie.

Nous pénétrâmes dans la forêt en bas du pré. D'abord, les arbres étaient gros, le sol jonché d'herbe, mais au bout d'une dizaine de mètres, la végétation se fit moins dense, moins robuste, la terre devint poussiéreuse. Mon père s'arrêta et regarda autour de lui comme s'il ne voyait pas l'intérêt de continuer jusqu'à la rivière. Il racla le sol desséché de la pointe du pied, puis fit quelques pas à droite, en direction d'un petit trou creusé dans la terre. Stan et moi attendîmes qu'il se remette en route, mais il était perdu dans ses pensées, le regard plongé dans l'excavation, la tête inclinée.

Stan mit ses mains en coupe sur sa bouche. Il produisit des sons identiques à des parasites radiophoniques.

« Papa, ici la Terre. Vous êtes demandé au rapport. »

Mon père se redressa avec un rire étouffé et recommença à arpenter la forêt. Une vingtaine de mètres après les arbres, nous atteignîmes une des rives de la Swallow River.

Un pont l'enjambait à l'extrémité sud d'Oakridge, et, plus loin, elle serpentait à travers les collines quartzifères jusqu'à rejoindre la fourche médiane de la Yuba River. Sa taille n'avoisinait aucunement les célèbres cours d'eau de la ruée vers l'or tels que la Feather ou l'American River, mais elle était connue pour être exploitable dans son intégralité. Nous nous tenions à présent à l'intérieur d'une courbe où les flots, moins profonds, s'élargissaient. En amont sur notre droite, je pouvais voir la crête édentée de l'éperon, dont la base disparaissait sous les arbres au bord de l'eau.

Stan observait la rivière d'un air entendu.

« Je sais où on est, papa. Ta photo, hein ? Cette rivière était sur ta photo.

— Tout à fait, Stan.

— J'en étais sûr ! Génial ! »

Mon père n'avait pas les moyens d'acquérir une telle parcelle et l'idée me traversa l'esprit qu'après une vie d'échecs financiers, à surveiller Stan tout seul, il avait succombé à une sorte de dérèglement mental.

« Tu vas faire quoi de cet endroit ? Le cultiver ? »

Mon père se tapota le nez.

« Tu verras, John. Tu verras. » Il prit une grande inspiration, puis claqua des mains. « Souvenez-vous de ce jour, mes enfants. »

Nous le suivîmes de nouveau dans la forêt, et remontâmes la prairie, en haut de laquelle nous avions laissé la voiture. Au niveau de la maison, j'entendis Stan bloquer sa respiration. Deux personnes prenaient le soleil sur le porche. L'une d'elles était sa cavalière au cours de danse. Il me tira par la manche et souffla :

« C'est Rosie ! »

La fille aperçut Stan et lui adressa un faible salut.

« Tu ferais mieux d'aller la voir, mon pote.

— Qu'est-ce que je vais lui dire ?

— Tu lui parles à tes cours, non ?

— Ouais.

— Eh bien.

— Viens avec moi. »

Mon père nous avait un peu devancés. Il se retourna lorsqu'il entendit notre conversation.

« Allez-y quelques minutes, si vous voulez. J'attendrai dans la voiture. »

Les marches du porche en bois brut étaient usées. Elles dégageaient à la chaleur une vague odeur de papier qui prenait à la gorge. Rosie s'était levée. À côté d'elle, une sexagénaire toute fine se balançait sur une chaise à bascule. Ses longs cheveux gris étaient entortillés en un chignon incertain autour d'un crayon. Malgré sa peau tannée et parcheminée, ses yeux abritaient toujours un éclat de vivacité. On devinait qu'elle avait été belle dans sa jeunesse. Un léger châle, tricoté au crochet, était étendu sur ses genoux. Elle faisait rouler d'un geste machinal un petit assortiment de verres en cristal sur la laine.

Rosie se dandinait doucement d'un pied sur l'autre en regardant Stan. Elle était pieds nus. La crasse s'était incrustée entre ses orteils. Elle portait la même robe rose délavée que la fois précédente.

La vieille nous adressa un bonjour souriant. Stan toussota, gêné. « Heu, je suis Stan. J'apprends la danse avec Rosie. »

La femme acquiesça. « Oui, Rosie m'a parlé de toi. Je m'appelle Millicent Jeffries, je suis sa grand-mère. »

Stan présenta ses hommages à Rosie d'un geste rapide.

« Salut, Rosie. »

Elle passa d'un pied sur l'autre comme si elle était fatiguée, et répondit :

« Tu es venu exprès ? »

— J'ignorais que tu habitais ici. »

Millicent plissa ses yeux en direction du sommet de la prairie.

« C'est ton père, là-bas ? »

— Ouais, approuva Stan. Il vient d'acheter le terrain.

— Oh, je le connais. Il aurait dû venir dire bonjour. »

Rosie tendit la main vers Stan.

« Rentre, si tu as envie. »

— Je peux, Johnny ? »

— Bien sûr, mais pas trop longtemps quand même. »

Stan et Rosie disparurent dans la bâtisse, et Millicent me fit signe de venir m'asseoir à côté d'elle.

Elle s'empara d'un des verres posés sur son giron. Sa surface taillée en facettes triangulaires reflétait de mini-arcs-en-ciel sur la peau sèche de son poignet ainsi que sur le châte. Elle bougea un peu la main et me sourit de nouveau tandis que les couleurs chatoyaient.

« Regardez-moi ça. Incroyable le nombre de nuances contenues dans la lumière, n'est-ce pas ? Pour les voir, il suffit de regarder sous un certain angle. Quelle beauté, vous ne trouvez pas ? Ma Rosie a mentionné votre frère. Elle aime danser avec lui. Il est un peu lent, non ? »

— Il a eu un accident dans la jeunesse. Mais il n'est pas lent.

— Un peu... différent, alors ? Rosie est différente aussi. Mais pas à cause d'un accident. La vie l'a juste maltraitée jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus y déceler aucune joie. Elle habite avec moi depuis qu'elle a neuf ans. Elle subvient à ses besoins en faisant des ménages.

— Qu'est-il arrivé à ses parents ? »

— Sa mère était héroïnomane. Le soir, après son fix, elle aimait s’asseoir sur le rebord de la fenêtre pour prendre l’air. Ils vivaient dans un immeuble, et une nuit elle est tombée. Rosie a tout vu. Son père n’était pas le genre d’homme à endurer les épreuves avec philosophie, alors il a commencé à boire. Six mois plus tard, il est monté dans sa voiture et on ne l’a jamais revu. »

Elle disposa ses verres et son châle sur une petite table à proximité avant de se lever. « Certaines personnes pourraient voir d’un mauvais œil une amitié entre des gens comme Stan et Rosie. Elles pourraient croire que leur histoire est destinée à mal finir. À mon âge, pourtant, on se rend compte que le bonheur est toujours fugace. Alors s’ils parviennent, l’espace d’un moment, à ressentir une normalité quelconque, j’en serai heureuse pour eux. »

Elle rentra dans la maison, et une ou deux minutes plus tard Stan et Rosie étaient dehors.

« Rosie a mis la stéréo, et on a dansé. »

Stan était empourpré, excité. Rosie, elle, s’était appuyée contre la rambarde qui courait le long du porche et fixait la prairie. Elle soupira. Ses paupières s’affaissèrent un peu.

« Tu entends le vent dans les arbres ? Moi, je l’entends. J’aimerais parfois qu’il souffle comme ça dans ma tête. Toutes mes pensées se démêleraient. Comme des rubans. »

Stan dit d’un ton hésitant :

« Je dois y aller, Rosie. »

Elle se détourna du paysage, lui fit une bise, puis rentra d’un pas distrait. Tandis que la moustiquaire se refermait derrière elle, mon frère murmura : « À bientôt. »

Nous remontâmes en direction de la voiture. Stan demeurait silencieux. Je me demandai si tout cela n’avait pas été trop pour lui.

« Ça va ? Tu l’aimes toujours bien ?

— Et comment ! J’espère qu’elle ne me prend pas pour un débile.

— Je n’ai pas eu cette impression quand elle t’a dit au revoir.

— Ouais, je sais ! Et dans la maison, quand on dansait, elle m’a embrassé sur la bouche. Ma tête s’est mise à tourner. »

Mon père nous ramena à la maison avant de repartir en ville finir sa journée de travail. Stan et moi prîmes le pick-up pour nous rendre au magasin de jardinage, histoire de voir l’entrepôt. Bill Prentice était absent, mais la chef du personnel, Rachel, avait notre trousseau de clefs, ainsi que les coordonnées d’un grossiste à Sacramento.

L’entrepôt se situait au bout d’une petite allée blanche gravillonnée, sur le flanc du magasin de jardinage. Des tôles ondulées, deux rangées de lucarnes en fibre de verre sur les bords du toit. La vue était aussi belle que depuis le magasin : l’étendue des champs, une ligne d’arbres, la rivière de l’autre côté de la route, et les collines arborées au loin.

Nous déverrouillâmes la porte coulissante occupant la majeure partie de la façade, et entrâmes à l’intérieur. L’agencement était élémentaire : un grand espace dégagé, plus un modeste bureau au fond à gauche. Le béton était poussiéreux, l’air chaud dégageait une odeur de renfermé. La lumière diffuse qui filtrait par les panneaux en fibre de verre conférait à l’édifice une sorte de dimension ecclésiastique.

« Bon sang, Johnny, nous y voilà ! Le début de l’aventure. Je n’arrive pas à y croire.

— Crois-y, mec. Les papiers sont signés. Personne ne peut plus nous enlever cet endroit, pas même Bill s’il changeait d’avis.

— Je vais être quelqu’un, Johnny, *quelqu’un* ! »

Nous tournâmes un peu, sans cesser de réfléchir à la meilleure façon d’agencer les lieux, de lancer l’entreprise.

« J’ai de grandes idées, Johnny. On va faire des prospectus, les distribuer dans tous les magasins, chez les gens riches. La publicité est primordiale. On devra contacter les industriels aussi. Et l’annoncer à papa.

— Ouais, bien sûr.

— Il va être soulagé pour moi, maintenant. »

Je n’étais pas certain que mon père voie les choses sous cet aspect. J’entendais déjà les reproches sur l’argent de Stan dilapidé, mon

irresponsabilité d'entretenir une telle lubie chez mon frère, la nullité de tout le projet...

« Écoute, Stan, laisse-moi le mettre dans le bain, d'accord ? Je tiens à m'assurer qu'il comprend bien ce qu'on essaye de faire. »

Il haussa les épaules.

« Aucun problème. Comme tu veux, Johnny. »

Nous refermâmes derrière nous. Avant d'aller au pick-up, nous fîmes une halte au magasin pour que Stan prenne un Coca. Rachel voulut savoir si, pendant que nous étions là, nous pouvions porter quelques plantes en floraison chez Bill. Il était à la mairie en ce moment, et ne passerait pas au magasin. Il désirait que sa femme soit livrée aujourd'hui.

Bill et Patricia habitaient à un kilomètre du magasin, sur une propriété de la taille d'un terrain de football. La maison était une vaste bâtisse à un étage, dans le style californien : volets verts, allée de briques en S jusqu'au porche. La Mercedes olive de Patricia était négligemment garée sous un arbre devant la villa.

Personne ne répondit lorsque je sonnai à la porte d'entrée. J'entendais jouer une émission de radio à l'intérieur. J'insistai, en vain.

« Peut-être qu'on devrait laisser les plantes ici.

— Mais elle doit être là, Johnny. Il y a sa voiture. Elle ne nous entend pas à cause de la radio. Je ne veux pas que Bill se fâche parce qu'on n'a pas fait ce qu'il a demandé. »

J'actionnai la poignée. La porte s'ouvrit pour dévoiler un hall en pierres blanches. Nous aurions pu nous en aller dès à présent, rien de plus facile. Nous ne déposons que des plantes, après tout. Mais j'avais l'impression que quelque chose clochait. La voiture dans le jardin, la radio. Il devait bien y avoir quelqu'un...

Nous avançâmes dans l'entrée. La maison était fraîche en comparaison de la chaleur extérieure. J'apercevais un solarium sur la droite et un grand salon en face, d'où provenait le bruit de la radio. Les volets étaient fermés partout, mais la lumière sourde n'estompait pas totalement les ombres dans les coins, sous les meubles. L'air conditionné soufflait du plafond. Les deux pièces étaient désertes.

« Madame Prentice, c'est Stan ! On vous apporte vos plantes ! » cria mon frère, la voix tendue.

En l'absence de réponse, nous déposâmes notre livraison à côté de la porte. Ensuite, avec Stan qui jetait des coups d'œil inquiets partout et me tenait par la manche, je traversai le salon, et pris un long couloir à droite, parallèle au mur du fond. Au fur et à mesure de notre progression, nous vîmes plusieurs fenêtres donnant sans doute sur le jardin à l'arrière, mais les persiennes étaient rabattues ici aussi. Seuls quelques rayons de soleil passaient entre les lattes. Trois portes sur notre droite. Deux d'entre elles fermées, la troisième ouverte sur ce qui semblait être la suite principale, où nous trouvâmes Patricia Prentice.

Les rideaux étaient tirés sur les portes vitrées à l'une des extrémités de la chambre. Un grand lit drapé de blanc surmontait un large espace de moquette pâle. Un bureau et une chaise occupaient l'un des murs, tandis qu'une télévision extralarge, sur l'autre cloison, produisait un bruit de vagues, l'écran brouillé par les parasites.

Patricia Prentice était allongée sur les couvertures du lit. Elle portait une tenue identique à celle qu'elle arborait le jour de sa rencontre avec mon père : une jupe au niveau des genoux, un chemisier couleur pêche, des sandales de cuir verni. L'une d'elles était tombée au pied de la couche. On aurait dit qu'elle s'était levée ce matin avec l'intention de se faire belle.

Peut-être serait-elle installée sur ce lit avec soin, à plat dos, les bras sur la poitrine, les chevilles croisées. Peut-être... Il ne restait rien de cette posture, à présent. Elle gisait recroquevillée sur le flanc, les vêtements froissés sur son corps comme après une nuit fiévreuse. Sa langue enflée, noire, pointait de façon obscène entre ses lèvres retroussées. Un vomi laiteux avait coulé le long de son cou, sur son menton. Le dos de sa jupe était trempé.

Sur la table de nuit près du lit, plusieurs emballages vides d'Halcion, de même qu'une bouteille de whisky à moitié pleine. Et un mot sur une feuille de bloc-notes. Une seule ligne écrite à la main : *J'ai attendu aussi longtemps que j'ai pu.*

Quand ma mère était morte dans l'accident de voiture, mon père avait insisté pour que l'on ferme le cercueil afin de nous épargner, à Stan et à moi, la vision de ses blessures. Je n'avais donc jamais vu de cadavre avant aujourd'hui. Cependant, je pouvais affirmer sans hésitation que Patricia

Prentice était décédée au-delà de tout espoir de résurrection. Je vérifiai son pouls sur la carotide. Sa chair était trop froide, trop ferme. Je dus me forcer pour la toucher.

Stan se passait frénétiquement les mains de haut en bas sur la poitrine. Sa voix chevrotait.

« On doit faire le bouche-à-bouche, Johnny ? »

— Elle est morte. C'est inutile.

— Elle s'est suicidée.

— On dirait. Les cachets et tout le reste.

— La pauvre. » Les mots se brisèrent. Il s'essuya le nez du dos de la main. « Bill va être furieux. »

Nous restâmes silencieux tandis que je m'armais de courage pour appeler des secours. J'étais sur le point de décrocher le téléphone lorsque Stan grogna et se boucha les oreilles.

« La télé. Ce bruit me rend dingue. »

Deux télécommandes étaient posées au sol, à côté du lit. Je les ramassai et appuyai sur la première. Le plateau d'un lecteur de DVD, sous l'écran, s'ouvrit. Le méli-mélo des électrons sur l'écran vira au noir et le grésillement s'interrompit. J'actionnai la seconde télécommande pour éteindre la télévision.

« Merci, Johnny. Je n'en pouvais plus. Elle devait être en train de regarder un film. »

Curieux de savoir ce qu'on pouvait bien visionner au moment de son trépas, je regardai le disque sur le plateau. Il s'agissait d'un CD-ROM gravé. À l'exception d'un autocollant en forme de smiley sur la face antérieure, il ne portait aucune inscription.

« Je peux sortir, Johnny ? »

— Ouais. Attends devant. Je n'en ai pas pour longtemps. »

Je contactai le magasin de jardinage. Ils me donnèrent le numéro de portable de Bill, que je composai. Lorsqu'il répondit, je fis de mon mieux, conscient qu'aucune parole ne pourrait lui faciliter les choses. Il poussa un cri et lâcha le téléphone. J'attendis un bon moment, mais rien d'autre ne se produisit. Alors je raccrochai et appelai la police. Ensuite, je retrouvai Stan

dehors, assis sur un rocher ornemental en bordure d'allée. Il était hâve, sonné. Je passai un bras autour de ses épaules.

« Je ne comprends pas comment on peut faire ça, Johnny. Je ne sais même pas comment c'est possible.

— Elle devait être très malheureuse.

— On peut rentrer chez nous ?

— Pas pour l'instant. Il faut attendre. »

Stan appuya sa tête contre mon épaule. Quelques minutes plus tard, le SUV de Bill pila devant nous. Il jaillit de son véhicule et courut vers la maison. Ses traits étaient durs. Je l'entendis crier :

« Où est-elle ? Où est-elle ? »

Mais il ne s'arrêta pas pour que je lui réponde et entra directement dans la maison, comme si la simple force de sa précipitation pouvait changer le cours des événements. Je le laissai seul cinq minutes, puis entrai à mon tour afin de vérifier que tout allait bien.

Dans le couloir menant à la chambre, j'eus l'impression que le silence dans la demeure n'était plus aussi exclusif, qu'il avait pris une certaine teinte. L'ambiance était moins confinée, elle semblait altérée par une rumeur extérieure.

La porte de la suite était à peine entrebâillée. Je frappai par correction, désireux de ne pas m'introduire sans prévenir. Bill poussa un juron, et je perçus du mouvement dans la chambre. La rumeur cessa.

J'hésitais, mais je me sentais obligé d'offrir un minimum de soutien. Après avoir tergiversé un instant, je poussai le battant et avançai dans la pièce.

Je pensais y trouver Bill incliné sur sa femme, brisé, en larmes et à la limite de l'évanouissement. Au lieu de ça, je le vis près de la télé, les télécommandes à la main. Son coupe-vent, ouvert lorsqu'il avait bondi hors de son véhicule, était désormais fermé jusqu'au col. J'observai le lecteur. Le disque au smiley avait disparu.

Son visage se tordit quand il m'aperçut. Il commença à pleurer. Cette conduite excessive m'interpella, mais sa femme venait de se tuer. Je la mis donc sur le compte de la douleur. Je fis un pas vers lui pour le réconforter, mais il m'envoya paître, le poing brandi. Je compris qu'il était inconsolable,

du moins selon mes capacités. Ma présence était sans doute plus néfaste que bénéfique. Je reculai et le laissai tranquille.

Une ambulance se garait dans l'allée au moment où je rejoignais Stan dehors. Un véhicule de patrouille était déjà sur les lieux, et deux policiers d'Oakridge s'en extirpaient.

Ils portaient tous les deux la moustache. L'un d'eux était muni d'une paire de lunettes de soleil aux verres teintés de jaune. Ils nous demandèrent brièvement où était le corps, et pourquoi nous étions là, puis les ambulanciers sortirent un brancard avant de pénétrer dans la villa. L'autre flic s'empara d'un carnet pour noter les premières constatations. Il nous questionna, écrivit nos réponses. Les infirmiers ressortirent peu de temps après. Ils expliquèrent aux policiers que le décès était avéré, puis remontèrent dans leur véhicule, mirent le moteur en marche pour lancer l'air conditionné, et s'assirent dans l'habitacle afin de remplir un formulaire fixé à une planchette. L'enquêteur nous pria alors de venir avec lui pour reconstituer notre parcours et nos actions. Nous l'accompagnâmes à l'intérieur.

Dans la chambre, le flic aux lunettes jaunes se tenait devant le bureau avec Bill. Ils avaient l'air d'en avoir terminé. La colère de Bill semblait s'être dissipée. Il paraissait assez maître de lui. Cependant, il me jeta un coup d'œil haineux à l'instant où j'entrai. Aucun des deux agents ne s'en aperçut. Stan et moi répétâmes chacun de nos gestes. Lorsque j'évoquai le lecteur de DVD, le fonctionnaire aux lunettes s'approcha de la machine et la vérifia. Il constata l'absence de disque et me demanda ce que j'en avais fait.

Bill parla avant moi. « Je l'ai retiré. Je suis désolé, je croyais que ce n'était pas important.

— Où est-il ? » s'enquit le flic sur un ton anodin.

Nous n'avions pas été brusqués ni fouillés durant les premières étapes de l'enquête. J'en déduisis que la scène n'avait rien de suspect pour eux.

« Je l'ai rangé avec les autres.

— C'était quoi ? »

Bill réfléchit.

« Je ne me souviens plus.

— Pas de problème, ne vous inquiétez pas. Était-ce celui-ci ? »

Un tas de DVD s’empilait dans un tiroir sous le téléviseur. Le policier prit le premier et le lui montra. « Ce disque ? »

Bill fit un signe de tête. « Probablement. Je n’ai pas regardé. »

L’agent sortit l’enregistrement de sa pochette et marmonna pour lui-même : « *Pieds nus dans le parc*, j’aime bien ce film. »

Il s’agissait d’une édition commerciale, certainement pas du document que j’avais trouvé quand Stan et moi avions découvert Patricia. Bill mentait. J’étais presque sûr qu’il avait dissimulé l’original sous son coupe-vent. Mais quel intérêt ? Si Pat visionnait quelque chose de plus personnel qu’une guimauve hollywoodienne – un souvenir familial des temps plus heureux, peut-être –, qui étais-je pour intervenir au cas où Bill aurait voulu garder une partie du drame secrète ? Je me tus. Et Stan, uniquement préoccupé par le bruit de la télé, n’avait pas prêté attention au CD. Il n’avait donc rien à redire.

Nous ressortîmes tandis que Bill demeurerait en compagnie de sa défunte épouse. Il nous fallut encore une demi-heure pour finaliser notre déposition, que les flics retransmirent sur un ordinateur de bord, puis ils nous autorisèrent à partir.

De retour à la maison. Stan enfila son déguisement de Captain America, rajusta ses lunettes par-dessus le masque, et s’installa devant la télé. Je lui confectionnai les sandwichs au beurre de cacahuète qu’il me réclama. Il mastiqua, concentré sur un dessin animé japonais.

« Pourquoi tu as passé ce costume ? »

— Hein ?

— Le costume. Pourquoi ? »

Stan baissa les yeux sur sa poitrine, et plissa le tissu bleu et blanc sur son ventre. Il reporta de nouveau son attention sur le manga et répondit sans me regarder :

« Protection. »

Il refusa d’ajouter un mot lorsque je tentai de prolonger la conversation. Je me rendis donc à la cuisine et appelai mon père pour lui apprendre la nouvelle. L’échange fut bref. Je résumai les faits, il demanda une ou deux

précisions, puis resta silencieux. Il s'éclaircit enfin la gorge plusieurs fois, mais fut incapable d'ajouter un mot. Il me remercia tout de même, puis raccrocha.

Je montai à l'étage. Allongé sur le lit de ma chambre, je téléphonai à Marla afin de la prévenir elle aussi. Nous convînmes d'un rendez-vous le lendemain. Je reposai mon portable, me tournai sur le côté, et fermai les yeux. Une brise chaude, molle, me parvenait par les fenêtres ouvertes.

Stan me réveilla en me secouant l'épaule. La nuit était tombée. La lampe allumée avait attiré les papillons nocturnes. Stan portait toujours son déguisement.

« Papa est en bas. Ça ne va pas.

— Quelle heure est-il ?

— Il est rentré, et il est allé dans la cuisine. Il n'a même pas levé les yeux quand je lui ai dit bonjour. Il a juste continué à fixer la table. Il a une bouteille d'alcool.

— D'alcool ?

— Ouais, *d'alcool* !

— Il va s'en remettre, ne t'en fais pas. Je vais aller le voir. Toi, va te coucher.

— Je devrais peut-être descendre avec toi.

— Non, laisse-moi lui parler.

— D'accord, Johnny. »

Je raccompagnai Stan jusqu'à la piste d'atterrissage de sa chambre. Il grimpa sous les couvertures, puis ôta ses lunettes et son masque.

« Tu n'enlèves pas ton costume ? »

Il secoua la tête.

« Tu ne te sens pas trop mal, pour l'histoire de Pat ?

— Non. Ne te fais pas de souci pour moi, Johnny. »

Il se nicha dans son oreiller, et je le revis, l'espace d'une seconde, tel qu'il avait été plus jeune. Un sentiment de gâchis pour tout ce temps passé loin l'un de l'autre m'accabla.

J'éteignis la lumière, puis me rendis à la cuisine. Mon père était assis à la table, en tenue de travail, la cravate desserrée, les cheveux ébouriffés. Un verre à moitié plein et une bouteille de whisky devant lui. Il me regarda entrer, et un sourire faible se peignit sur ses traits. Il buvait rarement. Il semblait gêné.

« Je crains d'être un peu saoul.

— Tu vas bien ?

— J'ai juste bu quelques coups après le boulot.

— Papa, je sais que tu fréquentais Patricia Prentice. Marla m'a raconté, pour le pied-à-terre.

— Oh... je vois. »

Il acquiesça lentement. Tout en lui était lourd : les mots qu'il expulsait dans la cuisine trop éclairée, sa tête sur ses épaules, ses bras repliés sur la table. Son regard fuyait le mien et se posait constamment sur ses mains. Il paraissait ployer sous le poids de l'existence.

Il leva son verre, et se força à boire, pareil à un enfant tenu de prendre son médicament. Il toussa, s'essuya les yeux.

« Pat était quelqu'un qui avait besoin de soutien moral. Son erreur a été de le chercher chez moi. » Il eut un mouvement de dégoût. « Je ne pouvais pas lui donner ce dont elle avait besoin. Je n'y répugnais pas, mais c'était au-delà de mes capacités.

— Je ne crois pas que tu aurais pu l'aider. Elle était malade. »

Mon père se resservit et but cul sec. Il était vraiment bourré, avait du mal à articuler.

« Ce qui me rend fou, c'est que je n'ai jamais cessé de songer qu'en restant avec elle assez longtemps je pourrais profiter d'une partie de son argent. Et pendant que je pensais au fric, elle pensait à se suicider. »

Il s'effondra sur la table, le visage enfoui dans ses bras. J'attendis plusieurs minutes pour être sûr qu'il puisse s'endormir. J'allais tenter de le conduire au lit mais, lorsque je le secouai, il se redressa pour me demander de le laisser là. Je ne pouvais pas faire grand-chose de plus, alors je lui laissai un verre d'eau à portée de main, et entrepris de regagner ma chambre. Il me rappela sur le seuil.

« Johnny, cet ancien ami à toi, Gareth...

— Oui ?

— Ne t'en approche pas. »

Il pointa le doigt vers moi, les traits bouffis, le regard trouble.

« Tu m'entends ?

— Ouais.

— Bien... »

Il reposa la tête entre ses bras. Son souffle était un sanglot.

La pièce me parut soudain exempte de toute vie. On aurait dit que tout, à l'extérieur, avait disparu sans laisser de trace. Les minutes, sur le voyant électrique de la cuisinière, s'égrénaient laborieusement. La lumière en provenance de l'ampoule du plafond salissait les contours des objets. J'éprouvais une immense tristesse dans cette cuisine, à observer mon père. J'eus l'impression, à cet instant, que le monde se résumait à un endroit où les existences s'écroulaient.

CHAPITRE 10

Le lendemain, Stan me demanda de le conduire au travail. Bill Prentice ne viendrait sans doute pas au magasin, et mon frère voulait être présent pour aider dans la mesure du possible. Après l'avoir déposé, j'allai retrouver Marla au faubourg. Elle bossait dans une mairie annexe construite à l'intention des employés administratifs, non loin du bâtiment principal. Nous nous rendîmes dans un café-restaurant juste en face, le Black Cat. L'endroit était assez fonctionnel : de simples tables, des chaises dures. Il existait bien avant que le thème de la ruée vers l'or ne fasse fureur dans les établissements d'Oakridge.

Au petit déjeuner et à midi, la salle, fréquentée par les salariés du coin, était comble. Par contre, elle demeurait presque vide en milieu de matinée. Marla et moi pûmes choisir notre place. Nous nous installâmes près d'une des larges baies vitrées. La poussière jouait dans les rayons de soleil autour de nous. Le bruit occasionnel des couverts entrechoqués, en provenance de la cuisine, exacerbait la solitude de ce moment intemporel.

Marla paraissait très professionnelle dans sa tenue de bureau. Pourtant, son rouge à lèvres et son eye-liner laissaient sourdre une certaine pâleur, une fatigue.

Nous évoquâmes la mort de Pat. Lorsque je lui annonçai qu'il s'agissait à l'évidence d'une overdose de somnifères, elle se tendit et commença à chiffonner sa serviette.

« Quel genre de somnifères ?

— Halcion.

— Oh, mon Dieu... » Elle ferma les yeux. « C'est moi qui les lui ai donnés.

— Hein ?

— Je lui ai refilé les médicaments.

— Pour qu'elle se suicide ?

— Non ! Merde, Johnny. Elle faisait des insomnies, elle avait besoin d'un truc. Je pensais lui fournir de l'herbe, mais Gareth n'avait que des pilules.

— Attends, pourquoi tu as demandé à Gareth ?

— Je ne connais que lui pour ce genre de produits.

— Alors quoi ? Tu le sollicites régulièrement ?

— Bon sang ! Tu ne m'as pas écoutée ? Elle a eu les cachetons par mon intermédiaire, et ton seul sujet de préoccupation est de savoir si je fraye avec Gareth.

— Et donc ?

— Fais chier. » Dans un effort pour maîtriser sa colère, Marla soupira. Elle se pencha au-dessus de la table et m'attrapa la main.

« Pourquoi est-ce que je traînerais avec lui ? »

Elle soutint mon regard jusqu'à ce que je cède.

« D'accord... D'accord, désolé. Tu étais proche... de Pat ?

— Elle passait de temps en temps, quand Ray n'était pas là. Nous parlions. Je l'aimais bien, mais nous n'étions pas amies ni rien de la sorte.

— Elle aurait pu se faire prescrire les médicaments.

— Son médecin refusait. J'ignore pour quelle raison.

— Elle était sous antidépresseurs ?

— Bien sûr. Depuis des années. »

Nous finîmes notre café, puis sortîmes devant l'établissement. Marla fuma une cigarette au soleil.

« Tu crois que l'histoire entre Pat et mon père aurait pu mener quelque part ? »

Elle secoua la tête.

« Elle n'aurait jamais quitté Bill. Il la traitait comme de la merde, baisait tout ce qui bouge, mais elle l'aimait. Elle rêvait que tout s'arrange un jour entre eux. Et Ray avait l'air tellement embarrassé par cet adultère. »

Marla écrasa son mégot contre le mur, puis marcha jusqu'à une poubelle. Je l'observai jusqu'à ce qu'un mouvement, de l'autre côté de la rue, attire mon attention.

Bill Prentice, seul, en costume sombre. Il descendait les marches de la mairie en trotinant et se dirigeait vers nous. Ses traits exprimaient la même haine que j'avais vue apparaître dans la chambre de sa femme, lorsqu'il m'avait regardé.

Marla s'éloigna de la poubelle pour venir se poster près de moi. Sans ralentir, Bill monta sur le trottoir et arriva à notre hauteur. J'ouvrais la bouche dans l'intention de le saluer au moment où il me frappa. Le coup de poing, assené sur le côté du visage, était assez puissant pour me mettre à terre. Je me relevai aussi vite que possible en prévision d'autres coups. Mais ils ne vinrent pas.

Bill se tenait devant nous, frémissant, les bras rigides le long du corps. Ses yeux faisaient le va-et-vient entre Marla et moi, comme s'il ne parvenait pas à choisir entre nous deux. Sa colère était si intense qu'il paraissait incapable de parler, et dans le silence qui suivit je vis une tristesse terrible la remplacer. Je sus alors que je contemplais un homme pour qui le monde était devenu incompréhensible.

Les mots sortirent enfin, étranglés :

« Pourquoi vous avez fait ça ? »

— On l'a juste trouvée. Rien de plus. »

Il regarda autour de lui, perdu, puis reporta ses yeux inflexibles sur moi et cria :

« Je ne comprends pas ! »

Marla avança un peu. Sa voix tremblait.

« Bill, tu es choqué. Tu devrais être à la maison. Tu veux que je t'emmène ? »

— Salope ! Espèce de salope ! Tu sais ce que je traverse ? Pourquoi, hein ? Tu as été payée. Je ne t'ai même pas effleurée, j'ai juste maté. Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? »

Marla me jeta un coup d'œil hésitant. Je ne savais plus sur quel pied danser. Son emportement était une énigme. J'ignorais comment l'aider.

« Allez, Bill... »

— Je t'emmerde ! Je t'emmerde ! »

Puis il s'écroula en sanglots, les poings serrés sur sa poitrine. Plusieurs personnes sur le trottoir s'arrêtèrent pour assister à la scène. Un policier municipal vint à notre rencontre. Il reconnut Bill et s'interposa.

Je sentais Marla qui me tirait, tentait de m'écarter. Je répugnais à le laisser gémir ainsi, brisé, mais elle me tira plus fort et nous nous éloignâmes. Il resta effondré dans les bras de l'agent.

L'esclandre nous avait secoués, et nous verrouillâmes les portières une fois revenus au pick-up. Marla bredouilla :

« Il parlait de l'épisode du lac.

— Ouais.

— Bon sang », grogna-t-elle. Je posai la main sur son bras. Elle se dégagea d'un coup sec, énervée. « Ne me touche pas !

— Il se sent responsable, point. Nous n'y sommes pour rien s'il éprouve des remords. On lui sert juste de bouc émissaire. »

Mais Marla ne m'écoutait pas. Sans prévenir, elle se tourna et me gifla. Une claque assez faible, qui m'atteignit cependant à l'endroit où Bill avait cogné. La douleur fut cuisante.

« Bordel !

— Pourquoi tu m'as abandonnée ? Pourquoi tu n'es pas resté, hein ? Regarde comment tu m'as rendue ! Quelqu'un qui baise devant un autre type. À vomir. On aurait pu acheter une maison, fonder une famille. On aurait été normaux, propres. Le bonheur à notre portée, putain. »

Elle mit son visage entre ses mains et bascula sur moi, en larmes.

« Mon Dieu, Johnny... »

Je l'enlaçai et la laissai pleurer, les yeux dans le vague au-delà du pare-brise. La ville continuait à s'affairer, les gens arpentaient les trottoirs, les voitures descendaient la rue, pourtant je ne distinguais rien, excepté l'éclat froid de ma propre culpabilité. Marla retourna travailler un peu plus tard, une fois calmée. Pour ma part, je roulai longtemps, pied au plancher sur les routes de campagne. L'air s'engouffrait en bourrasques par les vitres ouvertes.

CHAPITRE 11

Le jour de l'enterrement de Patricia Prentice, mon père manqua de se tuer. Et parce que j'avais accepté son invitation à prendre le petit déjeuner en ville, je faillis mourir aussi.

Plus tôt, j'avais essayé d'entamer le dialogue sur Patricia Prentice, mais dès qu'on avait abordé le sujet, la conversation avait pris un tour monosyllabique, prudent. Il s'était contenté de m'assurer qu'il allait bien, que je ne devais pas m'inquiéter. Je n'avais pas insisté. Je savais d'expérience qu'il effectuerait le deuil tout seul, dans les profondeurs où il avait confiné ses émotions.

Notre rue se terminait par un croisement avec la longue route qui rejoignait le bas des collines. Tandis que mon père empruntait la voie, je le vis froncer les sourcils.

« Les freins sont un peu mous. »

Il haussa les épaules et abaissa la vitre. Nous prîmes de la vitesse. Il inspira avec un peu trop d'emphase.

« J'aime cette heure de la journée. Avant que tout commence. »

Il fronça de nouveau les sourcils.

« Ces freins clochent vraiment. »

La circulation était faible. Dans la descente, nous avons atteint les quatre-vingts. Une centaine de mètres plus loin, la chaussée tournait sèchement à gauche pour traverser un canal, avant le plat au creux du bassin. Il fallait ralentir pour prendre le virage, mais le véhicule continua à accélérer. Je regardai mon père. Il fixait le pare-brise, ses mains agrippaient si fort le volant que les jointures blanchissaient sous sa peau bronzée. Son pied droit pompa frénétiquement sur la pédale. Il s'égosilla :

« Il n'y a plus de freins. Accroche-toi ! »

Il tira le frein à main, et le hurlement des roues bloquées ajouta à la cacophonie qui nous engloutissait soudain : le moteur, les sifflements de l'air et le grondement du macadam, les battements sourds de nos cœurs, le

déferlement du sang dans nos veines, puis nos cris, à la dernière seconde avant d'atteindre la courbe. Mon père braquait à fond pour compenser l'inertie.

« Protège ta tête, John ! »

J'entendis alors le rugissement des pneus sans adhérence. La voiture, désormais incontrôlable, glissa aussi vite que sur une flaque d'huile vers l'angle de la chaussée. Les balises blanches de la barrière de sécurité, à la limite du canal, furent tout à coup à ma fenêtre. Ensuite, le choc. Une simple détonation, le pare-brise étoilé. Un tête-à-queue d'un quart de tour suivi d'un sursaut, lorsque l'arrière du véhicule défonça la barrière pour heurter la bordure bétonnée du canal avec un crissement de métal froissé. Puis le silence.

Pendant un moment, nul ne parla ni ne bougea. Nous étions sans aucun doute très amochés. Le moindre mouvement nous révélerait l'horrible gravité de nos blessures. Mais les minutes défilèrent et nous nous rendîmes compte que nous n'étions pas couverts de sang et encore moins mourants. Nous nous détachâmes.

« Ça va, John ? Pas de casse ? »

Je pliai mes jambes, mes bras. Mon crâne avait frappé la portière mais, hormis une ou deux égratignures sur les mains, j'étais indemne.

« Non, tout va bien. Aucun bobo. Et toi ? »

Mon père se tortilla sur son siège, puis me sourit, incrédule :

« Tu sais quoi ? Je crois que je n'ai rien.

— Tu saignes un peu. »

Sa joue était légèrement entaillée. Un filet d'hémoglobine avait coulé au bas de son visage. Je lui indiquai la coupure, qu'il tamponna après avoir extrait un mouchoir de sa poche. Il contempla la petite tache rouge sur le tissu, me la montra. Alors nous éclatâmes de rire. La situation était absurde. Nous avions survécu à un tel déferlement de violence. Le vacarme, le danger, et résultat : quelques gouttes de sang. Nous nous esclaffâmes longtemps, puis la tension retomba et nous entreprîmes de nous extirper de l'habitable. Tout le côté droit de la carrosserie était froissé. Les roues arrière pendaient dans le vide, mais la voiture semblait stable. En tout cas, elle ne bougea pas quand nous sortîmes par la portière conducteur. Deux mètres en

contrebas, un ruisseau s'engouffrait sous la route, dans un tunnel. Le canal était entouré d'une bande de verdure avec des maisons, plus loin. Dans le jardin de l'une d'elles, un couple entre deux âges nous considérait avec angoisse. Ils se tenaient la main et nous firent signe.

La police arriva sur les lieux dix minutes plus tard. Mon père répondit à leurs questions afin de remplir les premières constatations. Ils nous révélèrent que le choc latéral contre la barrière nous avait sauvés. Si nous l'avions percutée de face, dirent-ils, nous aurions plongé la tête la première dans le canal et aurions sûrement été tués. Quelques personnes venues évaluer les dégâts avaient hoché la tête, murmures d'approbation à l'appui, stupéfaites que nous ayons survécu. Les agents contactèrent un dépanneur, puis nous conduisirent en ville.

La matinée était déjà fort avancée lorsque nous fûmes rendus, et mon père n'avait plus le temps de prendre le petit déjeuner. Je convins de repasser le prendre après le travail. Je tournai ensuite dans le quartier pendant une demi-heure et me payai un expresso. J'allais prendre un taxi à la petite gare routière de la Vieille Ville quand deux véhicules sombres retinrent mon attention. Un corbillard et une citadine, tous deux avec le nom de l'entreprise de pompes funèbres en lettres jaunes sur le côté. Un cercueil marron clair était disposé dans le corbillard, tandis qu'un homme patientait seul à l'arrière de la voiture. Il était vêtu d'un costume sobre, un bouton de rose au revers de la veste. Il regardait droit devant lui. Je ne m'attendais pas à un tel dénuement de la part de Bill en cette occasion. Il était assez connu et plutôt sociable. Depuis longtemps. Quand je songeais à l'enterrement de sa femme, j'imaginais une longue procession, des couronnes fastueuses, des tas de gens à qui il avait rendu service ou des relations d'affaires. Je me figurais un événement notable.

Les deux véhicules isolés qui passèrent devant moi étaient bien loin de cette vision. Ils paraissaient hermétiques, opaques dans leur refus de partager ce qu'ils contenaient. On aurait dit qu'ils désiraient s'évanouir aussi vite que possible. Je les regardai s'éloigner. Leurs feux arrière s'allumaient parfois dans la circulation ou aux passages piétonniers. Puis ils tournèrent au coin de la rue et disparurent.

Je venais de rentrer quand Rachel, la chef du personnel, déposa Stan devant la maison. Il se précipita dans le couloir jusqu'à la cuisine, hors

d'haleine, impatient de m'annoncer les nouvelles.

« Bill ferme le magasin.

— Ouais, je crois que l'enterrement de Pat a eu lieu aujourd'hui.

— Non. Pour toujours. Au moment où je suis arrivé, Rachel donnait leur solde à tous les employés. Elle nous a dit de ne plus revenir. Bill est tellement triste qu'il ne rouvrira jamais. Il va déménager dans son chalet, à la montagne. Rachel raconte qu'il vend tous ses meubles.

— Oh, mon vieux. Ton boulot...

— Non, Johnny, c'est génial. On peut maintenant se consacrer à Plantorotops. Et devine quoi ? Rachel m'a appris que Bill m'autorisait à prendre toutes les grosses plantes, pour me lancer. Et tous les sacs de terreau aussi. Une récompense pour l'ours. »

Il alla prendre une canette de Coca dans le réfrigérateur.

« Tu devrais arrêter avec ces boissons. Ce n'est pas bon pour toi.

— De quoi tu parles, Johnny ? Ça donne plein d'énergie.

— Il y a trop de sucre.

— Bien sûr. » Il avala une grande gorgée et grogna. « De l'énergie pour Plantorotops ! »

Les larmes lui montèrent aux yeux ; il avait bu trop vite. Il battit des paupières, puis rota.

Je l'informai de l'accident de ce matin. Il écouta le récit de notre salut providentiel les yeux écarquillés, mais sembla ensuite se retirer en lui-même. Un peu plus tard, il monta à l'étage, enfila son costume de Batman, et s'assit à son bureau en compagnie de ses comics et de son matériel de dessin.

Stan et moi rejoignîmes notre père au garage, en ville. Oakridge en possédait trois, et la Ford avait été emmenée par hasard à celui qui appartenait naguère au père de Gareth. L'endroit avait été racheté par une chaîne d'envergure nationale qui l'avait rénové et agrandi. C'était à présent une franchise dont les employés portaient des uniformes standardisés. Un gros mécano court sur pattes nous accueillit au magasin. Une planchette à la

main, il se mouvait avec une lenteur qui suggérait que son propre poids l'épuisait.

« Elle est là-bas. »

Il désigna un élévateur hydraulique d'un geste du menton, extirpa une lampe stylo de sa poche et alla nous montrer le dessous de caisse. Les dégâts étaient importants. Le pot d'échappement avait été arraché, l'arbre moteur déconnecté du différentiel. Le bas de la voiture lui-même était tout raclé, défoncé et parsemé de poussière de béton.

« Défaut de freinage. »

Il suivit avec le faisceau de sa torche un mince tuyau métallique qui se scindait pour alimenter les freins de chaque côté du véhicule. Au niveau d'un coude, le conduit était rouillé, décoloré.

« Quelqu'un peut me tenir la lampe ? »

Je m'en emparai et éclairai le garagiste tandis qu'il s'affairait avec une paire de pinces coupantes. Après avoir terminé, il ressortit de là-dessous et nous présenta une section d'une quinzaine de centimètres. Le métal s'était désagrégé sur l'une des facettes, y laissant un trou d'environ cinq centimètres. Mon père examina attentivement l'orifice. La colère se lisait sur son visage. Il secoua lentement la tête.

« Incroyable. »

Le mécano eut un reniflement moqueur.

« Ouais, de la camelote. On dirait que ce genre d'alliage se détériore vite.

— Mais il n'est pas censé se corroder.

— Je n'en sais rien. Peut-être une pièce défectueuse. Cette voiture est assez vieille.

— Elle ne date que de 93.

— Ouais. »

Mon père me passa le morceau de tuyau, que je transmis à Stan. Ce dernier murmura dans sa barbe : « Incroyable. »

L'employé prit sa planchette et, du bout du doigt, passa en revue une liste inscrite à la main sur un formulaire jaune en tête de liasse.

« Elle est bonne pour la casse. Essieu arrière, différentiel, arbre moteur, tout est, heu, H.S. Châssis faussé. Carrosserie sur tout le côté droit. Pas la peine de réparer une voiture de cet âge.

— Elle a seize ans.

— Ouais. »

Le mécano signa avec application au bas du formulaire, puis l'arracha et le tendit à mon père.

« Vous en aurez besoin pour l'assurance. »

Sur le chemin du retour, mon père, pensif, ne parla guère. J'essayai de lancer la conversation une ou deux fois, mais il répondit invariablement comme si je le ramenais d'un endroit fort éloigné jusqu'au présent. Je finis par laisser tomber et me contentai d'écouter la radio.

Pendant le dîner, profitant de ce que mon père regardait ailleurs, Stan me donna un coup de pied sous la table. Il articula en silence *Plantorotops*. L'entrepôt nous coûtait de l'argent chaque jour. Le bon sens voulait que nous nous mettions à l'ouvrage dès que possible. Je ne pouvais dissimuler indéfiniment notre projet à mon père. Cependant, avec l'accident et la mort de Pat, si récents, le moment me parut mal choisi pour le lancer sur un sujet qu'il désapprouverait à coup sûr. J'adressai donc un non muet à Stan, et nous mangeâmes en silence, tandis que mon père piochait distraitemment dans son assiette.

CHAPITRE 12

Une semaine plus tard, lorsque nous lançâmes officiellement Plantorotops, je n'en avais toujours pas parlé à mon père. Stan et moi nous rendîmes au magasin de jardinage en milieu de matinée. Les lieux étaient remplis de gars en bleus de travail occupés à charger tout ce qu'il était possible de déplacer dans de grands camions à l'extérieur. Rachel nous montra les plantes que Bill offrait à Stan. Quarante arbrisseaux d'environ deux mètres en guise d'ornements centraux – dragonniers, ficus, kentias –, dix vastes plateaux de plantes subtropicales plus petites, et une palette de terreau.

Il nous fallut deux heures pour transbahuter l'ensemble dans l'entrepôt. Nous nous rendîmes ensuite dans une boîte à copies d'Oakridge. Plus tôt dans la matinée, nous avions conçu les prospectus qui constitueraient notre principale publicité. J'avais résumé les services offerts tandis que Stan avait dessiné, au-dessus, un brontosauve de dessin animé souriant, une grosse fleur dans la bouche. Nous avons peaufiné le design en compagnie de l'employé, puis commandé cinq cents flyers.

Enfin, nous nous mîmes en route pour Burton. Une entreprise de fabrication plastique possédait le genre de jardinières dont nous avions besoin pour exposer les plantes tel que Stan l'avait prévu.

Le voyage dura une heure. Il eut un parfum d'aventure : une journée radieuse, un but précis dans un monde qui poursuivait sans relâche le rêve de la libre entreprise. Stan trépignait d'excitation.

« Hé, Johnny, tu crois qu'on pourra peindre notre véhicule de livraison ?

— Avec un dinosaure ?

— Ouais, et le nom, pour que les gens nous reconnaissent tout de suite.

— Ce véhicule ?

— Il a l'air bien.

— On dessinera la fleur aussi ? »

Stan rit. « Tu sais quoi, Johnny ? Je suis remonté à bloc. »

Burton faisait deux fois la taille d'Oakridge. Il nous fallut un moment pour trouver l'usine. Nous achetâmes autant de jardinières qu'il était possible d'en transporter : de volumineux pots cylindriques et de longs récipients rectangulaires. Nous commandâmes la suite à un prix de gros pour le lendemain.

Nous revînmes à l'entrepôt en début d'après-midi. Les déménageurs étaient partis, le magasin fermé. L'abandon régnait déjà. Lorsque nous eûmes trébuché nos jardinières à l'intérieur, Stan m'expliqua comment les installer.

Je suivis ses instructions. La hauteur du terreau, quel type de plante utiliser, où les placer, comment les mettre en valeur, harmoniser l'éventail. Les pots étaient simples à préparer. Une couche de pierre ponce, plusieurs centimètres de terre, enlever le film plastique noir des racines d'un palmier d'intérieur ou d'un dragonnier, les disposer au centre, puis remplir à nouveau de terreau.

Après en avoir terminé quelques-uns, nous passâmes aux jardinières rectangulaires. Les senteurs sombres de l'humus, l'humidité verdoyante des plantes conféraient à notre tâche un aspect authentique, sain, bienfaiteur. Pendant les deux heures que dura notre labeur, les réflexions s'estompèrent.

Je ne parvenais pourtant pas à réfréner totalement certains moments de flottement désagréables. J'avais dû payer à Bill Prentice les trois premiers mois de loyer et, même s'il nous avait fait un bon prix, cette somme, ajoutée à celle que nous avions déboursée pour les jardinières, avait déjà entamé plus de la moitié de mes économies. Il restait toujours l'argent de Stan, mais il nous fallait encore du terreau, d'autres plantes. Sans compter les charges, l'assurance, l'entretien du pick-up...

En début de soirée, nous étions toujours en train de travailler quand j'entendis une voiture se garer. Peu après, je perçus des bruits de pas autour du magasin. Faibles, étouffés par les cloisons. Je supposai qu'il s'agissait d'un client de l'enseigne ; il partirait dès qu'il s'apercevrait que l'endroit était fermé. Mais les sons persistaient encore au bout de cinq minutes. Stan et moi sortîmes voir.

Un type se tenait à mi-chemin entre le magasin et notre entrepôt. Il examinait avec attention le terrain alentour. Il n'avait pas pu manquer de remarquer notre présence. Pourtant, il semblait y être indifférent. Son

regard continuait à errer sur les bâtiments, l'air de procéder à un inventaire. Une Jaguar rouge Type E était garée derrière lui, sur le parking. Le soleil se reflétait sur la carrosserie de la décapotable.

Il termina finalement son inspection et vint vers nous. Ses yeux croisèrent les miens. J'y vis, l'espace d'un instant, une expression haineuse qui s'effaça presque aussitôt pour laisser place à un sourire. Il tendit la main.

« Jeremy Tripp. Tu es Johnny Richardson. Et voici Stan. »

Mon frère eut un hoquet de surprise.

« Comment vous nous connaissez ? »

Notre interlocuteur balaya la question d'un geste négligé. « Quand on s'installe dans une nouvelle ville, on se renseigne. » Il étudia les arbres le long de la route. « Superbe emplacement. »

Deux bancs en bois, censés ajouter une touche rustique à l'austérité métallique de l'édifice, étaient disposés à l'avant de l'entrepôt. Jeremy Tripp s'installa confortablement sur l'un d'entre eux, et nous observa. Il avait la quarantaine bien tassée, était un peu plus petit que la moyenne. Sa chevelure brune avait été éclaircie et, même s'il échappait au surpoids, son corps était plus enrobé de graisse que de muscles. Il ressemblait à un homme habitué à négocier. Il désigna l'autre banc.

« Prenez place. C'est une belle journée. »

Son sans-gêne m'agaçait, mais nous débutions à peine. Il me sembla préférable de ménager les susceptibilités. Nous nous assîmes et je me forçai à faire la conversation :

« Alors vous êtes nouveau ici ? »

— Oui. Je suis arrivé hier. J'habite sur les Flancs.

— Qu'est-ce qui vous amène à Oakridge ? »

Il soutint mon regard et mit un certain temps à répondre.

« Je songe à bâtir un petit hôtel dans la région. »

— Ah bon ? Où ça ?

— Je ne sais pas encore. J'ai une ou deux idées.

— Vous êtes dans la construction ?

— Je dirige une entreprise de télécommunication. Je suis en congé. Je m’encroûtais. Les défis ne sont pas si nombreux en ce monde. Les conseils d’administration sont tellement rébarbatifs. Seule l’authenticité m’intéresse. Nous sommes des enfants, John, d’éternels enfants. Nous devons sans cesse repousser les limites de nos aires de jeux. Pas grand-chose d’autre à faire, sinon.

— Je suppose.

— Tu n’as pas l’air de très bien te connaître. Tu devrais y remédier. L’esprit est notre bien le plus précieux. Un gros type baraqué peut rosser son prochain. Mais un type malin peut détruire sa vie entière.

— Pour peu qu’il le veuille.

— Si le châtement est mérité, il peut s’en contenter, tu n’es pas d’accord ? Il est en droit de manœuvrer pour parvenir à ses fins. »

Malgré les règles de civisme élémentaires, j’envisageai de me lever et de le laisser pontifier tout seul. Il se mit à rire en secouant la tête.

« Ne fais pas attention. Je parle parfois sans réfléchir. Les mots ont dépassé ma pensée. Tu fais quoi dans la vie, John ? »

Stan saisit la balle au bond avant que je puisse répliquer.

« On monte une entreprise.

— Tiens donc, Stanley ? Dis-m’en plus, je suis tout ouïe.

— On va mettre des plantes dans les magasins et les maisons des gens.

— Je connais.

— Hé, vous pourriez être notre premier client. Vous avez une grande maison ?

— Oh oui.

— Je parie qu’elle serait plus belle avec des plantes dedans.

— Possible. Comment êtes-vous structurés ? Un capital de départ et un budget de fonctionnement mensuel ? »

Stan me regarda nerveusement. Je feignis d’avoir au moins une vague notion de ce que je faisais et répondis un « oui » ferme à Jeremy.

Stan l’emmena visiter l’entrepôt, lui montra ses produits. Lorsqu’il ressortit, Tripp nous indiqua combien de jardinières il désirait, puis serra la

main de Stan avant de se rasseoir.

« Marché conclu. »

Mon frère rayonnait.

« Bon sang, incroyable ! Hé, monsieur Tripp, est-ce que je peux voir votre voiture ?

— Ce n'est pas une voiture, c'est une Jaguar V12 de Type E. Oui, tu peux y jeter un coup d'œil.

— Oh là là, merci ! »

Stan bondit en direction du parking. Jeremy Tripp le regarda s'éloigner.

« Vous semblez proches.

— Nous le sommes.

— Ton frère paraît s'investir à fond dans cette affaire.

— Oui.

— Et pour l'argent ? Parce qu'il ne semble pas très versé dans le domaine. Il est aidé, dis-moi ?

— Il a eu un accident dans sa jeunesse.

— Et cette entreprise lui offre l'opportunité d'être comme tout le monde ?

— Je ne sais pas. »

Tripp sourit d'un air entendu. « Tu as fait une étude de marché ?

— Quel marché ? Personne n'occupe cette branche à Oakridge.

— Pourtant, je serais étonné que la demande soit suffisante dans une ville de cette taille. Vous dénicherez des clients, bien sûr, mais en aurez-vous assez ? Il faudra payer les stocks, couvrir les frais courants, et générer un profit substantiel pour que l'opération soit viable. Entre les dépenses et les rentrées d'argent, l'affaire risque d'être coton. J'en sais quelque chose.

— Eh bien, nous allons nous faire une place.

— Comment crois-tu que ton frère réagira si cette place ne se libère pas ?

— J'imagine qu'il se résignera.

— Vraiment ? »

Stan revint du parking.

« Super voiture. Je veux dire, super Jaguar. »

Le visage de Tripp s'illumina.

« L'homme qui tombe à pic ! Comment tu te sentirais si ton entreprise ne marchait pas, Stan ? »

Désarçonné, mon frère me lança un coup d'œil avant de s'adresser à Tripp, les lèvres tremblantes.

« Vous ne voulez plus des plantes ? »

— Oh si, ne t'inquiète pas. Mais en admettant que personne d'autre ne soit intéressé, qu'on ne vous achète rien ?

— Eh bien je... je... »

Stan ne parvenait pas à s'exprimer. Ses yeux s'emplirent de larmes.

Je claquai des mains et me redressai dans un effort désespéré pour ressembler au type optimiste, pressé de se remettre à l'ouvrage.

« Désolé, mais nous avons beaucoup de travail. Nous pouvons passer vous livrer demain, si cela vous convient. »

Jeremy resta assis un moment, sourire en coin. Puis il se leva.

« Merveilleux. »

Il se pencha vers moi et chuchota :

« Je n'ai pas l'impression que ton frère ait l'intention de se résigner. »

Dès qu'il fut parti, Stan me regarda, la mine renfrognée :

« Il est bizarre, Johnny.

— Entièrement d'accord. Mais devine quoi ? Nous tenons notre premier client. »

Il mima un superhéros, le poing en l'air.

« Ouais, vive Plantorotops ! »

L'événement était certes marquant. Je lui en claquai cinq, et fis un peu l'imbécile avec lui. Toutefois, je continuais à me demander comment diable Jeremy Tripp savait nos noms et où nous trouver. Je m'interrogeais aussi sur ses motivations, car à l'évidence, il se moquait totalement de nos plantes.

Ce soir-là, mon père rentra avec des cadeaux. Ses choix à l'occasion des fêtes avaient toujours été un sujet de plaisanterie dans la famille. Il n'avait jamais oublié aucun anniversaire ni aucun Noël, mais rapportait chaque fois des objets qui paraissaient issus de quelque vide-grenier, sans aucune notion du bénéficiaire.

À l'âge adulte, j'avais tenté de comprendre les raisons de cette incompétence apparente. Il était intelligent, et possédait donc l'aptitude à offrir des présents appropriés. Il manquait d'argent, mais pas au point de ne pouvoir effectuer un achat raisonnable. J'avais commencé à suspecter que la quête de l'objet idoine, la joie du récipiendaire devant le temps et l'énergie dépensés constituaient pour lui un investissement affectif excessif. Il avait donc opté pour des cadeaux exempts de signification, des babioles qui lui permettaient de maintenir la distance qu'il jugeait indispensable. Ce soir-là, pourtant, lorsqu'il se gara devant la maison avec une Ford Taurus de location, sa générosité fut d'une tout autre nature.

Nous nous assîmes autour de la table de la cuisine. La porte de derrière était ouverte, ainsi que les fenêtres. Les fragrances du jardin nous parvenaient avec une telle légèreté qu'on les aurait crues distillées pour nous susurrer les infinies possibilités de l'été. Le soleil était bas sur les cimes du bassin d'Oakridge, et le ciel, au-dessus des arbres, avait rosi dans la poussière chaude du soir.

Mon père était pâle sous sa peau jaunâtre. Il semblait fatigué. Mais cette fatigue paraissait avoir émoussé sa réserve coutumière car il nous parla avec aisance. Ses mouvements étaient amples, naturels. Un instant magique. L'un des rares au cours de mon existence où il délaissa son armure paternelle pour devenir l'égal de sa progéniture.

Nous discutâmes de tout et de rien pendant un moment. Il nous gratifia des inévitables anecdotes en circulation dans toutes les familles, des souvenirs de catastrophes domestiques qui prennent, avec le temps, un tour comique. Certains nous concernaient, Stan et moi, d'autres mon père. Nous rîmes de concert, nous moquant les uns des autres. Une personne extérieure se serait ennuyée. Pas nous. La saveur de ces récits ne résidait pas tant dans leur contenu que dans leur faculté à ranimer l'image enfuie d'un père, d'un fils, d'un frère.

Profitant d'une pause, mon père s'éclaircit la gorge. L'air gêné, il sortit deux paquets de sa poche et les posa devant nous.

« Heu, je voulais vous donner ça. »

Stan applaudit, puis fronça les sourcils.

« Il n'y a pas d'anniversaire aujourd'hui, papa.

— Je sais. Mais je voulais que vous compreniez combien vous êtes importants pour moi. » Son débit était rapide. Je pouvais presque sentir son estomac se nouer. « J'ai été un père... un peu spécial, et je n'ai sans doute pas toujours dit ou fait ce qu'il fallait. Alors je voulais vous offrir une preuve, au cas où... Au cas où vous douteriez encore de mon affection. »

Nous le contemplions, incapables de prononcer un mot, abasourdis. D'une certaine façon, nous étions presque effrayés. Ce genre de discours présageait en général un désastre : un tremblement de terre imminent, peut-être, ou un diagnostic mortel.

Nous ouvrîmes les emballages. Mon cadeau était une montre Tag Heuer, au dos gravé de l'inscription : *Pour John, de Papa*. Cet accessoire était de loin le plus onéreux qu'il m'ait jamais acheté. Son choix avait été de surcroît mûrement réfléchi. De l'autre côté de la table, Stan extirpait une chaîne en or du papier froissé. Il la brandit dans la lumière.

« Elle est très belle, papa. Regarde, Johnny. » Il attacha le collier autour de son cou et le tapota. « J'adore. »

Mon père eut un rire embarrassé.

« Content qu'il te plaise, Stan. Et ta montre, John ?

— Fantastique, papa, merci.

— Elle devrait te durer toute la vie.

— Tu as dû la payer cher.

— Pas de souci. J'avais juste envie que tu aies quelque chose qui te rappelle, malgré mon attitude parfois trompeuse, à quel point je t'apprécie. »

Nos regards évitèrent de se croiser. J'éprouvai soudain une tristesse froide. Il ressentait vraiment ce qu'il exprimait, son émotion n'avait rien de factice, mais elle demeurait trop superficielle. De cette nuit féerique émergeait une horrible conviction : dans la plus stricte intimité, alors qu'il essayait de tout son être de me témoigner un quelconque attachement, il ne parvenait pas à faire tomber la dernière barrière qui lui interdisait de dire

« aimer » plutôt qu'« apprécier ». Il n'abdiquait pas cette part de lui-même qui me tenait pour responsable de l'accident de mon frère.

Malgré cette réserve affective persistante, j'estimai qu'il était temps de lui parler de Plantorotops.

« Heu, papa, tu sais que le magasin de jardinage a fermé et que Stan a perdu son travail ?

— Oui, quel dommage.

— Eh bien, nous pensions monter une entreprise ensemble. En fait, nous avons déjà commencé.

— Ah bon ? »

Stan et moi lui exposâmes les détails de Plantorotops, nos projets, les étapes à franchir. À la fin, au lieu de l'avalanche de critiques que je m'attendais à recevoir, au lieu d'être chapitré sur mon inconscience, mon irresponsabilité d'entraîner Stan dans une création d'entreprise, il se contenta d'approuver doucement : « Eh bien, cette idée me paraît fameuse. Vivez vos rêves, les enfants. J'espère que le succès sera au rendez-vous. »

Plutôt que de regarder la télévision, Stan resta avec nous après dîner. Il continua à vanter les mérites du statut d'entrepreneur. Plus tard, quand il fut fatigué, il nous embrassa avant de monter au lit. Il tendait la chaîne sur sa poitrine et essayait de l'admirer tout en marchant.

Mon père sortit alors une liasse de papiers de son portefeuille, et l'écala à la manière d'un homme d'affaires sur la table.

« J'ai vu mon comptable, aujourd'hui. Nous avons discuté entre autres d'Empty Mile. Il m'a conseillé de mettre la propriété au nom d'un membre de la famille. On doit payer une espèce de taxe supplémentaire lorsqu'on possède des parcelles ou une résidence secondaire. Une histoire d'impôt sur les plus-values. Je n'ai pas tout suivi, mais il m'a affirmé que je ferais un paquet d'économies. Alors, je me suis demandé si tu accepterais.

— De devenir propriétaire du terrain ?

— Et du cabanon. Tout. Je ne dois plus rien, tu n'as aucun encours. C'est juste de la paperasse.

— Tu veux vraiment inscrire mon nom ?

— Je ne vois personne d'autre en qui j'aie assez confiance. Il te suffit de signer au bas d'un formulaire, point. Je m'occuperai du reste. Le notaire m'a donné ce document. Un transfert de titres standard. »

Mon père feuilleta la liasse. Mon patronyme était déjà imprimé au-dessus des espaces dévolus à la signature. Je tombais des nues, mais cette requête était une telle preuve de confiance que je ne voulais pas le décevoir. Et s'il pouvait payer moins d'impôts, il m'était difficile de refuser.

« D'accord, papa. »

Il me tendit son stylo à plume, mais hésita un instant.

« Tu dois juste me promettre une chose, John. Une chose très, très importante. Au cas où je serais absent pour une raison ou pour une autre et où la question du terrain se poserait, il n'est pas à vendre. Compris ? Si jamais je ne suis pas là pour prendre la décision, tu dois t'y conformer coûte que coûte. Tu saisis ?

— Bien entendu, papa. Je ne vendrai pas, promis.

— Tu es un bon garçon. »

Je paraphai donc les documents, de même que mon père. Il m'intima de garder une des deux copies en lieu sûr. Il déposerait l'autre chez le notaire.

CHAPITRE 13

Jeremy Tripp vivait sur le versant d'Eyrie. Je reconnus la rue immédiatement : la première voie qui partait de la route et s'enfonçait dans la forêt escarpée lorsque vous atteigniez les Flancs ; celle où habitait Vivian, la fiancée de Gareth.

La bâtisse, de facture moderne, comportait un étage de murs blanc cassé et de vitres fumées. Elle contrastait violemment avec la beauté naturelle du site. Une grande haie, taillée avec soin, courait sur plus de la moitié de la propriété. L'allée de Tripp conduisait derrière, puis, après avoir effectué un coude à gauche, aboutissait à un auvent sous lequel sa Jaguar Type E luisait en silence.

La porte de devant était ouverte. Nous sonnâmes et la voix lointaine de Tripp nous invita à entrer. Le hall imposant se dressait sur toute la hauteur de l'édifice. Un escalier, en face de nous, menait au premier. À droite et à gauche, des couloirs disparaissaient dans les ailes respectives de la maison. Tout était recouvert de pierres blanches polies. Le plafond, muni de petits spots, diffusait une lumière dorée qui faisait briller le revêtement. Stan tourna en cercle dans le hall, ébahi.

« Oh là là, Johnny ! Cet endroit ressemble à Disneyland. »

Tripp nous appela de nouveau, et nous longeâmes le couloir de droite pour déboucher sur un grand balcon orné d'un jacuzzi ainsi que de plusieurs meubles d'extérieur en bois disposés çà et là. La vue donnait sur une vaste pelouse en pente douce, terminée par un mur de forêt. Une cible de tir à l'arc était installée en bordure des arbres. Jeremy Tripp s'exerçait. Il tirait bien. Ses flèches étaient toutes placées dans les deux cercles centraux.

Stan le rejoignit et annonça de manière un peu formelle que nous étions prêts à nous mettre à l'ouvrage. Tripp ne sembla pas particulièrement intéressé. Il nous demanda juste de porter les plantes à l'intérieur et de les déposer où nous voulions. Sa voix sèche heurta un peu mon frère.

Nous retournâmes au pick-up, puis transportâmes les jardinières une à une dans l'entrée. Pendant que Stan arrangeait nerveusement deux pots à

réserve d'eau, je montai plusieurs arbrisseaux à l'étage et cherchai où les installer. La plupart des pièces que j'examinai étaient vides. Un large lit défait, plusieurs meubles en bois clair et une garde-robe murale garnie de costumes onéreux occupaient toutefois la chambre principale. Je casais une jardinière dans un coin quand la porte à persiennes à côté de la garde-robe s'ouvrit, et Vivian apparut. Elle sortait à l'évidence de la salle de bains, drapée dans une serviette de toilette, la peau humide.

Elle paraissait tout à fait détendue.

« Johnny, quel plaisir de te revoir. »

Je désignai la plante.

« Mon nouveau travail.

— Bel esprit d'entreprise. »

À court de mots, je fis mine de m'en aller.

« Johnny.

— Oui ?

— Ce que tu fais ne regarde que toi, bien sûr, mais Gareth est parfois immature. Question mentalité.

— Je ne dirai rien.

— Il en serait mortifié.

— Effectivement. »

Je redescendis. Stan et moi nous en allâmes sans revoir Jeremy Tripp. Au moment où je sortais de l'allée, une vieille Datsun orange se gara devant la villa. Rosie s'extirpa du véhicule, et entreprit de rassembler ses seaux, balais, et autre matériel de nettoyage. Stan sauta du pick-up. Ils bavardèrent quelques minutes d'un air hésitant, puis, en fin de conversation, mon frère l'embrassa maladroitement sur la joue. Quand il revint, il m'expliqua que Jeremy Tripp l'avait embauchée pour faire le ménage chez lui une fois par semaine.

Nous venions d'effectuer notre première mission, et Stan était au comble du bonheur. Il évoqua ses projets sans discontinuer pendant que nous dévalions les Flancs : distribution de prospectus, démarchage auprès des magasins d'Oakridge, commandes chez le grossiste de Sacramento...

Nous passâmes le reste de la journée à l'entrepôt, puis rentrâmes à la maison. Sur la route, Stan voulut s'arrêter chez un Chinois, histoire de fêter ce succès initial. Nous y prîmes le nécessaire pour offrir un dîner surprise à notre père.

Une fois chez nous, nous mîmes la table et disposâmes la nourriture dans le four afin d'en préserver la chaleur. Nous nous assîmes ensuite dans la cuisine, et attendîmes. Mais mon père ne rentra pas.

Sept heures. J'appelai son agence. Les locaux avaient fermé et je tombai sur la messagerie. Son portable ne décrocha pas. Il était peu probable, mais pas impossible, qu'il s'acquitte d'une visite tardive. Nous attendîmes donc encore. Au bout d'un moment, Stan alla regarder la télé et, à huit heures, nous sortîmes les plats du four. Nous mangeâmes en silence dans la cuisine. Stan prenait sur lui, mais je voyais qu'il était inquiet.

Une heure plus tard, je contactai la police d'Oakridge. Un agent m'indiqua qu'on ne leur avait signalé aucun accident ni événement susceptible d'expliquer l'absence paternelle. Il allait vérifier à l'antenne médicale et au centre hospitalier de Burton, puis me rappellerait. Il me conseilla de m'informer entre-temps auprès de ses amis et de ses collègues de travail, au cas où.

Le patron de mon père se nommait Rolf Kortekas. Je trouvai son numéro personnel dans l'annuaire. Il m'apprit que mon père était parti aux alentours de six heures, comme d'habitude. Il n'avait pas mentionné de visite en dehors des horaires de bureau. Kortekas avait cru qu'il rentrait directement chez lui.

Ensuite, qui restait-il ? Mon père n'avait pas d'amis proches, et la femme qu'il fréquentait était enterrée depuis deux jours. Je ne voyais que Marla. Il s'était peut-être rendu chez elle pour trouver une âme compatissante. J'appelai son fixe, puis son portable. Pas de réponse.

Le policier me recontacta pour m'annoncer qu'il ne possédait pas d'éléments nouveaux. Aucun individu ne correspondait à la description de mon père. Ni à l'antenne médicale ni au centre hospitalier. Il avait passé le message aux voitures de patrouille. Si mon père n'avait toujours pas donné signe de vie demain matin, un enquêteur viendrait me voir. Avant de raccrocher, il me recommanda néanmoins de ne pas trop m'inquiéter.

D'après son expérience, dans quatre-vingt-dix pour cent des cas, on retrouvait les gens en train de cuver dans une chambre d'hôtel.

J'étais dubitatif. Mon père buvait peu. Cependant, nous étions maintenant pris dans la machine policière et ses rouages. Afin de ne pas nous sentir inutiles, je suggérai à Stan d'aller jeter un coup d'œil au seul endroit auquel mon père était un tant soit peu lié, sans grand espoir toutefois : la cabane d'Empty Mile.

La route, de nuit, avait un avant-goût de tragédie familiale. La chaussée n'était pas éclairée et les phares qui découpaient l'obscurité soulignaient les innombrables fléaux susceptibles d'accabler l'être humain. Lorsque nous quittâmes la RD 12, la prairie semblait malgré tout paisible. Sous la voûte étoilée, l'herbe touffue avait des reflets d'argent. Je garai le pick-up devant la petite baraque et coupai le moteur. Le silence tomba sur nous comme un rideau de plomb.

La maisonnette était plongée dans les ténèbres. Pas de torche ni de lampe allumée ou de bougie. L'espoir d'une escapade solitaire ou d'une cuite s'estompait. Après avoir poussé la porte, nous nous aperçûmes en une poignée de secondes que les lieux étaient déserts. De fait, aucun indice ne laissait présumer que mon père y eût jamais mis les pieds.

Nous distinguions une fenêtre éclairée à l'autre bout du pré, chez Millicent et Rosie. J'y fis une halte en revenant, et leur demandai si elles avaient vu mon père à Empty Mile aujourd'hui. La réponse fut négative.

Il n'était toujours pas là à notre retour. L'angoisse qui avait tenaillé Stan tout au long de la soirée se transforma en agitation. Il faisait les cent pas dans l'entrée, se tordait les mains, m'interrogeait encore et encore sur ce qui avait bien pu arriver, ce que nous allions faire. Il me fallut une demi-heure pour le calmer et le convaincre d'aller au lit, même s'il devait rester allongé à fixer le plafond, les yeux emplis de terreur.

Je demeurai quant à moi seul dans la cuisine. Je composais le portable et le fixe de Marla toutes les trente minutes. J'étais préoccupé par mon père, bien sûr, mais le silence de Marla ajoutait une touche de jalousie à ma détresse. J'étais peu optimiste sur les raisons de son absence à cette heure de la nuit. À minuit et demi, j'abandonnai et allai me coucher.

Stan et moi nous levâmes tôt. Nous avions mal dormi, et nous étions retrouvés à la cuisine aux aurores. Je fis du café. Stan but son chocolat chaud, la mine égarée et les traits tirés, voûté sur sa chaise. Mon père n'était toujours pas rentré et nous pressentions désormais le pire.

Je téléphonai sur le fixe de Marla aux alentours de onze heures. Elle décrocha à la deuxième sonnerie.

« Qui c'est ?

— Moi.

— Johnny ?

— Ouais, ça va ? Tu as l'air bizarre ?

— Pas de problème. Je viens juste de me réveiller. Je comptais t'appeler aujourd'hui. Tu me manques. Tout va bien ?

— Mon père a disparu.

— Disparu ? Comment ça ?

— Il a découché. On ignore où il est.

— Oh non.

— Tu ne l'as pas aperçu dans le coin ?

— Non. Pourquoi ?

— Je pensais qu'avec la mort de Pat et tout le reste il aurait pu passer chez toi.

— Non. Je ne l'ai pas revu depuis le décès.

— Mais tu étais à la maison cette nuit ? Tu t'en serais rendu compte, s'il était venu ? J'ai essayé de te contacter jusqu'à minuit passé. Sans succès.

— J'ai eu une journée de dingue au travail. J'ai tout débranché quand je suis rentrée, et je me suis écroulée sur le lit. Je suis désolée. Il te fallait quelqu'un à qui parler. Tu as appelé les flics ?

— Ouais, hier soir. Ils envoient quelqu'un.

— Ils vont ouvrir une enquête ?

— Eh bien, je crois. À ton avis ?

— Oh bon sang, Johnny. Je n'ai vraiment pas envie d'être mêlée à ce truc.

— Pourquoi tu y serais mêlée ?

— À cause de la chambre. Ils vont obligatoirement te demander s'il avait une petite amie. Et ils vont débarquer ici.

— Ça t'embête ?

— Évidemment ! Je loue une garçonnière à une femme qui s'est suicidée, dont le mari est une huile du conseil municipal, et dont l'amant s'est évanoui dans la nature. Sans parler de ces putains de cachetons.

— Qui d'autre était au courant, pour la chambre ?

— Personne. S'il te plaît, est-ce que tu peux me laisser en dehors de cette histoire ? Je t'en prie.

— D'accord... Si on me demande, je ne dirai rien. O.K. ? » Elle parut soulagée.

« Merci, Johnny. Merci. »

L'inspecteur Patterson arriva en milieu de matinée, accompagné d'un agent en uniforme et muni d'un ordinateur portable. La cinquantaine, assez petit et enrobé au niveau des hanches, il portait un costume sombre. Ses cheveux étaient coiffés à l'aide d'une lotion qui dégageait une infime odeur mentholée.

Stan et moi introduisîmes les deux policiers dans la cuisine. Patterson ouvrit son portable sur la table et demeura face à nous les mains légèrement levées, comme pour appuyer son propos.

« Bon. Nous n'avons pas encore trouvé votre père. Aucune information sur ses déplacements éventuels au cours de la nuit. En revanche, une de nos voitures a découvert une Ford Taurus blanche stationnée sur le parking derrière la station-service de Jerry. »

Il me tendit un papier qui portait le logo du loueur. La signature de mon père figurait au bas du document.

« Le formulaire de location de votre père. Nous avons vérifié auprès de l'agence : le véhicule que nous avons trouvé est bien celui qu'on lui a prêté. Personne, chez Jerry, ne l'a vu se garer. Manque de chance, ils n'ont pas de caméras de surveillance à cet endroit. Les portières étaient ouvertes, la clef sur le contact. »

Stan laissa échapper un petit gémissement.

« Nous avons passé la zone au peigne fin, mais rien n'indique qu'il lui soit arrivé malheur : carrosserie intacte, pas de trace suspecte dans l'habitacle. »

Patterson nous questionna pendant une demi-heure sur les activités de mon père, son travail, depuis combien de temps il résidait à Oakridge, où était ma mère... Autant de renseignements destinés selon toute évidence à faciliter l'enquête. Il retranscrivit l'intégralité de nos réponses sans regarder le clavier de son ordinateur.

« Votre mère est morte depuis quand ?

— Quatorze ans. »

Stan était assis à côté de moi. Patterson, à l'autre extrémité de la table, lui jeta un bref coup d'œil.

« Vous êtes donc restés seuls tous les deux avec votre père ?

— Pendant une période. Je suis parti vivre à Londres il y a huit ans. Je viens de rentrer.

— Croyez-vous que votre père ait eu des difficultés à jongler entre son travail et son rôle de mère durant tout ce temps ? En particulier après que vous étiez parti ?

— J'imagine.

— En concevait-il de l'amertume ?

— Je crois qu'il était... frustré. Il n'avait pas assez d'argent pour rendre l'épreuve moins pénible.

— D'accord. » Patterson fronça les sourcils et approuva pour lui-même.
« Diriez-vous qu'il était malheureux ?

— Il n'était pas suicidaire, si c'est ce que vous pensez.

— J'envisageais plutôt une sorte de dépression. Il était insatisfait ? On pourrait le décrire ainsi ? Il était sous traitement ? Antidépresseurs ?

— Non, aucun médicament, rien. Il n'était pas épanoui, mais n'était pas malade non plus au sens clinique. Ses ambitions étaient inassouvies. Il aurait voulu mieux réussir.

— Je vois. Écoutez, le parking sur lequel on a trouvé sa voiture est situé à proximité d'une ligne de bus qui va à Burton, puis au Nevada, ou à San Francisco dans l'autre direction. Plusieurs voyageurs sont montés dans celui pour San Francisco la nuit dernière.

— Il était parmi eux ?

— Nous l'ignorons encore. Nous avons eu le chauffeur au téléphone. Il se souvient entre autres d'avoir chargé deux hommes. Ils n'étaient pas ensemble et ont payé leur ticket en espèces. Pas de carte de crédit, ni de pièce d'identité. Il n'a pas pu nous donner de description en dehors du fait qu'ils étaient blancs, entre deux âges. Nous lui avons envoyé une photo par e-mail, mais je ne sais pas ce qui en ressortira. Une seule certitude : tous les passagers sont allés jusqu'à San Francisco, personne n'est descendu en cours de route. Au fait, il me faudra le relevé d'identité bancaire de votre père. Pour pister ses achats éventuels. »

Stan avait écouté le discours de l'inspecteur sans cesser de se tordre les mains dans un geste douloureux. Lorsqu'il parla, la colère berçait dans sa voix.

« Vous racontez n'importe quoi. Mon père ne partirait pas comme ça. »

Patterson le regarda un moment, indécis. Je sentais qu'il jugeait la capacité de Stan à comprendre la situation. À sa décharge, il ne s'adressa pas à lui sur le ton d'un maître d'école.

« Vous avez raison. Cette hypothèse est peu probable. Mais je dois prendre en compte toutes les possibilités. Malheureusement, celle-ci en fait partie.

— Stan n'a pas tort. Cette attitude ne correspond pas à mon père.

— Je comprends. Cependant, énormément de gens qui disparaissent le font... Je ne sais pas... » Patterson laissait ses yeux errer dans la pièce, sans doute à la recherche d'une meilleure façon d'exprimer sa pensée, puis abandonna. « ... parce qu'ils craquent.

— Mon père ne craque pas ! cria Stan au bord des larmes. Il lui est arrivé quelque chose. »

Patterson acquiesça doucement. « Je crains que nous ne puissions pas écarter cette éventualité non plus, et nous l'étudierons comme les autres. Dites-moi, Stan, je me demandais si vous ne voudriez pas aller dans la pièce

d'à côté avec cet officier. Il a besoin que vous l'aidiez à remplir un formulaire d'ouverture d'enquête pour disparition inquiétante. »

L'agent se leva. Après une brève hésitation, Stan le suivit.

Patterson reporta son attention sur moi.

« Votre frère...

— A eu un accident quand il avait onze ans. Il est resté sous l'eau trop longtemps. Il a subi des séquelles. »

Patterson nota.

« Votre père a dû avoir d'autant plus de mal à l'élever seul.

— Je vois où vous voulez en venir mais, en toute honnêteté, je ne peux pas imaginer mon père s'enfuir.

— Il fréquentait quelqu'un ?

— C'est-à-dire ?

— Selon vous ?

— Eh bien, je...

— Johnny, l'heure n'est plus aux faux-semblants. Les petites cachotteries ne nous aideront pas. Ni nous ni lui.

— Il m'a appris qu'il voyait Patricia Prentice. C'était il y a quelques semaines, mais je n'ai pas plus de renseignements. Mon père n'est pas très expansif. »

Patterson arqua un sourcil.

« La Patricia Prentice qui s'est suicidée ? »

J'opinaï.

« Ils étaient ensemble depuis quand ?

— Six mois, apparemment.

— Son mari était au courant ?

— D'après ce que je sais, non. »

Patterson eut une légère crispation. Il me posa encore deux ou trois questions, puis me fit remplir à mon tour le formulaire d'ouverture d'enquête. Stan et le policier revinrent dans la cuisine tandis que nous terminions. Patterson éteignit son ordinateur, nous serra la main, et nous

assura qu'on nous tiendrait informés tous les jours. Nous serions avertis du moindre développement. Il marqua une pause devant Stan et posa la main sur son épaule.

« Nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour retrouver votre père. Je vous le promets. »

Après son départ, mon frère marcha de long en large dans la cuisine, les mains dans les cheveux.

« Oh bon sang. Johnny. Bon sang... Qu'est-il arrivé à papa ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Qu'est-ce qu'il voulait dire quand il a parlé de *traces suspectes* dans la voiture ?

— Que le plus petit détail avait son importance, je suppose. »

Stan hocha la tête avec gravité.

« Il parlait de sang.

— Je ne crois pas. En tout cas, ils n'ont rien détecté.

— Tu penses qu'il est monté dans le bus ? Qu'à l'intérieur de lui-même il a toujours voulu partir ?

— Non. Et toi ? »

Stan me lança un regard triste et secoua la tête. « Je dois mettre mon costume, Johnny. Je n'ai pas assez d'énergie.

— S'il te plaît, Stan, calme-toi. Nous devons patienter et laisser les flics travailler. Essayons de ne pas nous affoler avant d'avoir du concret, d'accord ? »

Pourtant, malgré notre inquiétude et la sincérité, le professionnalisme de Patterson, en dépit des efforts combinés des services d'Oakridge et de Burton, il ne se passa rien.

Durant les deux semaines qui succédèrent à la disparition de mon père, la police interrogea ses confrères, ainsi qu'une ou deux relations pouvant approcher le rang d'amis. Personne n'avait la moindre suggestion à formuler. Les voitures de police quadrillèrent les routes sur les collines d'Oakridge, l'Office des Forêts fit de même sur l'ensemble des chemins pare-feu. Sans succès. Son compte en banque et sa carte bleue demeurèrent

intacts, et la photo transmise au chauffeur de bus ne déclencha aucun sursaut catégorique. Un article relatant la disparition dans l'*Oakridge Banner* n'eut pas plus d'effet.

Patterson nous montra une vidéo issue des caméras de surveillance de la gare routière de San Francisco. Il nous recommanda de regarder attentivement. La prise de vue était en noir et blanc, en plongée. Nous l'examinâmes à deux reprises, mais ne vîmes aucun individu susceptible de ressembler à notre père. J'eus l'impression que Patterson abandonnait la piste du bus.

Selon toute vraisemblance, Stan et moi fûmes même un instant suspectés, car Burton dépêcha une unité de l'identité judiciaire jusqu'à notre domicile. Bien entendu, ils ne trouvèrent rien, et mon père ne possédait qu'une assurance-vie minime. L'enquête repartit dans d'autres directions.

Bill Prentice eut lui aussi son quart d'heure de gloire judiciaire. La police ne pouvait écarter l'éventualité d'une vengeance fatale ourdie par un mari bafoué. Il s'avéra cependant que Bill, le lendemain de l'enterrement de sa femme, avait pris sa BMW pour aller chez sa mère à Los Angeles. Là-bas, la douleur l'avait conduit à boire plus que de raison et, la nuit de la disparition, il était en prison à Santa Monica pour conduite en état d'ivresse. Un alibi en béton.

Patterson passa une dernière fois, un mois après que mon père s'était évanoui dans la nature. Il me révéla que la police avait exploré toutes les voies possibles. Après m'avoir demandé de ne pas appeler Stan, dans sa chambre à ce moment-là, il m'invita à sortir dans le jardin, et nous nous assîmes à l'ombre de la maison.

« Pour vous dire la vérité, nous n'avons aucune indication de ce qui a pu lui arriver. Nous l'avons inscrit sur la liste des personnes disparues, mais je préfère vous prévenir : sa description est disponible à travers toute la Californie depuis le début des investigations, et au niveau national depuis deux semaines, sans résultat. Un tel délai est mauvais signe. D'un autre côté, nous n'avons aucune preuve qu'il ne soit pas en vie et en bonne santé : pas de vêtements, pas de sang, rien. Bien entendu, le dossier reste ouvert et nous continuerons à faire de notre mieux, mais nous avons à présent dépassé le stade où nous pouvions envisager un dénouement rapide. Je suis désolé. Grosso modo, il ne nous reste qu'à espérer qu'il vous contacte

ou... » Il interrompit sa phrase avec un haussement d'épaules, mais la suite était évidente : « ... *ou qu'on trouve son cadavre* ».

Ensuite, Patterson repartit et je montai dans la chambre de Stan. Il sanglotait en silence, assis sur le rebord de son lit, la tête basse. Il ne leva pas les yeux quand je rentrai. Je pris place à ses côtés et passai mon bras autour de lui. Au bout d'un long moment, il pleura un bon coup, son gros corps secoué de frissons.

« Je l'ai vu par la fenêtre. Je n'ai pas voulu descendre.

— Tout va bien. »

Je l'informai des propos de l'inspecteur. Lorsque j'eus terminé, il prit une expression solennelle : « Papa est mort.

— Oui, sans doute.

— Ça ne te fait pas bizarre, Johnny ? Juste toi et moi, maintenant ? J'ai l'impression qu'on est ballottés dans l'océan et qu'on ne peut plus se raccrocher à rien. Que tout est vide.

— Oui, c'est bizarre.

— Tu te souviens de cette nuit, sur la plage, où tu me montrais les étoiles ? »

Je venais d'avoir seize ans. Stan en avait neuf. Nos parents nous avaient emmenés à Santa Monica pour un court séjour à l'occasion des vacances d'été. Dans la chaleur de la nuit, mon frère et moi nous étions allongés sur la plage, et je lui avais désigné les quelques constellations que je connaissais. Je lui avais expliqué pourquoi les planètes ne brillaient pas, et aussi qu'on pouvait apercevoir les satellites passer sur la Voie lactée. Stan s'était absorbé dans des songes d'infini, des rêves d'ailleurs. J'avais compris son émerveillement, je l'avais partagé. Il nous rapprochait au point que nous ne faisions plus qu'un, chacun voyait par les yeux de l'autre, nous sentions l'immensité de l'univers nous traverser...

« Oui, je m'en souviens.

— J'aimerais pouvoir retourner là-bas. »

Sa voix s'estompa, et peu après il commença à somnoler. Je l'allongeai puis le bordai malgré le soleil encore haut et la douceur ambiante. Ensuite, je descendis à la cuisine me faire un café. Assis devant la table, je me rappelai cette nuit, à Santa Barbara.

J'avais chéri cette image durant toutes les années passées loin de Stan. À cette époque, mes parents étaient toujours vivants, Stan n'avait pas été englouti par les flots noirs de Tunney Lake, et j'éprouvais encore une certaine estime de moi-même. Un tel souvenir aurait dû nous promettre une vie meilleure, être un événement parmi d'autres que nous aurions choyés à l'identique. Aujourd'hui, dans cette cuisine, j'eus le sentiment d'avoir jeté cette chance aux orties, d'avoir refusé en toute conscience les opportunités enchanteresses qui m'étaient accordées.

Le téléphone sonna dans la soirée. Sans doute Marla. Je ne répondis pas. Stan dormit d'un trait jusqu'au lendemain matin. J'avais passé la nuit seul en compagnie de mes épouvantables méditations.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 14

Certains jours, entre la disparition de mon père et la dernière visite de Patterson, Stan et moi ne fîmes rien excepté demeurer assis chez nous dans l'attente de nouvelles. En d'autres occasions, nous ne pouvions supporter de rester inactifs, à ruminer. Nous allions alors marcher en ville jusqu'à épuisement, nos prospectus de Plantorotops à la main, ou bien nous nous rendions à l'entrepôt pour gérer notre stock de plantes. Et nous passions une fois par semaine chez Jeremy Tripp, sur les Flancs, afin d'entretenir la déco. Nous parvînmes ainsi à maintenir l'entreprise à flot, le temps d'assimiler l'absence paternelle.

L'abandon des recherches par la police fut un cap pour nous. Nous n'en discutâmes pas, nous ne nous concertâmes pas pour tenter d'établir la bonne stratégie. Nous nous contentâmes de nous mettre à travailler sérieusement dès le lendemain de notre ultime entrevue avec Patterson.

Nous arrivâmes à l'entrepôt aux alentours de dix heures ce matin-là. Nous avons obtenu une vingtaine de réponses après notre distribution de flyers. Je rappelai les gens, pris des rendez-vous. Nous fîmes une estimation des plantes dont nous aurions besoin dans le mois, en plus de celles que Bill avait données à Stan, et passâmes notre première commande au grossiste de Sacramento. Nous partîmes à Oakridge dans l'après-midi et signâmes trois contrats avec des magasins que j'avais contactés. Enfin, nous revînmes à l'entrepôt et commençâmes à préparer les commandes. Ce fut une journée bien remplie. Assez pour éviter de cogiter. Et Plantorotops avait progressé de manière significative.

Marla passa à la maison dans la soirée. Elle était venue plusieurs fois au cours des semaines précédentes pour nous préparer à manger, nous soutenir. Cette nuit-là, elle arriva avec une bouteille de vin. Nous dînâmes tous les trois dans la cuisine avec la porte de derrière ouverte pour laisser filtrer une brise agréable. Des papillons nocturnes battaient des ailes contre le verre dépoli de l'ampoule au plafond. Stan les regarda souvent au cours du repas.

« Il y a beaucoup de papillons, Johnny.

— À cause de la lumière.

— Je sais. Mais ils sont plus nombreux que d’habitude.

— Tu crois ?

— Je pense que c’est un message.

— Ah bon ?

— Pour papa, Plantorotops et le reste.

— De quoi tu parles ?

— Il nous faut de l’énergie, Johnny, pour faire marcher Plantorotops. Peut-être qu’ils sont là pour nous en apporter.

— Tu me fais flipper, mec.

— Ils aimantent l’énergie.

— Stan...

— C’est possible. Qu’est-ce que tu en sais ?

— Ce ne sont pas des aimants, Stan, juste des papillons. Des insectes. »

Stan ignora ma remarque, et leva la main vers la lumière. L’un des papillons toucha son doigt en virevoltant. Il s’y accrocha un bref instant avant de continuer sa ronde folle.

Stan garda longtemps l’expression de celui qui a découvert un ineffable secret.

Cette nuit, il dormit avec son déguisement de Superman. Il me demanda de lui laisser la fenêtre ouverte et la lampe allumée.

« J’aimerais qu’il existe un Homme-Papillon, Johnny. Avec des pouvoirs, des trucs. Je pourrais avoir un de ses costumes.

— Il aurait quels pouvoirs ?

— Marcher les pieds au plafond ? Voler ?

— Ce serait quand même un peu embêtant. Chaque fois que tu passerais près d’une lumière, il faudrait que tu te précipites dessus. »

Stan leva les yeux au ciel. En partant, j’actionnai machinalement l’interrupteur et Stan me rappela. Je revins sur mes pas pour réparer mon oubli. Lorsque je le quittai, il fixait l’ampoule.

Nous étions en train de nous préparer pour aller travailler et Marla était déjà partie à la mairie quand le courrier arriva. Parmi les pubs pour les supermarchés et les magasins d'électroménager, je trouvai une simple enveloppe à fenêtre. Je l'ouvris pendant que Stan se brossait les dents dans la salle de bains et se passait les cheveux au gel Brylcreem. Il s'agissait d'une lettre-type d'une des banques en ville. Elle était adressée à mon père. Elle précisait que le crédit de la maison n'était pas payé.

Deux pensées me traversèrent l'esprit en un éclair. D'abord, ils faisaient erreur. Pour autant que je sache, mon père ne devait plus rien, la petite assurance-vie de ma mère lui avait permis d'effacer une partie de sa dette et de solder son emprunt environ un an avant mon retour. Il me l'avait indiqué par mail, à l'époque où j'étais à Londres. Ensuite, je réalisai que j'étais désormais seul responsable de Stan. De l'endroit où il vivait, de sa nourriture, de ses vêtements... Que les allégations de cette missive soient vraies ou pas, mon père n'était plus là pour assurer le coût d'une survie en ce monde.

Je contactai l'établissement financier et obtins un rendez-vous en urgence avec un de ses conseillers. Avant notre départ, je remplis un classeur de justificatifs divers : une copie de l'ouverture d'enquête, les relevés de compte de mon père, son passeport, une attestation de l'inspecteur Patterson concernant sa disparition...

L'agence avait l'air conditionné, et le bureau dans lequel nous fûmes introduits possédait un petit aquarium octogonal où nageaient des poissons rouges. Stan et moi prîmes place sur des chaises en vinyle rembourrées, devant une table basse et un type muni d'un badge. Il nous précisa qu'il était conseiller en prêts. Il s'appelait Peter.

Je lui montrai le contenu du classeur afin d'exercer mon droit à l'information. Il téléphona à Patterson pour confirmation, puis vérifia plusieurs dossiers sur son ordinateur. Stan se tenait très droit sur sa chaise. Il me lançait des regards en coin, inquiet. Ses mains, entre lesquelles reposait une boîte d'allumettes, ne quittaient pas ses cuisses. Je vis qu'il l'avait entrouverte.

Peter leva les yeux de son écran et déclara sur un ton sérieux :

« Votre père a effectivement payé sa résidence. Mais il l'a hypothéquée voici deux mois pour acquérir un terrain sur les rives de la Swallow River,

Empty Mile. La maison était son seul gage.

— Combien ?

— Deux cent cinquante mille.

— On vous doit deux cent cinquante mille dollars ?

— Votre père, oui.

— Mais il a disparu. Il est peut-être mort à l'heure actuelle. Comment pouvez-vous espérer obtenir un paiement ?

— Nous sommes une banque. C'est notre travail. Nous prêtons de l'argent en escomptant qu'il soit remboursé.

— Mais on va perdre la maison.

— C'est dur, je sais. » Il marqua une petite pause et se radoucit. « En fin de compte, la banque se préoccupe uniquement de récupérer ses fonds. Peu importe qu'ils viennent de votre père ou d'un tiers. Vous avez peut-être là une option. Vous devez savoir que son second emprunt s'étale sur une période beaucoup plus courte que d'habitude : dix ans. Sans doute en raison de son âge. Les mensualités sont par conséquent plus élevées.

— On ne peut pas rembourser quoi que ce soit, quel que soit l'encours. Impossible. Nous venons à peine de monter une petite entreprise. Nous n'avons aucun revenu pour l'instant.

— Jouissez-vous d'un patrimoine ? »

J'allais répondre par la négative lorsque je me souvins que j'étais propriétaire d'Empty Mile sur le papier. J'expliquai le transfert de titre à Peter.

Il opina, réfléchit un moment, puis s'éclaircit la voix :

« D'accord. Étant donné votre situation, je suis sûr que l'on peut suspendre l'échéancier quelques semaines, histoire de vous donner un temps de réflexion. Cependant, quatre choix se présenteront à terme. Vous réglez le crédit ; vous refusez et la banque reprend possession des murs ; vous remboursez jusqu'à ce que votre père soit officiellement déclaré mort, puis vous vendez la maison vous-mêmes ; ou bien vous vous débarrassez d'Empty Mile. Si la somme est suffisante, vous soldez la créance et conservez votre bien immobilier.

— Bon Dieu. »

Stan me tira la manche.

« Il faut qu'on garde la maison, Johnny. »

Peter affecta une mine chagrinée. « Vous êtes dans une position délicate. Mais à moins que votre père réapparaisse, les solutions sont restreintes. »

Il nous raccompagna vers la sortie. Sur le seuil, il me posa la main sur l'épaule.

« Je vais voir ce que je peux faire pour le gel. »

Ensuite, Stan et moi fûmes sur le trottoir, sous le soleil, dans la chaleur parmi les passants. Stan porta la boîte d'allumettes à son nez, inspira profondément.

« Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Nous n'avons pas assez d'énergie, Johnny.

— Montre-moi ça. »

Je m'emparai de l'étui et l'ouvris un peu plus. À l'intérieur, deux papillons de nuit marron argente battant mollement des ailes.

« Ne me gronde pas, Johnny, d'accord ? S'il te plaît. »

Je lui rendis son talisman, puis nous nous mîmes en route pour une nouvelle journée de travail.

CHAPITRE 15

Si je n'avais pas eu ces soucis d'argent, je n'aurais jamais accepté de faire une seconde fois le taxi pour une des prostituées de Gareth. Certes, Plantorotops se développait, gagnait de nouveaux clients chaque jour, pourtant nous ne rentrions pas encore dans nos frais, et nos dépenses entamaient nos économies déclinantes. L'hypothèque de la maison complétait le tableau. La banque nous avait donné un délai d'un mois, mais il faudrait ensuite que je paye ou que je prouve avoir pris des dispositions pour vendre Empty Mile. Alors, quand Gareth avait appelé pour me proposer son forfait de cinquante dollars, j'avais jugé stupide de refuser son offre.

Je montai dans mon pick-up aux alentours de neuf heures, en route pour Tunney Lake. Stan était resté devant la télé. Trop effrayé pour aller seul au lit, il préférait veiller jusqu'à ce que je rentre.

Tout était éteint en bordure du lac, excepté le bureau d'accueil et le dernier cabanon. La porte d'entrée s'ouvrit au moment où je me garais. Gareth m'attendait sur le porche. Je pouvais voir son sourire à la lueur de l'ampoule au-dessus de lui.

« Merci encore pour ton aide, mon pote.

— Pas de problème. Dernière cabane ? »

Le sourire de Gareth se prolongea. Il secoua lentement la tête.

« Non. Elle est là. »

Il tendit la main vers la personne concernée, hors de vue dans le bureau, et tenta de l'attirer à l'extérieur. Qui qu'elle fut, elle paraissait récalcitrante, et Gareth fut contraint de se tourner à moitié pour l'obliger à nous rejoindre. J'éprouvai alors une sensation que je n'avais plus connue depuis que j'avais retrouvé Stan allongé sur la berge du lac, douze ans auparavant : mes entrailles qui se vidaient d'un coup, menaçaient de se répandre. Je crus un moment que mes jambes allaient se dérober sous moi, car la fille à côté de Gareth n'était autre que Marla.

« C'est quoi, cette histoire ?

— Ce dont on a parlé, mon pote. Du fric facile pour toi, encore plus pour moi. Une demande spéciale d'un nouveau client. »

Il lâcha le bras de Marla et la poussa un peu. Elle descendit du porche et gagna mon pick-up à vive allure, les yeux rivés au sol. Elle ne m'accorda pas un regard. Je l'entendis monter dans l'habitacle, et claquer la portière.

« Tu rigoles ?

— Non, je fais des affaires.

— Tu crois que je vais emmener Marla se faire baiser chez un type ?

— Quel est le souci ? Ce n'est pas sa première fois.

— Hein ?

— Oh, ne me dis pas que tu n'es pas au courant ! »

Gareth parut stupéfait. Son expression était convaincante, mais je savais qu'il jouait la comédie.

« Au courant de quoi ?

— Qu'elle tapine. Pas à plein temps, mais parfois. À l'occasion. J'étais persuadé que vous en aviez parlé.

— J'ignore ce qui se passe, mais Marla ne va nulle part. »

Le visage de Gareth s'assombrit.

« Eh bien, je suis désolé, Johnny, mais il le faut.

— J'emmènerai une des autres filles.

— J'aimerais te faire plaisir, seulement le client a exigé que ce soit elle. Personne d'autre.

— Qu'est-ce que tu veux dire par "personne d'autre" ? S'il est nouveau, comment il pourrait la connaître ?

— Aucune idée, et pourtant il a explicitement mentionné son nom.

— Tu dérailles.

— Écoute, Johnny, excuse-moi, mais je suis pieds et poings liés. J'ai besoin de pognon pour faire tourner cet endroit. Si je commence à refuser des demandes, on arrêtera vite de m'appeler.

— Et alors, putain ? »

Gareth n'ajouta rien. Il se contenta de rester debout, les mains sur les hanches, le visage fermé. Je lui faisais face. Pas question de bouger avant qu'il cède. Mais j'entendis la voix désenchantée de Marla derrière moi, qui me hélait par la vitre ouverte du véhicule.

« Johnny. »

Je ne me retournai pas.

« Johnny », répéta-t-elle.

Je regardai par-dessus mon épaule. Elle m'adressait de petits signes las.

« Monte, s'il te plaît. »

J'hésitai, entraîné par mon exaspération et l'envie de pousser Gareth à abandonner, mais réalisai aussitôt qu'il était plus simple de prendre la voiture et de l'emmener où elle voulait. J'envoyai Gareth se faire foutre, puis grimpai dans le pick-up et dévalai la piste diabolique jusqu'à la boucle d'Oakridge. Je restai muet pendant toute la descente, concentré pour éviter les écueils dissimulés dans l'obscurité de la chaussée défoncée, mais lorsque nous atteignîmes le bitume, je me garai.

« Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

— Continue à conduire, Johnny. Je t'en prie.

— Non. Je veux que tu m'expliques.

— Démarre, et je te raconterai. »

Je repris la route, et Marla commença à parler au bout de quelques minutes.

« Il y a un ou deux ans, peut-être plus, j'étais dans une situation difficile. Le genre de situation où le monde alentour semblait se désintégrer, et moi avec. Je ne tenais plus à rien. Pas de boulot, tu étais parti, le loyer impayé depuis des mois. Un jour, j'ai reçu un avis d'huissier. Quand j'ai décidé de m'y mettre, j'étais si proche de la mort que les conséquences de mes actes ne m'importaient plus. Alors, j'ai pris ma voiture, je suis allée à Burton, et me suis mise à un coin de rue où d'autres filles attendaient... et je l'ai fait. »

Elle sortit une cigarette. Ses mains tremblèrent lorsqu'elle l'alluma. Elle souffla la fumée en direction du plafond, la tête en arrière, sans me regarder.

« Tu ne réponds pas ? »

J'observai la route enténébrée, balayée par la lumière des phares, et me demandai s'il y avait quoi que ce soit à dire. De la même manière qu'il m'était impossible d'ignorer la colère, je n'aurais pu éviter ce qui était arrivé. Finalement, je secouai la tête.

Marla soupira. Elle ressemblait à une enfant qui vient de s'arrêter de pleurer. « J'ai détesté. Je me suis prostituée pendant un an, et j'en ai haï chaque seconde. Puis un matin, je me suis réveillée et j'ai pensé : qu'est-ce que je fous ? Je comptais m'arrêter, vraiment, mais Gareth l'a appris.

— Alors tu as décidé de travailler pour lui. Pourquoi ? En souvenir du bon vieux temps ?

— Ne sois pas si dur. Je n'avais pas le choix.

— Ah ouais ? Comment ça ?

— J'ai été arrêtée. Par un hasard affreux, Gareth était à Burton à ce moment-là. Il m'a vue dans la rue, quand je suis montée avec un type et que nous sommes allés dans une ruelle. Il m'a suivie pour m'espionner. Et là, une voiture de patrouille est passée, et je me suis fait pincer. Il a d'abord gardé le silence. Je suppose qu'à l'époque je n'avais pas assez à perdre pour être victime d'un chantage. Par contre, lorsque j'ai obtenu ce poste à la mairie, il a compris qu'il pouvait faire de moi ce qu'il voulait. Il lui suffisait de passer un coup de fil, et ils me viraient. Obligé. Impossible d'avoir une pute dans les services municipaux.

— Tu l'as laissé devenir ton mac juste pour conserver ton emploi ?

— Ce travail représente trop pour moi. Avec lui, j'ai l'impression d'être une personne normale, comme celles qui ont une maison, une famille, un mari. Si je le perds, je resterai serveuse et ancienne pute toute ma vie. »

Marla écrasa sa cigarette dans le cendrier.

« Je ne sais pas si c'est un réconfort, mais je n'exerce pas à plein temps. Il ne m'oblige qu'une fois tous les deux mois. Plus par goût du pouvoir que pour l'argent.

— Je suis tombé dans la quatrième dimension.

— Je t'avais prévenu le premier jour où nous nous sommes revus. Je ne suis plus la même qu'avant.

— Oui, mais j'ignorais à quel point.

— Comment te l’annoncer ? Je rêvais de ton retour depuis huit ans. Je ne voulais pas risquer de te perdre à nouveau. Tu sais, Johnny, tout le monde souffre du passé, d’une façon ou d’une autre. Tu n’es pas le seul.

— Eh bien, tu n’y vas pas ce soir.

— Si.

— Tu délirés ? J’irai voir Gareth demain et je lui dirai d’aller se faire voir.

— Non. En cas de refus, il appellera le conseil municipal et il est *hors de question* que je perde mon boulot. Je l’avais avant que tu réapparaisse, et je ne vais pas le lâcher maintenant que tu t’es mis en tête de revenir réparer tes erreurs. » Elle posa la main sur mon bras, son ton s’adoucit. « Je ne suis même pas là au moment où ça se passe.

— Arrête tes conneries. Tu n’as pas tellement d’endroits où te réfugier, quand tu es allongée sur le dos avec un mec au-dessus de toi. »

Elle changea soudain de registre.

« Tu as songé que nous n’aurions pas cette conversation si tu avais eu le cran de ne pas t’enfuir à Londres ? Tu crois que j’aurais plongé là-dedans sinon ? Hein ? »

Nous étions maintenant en ville et la lueur orangée des lampadaires avait succédé à l’obscurité de la forêt. Des gens déambulaient dans la nuit chaude. Je voyais la vie s’écouler paisiblement à travers les vitrines des bars et des restaurants. Ma colère s’estompa brusquement. Je voulais effacer la saleté de cette soirée. Je voulais arrêter le pick-up, emmener Marla boire un verre, tout oublier du passé, et juste profiter du présent. Pour une fois. Pour une seule putain de fois.

Je désirais aussi que Marla ait tort, mais je savais qu’elle avait vu juste à propos de moi et de ce que je lui avais fait. Je n’avais pas le droit de la forcer à renoncer. Je lui avais déjà tant pris.

Alors plutôt que d’obliquer pour rentrer chez moi après le faubourg, je m’enfonçai dans la forêt, sur la longue route noire qui montait aux collines.

« C’est quoi, l’adresse ? »

Marla me serra le bras et chuchota :

« Je suis désolée. Johnny. »

Elle me passa un morceau de papier. Je reconnus le nom de la rue, mais ce ne fut qu'une dizaine de minutes plus tard, tandis que j'arrivais à destination, que je compris où nous allions.

Les spots enterrés dessinaient trois colonnes dorées sur l'entrée blanche de la maison de Jeremy Tripp. Le contour des feuilles qui se découpaient dans la lumière donnait aux plantes du jardin et de l'allée l'illusion d'un décor savamment orchestré.

J'aurais dû rester dans le pick-up, laisser Marla y aller toute seule. Ou bien l'attendre dehors, dans la ruelle sombre, sans trop réfléchir, voire partir en voiture pour me changer les idées et passer la reprendre ensuite. Mais je ne pouvais me résoudre à me séparer d'elle. Je l'accompagnai donc et attendis à côté d'elle tandis qu'elle sonnait à la porte.

Tripp ouvrit, son arc à la main. Il portait un bermuda ainsi qu'un T-shirt de l'université de New York. Il parut légèrement surpris de me voir.

« John. Un bonus. Tu travailles un peu au noir ? Les plantes ne te suffisent plus ?

— Je fais le chauffeur. »

Son visage prit une expression méchante. « Non, pas ce soir. » Ses yeux se posèrent sur Marla. Ils s'étrécirent comme si son allure avait une signification particulière pour lui.

Je me tournai vers elle et désignai le pick-up du menton.

« Je t'attends là-bas. »

Marla mit la main sur mon bras, puis se pencha pour m'embrasser sur la joue. Son regard croisa le mien une fraction de seconde. Je sentis ses doigts se crispier. J'esquissai un geste pour partir, mais Jeremy me retint.

« Oh non, John. Entre, maintenant que tu es là. »

Marla ouvrit la bouche pour protester, mais Tripp la coupa.

« Si Johnny ne vient pas avec toi, j'appelle ton mac et je lui signale que tu n'es pas coopérative. Il m'a conseillé de lui passer un coup de fil si tu causais le moindre problème. Et puis la présence de John serait préférable. Je pourrais perdre le contrôle, devenir violent. Je te laisse décider. »

Il la fixa d'un air mielleux jusqu'à ce qu'elle baisse les yeux. Je vis ses épaules s'affaisser. Elle mit les mains sur ses cuisses pour interrompre les

tremblements. Pendant de longues secondes, nul ne parla ni ne bougea, puis elle avança. Nous entrâmes tous les trois dans la maison.

Le balcon en bois était violemment éclairé. La lumière tranchante du projecteur blanc m'éblouissait. La vaste pelouse scintillait au loin. Plusieurs flèches transperçaient la cible, la forêt en toile de fond opaque. L'eau du jacuzzi bouillonnait, les remous projetaient un halo de fines gouttelettes dans l'atmosphère.

Jeremy Tripp se dirigea vers l'extrémité du balcon, s'empara d'une flèche dans un carquois, puis l'installa sur l'arc, qu'il banda pendant plusieurs secondes avant de relâcher sa prise. La flèche se ficha à proximité du centre de la cible.

Il se tourna vers nous, s'appuya à la rambarde, et me montra un banc contre le mur.

« Tu t'assieds là. Tu attends que nous ayons fini. » Ensuite, à Marla : « Déshabille-toi. »

Marla me jeta un coup d'œil hésitant, puis s'adressa à Tripp :

« Il ne peut pas patienter dans la maison ? »

— Non. »

Le banc était à environ cinq mètres de Marla. Elle soupira. Je m'aperçus qu'elle se résignait, qu'elle n'était plus une personne douce de libre arbitre, mais un objet destiné à absorber les coups que lui infligerait l'existence.

Elle laissa choir son sac sur les planches et commença à ôter ses vêtements : sa chemise, ses sandales, sa jupe courte, ses dessous. Jeremy Tripp savoura chaque minute avec une furieuse intensité.

Il ordonna à Marla de s'allonger sur le dos et se déshabilla à son tour avant d'enfiler un préservatif. Il s'agenouilla à côté de son visage, se pencha et s'introduisit dans sa bouche.

Je me levai de ma chaise pour fuir, certain d'être sur le point de vomir, mais Jeremy m'entendit bouger.

« Reste là, John. Ça vaut mieux pour elle. »

Je perçus un mouvement sur la pelouse. À quelques mètres de la cible, un gros lapin marron effectua un ou deux bonds paresseux, puis s'arrêta pour grignoter des brins d'herbe. Jeremy Tripp le vit aussi. Il se retira et

recupéra son arc. Il tendit la corde, visa. L'espace d'un instant, il se figea dans la lumière crue, puis la flèche fusa à la surface de la pelouse pour transpercer le ventre de l'animal. Le léporidé fut cloué au sol. Terrassé sur le flanc, il ruait. Le sang obscurcissait sa fourrure. Il criait comme un enfant dans les flammes.

Jeremy revint vers Marla. Il se mit sur elle et entama son labeur. Le lapin continuait à crier. Je me bouchai les oreilles, fermai les yeux dans l'espoir de ne pas voir le monde s'ouvrir sous moi.

Sur le chemin du retour, Marla fuma cigarette sur cigarette. Nous ne parlâmes pas. Qu'aurions-nous pu ajouter ? À ce stade-là, les reproches étaient aussi inutiles que les excuses.

À la maison, Stan s'était endormi sur le canapé. La télévision était toujours allumée, branchée sur Disney Channel. Une canette de Coca et un paquet de chips gisaient au sol. Je le réveillai et l'accompagnai à l'étage. Pendant que je le mettais au lit, Marla se doucha. Ensuite, nous nous assîmes dans la cuisine et bûmes jusqu'à ce que l'alcool brouille suffisamment les images de la soirée pour nous permettre d'affronter les ténèbres de notre chambre.

En se déshabillant, Marla déclara :

« Tu sais que Gareth nous hait tous les deux, n'est-ce pas ?

— Eh bien, il te hait toi, c'est sûr.

— Toi aussi. Il a adoré te compromettre. Tu aurais pu passer me prendre chez moi, mais il a préféré m'emmener au lac et t'obliger à venir. Pourquoi ? Parce qu'il voulait être là quand tu apprendrais. Il voulait assister à ta souffrance. »

Plus tard, à la lisière d'un sommeil éthylique, elle enfouit son visage au creux de mon cou, me supplia dans un souffle de lui dire que rien n'avait changé entre nous. Ce que je fis. Car malgré l'horreur presque insoutenable de cette nuit, je savais qu'il serait encore plus insupportable de vivre sans elle, d'échouer à racheter mon lâche abandon.

CHAPITRE 16

Le lendemain, après que Marla fut partie au travail, je sortis m'asseoir dans le jardin. J'essayai de ne pas rejouer la scène de la veille, quand elle était allongée sous Jeremy Tripp. J'y passai un temps considérable, puis me penchai sur un autre problème : comment diable allais-je parvenir à garder la maison ?

Un déménagement traumatiserait Stan. S'il existait un moyen de lui épargner le choc, je devais le trouver. La seule solution dans l'immédiat était celle que la banque privilégiait. J'étais obligé de vendre Empty Mile. Cependant, mon père m'avait fait promettre le contraire, quel qu'en soit le prix. Pourquoi ? Quelle était l'importance de cet arpent pour lequel il s'était endetté de nouveau à l'âge de cinquante-sept ans ?

Stan et moi avions rendez-vous avec un client éventuel à l'entrepôt dans l'après-midi. Le reste serait reporté au lendemain. Lorsque je lui proposai de faire relâche, il fut d'abord perplexe. Il changea néanmoins d'avis dès qu'il sut que cette pause lui permettrait de voir Rosie.

La prairie d'Empty Mile avait piégé le soleil. Les criquets stridulaient dans les hautes herbes. Les fragrances du bois chaud et de la poussière, sur le porche de Millicent Jeffries, étaient adoucies par des brins de jasmin rassemblés dans un pot sur le rebord d'une fenêtre ouverte. La moustiquaire était rabattue, et la vieille femme nous observait à travers les mailles.

« Je me demandais qui c'était.

— Stan et moi voulions venir vous dire bonjour.

— Je savais que nous nous reverrions tôt ou tard. Rosie a insisté pour passer vous voir, après l'article sur votre père dans le journal, mais je lui ai conseillé de vous laisser du temps. Je vous en prie. »

La porte d'entrée donnait directement sur un salon qui occupait presque tout l'avant de la bâtisse. L'endroit était propre. L'odeur qu'il dégageait donnait l'impression que le ménage venait juste d'être effectué. Les murs et les meubles étaient de couleur claire. Exiguïté oblige, la moindre surface paraissait encombrée de vases et de bibelots. Les lieux étaient pourtant

agréables. La toiture du porche abritait les murs du soleil. Un léger souffle d'air frais s'infiltrait par les fenêtres ouvertes.

Millicent s'installa dans une chaise. Un mécanisme grinçant sous le capitonnage lui permettait de se balancer. Nous l'avions interrompue au milieu de son tricot. Elle reprit son ouvrage, les extrémités desséchées de ses doigts s'activaient machinalement pour compléter un napperon fleuri. Je m'assis sur le canapé tandis que Stan demeurait debout.

« Rosie est là, madame Jeffries ? »

— Dans sa chambre. »

Stan la regarda, peu assuré.

« Allez, va la voir. »

Il disparut par un passage voûté dans la cloison, et je t'entendis frapper à la porte quelques instants plus tard. Millicent m'adressa un sourire bienveillant.

« Nous sommes désolées pour votre père. Quel mystère ! Il paraissait si bon.

— Il l'était.

— La police espère encore le retrouver ?

— Je n'en ai pas l'impression. »

Millicent acquiesça.

« Vous comptez vendre ? »

— Mon père voulait que je conserve le terrain.

— Eh bien, c'est un bel emplacement.

— Certes. Mais je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il comptait en faire. »

Millicent haussa les épaules.

« La première fois que je l'ai rencontré, il voulait inscrire ma maison à son catalogue. Peut-être est-il juste tombé amoureux de l'endroit, sans projet précis.

— Quand était-ce ?

— Février. Je m'en souviens car cette période est peu propice à l'immobilier. Pourtant, il prétendait avoir de nombreux clients pour des

résidences secondaires. Il désirait établir une liste des biens disponibles avant le printemps, quand les gens se décideraient à acheter. Il affirmait pouvoir m'obtenir un bon prix. Je lui avais dit de jeter un coup d'œil, et de m'expliquer où je pourrais bien aller avec l'argent de la vente. Notre eau vient du réservoir là-derrrière, la cuve des toilettes est enterrée à même le sol. En bon professionnel, il ne s'est pas découragé, bien sûr. Mais il a abandonné quand il a vu que je ne changerais pas d'avis. Nous avons fini par parler d'or, ce genre de choses.

— D'or ?

— Oui. Lui et le jeune homme qui l'accompagnait étaient tous deux prospecteurs amateurs, et il se trouve que l'un de mes aïeux – anglais comme votre père – est arrivé en Californie à l'époque de la ruée. Il a tenu un journal. Votre père a demandé à le consulter. Il semblait captivé par l'histoire locale.

— Qui était le type avec lui ?

— Je l'ignore. Un ami, j'imagine. Il n'avait pas l'air d'être dans l'immobilier.

— Ce journal mentionne-t-il le terrain ?

— Un peu, je crois. Je ne l'ai plus lu depuis longtemps. Ces récits ne m'ont jamais passionnée. »

Stan et Rosie firent leur apparition. Rosie baissait les yeux, comme d'habitude, mais elle tourna la tête vers sa grand-mère au moment de franchir le seuil.

« On va marcher. »

Elle sortit sans s'arrêter, Stan sur ses talons. Je les regardai disparaître et, lorsque je reportai mon attention sur Millicent, je me rendis compte qu'elle n'en avait pas perdu une miette.

« Ne vous inquiétez pas.

— Pardon ?

— Elle ne tombera pas enceinte, si c'est ce qui vous préoccupe. – Stan n'a pas beaucoup d'expérience avec les filles. En fait, il n'en a pas du tout.

— Rosie est stérile. Ses trompes ont été ligaturées quand elle avait seize ans. Elle était dans un établissement spécialisé, renfermée sur elle-même.

Personne ne savait ce qu'elle allait devenir. Les responsables ont recommandé l'opération, conscients qu'un des garçons de l'institut lui mettrait le grappin dessus tôt ou tard. J'ai dû accepter. Comment faire autrement ? Elle ne pouvait pas s'occuper d'un enfant. » Millicent fixa ses aiguilles à tricoter, puis, après une longue pause, conclut d'une voix ferme : « C'était la meilleure solution. » Elle se ressaisit. « Vous désirez savoir de quoi parle le journal ? Vous pouvez le lire, il est là-bas. » Elle désigna une petite étagère sous l'une des fenêtres. « Le gris, tout au bout. »

Je pris le livret qu'elle indiquait. Millicent se remit à l'ouvrage. Pendant que les aiguilles allaient et venaient, que le fil serpentait entre les mailles de coton, je m'assis dans cette pièce calme et claire, et commençai à tourner ces pages rédigées un siècle et demi avant ma naissance. Le document était recouvert d'une toile grossière, crasseuse, qui avait néanmoins conservé par endroits sa couleur verte originale. Les deux premiers tiers du livre, abîmés par l'humidité, étaient illisibles. En revanche, les pages suivantes étaient remplies d'une écriture précise, aux lettres légèrement déliées. La dernière page portait le nom du rédacteur. Nathaniel Bletcher, l'ancêtre de Millicent.

La ruée vers l'or avait débuté en janvier 1848, lorsque James Marshall trouva de l'or tandis qu'il construisait un bief sur l'American River, à Coloma, pour le compte d'un futur propriétaire terrien nommé Joseph Sutter. La Californie était peu peuplée à l'époque, mais tout changea l'année où la nouvelle se répandit : on pouvait devenir riche en tamisant les fonds boueux d'une rivière. Dès 1849, les chasseurs d'or rattrapèrent du monde entier. Ils remontèrent pour la plupart en direction des torrents à l'ouest de la Sierra Nevada. Nathaniel Bletcher était l'un d'eux.

La compétition s'accrut. L'apogée était à peine atteinte qu'il devint, mois après mois, plus difficile de gagner sa croûte. Pour certains, le salut passa par l'intérieur des terres, en dépit des filons déjà à sec, à la recherche d'une crique, d'un cours d'eau encore vierges.

D'après le journal, Nathaniel Bletcher fut plus ou moins contraint d'adopter cette stratégie. Il avait débuté sa quête sur la Feather, où il s'échina un mois sans succès avant de revendre. Il s'orienta ensuite vers la Yuba, prospecta pendant un trimestre en direction de la jonction sud. Beaucoup de veines avaient jadis été abondantes, mais il arrivait trop tard pour accéder à la prospérité telle qu'il la concevait. Il abandonna donc la

Yuba, s'acheta une mule, du matériel, et remonta au Nord, dans la forêt, déterminé à mettre la main sur une rivière inexploitée.

Son périple dura neuf jours. D'abord, ses espoirs furent déçus. Le cours d'eau qui l'avait guidé hors des bois était déjà baptisé : la Swallow River. De plus, d'autres hommes l'avaient précédé. Les dépôts semblaient prometteurs. Cependant, les défricheurs n'étaient pas trop nombreux, et il apprit de leur bouche qu'ils étaient les premiers à remonter aussi loin.

Il resta deux nuits en périphérie du tout nouveau campement, mais l'appât du gain, son Eldorado personnel, fut trop fort. Le troisième jour, il plia bagage, et poursuivit sa route.

La Californie avait certes connu une explosion démographique du fait de la ruée, mais tout n'était pas joué. Certains endroits portaient désormais un nom, des régions avaient été cartographiées. Des colons sans aucune notion de prospection avaient bâti des fermes à partir de rien. Des hameaux fleurissaient çà et là.

Je tournai les pages retraçant le parcours de Nathaniel, en quête d'un lieu-dit ou d'un village qui m'aurait permis de localiser à quel niveau de la rivière il avait séjourné.

Plusieurs pages comportaient peu de renseignements ; quatre jours d'un lent voyage à peine esquissé. Dès qu'il était parti du campement, le sable aurifère s'était tari. L'eau ne courait plus que sur de simples rochers plats et un fouillis de blocs de pierres. Un terrain peu propice à la fortune. Les paragraphes rédigés par Nathaniel étaient marqués au sceau du découragement. Il commençait à envisager de décrocher pour regagner le campement. Le quatrième jour, il écrivit cependant :

15 mars 1849.

Enfin ! La rivière s'est élargie. Je campe cette nuit en bordure d'un haut-fond gravillonné qui produit des paillettes. De l'aube au crépuscule, j'ai collecté deux onces. L'or n'est pas très concentré, mais il est présent. Il est présent ! Les terres environnantes me donnent de bonnes raisons d'être optimiste. En amont, au-delà des arbres, j'aperçois une formation rocheuse quartzifère. Elle est très érodée. Ses minéraux n'ont pas pu se déverser autre part que dans la rivière. Le cours d'eau bifurque au loin. Il m'est impossible d'examiner le lit, mais je suis persuadé d'être à l'extrémité d'un

fameux dépôt. Et parmi les innombrables chercheurs qui sillonnent la région, moi seul suis en mesure de l'exploiter. Que me réserve l'avenir ? Je vais continuer à avancer. Avec de la chance, j'atteindrai le cœur du filon. Avec de la chance.

Et le lendemain :

16 mars 1849.

Une demi-journée de marche, même récolte. Les sédiments sont plus riches. Je sens une excitation identique à celle d'un chasseur devant sa proie me gagner. Je suis tout près. Je le sais. Demain, peut-être, juste un peu en amont, ma fortune sera faite. Cette nuit, la chance m'a souri. Tandis que je préparais mon souper, un trappeur est apparu. Dieu merci, j'avais fini de travailler et mon matériel était hors de vue. Il redescendait la rivière à la rame, séchait sa viande. Je pense qu'il a cru à mon mensonge lorsque je lui ai annoncé que je cherchais un endroit où construire ma ferme. Je lui ai acheté de la nourriture, et nous avons partagé le repas. Je lui ai demandé à quoi ressemblait la rivière, plus haut. Il m'a affirmé qu'il existait un point de repère connu des seuls voyageurs. Le cours d'eau, à plusieurs heures d'ici, s'étendait sur une longueur inhabituelle et décrivait une courbe si parfaite qu'on l'avait surnommée le Cerceau de Cooper, comme s'il suivait le flanc d'un tonneau géant. Là-bas, a-t-il précisé, les flots larges, paisibles, glissaient sur un fond de sable et de graviers. Bien que la solitude me pesât, j'ai été soulagé de le voir reprendre sa route après le repas. Je n'aurais pas pu dissimuler mon euphorie plus longtemps. L'endroit qu'il avait évoqué ne pouvait être que le bon. Tout y concourrait. La configuration du terrain, le calme de l'eau, la composition du lit. Quel trésor était-il susceptible de dissimuler ? Je partirai dès l'aube. Le trappeur voulait négocier avec les hommes que j'avais croisés cinq jours auparavant. Il pourrait mentionner ma présence. Les mineurs sont de nature suspicieuse. Certains ne croiront peut-être pas à mon histoire de ferme.

Ce paragraphe se terminait au bas de la dernière page du journal. Pris par le récit, je ressentis un pincement de frustration devant sa conclusion abrupte. Je tins le livre ouvert entre mes mains pendant un long moment. Tandis que je m'interrogeais sur le destin de cet homme, j'aperçus des

bandes de papier froissé dépasser de la tranche intérieure. On aurait dit que trois feuilles avaient été arrachées.

Je reposai l'ouvrage sur l'étagère.

« Il manque les dernières pages.

— Ah bon ? Je n'ai jamais remarqué. Mais, comme je vous l'ai indiqué, je n'ai pas ouvert ce livre depuis des années.

— Que lui est-il arrivé ? »

Elle rit.

« Qu'est-il arrivé à mon trisaïeul ?

— Je ne sais même pas qui il était.

— On prétend qu'il a sans doute gagné pas mal d'argent. Grâce à l'or ou non, impossible à dire. » Elle jeta un regard fatigué dans la pièce. « La fortune fut néanmoins éphémère. Notre famille habite la région depuis que Nathaniel s'y est installé, et je pense qu'aucun de nous n'a jamais été à l'aise financièrement.

— Connaissez-vous un endroit appelé Cerceau de Cooper ? Il en parle dans son journal.

— Oui. Bien qu'il existe peu de personnes encore en vie à se souvenir de ce nom.

— Où est-ce ?

— Ici. La parcelle de rivière en bas de la propriété de votre père. Les gens disaient le Cercle de Cooper avant qu'Empty Mile ne remporte les suffrages. Quand l'or a été épuisé, je suppose. »

Je m'adossai à ma chaise et fermai les yeux. J'étais venu là afin de comprendre pourquoi mon père avait acheté ce lopin. L'ancien journal était peut-être excitant, mais je n'y avais rien lu qui expliquât l'importance démesurée qu'il y accordait. La mention de l'or constituait certes une ébauche d'indice, mais qu'en faire ? Les richesses de la Swallow River, à l'instar de tout le métal précieux en Californie, avaient disparu depuis longtemps.

Millicent me sourit patiemment : « Vous y voyez plus clair ? Votre père est revenu tout seul quelques mois après sa première visite. Il a demandé à

relire le journal. Peu après, son ami et lui ont creusé plusieurs trous, pour des poteaux de clôture.

— Je n'ai vu aucune clôture. Où ont-ils creusé ?

— Vers les arbres en bas de la prairie. Ils ont fait un tel raffut que je suis descendue voir. Ils avaient ce truc qui ressemble à un gros tire-bouchon avec un moteur à essence. Ils foraient le sol. J'ai trouvé l'endroit étrange, là, au milieu des arbres. Je ne sais pas comment ils comptaient dérouler le fil barbelé dans ces broussailles. Mais votre père n'avait pas l'air très pragmatique. Quoi qu'il en soit, je ne pense pas qu'ils aient beaucoup retourné de terre.

— Quand était-ce ?

— Il y a trois ou quatre mois.

— Et vous ignorez qui est cet ami ? Vous n'avez pas entendu de nom ?

— Non. Un roux, genre pâle. Grand, mince. »

J'exhibai mon portable et sélectionnai la photo que Gareth m'avait obligé à prendre.

Millicent confirma :

« Oui, c'est lui.

— Mon père a acheté il y a un mois. Pourquoi aurait-il effectué des travaux sur un emplacement qui ne lui appartenait pas ?

— Peut-être qu'il savait quelque chose.

— Qui était le précédent propriétaire ?

— Aucune idée.

— Vous pouvez me montrer où il a creusé ? »

Millicent se leva, ouvrit la moustiquaire, et pointa le doigt vers les bois en contrebas. « Tout droit à partir d'ici. Vous devriez tomber dessus. »

Je la remerciai et descendis la pente.

La première excavation se situait à environ vingt mètres après le début de la forêt. Je l'avais déjà vue. Mon père s'était tenu devant, pensif, le jour où il nous avait emmenés à Empty Mile pour la première fois. Je longeai le pré, et découvris deux nouvelles cavités.

Même si je n'avais jamais posé de clôtures, j'estimais qu'elles faisaient le bon diamètre, mais le reste clochait. Elles étaient trop espacées, trop profondes : au moins douze mètres entre chaque poteau, plus d'un mètre sous la surface. Et pourquoi tenter d'ériger une barrière dans cette végétation épaisse ?

Je délaissai la forêt pour me rendre au cabanon. Il était assez vaste et comportait trois chambres. J'aperçus Stan et Rosie par la fenêtre de l'une d'entre elles. Ils se tenaient au milieu de la pièce vide. Elle avait passé ses bras autour de lui, et leurs visages étaient collés l'un à l'autre. Ils s'embrassaient.

Je frappai à la porte et attendis. Stan et Rosie émergèrent quelques secondes plus tard. J'annonçai à mon frère que j'avais des courses à faire. Il pouvait m'attendre à Empty Mile s'il voulait.

Je partis de chez Millicent et me rendis directement à Tunney Lake. Marla et moi étions convenus d'un accord tacite de nous comporter comme si la nuit avec Jeremy Tripp n'avait jamais eu lieu. En revanche, je n'avais passé aucun compromis avec Gareth.

Il était occupé à nettoyer les marches d'une des cabanes lorsque je me garai sur le parking. Il leva les yeux tandis que j'approchais.

« Tu en as mis du temps. Je pensais que tu reviendrais cette nuit.

— Elle m'a dit ce que tu avais contre elle.

— Ah... Arrestation pour racolage. Plutôt moche.

— Connard. Pourquoi tu t'en prends à elle ?

— Heu... L'argent ?

— Tu as d'autres filles.

— Johnny, je suis ton ami. Cette histoire, c'est entre Marla et moi. Elle fait partie de mon passé.

— Tu n'as pas vécu avec elle pendant une éternité.

— Tu sais que tu es plutôt égocentrique ? Peu importe qu'on ne soit pas restés longtemps ensemble. Elle a hypothéqué mon avenir. Franchement, Johnny, tu m'en veux d'avoir envie de la traiter comme une pute de temps en temps ? »

Gareth soupira, puis se calma.

« Écoute, tu es parti pendant un bail. Et ici, la vie a continué sans toi. Peut-être d'une manière un peu tordue, certes. J'avoue que je ne devrais pas la haïr autant, mais parfois... Je ne sais pas, ça m'obsède.

— Le chantage et la prostitution forcée dépassent le stade de l'obsession.

— Elle tapinait déjà avant.

— Quelle différence ? »

Je crus un instant que Gareth allait encore soupirer, mais il se contenta d'acquiescer d'un air las.

« Bon, toi et Marla vous êtes à l'évidence rabibochés. Je n'étais pas sûr, mais les choses ont changé, je le vois bien. Tu n'aurais jamais dû savoir que ta copine était obligée de faire des passes. J'y ai beaucoup réfléchi après ton départ, et je suis d'accord : on ne peut pas continuer ainsi.

— Alors ?

— Je vais la laisser tranquille. Cadeau. Je ne la forcerai plus, je te le promets. »

Je ne savais pas vraiment quoi répondre. Je m'étais attendu à une longue dispute pleine de vociférations, éventuellement à une bagarre. Ce changement d'attitude me prenait de court. Je restai là, à le regarder sans rien faire. Gareth se mit à rire.

« Mon pote, je ne suis pas un monstre. Qu'est-ce que tu crois ? Que je serai le côté obscur de ta force pour le reste de ta putain de vie ? Que tous les jours je vais répéter : *désolé, Johnny, Marla doit bosser cette nuit ? Allez !*

— Il m'a obligé à regarder.

— Tu as tout vu ? Oh, je suis désolé, mec. Quelle merde ! J'ignorais totalement qu'on en arriverait là. Bon, j'ai fini le ménage. Tu veux rester un peu, prendre une bière ? »

Mon seul désir était d'aller voir Marla, de lui raconter que je l'avais délivrée de Gareth. Mais je devais ménager ce dernier pour le bien de Marla. J'acceptai donc de boire un coup avec lui.

Gareth sortit les boissons de la cuisine et me conduisit au hangar. Son père, David, était assis dans un coin sur son fauteuil roulant. Il travaillait

une pièce à la foreuse. Il me fit un signe distrait quand nous entrâmes et se remit à l'ouvrage. Nous prîmes place devant la grande porte coulissante, dos au bâtiment. À intervalles réguliers, la foreuse de David geignait contre le métal.

Gareth me poussa du coude, les sourcils arqués.

« Hé, tu as appris, pour Patricia Prentice ?

— Stan et moi avons trouvé le corps.

— Vrai ? Putain de merde !

— Stan livrait des plantes.

— Elle était comment ?

— C'est-à-dire ?

— Je ne sais pas. Elle portait des fringues ? C'était l'horreur ?

— Elle avait l'air morte, d'accord, Gareth ? Simplement morte. »

Il leva les mains.

« Je demandais, c'est tout.

— Merde.

— O.K... O.K... » Il se pencha vers moi et baissa d'un ton. « Je suis content de ta visite, Johnny. Il fallait que je parle à quelqu'un. Il se passe un truc entre le connard qui a baisé Marla la nuit dernière et Vivian.

— Jeremy Tripp ?

— Ouais. »

Bien entendu, j'étais au courant : je l'avais surprise au sortir de la salle de bains. Mais il était hors de question que je sois mêlé à cette embrouille. Gareth secoua la tête, attristé.

« Je vais la voir, et elle revient par la route qui mène chez lui. Je l'appelle sur son portable, et elle ne répond pas, ou elle est quelque part en train de s'exercer au tir à l'arc. Au tir à l'arc, bordel ! Bon Dieu, mec, je l'aime. »

Je pris une gorgée de bière.

« Je n'arrive pas à y croire. Deux femmes dans ma vie, les deux seules relations dignes d'intérêt, et elles tournent en eau de boudin.

— Pourquoi Tripp payerait Marla s'il voit Vivian ? »

Gareth haussa les épaules.

« Il est riche. Merde, j'ai juste besoin d'un délai pour remettre cet endroit sur pied, en tirer un peu de fric. Alors, je pourrai garder Vivian. Je sais qu'elle resterait avec moi. »

Il détourna le regard, s'éclaircit la gorge et changea de sujet.

« Comment vous vous en sortez avec votre père, au fait ?

— On arrive à gérer.

— Je me suis senti mal quand j'ai lu l'article. Ray était un type bien. On était devenus bons amis.

— Vraiment ?

— Ouais. L'année dernière, je tamisais près de Malakoff, et il était là aussi, sur le même bras de rivière. On a commencé à discuter. On avait l'or dans la peau tous les deux, et j'étais ton ami, alors on s'est plutôt bien entendus.

— Ah bon ? Il ne m'en a jamais parlé.

— Ouais. On avait l'habitude de se voir, avec notre batée. Ou on allait aux réunions de l'Éléphant ensemble. Je suis tombé des nues quand il a disparu. Les flics ont une piste ?

— Aucune. Mais je voulais te demander : tu es déjà sorti avec lui pendant son travail ? En tant qu'agent immobilier ?

— Non.

— Rien en dehors d'Oakridge ? Jamais ? Quand il recherchait des propriétés ?

— Non, pourquoi ?

— J'ai été dans un coin appelé Empty Mile. La femme qui vit là-bas m'a raconté que mon père était accompagné lorsqu'il est venu pour tenter de la persuader de vendre. »

Gareth fronça les sourcils. Il fit un signe de négation, puis son visage s'éclaira. « Ah oui ! Je vois à quoi tu fais allusion. Ma Jeep est tombée en panne sur la route de Burton. Ray passait par là, il m'a emmené. Il s'est arrêté en chemin pour affaire professionnelle. Empty Mile. Mais je ne bossais pas avec lui, mon pote.

— Il s'intéressait à cet emplacement ?

— Aucune idée. La femme n'était pas vendeuse, ça je m'en souviens.

— L'emplacement d'en dessous, je veux dire.

— Il ne m'a pas semblé. Il s'agissait juste d'un morceau de pelouse.

— Tu sais qu'il a fini par l'acquérir ? À ses frais ?

— Ouais, j'ai eu vent de l'histoire.

— La femme a prétendu que vous étiez intrigués par un journal intime qu'elle possédait.

— Ah ouais, ce truc. Un récit passionnant. On est restés genre une heure à le lire. Tu crois que tu te sépareras du terrain, une fois qu'on se sera occupé du testament de Ray et tout le reste ?

— Je peux m'en séparer maintenant, si je veux. Il a inscrit mon nom sur l'acte de propriété.

— Sérieux ? Pourquoi ?

— Une combine pour payer moins d'impôts.

— Intéressant... Tu sais, mon père et moi songeons à nous payer une parcelle, pour plus tard. On pourrait peut-être s'arranger.

— Tu as envie d'acheter Empty Mile ?

— Si tu es vendeur, pourquoi pas ? J'ai vu le site, il correspond à ce que nous voulons.

— Je croyais que vous étiez fauchés ?

— Nous le sommes. Mais je pourrais obtenir les fonds nécessaires grâce à cet endroit.

— Je n'ai pas l'intention de vendre pour l'instant. »

Il parut déçu. « D'accord, mais promets-moi que si tu changes d'avis, tu nous laisses la priorité. Je te paierai la valeur du marché. Aucun prix d'ami ni rien. »

Nous bûmes une autre bière, puis Gareth me raccompagna au pick-up. Tandis que je grimpais à l'intérieur, je me souvins d'un détail.

« Pourquoi vous avez creusé des trous ?

— Quels trous ?

— Ceux que tu as faits avec mon père, à Empty Mile.

— Une clôture.

— Ah bon ?

— Selon ton père, en tout cas.

— Vous êtes allés trop profond. Et puis, ils sont au beau milieu de la forêt.

— Je me contentais de lui filer un coup de main, mon pote. Ton père avait besoin d'aide, il a parlé de planter des poteaux. On s'en fout. N'oublie pas ce que je t'ai dit pour la vente. »

Il retourna au bungalow. Je passai récupérer Stan à Empty Mile et nous nous rendîmes à l'entrepôt où nous avions rendez-vous. Peut-être un nouveau client pour Plantorotops.

Un van de location était garé à la jonction de l'allée du magasin de jardinage et de la boucle d'Oakridge. Le moteur était éteint, et j'eus l'impression qu'il était là depuis un bon moment. Quelqu'un se tenait derrière le volant, mais la lumière était telle que je ne distinguais qu'une vague silhouette.

Nous le dépassâmes et empruntâmes l'allée. Après avoir ouvert l'entrepôt, comme il nous restait un peu de temps, Stan brancha le tuyau et commença l'arrosage. Nous avons reçu notre premier arrivage de Sacramento dix jours auparavant et nous ne nous lassions pas de contempler les plantes : les mille nuances de vert sur les feuilles, leur scintillement sous les éclaboussures, la certitude que cette forêt miniature, ces arbustes en pot nous appartenaient. Nous étions établis et ce stock était le nôtre.

Nous disposâmes ensuite plusieurs produits à l'extérieur, devant le bâtiment. Un SUV Mercedes arriva au moment où nous installions le dernier arbrisseau. Les pneus crissèrent sur le gravier. Il se gara. Trois femmes impeccables émergèrent de l'habitacle. L'une d'elles était celle que nous attendions. Elle s'appelait Cloris et était propriétaire de deux magasins de vêtements de luxe dans la Vieille Ville. Elle désirait décorer ses enseignes ainsi que sa maison, sur les Flancs. Elles se rassemblèrent devant les plantes exposées.

Nous nous saluâmes. Cloris nous présenta ses amies : des habitantes de son quartier susceptibles d'être, elles aussi, intéressées par nos services. Stan me lança un coup d'œil discret et je sus que, s'il avait pu, il aurait fait un bruit de caisse enregistreuse. Je le laissai détailler les différents types de plantes que nous utilisions, les choix supplémentaires dont nous disposions au cas où celles d'aujourd'hui ne conviendraient pas. Les femmes l'écoutèrent, opinant à l'occasion.

Pendant le discours de Stan, j'entendis un véhicule démarrer un peu plus loin et, trente secondes plus tard, le van arriva à vive allure et pila derrière la Mercedes. Nos clientes pivotèrent, surprises. Stan s'interrompit, un regard anxieux dans ma direction.

Jeremy Tripp sortit et se dirigea d'un pas tranquille vers les doubles portes de son engin. Après avoir marqué une pause, il adressa un signe de tête à Cloris et à ses amies.

Stan leva timidement la main.

« Bonjour, monsieur Tripp. »

Jeremy l'ignore.

« Vous voulez peut-être voir ça avant de perdre votre argent. »

Il ouvrit l'arrière du van et commença à traîner les plantes que nous lui avions fournies à l'extérieur. Il les halait avec des gestes expéditifs, les laissait choir au sol. Lorsqu'il eut terminé, il posa un pied sur l'un des bacs et le renversa. Le yucca pourri qu'il contenait se brisa. Son tronc était rempli d'une bouillie humide. Ses feuilles ratatinées avaient perdu leur lustre verdoyant, elles étaient fripées, poisseuses et noirâtres. Les autres arbustes affichaient la même dégradation : foudroyés, morts.

« Super service, les gars. »

Les femmes émirent des chuchotis angoissés entre elles, tentaient de comprendre de quoi il retournait. Stan bredouilla que les plantes avaient dû tomber malades, que nous les remplacerions sans tarder...

Tripp eut un reniflement de mépris. Il remonta dans son van, puis, avant de refermer la portière, balaya le site des yeux.

« Cet endroit serait parfait pour un petit hôtel. Disons une trentaine de chambres. Vous y avez déjà pensé ? »

Il fit demi-tour et s'éloigna lentement. Stan tomba à genoux pour inspecter les végétaux. Il décollait les feuilles du sol, les examinait à la lumière du jour. Les voisines échangèrent un bref regard, et regagnèrent leur Mercedes. Cloris nous remercia avant de quitter les lieux à son tour. Le SUV repartit avant que j'aie pu ouvrir la bouche.

« Elles ne vont rien nous commander, hein, Johnny ?

— J'ai bien peur que non.

— Quelle tuile. Elles vont peut-être ébruiter l'affaire.

— Pourquoi les plantes sont-elles dans cet état ? »

Stan secoua la tête.

« Je ne sais pas. Le pourrissement est trop rapide pour une maladie. On dirait plutôt une intoxication à l'insecticide. »

Il poussa quelques arbres du pied, sans conviction. J'ignorais de quoi ils étaient morts. Plusieurs jardinières étaient tombées sur le côté. Je me penchai afin de remettre le terreau à l'intérieur du plat de la main, et sentis à ce moment-là une odeur piquante, chimique. Ammoniacale. Je portai une poignée de granules à mes narines, puis la tendis à Stan pour avoir son avis.

« De la Javel, Johnny.

— Ouais. »

Je piochai un second échantillon dans un autre pot. Même diagnostic. Les végétaux avaient été empoisonnés avec du désinfectant.

Une ride apparut sur le front de Stan.

« Pourquoi il tuerait ses propres plantes ?

— On les a peut-être aspergées en faisant le ménage.

— Rosie est soigneuse. Elle ne ferait jamais une chose pareille, elle est prudente. »

Stan avait bien entendu raison. Personne n'avait massacré ces plantes par accident.

Ce soir-là, dans la cuisine, Stan affichait un air à la fois épuisé et grave. Il mangea en silence et s'abstint de ses blagues habituelles. Il avait posé sa boîte d'allumettes à côté de son assiette. De temps en temps, il l'ouvrait

pour observer les papillons à l'intérieur. Il prit un verre de lait à la fin du repas.

« Johnny, tu crois que Plantorotops va marcher ?

— Un autre jour, j'aurais été optimiste, pas toi ?

— Ça devient important maintenant, Johnny. Très important. » Il marqua une pause, puis ajouta : « À cause de Rosie. Je dois être sûr qu'elle n'arrêtera pas de m'aimer. »

Plus tard, comme je lui souhaitais bonne nuit, il se pencha vers sa table de nuit pour prendre sa boîte. Il était en pyjama, mais portait son masque de Captain America. Il entrouvrit l'étui et inspira par la fente.

« Quand les choses se gâtent, déclara-t-il sur un ton sentencieux, il te faut de l'énergie. Si tu n'en as pas assez, tout se casse la figure, comme aujourd'hui. Tu devrais m'emprunter une tenue. J'ai Superman, si tu veux.

— Pas question que je me déguise, Stan.

— On aura davantage d'énergie.

— Écoute, mec, cette histoire d'énergie commence à être fatigante.

— Parce que tu ne crois en rien. Tu es tellement en colère tout le temps, à propos de trucs qui se sont déjà passés, que tu ne vois plus la beauté du monde.

— C'est faux.

— Le monde est beau, Johnny, vraiment. Mais tu dois parfois accumuler de l'énergie pour l'aider. »

Je sentais que le sujet lui tenait à cœur, alors je n'argumentai pas.

« O.K. Tu devras donc en avoir pour nous deux, car je ne mettrai pas de costume. »

Il eut un petit sourire.

« D'accord, Johnny. »

J'appelai ensuite Marla pour lui proposer de venir passer la nuit chez nous, mais il était tard, elle n'avait pas le courage de conduire.

« Je ne serais pas de bonne compagnie de toute façon, Johnny. Je me sens sale.

— Tu n’es pas sale.

— Je suis dégoûtante.

— Tais-toi. Tu es quelqu’un de bien. »

À l’autre bout de la ligne, j’entendis le rire de Marla. Perdu, étrange.

« Vraiment ? »

Je songeai à lui révéler la promesse formulée par Gareth de la laisser tranquille, mais elle me paraissait dans un tel état que la nouvelle n’aurait sans doute pas beaucoup d’impact. Nous convînmes toutefois de déjeuner ensemble le lendemain. Je lui dis que je l’aimais, puis raccrochai.

CHAPITRE 17

Le lendemain, samedi, j'emmenai Stan à Empty Mile afin qu'il puisse passer la journée avec Rosie, puis me mis en route pour Channon.

La rue où habitait Marla était calme, ainsi qu'à l'accoutumée. J'avais les vitres ouvertes. L'ombre des arbres était rafraîchissante. En temps normal, ce tableau aurait été idyllique, mais il fut gâché, ce matin-là, par la vision d'une Jaguar rouge garée en face de son allée. La capote était baissée et, au moment où je tournais pour rejoindre le domicile de Marla, Jeremy Tripp me salua côté conducteur, un sourire amical aux lèvres.

Marla ouvrit dès que je frappai. Elle me tira à l'intérieur.

« Tu l'as vu ?

— Ouais.

— Il fait quoi ?

— On dirait qu'il surveille la maison.

— Il est là depuis une demi-heure. »

Nous nous rendîmes à la cuisine située à l'arrière.

« Comment il t'a trouvée ?

— Facile à deviner, Johnny. Il a dû avoir mon adresse par Gareth. »
Marla était pâle, effrayée. Elle avait les yeux cernés. Je mis la main sur son épaule.

« Je crois que Gareth n'y est pour rien.

— Ne sois pas stupide.

— Non, vraiment. Je l'ai rencontré hier. Je lui ai parlé de ses conneries de maquereau. Il m'a assuré qu'il te laisserait tranquille maintenant qu'il sait qu'on est ensemble. Il s'est même excusé.

— Cette attitude ne lui ressemble pas.

— Je suis convaincu qu'il était sincère. Tu es dans l'annuaire. Tripp a tout aussi bien pu apprendre ton nom au cours d'une discussion avec

Gareth, et ensuite dénicher tes coordonnées par lui-même.

— Alors quoi ? Il pense qu'il peut passer dans le quartier et me baiser quand il veut ? Bon Dieu ! »

Nous fîmes du café, nous attendant à tout moment à ce qu'il frappe à la porte. Marla porta la tasse à ses lèvres et je vis une longue brûlure fine sur son avant-bras.

« Que t'est-il arrivé ? »

Elle haussa les épaules sans rien dire. Je m'emparai de son bras pour examiner la blessure. Les cloques s'étalaient sur une dizaine de centimètres. La peau morte tout autour avait pris une teinte marron roux.

« Qu'est-ce qui s'est passé, putain ? »

Elle retira son bras.

« Je t'ai dit la nuit dernière que je me sentais sale. Et les gens qui se comportent salement sont punis.

— Tu t'es infligé ça toute seule ? Bon sang. Comment ?

— J'ai chauffé une lame de couteau sur la cuisinière.

— Quelle horreur, Marla.

— Non, pas du tout. Le châtiment était justifié. »

Je me préparais à répliquer lorsqu'on frappa sans ménagement à la porte. La bulle d'émotions toxiques dans laquelle nous étions enfermés explosa.

« Je ne peux pas le refaire, grogna Marla, accablée. Je ne peux pas... »

Elle traîna des pieds jusqu'à la porte, qu'elle ouvrit d'un geste las.

Jeremy Tripp se tenait sur le seuil en compagnie d'un petit homme vêtu d'un costume impeccable. Il tenait une grosse enveloppe de papier kraft. Derrière eux, dans l'allée, une Sedan argentée dernier modèle était stationnée dans l'ombre des feuillages.

Le visage de Jeremy se teinta d'une lueur agressive.

« Il est temps de dégager et de chercher un nouveau domicile. »

Le comparse de Tripp se racla la gorge. Il fouilla dans la poche de sa veste et sortit une carte de visite. « Gérald Turnbull. J'agis ici dans les intérêts légaux de M. Tripp. »

Marla fronça les sourcils. « Quels intérêts légaux ?

— Petit changement de propriétaire », siffla Jeremy.

L'avocat se racla de nouveau la gorge. Il décacheta l'enveloppe pour en extraire plusieurs documents agrafés ensemble. Il nous présenta les formulaires, tournant les pages les unes après les autres afin que nous puissions les lire. Tout cela ressemblait à une espèce de contrat.

Marla haussa les épaules. « Et alors ?

— Et alors, M. Tripp a acheté cette résidence aujourd'hui.

— Quoi ?

— Il possède cette maison. Votre précédent propriétaire, M. Constantian, la lui a cédée.

— Conneries. »

Marla lui arracha la liasse des mains, la feuilleta avec attention. Deux ou trois minutes plus tard, elle baissait les bras. L'avocat récupéra ses documents.

« Il ne m'a jamais parlé de vendre.

— La transaction s'est effectuée plus rapidement que d'habitude. »

Jeremy Tripp leva les paumes vers nous, un sourire jusqu'aux oreilles.

« Un des avantages d'avoir beaucoup d'argent.

— Vous plaisantez ? Vous êtes mon propriétaire ?

— Plus pour très longtemps. »

L'avocat piocha une nouvelle liasse.

« Vous louez au mois. Sans bail. M. Tripp aimerait que vous libériez les lieux le plus tôt possible. En tout cas avant un mois et demi. »

Il tendit les papiers. Marla les lut. Son visage était si dénué d'expression que l'avocat se crut obligé de préciser :

« Un mois et demi à partir d'aujourd'hui. Vous comprenez ? »

Marla secoua la tête.

« Je suis chez moi. J'habite ici depuis dix ans. » Elle se tourna vers Jeremy. « Pourquoi vous êtes comme ça ? Vous n'avez pas besoin de cet endroit. Je ne peux pas partir.

— Oh, je crois que tu peux faire n'importe quoi, une fois que tu as accepté l'idée. » Il leva les yeux vers le ciel, les arbres autour de lui, et prit une profonde inspiration. « Quelle journée ! »

Puis il fit demi-tour et redescendit les marches du porche. Une fois en bas, il me regarda.

« Tu sais quoi ? Un peu de concurrence pourrait vous stimuler, toi et ton abruti de frère. Qu'en dis-tu ? »

Il marcha ensuite le long de l'allée pour regagner la route. L'homme de loi vérifia qu'il n'avait rien oublié au fond de son enveloppe, puis nous salua d'un signe de tête avant de remonter dans sa Sedan. Marla claqua la porte si fort que la vitre s'ébranla.

Allongé sur le lit, je l'enlaçai tandis que le jour déclinait à l'extérieur. Je savais ce que signifiait cette expulsion pour elle. Elle n'avait pas de famille, nulle part où aller pour fêter Noël ou ses anniversaires, aucun endroit susceptible de réveiller des échos agréables. Cette maison représentait tout pour elle. L'en déposséder revenait à lui voler la majeure partie de l'existence qu'elle s'était bâtie ici.

Elle rejeta la tête en arrière.

« J'étais persuadée que je finirais par acheter ces murs, soupira-t-elle. C'est la seule chose, la *seule chose* à laquelle je me sois jamais raccrochée.

— Tu ne connaissais pas Tripp avant cette nuit-là sur les Flancs, hein ?

— Jamais rencontré de ma vie.

— Alors cette affaire prend un tour inquiétant. »

Je lui racontai sa visite à l'entrepôt, les plantes empoisonnées, les clientes perdues. « Il avait de toute évidence l'intention de nuire à notre commerce. Et maintenant, pour une raison mystérieuse, il s'en prend à toi. Je ne comprends pas.

— Peut-être un truc de mec, du style détruire la pute avec qui il a couché.

— Mais acheter une maison pour y parvenir ?

— Ouais. J'ai dû être un sacré mauvais coup. » Marla essaya de sourire à son propre trait d'humour, mais la tristesse l'emporta.

Je restai avec elle aussi longtemps que possible, puis je dus aller chercher Stan. Avant de partir, je lui suggérai de m'accompagner, cependant elle était si déprimée qu'elle se contenta de se recroqueviller sur sa couche et ne bougea plus.

Pendant tout le retour, Stan affecta un petit sourire énigmatique. Il n'arrêtait pas de me regarder en coin.

« D'accord. Que se passe-t-il ? »

Il se tourna vers moi, son sourire s'élargit.

« Je l'ai fait.

— Fait quoi ?

— Avec Rosie. On a couché ensemble. »

Je me doutais que cela se produirait tôt ou tard, mais je ne savais plus à présent comment réagir.

« Oh... Quel événement ! »

Stan dut prendre mon hésitation pour de la désapprobation car il parla à toute vitesse. « Tout va bien. Elle ne peut pas avoir d'enfant.

— Je suis au courant. Sa grand-mère me l'a dit. Pas de problème, mon pote. Ce n'est pas mal ni quoi que ce soit. Je dois juste m'y faire, tu vois ?

— Ma première fois.

— J'avais compris. Comment tu te sens ?

— Bien. Je veux dire, mince, Johnny, j'en ai le vertige. C'est si bon d'être proche de quelqu'un.

— Ouais.

— Ouais... »

Il hocha la tête, comme s'il méditait l'expérience, en évaluait l'authenticité.

« Ouais... Je me sens différent. »

CHAPITRE 18

Le lundi était à peu de chose près devenu notre plus grosse journée de travail. Quelques heures d'entretien pour les clients déjà existants, des livraisons chez les nouveaux, et le reste à l'entrepôt, où nous prenions soin de nos plantations et effectuions la paperasse. Nous avions désormais une cinquantaine de clients, y compris à domicile. Assez pour nous occuper la moitié de la semaine. Mais j'avais étalé le travail sur cinq jours afin de maintenir Stan dans l'illusion que Plantorotops fonctionnait à plein-temps.

S'il s'épanouissait dans son rôle de « chef d'entreprise », il n'en assumait toutefois qu'une partie : la préparation des plantes, et leur rafraîchissement. Il ne se préoccupait guère des finances ou de l'équilibre comptable. Pas plus que des factures à payer pour les végétaux, le terreau, les jardinières, ou des impôts et des assurances. Il était certes au courant, car je lui en parlais, mais ces informations étaient trop complexes. Il ne les gardait pas assez longtemps à l'esprit pour qu'elles recouvrent une réalité tangible.

D'une certaine façon, cette négligence était une bénédiction, car elle l'empêchait de voir quelle tournure prenait notre aventure. D'après mes calculs, et même si nous couvrions à présent les dépenses courantes, nous étions encore loin d'avoir le carnet de commandes nécessaire. Ce cas de figure était sans doute habituel pour les nouveaux entrepreneurs, mais notre rythme de progression commençait à chuter. Pour peu que la courbe se prolongeât, ou qu'une catastrophe nous fasse perdre des clients, la survie à long terme était compromise. Nous ne pouvions continuer indéfiniment à diriger une entreprise sans dégager de salaire.

Bill Prentice se gara devant l'entrepôt en fin d'après-midi. Il faisait chaud, et nous avions entrebâillé les portes pour aérer. Lorsque Stan aperçut la voiture, il délaissa son ouvrage et m'appela, tout joyeux : « Hé, Johnny ! Voilà Bill ! »

Il se précipita vers les portes et les ouvrit d'un coup. Bill se tenait sur le seuil. Il observait l'intérieur de notre dépôt.

Mon frère lui adressa un salut parodique : « Comment va, Bill ? Ça fait un bail. »

Son ancien patron ne répondit pas. Ses yeux étaient fixés dans les profondeurs du bâtiment, sur moi. Stan ignorait tout de la confrontation que Marla et moi avions eue avec lui devant le Black Cat. Il suivit le regard de Bill avec un froncement de sourcils perplexe. Il se retourna vers lui et passa la main devant ses yeux.

« Ohé, Bill, ici la Terre. »

Celui-ci adressa enfin un geste fatigué à Stan.

« Salut, Stan. »

Si mon frère avait été un chiot, il aurait frétille. Il attrapa le conseiller municipal par la manche et l'entraîna à l'intérieur.

« Regarde, Bill. Admire les plantes. »

Bill retira son bras et étudia la salle d'un air lugubre. Stan était blessé, mais il essaya de dissimuler sa contrariété. Il courut jusqu'au stock de jardinières et de terreau.

« Je t'avais dit que j'en étais capable. Tu vois comment on s'est organisés ? Nickel. »

Bill ferma les yeux et se pinça le nez comme s'il luttait contre la migraine.

« Oui, Stan. Je vois. »

L'éclairage au plafond accentuait les ombres sur ses joues, les valises sous ses yeux. Il avait maigri, sa veste en lin pendait. Pourtant, le changement ne tenait pas uniquement à la perte de quelques kilos. Il paraissait effondré, semblable à un individu rongé par un parasite ou un cancer fulgurant.

Stan s'éclaircit la voix et sourit nerveusement.

« Tu as vu d'autres ours, Bill ? »

Mais son interlocuteur n'était pas venu pour évoquer le bon vieux temps. Il extirpa de sa poche deux liasses de papiers pliés et me les tendit.

« Je veux que vous partiez. Ces documents abrogent le bail. Vous pouvez vous en aller sans rien devoir. Je vous rembourserai la location.

— Hein ? » Stan levait les yeux au ciel, remuait la tête à droite à gauche.
« Quoi ? On est chez nous ! Tu l'as dit. Tu as dit... Tu as dit... Johnny, qu'est-ce qu'il a dit ? »

Je feuilletai les liasses. Une confirmation d'annulation en deux exemplaires. Bill avait déjà signé sous son nom. Pendant que je lisais, il se tourna vers Stan et se radoucît légèrement.

« Désolé, Stan. Je dois récupérer l'entrepôt.

— Tu as affirmé qu'on pouvait l'utiliser.

— Oui, avant la mort de Pat.

— Mais on en a besoin. Je suis un chef d'entreprise, maintenant ! »

Bill soupira.

« Stan, le monde est compliqué. Il s'y passe des choses que tu ne peux pas comprendre. »

Stan donna l'impression qu'on l'avait giflé. Bill s'en aperçut, ouvrit la bouche pour parler, puis laissa tomber.

Mon frère mit ses mains sur sa tête, quêtâ ma réaction, complètement déboussolé. Il avait cru que Bill était son ami, et cet ami désirait à présent détruire son commerce. Je rendis les papiers à Bill.

« Vous avez l'intention de vendre, hein ? On vous a fait une offre, à condition qu'il n'y ait pas de locataires.

— Je ne veux plus de vous ici, point.

— Cet endroit est à nous, pour un an renouvelable deux fois. Nous ne bougeons pas. »

Stan se plaça à mes côtés. Il me tenait par la manche. Il désigna la sortie et cria :

« C'est notre entreprise ! Plantorotops ! Dehors ! »

Bill parut désarçonné par cet éclat. Il cligna une minute des yeux, et son visage s'empourpra. Il pinça les lèvres. Au début, je ne compris pas, tout ceci était tellement inattendu. Puis je me rendis compte qu'il tentait de refouler ses larmes.

Sa réaction fut toutefois éphémère. En un instant, son visage redevint neutre, même si ses yeux continuaient à scintiller sous la lumière. Il

s'adressa à Stan :

« J'essaye simplement de solder les comptes, mettre un point final à cette histoire. Rien à voir avec toi. »

Il fit volte-face et regagna sa voiture. Stan s'assit sur un sac de terreau. Les mains sur les genoux, il commença à se balancer d'avant en arrière.

« J'ai l'impression que mon crâne va éclater. Tu crois que ça peut arriver. Johnny ? Que certains événements peuvent te faire exploser la tête ?

— Non, mais je comprends ce que tu veux dire.

— Ton cerveau est fort, il peut garder ses pensées à l'intérieur. Pas le mien. Qu'est-ce qui se passera si un jour quelque chose se produit et que je n'arrive pas à l'arrêter ?

— Ta tête va bien, Stan.

— Je regrette que Bill soit venu. Pourquoi il est si en colère ?

— La perte de sa femme lui a causé un sacré choc. Parfois, les gens craquent. »

Stan prit sa boîte d'allumettes dans la poche de son jean, et l'ouvrit à moitié. Les papillons à l'intérieur battirent mollement des ailes. Il leur souffla dessus, puis pressa l'ouverture contre son front. Il ferma les yeux. Lorsqu'il les rouvrit, son visage afficha une légère déception.

Nous finîmes notre travail à l'entrepôt, puis rentrâmes à la maison. L'altercation avec Bill tracassait Stan. Il monta dans sa chambre tout de suite après le dîner. Quant à moi, je restai assis dans la cuisine, me demandant qui, de moi ou de la pénurie de clients, aurait raison de Plantorotops. À moins que Bill n'ait eu une proposition honnête qui l'obligeât à nous expulser, sa visite résultait sûrement du mystérieux courroux dont j'étais l'objet. Dans ce cas-là, il m'était impossible de demeurer les bras croisés. Plantorotops était trop important pour Stan. Je ne pouvais pas constituer une menace.

Je retournai le problème dans tous les sens jusqu'à la tombée du jour. Stan m'avait révélé que lorsque Bill avait fermé le magasin, il avait aussi déménagé pour un chalet à la montagne. Vers huit heures et demie, j'allai interroger mon frère sur l'emplacement de ce refuge. Par chance, on y avait organisé un repas pour le personnel au début de l'été. Stan put m'expliquer

comment m'y rendre. Je l'assurai de mon retour d'ici une heure ou deux, puis montai dans mon pick-up, bien décidé à savoir pourquoi Bill en avait après moi.

Le chalet était situé sur les hauteurs au nord-est d'Oakridge. La campagne y était plus rocailleuse qu'en bas, à proximité de la cuvette. En plein jour, la vue devait être magnifique. Une route bitumée à une voie grimpa en direction des cimes. Des chemins bifurquaient parfois vers de petites résidences secondaires. Ceux pour qui la ville et ses environs n'exerçaient pas un attrait irrésistible étaient venus s'installer ici.

Il faisait nuit à présent. Le ciel dégagé et les trois quarts de lune facilitaient néanmoins la conduite. L'allée menant au chalet de Bill était signalée par un bloc de pierre peint en blanc. Selon Stan, la maison était sise quelques centaines de mètres plus loin. Bill était le seul habitant du sentier.

Je m'y engageai et me garai juste après le bloc de pierre. Je ne voulais pas que Bill puisse anticiper ma visite. Il aurait alors tout loisir de me claquer la porte au nez, de jouer les abonnés absents, ou de prendre une arme...

Je longeai la piste en silence sans cesser de préparer mon discours. J'aurais du mal à glisser ne serait-ce qu'un pied dans la porte, je devais donc profiter au maximum des premières secondes imparties. *Écoute, Bill, il faut qu'on discute d'homme à homme...*

Lorsque j'atteignis le chalet, je compris toutefois que je n'aurais aucune chance de lui parler. Ni d'homme à homme, ni d'une autre manière. Garée avec soin sur le côté de la maison, devant le SUV, la Jaguar Type E de Jeremy Tripp jetait des reflets gris sous la lune. Je pouvais entendre le moteur cliqueter tandis qu'il refroidissait.

Jeremy Tripp et Bill Prentice. *Click, click, click.* Une série d'événements récents surgit de l'arrière-plan obscur de ma mémoire. Des détails insignifiants ou inexplicables sur le moment se rassemblaient maintenant pour former un tout cohérent. L'allure de Jeremy à sa première visite au magasin de jardinage, sa façon de comparer ce qu'il voyait à quelque plan secret. Sa plaisanterie lorsqu'il avait vanté les mérites du site pour accueillir

un hôtel. Les plantes javellisées, déchargées en public. Et la faible tentative de Bill pour nous virer.

Bill Prentice et Jeremy Tripp. Qui d'autre qu'un vendeur et un acheteur ? Un acheteur qui ne voulait pas de locataires. Les plantes mortes avaient dû constituer, pour Jeremy, une première étape de notre faillite. Ainsi, nous n'aurions plus besoin de l'entrepôt. L'entrevue avec Bill, sa requête d'annulation totalement farfelue étaient sans doute une idée à lui.

Une conclusion s'imposa à ce défilé de déductions en forme de convoi de marchandises : les attaques perpétrées contre Marla – son expulsion, sa prestation tarifée – participaient de la même offensive. La jeune femme n'était-elle qu'un moyen supplémentaire de m'atteindre, un épisode d'une guerre d'usure destinée à me faire lâcher Plantorotops ?

La perspective que Stan et moi mettions la clef sous la porte devenait soudain très palpable. Le contrat de location ne pouvait être dénoncé, à moins d'un défaut de paiement. Mais si deux hommes dotés d'une certaine puissance financière avaient décidé notre éviction, la survie d'une petite entreprise déjà fragile allait se révéler fort périlleuse. Une terrible pensée me vint à l'esprit : ils n'auraient même pas besoin de nous faire dégager pour mettre Plantorotops en difficulté. En admettant que nous devenions locataires d'un type qui baisait Marla sur son balcon et tuait des lapins à coups de flèches, la gestion de l'entreprise se transformerait en véritable calvaire. Quelles contraintes nous imposerait-il alors ?

Discuter avec Bill était désormais hors de question. Cependant, je ne pouvais pas quitter les lieux sans au moins essayer de glaner certaines informations susceptibles de m'aider à contrer le duo.

Le chalet n'était pas représentatif du statut de Bill. Il ressemblait à beaucoup de constructions éparpillées dans la région : murs en rondins, cheminée de pierres, une ou deux chambres plus salon, réservoir d'eau, et générateur disposé une vingtaine de mètres plus loin dans les bois. Un épais rideau masquait les vitres à l'avant, mais une petite fenêtre à hauteur d'épaule avait été aménagée sur le côté, là où Bill avait garé son SUV. Je me glissai entre la bâtisse et le véhicule, et longeai la cloison jusqu'à rejoindre la lucarne. Je m'accroupis, puis relevai lentement la tête en bas de la vitre.

J'étais décalé, mais ma vision était suffisante. Elle donnait sur le salon. Une pièce spartiate. Aucune décoration murale, parquet vierge. Une table de cuisine en bois voisinait avec quelques chaises, ainsi qu'une table basse et un divan en face. Bill Prentice et Jeremy Tripp étaient assis chacun à une extrémité du canapé. De toute évidence, ils n'étaient pas occupés à passer le temps en papotant.

Une grande feuille de papier était étalée sur la table basse. Elle était tachetée de blanc, et l'on parvenait à y distinguer de fines lignes droites, des motifs rectangulaires. Malgré ma position inconfortable, j'avais la conviction que les dessins ressemblaient à un plan d'architecte. Les deux comparses s'étaient peut-être penchés dessus plus tôt, mais ce n'était plus le cas à présent. Tripp venait sans doute de parler, et attendait une réponse, les traits figés, coléreux. Bill fixait le plancher, immobile. Au bout d'un moment, Tripp s'exprima de nouveau et, devant l'absence de réaction de Bill, eut un geste d'irritation. Il s'empara d'une télécommande sur la table basse, la pointa vers un coin de la pièce invisible. Le parquet se colora de reflets lumineux. La mâchoire de Tripp se crispa. Bill se pencha en avant et cacha son visage dans ses mains.

Je restai encore une poignée de secondes sans que rien ne change, puis la peur d'être découvert l'emporta. Je m'éloignai en direction du pick-up.

CHAPITRE 19

Une semaine plus tard, un barbu avec des lunettes de soleil sonna chez nous au moment où nous finissions le petit déjeuner. Il me tendit une enveloppe et un formulaire à signer sur une planchette. Il portait un coupe-vent aux manches élimées et la voiture que je voyais derrière lui était une vieille Sedan mal repeinte. Je supposai qu'il s'agissait d'un sous-traitant local d'UPS.

Après que j'eus paraphé, il m'adressa un signe de tête et déclara :

« C'est bon. »

En le regardant partir, l'idée m'effleura l'esprit qu'UPS ne sous-traitait peut-être pas.

Je connaissais le contenu de ce courrier ; je l'attendais. Plantorotops n'avait bénéficié d'aucune manne providentielle ces dernières semaines, et nous devions toujours payer la maison. Je tenais à présent la concrétisation de cet échec entre mes mains : un avis d'expulsion, et un rappel des droits à la banque de récupérer un bien hypothéqué. Nous avions deux semaines de délai.

J'avais eu une conversation avec Stan peu avant, quand j'avais senti que l'inéluctable était sur le point de se produire. Il avait été plus qu'horrifié. Il ressemblait d'une certaine manière à un aveugle, quelqu'un qui ne pouvait survivre dans le chaos du monde qu'en en sélectionnant un fragment dont il limiterait les variables jusqu'à ce qu'il trouve sa place, ordonnée et répétitive, à l'intérieur. La perte de la maison allait le spolier non seulement d'un refuge rassurant bâti depuis l'enfance, mais aussi d'une pierre de touche, symbole du moment où il avait changé, de l'instant où le manque d'oxygène l'avait amputé d'une partie de lui-même.

Le coursier parti, je demeurai sur le seuil. Les bruits de la matinée – le chant des oiseaux, une voiture sur le départ, le cri d'un enfant plus haut dans la rue – rendirent soudain précieux le petit jardin devant moi. Un endroit dont la véritable importance venait de m'être révélée. Je restai à l'écoute pendant un moment, puis rentrai pour mettre Stan au courant.

Il se tint très calme, scrutant les murs de la cuisine, puis mit ses bras autour de lui et s'affaissa un peu.

« Je ne vais pas arriver à me rappeler. Johnny. Comment je peux garder les souvenirs à l'intérieur de ma tête sans qu'ils s'échappent ? Il y en a trop.

— Tu n'oublieras pas.

— Parfois, je connais des choses que j'ignore. Je ne m'en souviens pas maintenant, mais souvent, je regarde un truc, et je revois en un éclair ce qui s'est passé, de quoi on a parlé, ou qui était présent. Impossible de faire ça pour tout avant qu'on parte. »

Bien sûr, j'aurais pu épargner ce crève-cœur à Stan. Il m'aurait suffi de décrocher le téléphone et de mettre Empty Mile en vente. Si le terrain n'avait pas recelé autant de mystères, si j'avais été certain qu'il se résumait à un tas d'herbe et deux trois arbres, je l'aurais fait, en dépit de la promesse à mon père. Mais j'avais le sentiment qu'Empty Mile représentait bien plus que les apparences ne le laissaient supposer. Dans le cas contraire, mon père ne l'aurait jamais acheté.

Je montai à l'étage, en quête d'une justification qui m'aurait permis d'expliquer à Stan pourquoi je me séparais de la maison au lieu du terrain.

La chambre de mon père était plongée dans l'obscurité. Elle m'avait toujours paru étrange. Dans l'enfance, Stan et moi n'avions pas le droit d'y pénétrer sans autorisation. Notre foyer n'était pas de ceux où l'on pouvait se promener à sa guise, sauter sur le lit, et cavalier partout le samedi matin alors que les parents venaient à peine de se lever. Cette pièce n'avait jamais cessé d'être leur chambre, puis, après le décès de ma mère, sa chambre. Un lieu trouble, peuplé de secrets d'adultes, où les placards furtifs dissimulaient des objets que vous ne voyiez nulle part ailleurs : des boîtes remplies de boutons de manchette, une petite pile de livres que l'on se gardait bien de descendre au salon, une crémaillère dévolue aux cravates, des rangées de linge entrevues dans les ténèbres d'une penderie entrebâillée... Stan et moi y avions passé une dizaine de minutes en silence, après la disparition de mon père. Nous n'y avions plus remis les pieds depuis.

La chambre était meublée d'un lit, d'une coiffeuse en chêne surmontée d'effets disposés avec soin, d'une sombre armoire en bois munie d'un miroir sur le panneau central, d'un tapis fatigué, d'une table de nuit. Tout y

était vieux, obscur. Contre le pied du lit, je distinguai la grosse malle qu'il avait fabriquée lui-même en Angleterre, à l'époque de sa scolarité. Il la possédait depuis bien avant ma naissance.

Ce coffre avait toujours été son lieu de stockage privé. Il y entreposait ses photos, ses lettres, ainsi que les copies de ses contrats de vente. Des souvenirs de sa vie outre-Manche. Je soulevai le couvercle. Une odeur de vieux papiers, les effluves piquants et secs du bois renfermé m'assaillirent avec une telle violence que je crus défaillir.

Comme je commençais à fouiller dedans, je m'aperçus de ma réticence à examiner certains objets, à comparer leurs reflets vacillants aux ombres de sa personnalité. Mon père m'avait maintenu à distance toute ma vie, et il m'était désormais difficile d'outrepasser les limites que m'avait imposées son handicap affectif. Cette raison me poussait à délaissier beaucoup de ses effets personnels : une paire de boutons de manchette en or, une montre hors d'usage, un trophée de rugby gagné dans sa jeunesse, un sac de vieilles pièces de monnaie. Par contre, je feuilletai tous ses certificats, ses justificatifs pendant une heure. À la fin de l'opération, j'avais trouvé trois documents en rapport avec Empty Mile.

J'avais déjà vu l'un d'entre eux. Du moins, j'avais eu accès à une copie : une photographie aérienne A4 – version réduite de l'illustration que mon père avait été si impatient d'accrocher au mur du salon. Ce tirage semblait être l'original. La vue était plus précise, la texture du papier professionnelle. Au dos du cliché, une note rédigée par mon père au stylo à plume indiquait : *Les arbres sont différents.*

Je retournai l'image plusieurs fois, scrutant alternativement la photo et la mention paternelle. La courbe de la rivière était en effet cernée d'arbres, mais rien ne me sautait aux yeux. Les arbres étaient partout, dans cette région. Quel détail avait donc attiré l'attention de mon père ? J'observai le cliché plus longtemps, en vain. Je l'écartai et me concentrai sur la deuxième trouvaille : l'acte de vente d'Empty Mile.

Il datait de deux semaines après mon retour à Oakridge. Le propriétaire jouissait, en plus du terrain, des droits d'exploitation éventuels sur les minéraux et l'eau. Le cabanon ainsi que la superficie et le bornage y étaient répertoriés. Bien entendu, l'acte comportait des indications sur les deux parties contractantes. La parcelle avait été concédée à mon père par une

entreprise nommée Simba Inc. L'adresse renvoyait à un cabinet d'avocats de Sacramento.

J'appelai les renseignements de mon portable et obtins le numéro du cabinet, que je contactai dans la foulée. Après avoir été renvoyé de réceptionniste en assistant, puis d'assistant en juriste, on m'informa que Simba Inc. était une petite boîte d'investissement spécialisée dans les transactions privées. Il leur était malheureusement impossible de me communiquer l'identité du précédent détenteur sans commission rogatoire.

Je raccrochai, déçu. Il me vint cependant à l'esprit que, si Empty Mile recelait quelque secret, le premier propriétaire n'était pas au courant. Dans le cas contraire, il n'aurait pas vendu à mon père.

Le dernier document que je dénichai était vieux de cent cinquante ans. Sa présence dans cette malle était aussi énigmatique que les informations qu'il contenait. Trois feuilles de papier décoloré. Six pages d'une écriture précise. Les passages manquants du journal que j'avais compulsé chez Millicent Jeffries.

Mon père avait dû les voler, c'était la seule explication. Pourtant, je ne l'avais jamais vu de toute ma vie se livrer à ce type de délit.

La pièce était sombre. J'allumai la lampe de chevet et entamai ma lecture dans l'espoir d'apprendre enfin pourquoi mon père avait acheté ce bout de terre.

17 mars 1849.

J'ai levé le camp aux aurores, bien décidé à trouver la portion de rivière évoquée par le trappeur avant que le soleil n'atteigne la cime des arbres. Ma progression a été assez facile. La végétation autour des berges s'est éclaircie au bout d'un kilomètre, et j'ai pu cheminer sans véritable heurt. J'étais attentif à la moindre indication de mon Eldorado tant attendu, tenaillé par la crainte de le manquer. La description du coureur des bois me hantait : une large courbe sablonneuse, peu de débit, des hauts-fonds. La récolte en aval m'avait indiqué la richesse potentielle de ce cours d'eau. J'étais conscient des dépôts tout proches de moi, mais le désir de toucher au cœur du filon me poussait à ne pas m'arrêter. Je découvris l'endroit indiqué en milieu de matinée. J'avais eu tort de m'inquiéter. Le bien-nommé Cerceau de Cooper. Un méandre circulaire entourant une étendue de terre

sur la rive droite. Un joli paysage que je n'avais pas le temps d'admirer. Peu importe que le trappeur ait ou non parlé de ce site aux chercheurs d'or plus bas. Leur progression naturelle les y amènerait bientôt. J'avais une semaine ou deux devant moi, peut-être juste quelques jours. Je devais profiter de mon avance au maximum.

Lorsqu'une rivière fait un coude, les dépôts se situent en général à l'extérieur de la courbe. Je voulais gagner ce point au plus vite et commencer à prospecter, mais l'expérience m'avait appris les caprices de l'or. La prudence me conseillait d'entamer mes recherches ici, où je pourrais m'arroger le meilleur filon avant l'arrivée de mes concurrents. Je tamisai donc en début de courbe, sur la rive gauche. Aujourd'hui, la chance m'a fait défaut. J'ai exploré une centaine de mètres en bordure des flots ainsi que vers le milieu du lit, peu profond et par conséquent accessible. Rien, hormis quelques traces beaucoup moins nombreuses qu'auparavant. Je suis découragé. Même si je ne suis qu'au début de mes investigations, j'ai bien peur d'avoir nourri des aspirations disproportionnées. Il me reste toutefois à sonder en amont.

19 mars 1849.

Depuis quatre jours, je remonte méthodiquement le courant d'une berge à l'autre, avec une attention toute particulière pour le fond du lit. Impossible de manquer le moindre dépôt qui se dissimulerait dans les graviers, peu importe où. Mais y en a-t-il un ? Je n'ai rien trouvé jusqu'ici. Rien ! Juste de légers résidus de poussière, piètre consolation d'une fin de journée. Je n'ai jamais vu un sol aussi pauvre, un tel échec est incompréhensible. Je pourrais revenir sur mes pas et, s'il reste de la place au campement, m'assurer au moins une subsistance quotidienne. Mais il me semble qu'on pourrait y crever avant d'amasser assez pour une semaine. Quelle malchance d'avoir croisé ce trappeur ! La rivière est large, le courant faible. L'or devrait s'y déposer, le sable et le gravier à profusion le retenir, mais on dirait qu'une main de géant a déjà tout pris. Personne n'a sondé cette portion, aucun stigmaté nulle part. Peut-être est-ce juste la nature qui m'a joué un mauvais tour. Demain, je serai au milieu de la courbe. Je préférerais ne pas songer à ce qui m'attend là-bas.

21 mars 1849.

Maudite rivière ! Hier, j'ai atteint l'endroit où reposaient mes plus grands espoirs : le foyer de l'ellipse. Je travaille depuis deux jours jusqu'à ce qu'il fasse trop noir pour y voir. Ma peau est brûlée par le soleil. J'ai tant creusé dans l'eau que mes mains sont à vif. Et je n'ai pas trouvé ma mine d'or. Cet endroit est aussi dépourvu que les autres. Il me reste plusieurs centaines de mètres à parcourir avant que le Cerceau de Cooper ne redevienne la Swallow River, mais je pressens déjà qu'ils ne feront pas mon bonheur. Pourquoi seraient-ils différents de tous les emplacements que j'ai écumés ? Il existe toujours une possibilité, bien sûr, et je dois m'y accrocher. Pourtant, même en admettant que le cours d'eau change, les choses ne seront plus telles que je les avais imaginées. Les premiers chercheurs du campement sont arrivés dans la soirée. Ils ont déjà débuté leur prospection tandis que la lumière décline. Le rêve de découvrir un filon exclusif s'évanouit. Me voilà une fois de plus perdu dans la multitude. Si la fortune advient, elle en sera divisée d'autant.

29 mars 1849.

Je dois abandonner. Si le Cerceau de Cooper avait recelé la quantité d'or qu'un individu normal était en droit d'attendre, je serais parvenu à mon but, j'aurais regagné la civilisation comme un homme digne d'attention. Mais ce n'est pas le cas. Le site est stérile. Les deux cents chercheurs qui ont débarqué pour s'échiner le long de la rivière durant une semaine l'ont compris aussi bien que moi. Le lit a été retourné de fond en comble, et nul n'a extrait plus d'une once. Les gens commencent à partir. Soit en amont, soit en direction des campements précédents. Ceux qui restent, malgré leur départ tout aussi inéluctable, ont rebaptisé cet endroit « Empty Mile ». Un nom approprié. Ils suivront les autres plus haut. Je pourrai peut-être encore trouver de quoi me payer une maison ou, avec de la chance, un ranch. Avec de la chance...

2 avril 1849.

La rivière redevient prometteuse ! Nous sommes au-delà d'Empty Mile. Les hommes s'étalent aussi loin que le regard porte depuis la fin de la courbe. Et il en arrive davantage toutes les heures. Chacun parvient à s'approprier un petit banc de sable. Notre ruée ressemble à celle d'une masse d'insectes térébrants, toute humanité reniée le temps de nous assurer

un avenir. Combien d'entre nous y parviendront ? Feraï-je partie du lot ? J'ai déjà épargné quatre onces, et le cœur de ta rivière palpite avec régularité chaque fois que je lève ma batée. Qu'il palpite encore demain, et les jours suivants. Que l'or afflue pour toujours.

Le récit s'arrêtait là. Nathaniel Bletcher était tombé à court de papier et la fin de l'histoire n'était pas relatée. Je me demandai ce que la ruée vers l'or lui avait rapporté. Millicent avait prétendu qu'il était assez aisé. J'en déduisis qu'il n'avait pas été de ces hordes d'hommes ruinés, rentrés chez eux encore plus pauvres qu'au départ.

Quelle qu'ait été sa destinée, ses écrits ne m'étaient d'aucune utilité. Ils n'éclaircissaient pas le mystère qui entourait Empty Mile. Après avoir lu ce journal, les raisons de mon père demeuraient plus énigmatiques que jamais. Si cette portion de rivière avait contenu de l'or, j'aurais pu supposer qu'il avait échafaudé un plan pour mettre au jour une veine négligée. Mais ces pages montraient sans équivoque l'absence de tout métal précieux ; il n'y avait jamais eu la moindre paillette à Empty Mile.

Je rassemblai les pages du journal, l'acte de vente, ainsi que la photo aérienne, et les remis dans la malle. Au moment où je fermais le couvercle, je remarquai un cliché qui avait glissé d'un ras de pochettes Kodak empilées dans un coin. Je m'en emparai pour l'étudier. Il s'agissait d'un instantané de mon père devant des montagnes russes en bois. Il se tenait très droit, un sourire jusqu'aux oreilles comme s'il faisait l'idiot à l'intention de la personne qui prenait le cliché. Un panneau derrière lui indiquait *San Diego*. Rien d'autre. Je rangeai l'image dans sa pochette et refermai le coffre.

Dans l'espoir de consoler Stan, je l'invitai à déjeuner en ville. Notre budget serré nous permettait rarement de manger à l'extérieur. Cette proposition était donc alléchante. Il n'accepta pourtant qu'avec réticence, et resta silencieux la majeure partie du voyage. La situation se gâta quand nous atteignîmes la Vieille Ville.

Nous longions une rue bordée de commerces lorsqu'un type d'une vingtaine d'années sortit d'une librairie les bras encombrés d'un ficus en pot. Stan l'aperçut en premier et m'alerta.

« Hé, Johnny, il vole nos plantes. »

Je crus d'abord que mon frère avait raison et me garai en vitesse le long du trottoir, avant de me rendre compte que le magasin d'où émergeait le gars ne figurait pas au nombre de nos clients.

« On ne fait pas cette librairie.

— Hein ?

— Ce n'est pas une de nos plantes.

— Mais elle est en location. Regarde le pot. »

Nous observâmes le type porter sa marchandise jusqu'à un van flambant neuf aux flancs ornés du nom de l'entreprise – *Plantagion* – suivi d'un numéro de téléphone peint en dessous d'une silhouette de palmier sur fond de soleil orange.

Stan laissa échapper un gémissement. Ses mains se mirent à trembler, tentative désespérée de parer une attaque imaginaire.

« C'est pas juste ! Pas juste ! L'idée était à moi.

— Calme-toi, Stan. Beaucoup de gens exercent cette activité ailleurs, dans d'autres villes, d'autres régions. Le concept ne nous appartient pas.

— Mais j'y ai pensé pour Oakridge. Je voulais devenir homme d'affaires. »

Il fouilla les poches de son jean, exhiba d'un geste frénétique sa boîte d'allumettes, puis l'ouvrit et la porta à sa bouche. Il se mit à haleter.

« Qu'est-ce que tu fabriques ?

— L'énergie des papillons. Je dois me recharger.

— Arrête.

— Je suis obligé, Johnny. Le pouvoir s'amenuise, l'énergie ne passe plus. Voilà pourquoi tout ça arrive.

— Bon Dieu, Stan ! »

Je lui retirai la main du visage. Il parut soudain effrayé.

« Johnny... Je deviens fou ? »

J'inspirai profondément. Il fallait que je me ressaisisse.

« Non, Stan. Mais je ne crois pas qu'une quelconque énergie ou que sais-je ait un rapport avec ce mec et son van.

— Pourquoi il est là, alors ? Nous avons vérifié. Personne n'offrait ces services à Oakridge. »

Stan n'avait pas tort. Nous avons épluché les Pages Jaunes avant de lancer Plantorotops et la location de plantes était inexistante en ville. Nul n'occupait ce secteur. Ce qui signifiait que Plantagion venait d'ouvrir.

« Je ne sais pas. »

Ce que je savais, en revanche, c'est que nous avions des problèmes. Notre entreprise ne survivrait pas à la concurrence. Et je voyais que Stan le comprenait aussi.

Tandis qu'assis dans le pick-up nous regardions l'employé ranger ses végétaux et ses sacs de terreau à l'arrière du véhicule, je m'interrogeai sur cette création d'entreprise fort opportune.

Je décrochai mon portable et composai le numéro inscrit sur le van. Une voix féminine vaguement familière me répondit. J'expliquai que j'étais intéressé et demandai où se trouvait leur bureau. Elle me donna une adresse dans la zone commerciale d'Oakridge. Stan et moi reportâmes notre déjeuner.

La zone était constituée d'entrepôts et de magasins sur quelques hectares de macadam, cinq minutes à l'est du faubourg. Les écologistes avaient protesté à l'époque de sa construction, dans les années 80, mais le projet avait permis à la ville d'acquérir une base solide de petites entreprises et de boîtes de service.

Plantagion était installé dans un hangar en tôle ondulée à la limite d'un dédale de bâtiments tous semblables. Une porte coulissante donnait directement sur l'accueil et les bureaux. Dès que Stan et moi y pénétrâmes, je compris pourquoi la voix au téléphone m'avait paru familière. Vivian, la femme dont Gareth était prétendument amoureux, celle sur qui j'avais buté chez Jeremy Tripp, était assise derrière un comptoir, un annuaire ouvert devant elle. Je vis qu'elle avait déjà coché plusieurs abonnés dans l'ordre. Elle était en train de composer un numéro, mais elle raccrocha dès qu'elle nous aperçut. Elle nous indiqua deux chaises devant son bureau.

« Vous n'êtes pas là pour louer des plantes.

— Nous voulions évaluer la concurrence. Vous savez que vous marchez sur nos plates-bandes ?

— Bien sûr. Mais je n'aime pas le terme de concurrence. Tu connais Schumacher ?

— Le coureur automobile ?

— L'économiste. L'expert bouddhiste. Il a établi un modèle de croissance limitée. Très populaire chez nous, les écolos.

— Euh, enfin bon... L'entreprise est à vous ?

— Non. Je m'ennuyais là-haut, sur les collines. La boîte appartient à Jeremy Tripp. Tu l'as rencontré, je crois. » Elle me regarda d'un air malicieux. « Il m'a demandé de m'en occuper. Je suis douée pour lancer les projets.

— Vous avez ouvert quand ?

— La semaine dernière.

— Beaucoup de clients ?

— Pas mal. Avec les prix pratiqués par Jeremy, ce n'est guère étonnant. Ils sont beaucoup trop bas.

— Je peux consulter votre catalogue ?

— Bien entendu. »

Elle me tendit un imprimé indiquant les tarifs pour différents assortiments, ainsi que les forfaits d'entretien. Nous offrions des services plus simples et, quand la comparaison était possible, Plantagion était moins cher de vingt-cinq pour cent.

« On a vu votre van.

— Nous en possédons deux. Jeremy les a fait peindre tout spécialement. Il voulait qu'ils soient visibles, qu'ils sortent du lot.

— Vous avez *deux* véhicules ?

— Deux vans, deux livreurs, un magasinier et moi. »

Je jetai un coup d'œil à Stan. Il était pâle, tendu. On aurait dit qu'il venait d'être spolié.

« Je n'ai pas l'intention de vous intimider, reprit Vivian. Jeremy m'a spécifié que vous pouviez nous rendre visite. Il voulait que je sois aussi

franche que possible avec vous quant à la robustesse de notre entreprise.

— Étrange, qu'un type tel que lui s'investisse dans cette branche. La marge bénéficiaire n'est pas énorme.

— Il compte bien s'étendre. Il était plutôt réputé dans sa partie, tu sais. »

Un silence pesant s'abattit sur nous. Stan le rompit en s'éclaircissant la voix. Il indiqua le dragonnier posé dans un coin derrière Vivian.

« Il est trop arrosé. Le bout des feuilles est déjà abîmé. »

Vivian lorgna la plante, puis le téléphone sonna. Elle décrocha. Je poussai Stan du coude, et nous nous levâmes.

Dehors, il faisait trop chaud, trop clair. Un temps idéal pour les forêts, les rivières et les montagnes, mais désastreux pour le bitume et les tôles ondulées. La canicule émanait du métal comme s'il essayait de la repousser.

Nous tournions au coin de l'un des bâtiments lorsqu'on m'appela. Gareth était appuyé contre une des cloisons d'acier. L'ombre de l'édifice, qui l'abritait en partie, donnait l'impression qu'il avait choisi cet endroit pour se cacher. Il nous fit un signe rapide et, quand nous le rejoignîmes, il nous conduisit de l'autre côté du bâtiment, hors de vue de Plantagion.

« Il est là ?

— Qui ?

— Tripp.

— Je ne pense pas. Tu fais quoi ?

— Je t'ai dit qu'il y avait anguille sous roche. Elle baise avec lui.

— Comment tu le sais ?

— Je le sens.

— Alors tu cherches des preuves ?

— Ce n'est pas ce que tu ferais, à ma place ?

— Et ensuite ?

— Eh bien, je n'en suis pas encore sur à cent pour cent, mon petit Johnny. Peut-être que je me contenterai de m'en aller. Ou de lui couper les couilles. Tu serais content, hein ? Adieu la concurrence. Neutralisée, pour ainsi dire.

— On doit partir.

— Il faudrait qu'on se voie, un de ces quatre. Ça fait longtemps. »

Stan et moi fîmes mine de nous éloigner, mais Gareth posa la main sur mon bras.

« Tu as réfléchi, pour Empty Mile ? Je suis toujours intéressé, tu sais.

— Je ne vends pas.

— Pourtant, vous avez sûrement besoin d'argent.

— Possible, mais je garde Empty Mile. »

Gareth se renfrogna un instant avant de tourner les talons. Il regagna l'ombre de l'entrepôt sans ajouter un mot.

Stan n'avait plus envie de déjeuner. Il me demanda de le ramener à la maison. Une fois rentrés, nous nous assîmes dans le jardin, à l'arrière, et contemplâmes les arbres dans la tranquillité chatoyante de l'après-midi. Stan était effondré sur sa chaise. Ses os paraissaient avoir disparu de son corps. Quand je me levai pour rejoindre la fraîcheur à l'intérieur, il sortit de sa torpeur.

« Jeremy Tripp essaye d'avoir notre peau », déclara-t-il.

Il avait raison. N'importe quel chef d'entreprise se rendrait compte qu'Oakridge n'avait pas les ressources suffisantes pour accueillir deux établissements tels que le nôtre. Même avec des tarifs identiques, l'un d'eux devrait mettre la clef sous la porte. Plantagion pratiquait des prix inférieurs de vingt-cinq pour cent. Impossible dans ces conditions d'obtenir le moindre retour sur investissement. Je subodorais que Tripp avait monté cette affaire dans l'unique but de nous couler. Et il voulait que nous le sachions. Il voulait que nous voyions les vans, que nous allions à leur bureau.

Stan s'extirpa de sa chaise et se dirigea vers la maison.

« Il me faut plus de papillons. »

Je préparai le dîner en avance. Stan mangea peu. Quand je partis retrouver Marla, il était devant la télé, déguisé en Batman. Il avait capturé de nouveaux insectes, ajoutés aux précédents dans la boîte d'allumettes fixée sur sa ceinture à gadgets.

CHAPITRE 20

Marla sortait de sa voiture au moment où j'arrivai. Elle portait une pleine brassée de cartons vides en prévision de son déménagement forcé. Nous entrâmes. Elle déposa sa moisson sur une autre pile dans un coin du salon, je lui demandai si elle avait déjà prospecté pour un nouveau logement. Elle secoua la tête.

« Je n'ai pas pu m'y résoudre.

— J'ai pensé à un truc.

— À propos de toi et moi ?

— Ouais.

— Pour qu'on habite ensemble ?

— Cette perspective me semble cohérente... Enfin si tu en as envie. »

Elle enfouit son visage dans ma poitrine, me serra dans ses bras.

« Merci, Johnny. Merci...

— Il subsiste malgré tout un problème. On a reçu un avis d'expulsion aujourd'hui.

— Alors vends le terrain. Il est à ton nom. Rembourse l'hypothèque et vivons tous les deux.

— Impossible.

— Pourquoi ? Tu accordes vraiment de l'importance à ce que Ray voulait ?

— Il avait une raison d'acheter cet endroit. Je ne peux pas m'en séparer avant de savoir laquelle.

— Écoute, j'ai dû faire des recherches sur l'histoire de la ruée vers l'or, quand j'ai commencé à travailler. Empty Mile est sur la Swallow River, et la Swallow River a été un gros filon. Ray était peut-être convaincu qu'il reste un gisement.

— Empty Mile porte bien son nom, pourtant.

— Je ne dis pas qu'il y a de l'or, mais que Ray en était sans doute persuadé. Il adhéraït au Club de l'Éléphant. Ils sont gentils, mais ils sont tous obnubilés par l'idée de déterrer un million de dollars. J'ai été à pas mal de réunions pour mener l'enquête. Ray était là à chaque fois. Il était aussi obsédé que les autres. Il n'arrêtait pas de déblatérer à propos des pionniers qui n'avaient pas pu tout extraire. Dans ce contexte, il est facile de se faire des illusions sur un bout de terre à proximité de la rivière. »

Marla partit se changer dans sa chambre. Elle ressortit en consultant sa montre.

« On a encore le temps, si tu as des questions à poser sur Empty Mile.

— Pourquoi ?

— Le Club de l'Éléphant se réunit ce soir. Les adhérents pourront éventuellement te renseigner.

— On n'est pas membres.

— Ils s'en moquent. Et puis ils me connaissent déjà. »

Le Club de l'Éléphant tenait ses réunions au-dessus d'une rangée de magasins construite dans les années 20 au sein du faubourg. Le local n'était situé qu'à quelques pâtés de maisons de la mairie, de l'autre côté de la rue. La municipalité le louait à diverses associations. Nous gravâmes une volée de marches en bois pour déboucher sur une salle à haut plafond, style cathédrale, dont la longueur occupait les deux magasins du dessous. Des globes lumineux aux verres opaques, patinés d'un badigeon sinistre, pendaient en ligne au milieu de la pièce. La poussière qui s'élevait du parquet nu et rugueux conférait à l'atmosphère une certaine sécheresse, une sensation d'effritement sur la peau.

Une femme assise à l'entrée devant une table de jeux nous demanda d'émarger, j'imaginai que le registre portait les noms des adhérents déjà sur les lieux. À côté de la date tamponnée en haut de page, on pouvait lire en rouge : *Les magnétomètres et leur rôle dans l'identification des dépôts*. Prévenante, la femme expliqua : « La conférence de ce soir. »

Cinq rangées de chaises pliantes en métal étaient disposées en bout de salle. Certaines étaient occupées, mais il était encore tôt, et le gros du public – une dizaine de personnes environ – était rassemblé par groupes de deux

ou trois pour discuter dans l'entrée. Je reconnus quelques personnes qui avaient participé au pique-nique.

Marla me conduisit jusqu'à une porte derrière les chaises. Elle chuchota : « Chris Reynolds est président. Il connaît un peu tout. On est en avance, tant mieux. Comme ça, on pourra lui parler et s'esquiver avant le début de la réunion.

— Et manquer la conférence ?

— La plupart d'entre elles ne méritent pas vraiment cette appellation. Un type se lève et pérore sur son sujet favori pendant une demi-heure. Un intervenant différent à chaque fois. Tel coin exploré, tel autre, des excursions sur sites dans le pays, les bons emplacements...

— La qualité n'est pas au rendez-vous ?

— Parfois si. Mais quand tu viens souvent, tu entends toujours les mêmes histoires. »

Le haut de la porte en chêne noir était en verre dépoli. Marla frappa et une voix à l'intérieur l'invita à entrer.

L'arrière-salle était exiguë, les murs eux aussi revêtus de chêne sur un mètre. Un vieux bureau en bois qui avait perdu son vernis occupait la majeure partie de l'espace disponible. Chris Reynolds y était attablé, plongé dans un livre de comptes. Son visage était fatigué, usé, le pourtour de ses yeux tavelé. Je n'avais pas reconnu le nom, mais je me souvenais de ces traits. Il possédait un magasin de matériel de prospection en ville appelé Au Chasseur de Pépites. Nous lui avions récemment livré plusieurs plantes. À l'instar de tous ceux qui lisaient la gazette d'Oakridge, il était au courant de la disparition de mon père.

Nous nous saluâmes. Marla et moi prîmes place sur des chaises en face du bureau. Elle lui raconta que je m'intéressais à l'histoire d'Empty Mile. Il parut ravi d'avoir l'opportunité de dissenter sur son domaine de prédilection.

« Empty Mile. Que désirez-vous savoir ?

— Tout ce que vous pourrez me dire. Mon père a acquis un morceau de terrain par là-bas, sur les berges de la Swallow River. J'essaye de comprendre pourquoi.

— Votre présence m’indique que vous pensez à l’or, d’une façon ou d’une autre.

— L’endroit s’y rapporte. Je ne vois rien d’autre. »

Il rit. « On pourrait tenir des propos semblables pour toute la région. La rivière a été exploitée de fond en comble à l’époque de la ruée. Il ne reste pas une paillette, croyez-moi. En tout cas, pas du genre à pouvoir être extraite à la batée. Beaucoup de prospecteurs sont venus ici. Et beaucoup, ça signifie que tout le métal précieux a été trouvé. Même le nom du coin le proclame. Empty Mile. Vide, à sec. Ils sont venus, ils ont vu, et ils ont tout pris. Ils ont accompli un tel travail que tous ceux qui sont passés ensuite l’ont remarqué. Ils ont commencé à appeler cette portion de rivière... » Il arquait un sourcil.

« Empty Mile ?

— Voilà. Et votre père le savait aussi bien que tout le monde au club. L’hypothèse est tentante, mais je ne l’imagine pas acheter une parcelle en espérant y découvrir un filon. Il devait avoir une autre raison.

— L’appellation date de l’époque où ils ont tellement nettoyé la courbe qu’elle est devenue... célèbre ? Ou se pourrait-il qu’ils l’aient juste surnommée ainsi parce qu’il n’y avait pas d’or au départ ?

— La Swallow River a toujours été plutôt fertile jusqu’au niveau d’Oakridge. Il est peu probable qu’Empty Mile ait été stérile. Je connais les environs, les bancs de sable, le lit, le faible courant. *Impossible* qu’il n’y ait jamais eu d’or là-bas. En fait, il existe un compte rendu d’un chercheur qui se plaignait de la propreté de l’endroit. Ses déclarations inclineraient à penser qu’il y avait bien quelque chose à l’origine. »

Il se tortilla sur sa chaise pour ouvrir une armoire de classement derrière lui. Au bout d’une minute à fouiller dans les classeurs remplis à ras bord, il se retourna vers nous, une feuille à la main. La photocopie d’une note manuscrite. Les pliures ressortaient en gris foncé.

« La copie d’une lettre qu’un prospecteur a envoyée à sa femme. Issue du fonds que nous possédons à Berkeley. Il mentionne Empty Mile en toutes lettres. La plus ancienne référence jamais trouvée. »

Il me fit signe de la lire.

L'écriture était hachée, comme si l'auteur n'avait eu que ses genoux où s'appuyer. Aucune fioriture ni tournure poétique. Rien à voir avec le soin apporté au journal de Nathaniel Bletcher. Pourtant, cette missive avait dû être plus précieuse que tout l'or du monde pour la femme qui l'avait tenue entre les mains : des nouvelles de son mari, à des milliers de kilomètres de là. Peut-être la seule preuve qu'il était encore en vie. Je parcourus ses mots tendres, la description de son état de santé, ses espoirs de les voir, lui et elle, réunis avant qu'une nouvelle année s'achève. Je ne pouvais m'empêcher de ressentir la terrible solitude qui avait dû être la sienne, à l'identique de tant d'hommes partis en quête de fortune.

Je trouvai la référence dont m'avait parlé Reynolds au dernier tiers du récit. À peine quelques lignes à la fin d'un bref récapitulatif de sa progression.

Aujourd'hui, j'ai campé dans un endroit si bien nettoyé que les mineurs ont pris l'habitude de le surnommer Empty Mile. Il se murmure que les Chinois ont été les premiers sur les lieux.

La missive était datée du 29 mai 1849. Presque deux mois après le passage de Nathaniel Bletcher.

Son journal constituerait une trouvaille inestimable pour Reynolds. Mais je me refusais à partager cette source avec quiconque avant d'avoir résolu le mystère ou bradé la propriété. Je lui rendis le document.

« Des Chinois ?

— Ils étaient connus à l'époque pour reprendre des filons manifestement épuisés et abandonnés. Ils recyclaient les déchets. Tout ce qui n'avait pas été jeté en fin d'exploitation : terre, graviers, sable, et cetera. Malgré la pauvreté en minerais, ils parvenaient à en tirer un peu d'argent. Comme ils formaient des équipes plus importantes, ils pouvaient tamiser davantage en un temps donné. Mais ils se contentaient d'expédients plutôt que d'espérer un jackpot miraculeux. » Reynolds tapota le courrier. « Ce type sous-entend que si des Chinois sont arrivés à Empty Mile avant tout le monde, ils ont travaillé avec la même rigueur que pour le recyclage. De fait, la rivière sera lessivée plus soigneusement qu'avec n'importe qui.

— Vous croyez que c'est ce qui s'est passé ?

— Les Chinois ou d'autres, peu importe. Les chasseurs d'or sont arrivés trop tard. Ils étaient furieux. » Il regarda sa montre. « Vous savez. Ray m'a lui aussi interrogé sur Empty Mile. Il y a quatre ou cinq mois.

— Il vous a posé quelles questions ?

— La date de la première prospection connue. Il a insisté. On aurait dit qu'il désirait être absolument sûr du moment où les pionniers ont débarqué. Il est venu me voir un soir avec Gareth Rodgers.

— Vraiment ? Avec Gareth ?

— Je sais ce que vous pensez. Une union plutôt singulière. Votre père adhérerait au club depuis des années alors que Gareth était un membre tout récent. Il me semble qu'il nous a rejoints il y a environ six mois. Il s'est montré de temps en temps, et puis on ne l'a plus vu. Il n'a pas dû remettre les pieds ici depuis au moins trois mois. Ray, lui, a continué comme avant, jusqu'à ce que... » Chris parut embarrassé d'évoquer la disparition. Il abrégéa. « Ils avaient l'air de partager la même curiosité vis-à-vis d'Empty Mile. Après tout, la Swallow River est une gloire de la ruée vers l'or pour la ville d'Oakridge.

— Vous leur avez répondu quoi ?

— Je leur ai montré la lettre. » Il consulta de nouveau sa montre et se leva. « L'heure de la réunion. Vous restez ? »

Il était évident que Marla avait envie de partir, et je n'éprouvais pas moi-même un désir ardent de demeurer les fesses sur une chaise inconfortable, à écouter une bande d'excentriques deviser de la meilleure manière de dénicher de l'or. Je prétextai donc d'autres obligations pour nous éclipser. Une pointe de déception se lut sur le visage de Reynolds. Le Club de l'Éléphant manquait peut-être de membres. Il nourrissait sans doute le vague espoir que je m'y inscrive.

Tandis que Marla et moi nous préparions à nous en aller, il ouvrit un tiroir et en sortit un journal protégé par une couverture cartonnée bleue. Après l'avoir feuilleté quelques instants, Reynolds fit un petit bruit lorsqu'il mit le doigt sur le passage recherché.

« J'ignore si cela peut vous aider, mais je me souviens que Ray – et Gareth aussi – ont été particulièrement captivés par une conférence que nous avons donnée à l'époque. Nous réitérons l'expérience la semaine

prochaine, au cas où vous seriez intéressés. “La reconstruction géologique à travers les bouleversements topographiques.” »

Je dus paraître perplexe, car Chris eut un petit sourire.

« Randolph Morris, notre tribun d’un soir, prend le sujet... très au sérieux. Il répète son discours tous les six mois. »

Je ne voyais pas comment une conférence, surtout avec un tel intitulé, pourrait me révéler quoi que ce soit sur Empty Mile, mais ce serait une manière élégante de décliner la proposition d’aujourd’hui. Je promis à Reynolds de venir. La nouvelle sembla le réjouir. Nous nous serrâmes la main.

Marla et moi quittâmes le club à huit heures passées. Le ciel n’était pas encore tout à fait débarrassé de sa teinte laiteuse et phosphorescente. L’atmosphère embaumait de la chaleur résiduelle des briques chauffées sur le bâtiment.

« Tu savais que mon père et Gareth étaient amis ?

— Partager un violon d’Ingres ne signifie pas que vous êtes amis. J’imagine mal Ray fréquenter Gareth.

— Gareth affirme le contraire. Il m’a raconté qu’ils avaient l’habitude d’aller tamiser ensemble. Mon père ne t’en a jamais parlé ?

— Non.

— Et les réunions auxquelles tu t’es rendue ? Tu les as vus ensemble ?

— J’y ai été un ou deux mois l’année dernière. D’après Chris, Gareth n’est inscrit que depuis un semestre.

— Mais tu y as rencontré mon père ?

— Ouais. Et il n’a jamais mentionné Empty Mile. »

Marla vint passer la nuit chez moi. J’avais espéré me changer les idées, mettre Stan au lit et grimper à l’étage avec elle, oublier pour quelques heures Empty Mile, la menace qui pesait sur la maison, et la faillite prochaine de Plantorotops. Mais lorsque nous rentrâmes, Stan était au beau milieu de la cuisine, torse nu, le tronc constellé de papillons. Il écartait les bras et fixait son reflet dans la vitre obscure de la salle à manger. Quand il

nous entendit, il baissa ses bras avec un grognement de soulagement. De toute évidence, il tenait la pose depuis un bon moment.

Il s'était servi de bande adhésive pour coller les insectes sur son thorax, son abdomen et ses bras. J'en comptai seize. Un ou deux d'entre eux bougeaient encore une patte ou une aile aux endroits où le scotch n'avait pas pris, mais la plupart se tenaient immobiles. Les papillons morts avaient souillé la bande la plus large. Sous la lumière crue, les salissures faisaient ressortir la pâleur du corps de Stan. Il avait l'air hébété.

Marla s'assit, se contentant de l'observer. Je décollai un lépidoptère de sa poitrine.

« Il faut les enlever.

— Je rêvais que la vitre était une barrière, la limite du monde. J'essayais de faire traverser l'énergie. J'étais super intelligent, avant.

— Tu l'es toujours.

— Tu sens quelque chose, Johnny ? L'énergie de Plantorotops ?

— Allez, Stan, retire-les. »

Je tendis la main, mais il esquiva.

« Non, Johnny ! Je veux les garder. Je dois peut-être dormir pour que l'énergie arrive.

— Stan, on en a déjà discuté. Ces satanés papillons ne feront aucune différence pour Plantorotops.

— C'est ton avis, mais tu n'as pas toujours raison. »

Il me toisa, les mâchoires crispées pour prévenir le tremblement de ses lèvres. Le silence se prolongea. Je cherchais les mots adéquats. En vain.

« Tu es fatigué. Va te coucher. »

Il acquiesça au bout d'un moment, et sortit de la pièce sans ajouter quoi que ce soit. Il embrassa Marla au passage pour lui souhaiter bonne nuit. Je l'accompagnai à l'étage. Il s'allongea avec prudence sur le dos, un drap léger sur lui, les papillons toujours sur son torse. Il leva les yeux vers moi et dit : « N'aie pas peur, Johnny. Je ne suis pas fou. Je ne pense pas pareil que toi, voilà tout. »

Quand je regagnai ma chambre. Marla était déjà au lit. Je me déshabillai et me pressai contre elle. La couche à une place était un peu juste, mais je

m'en moquais. Je voulais coller mon corps au sien, plonger mon visage dans ses cheveux, et feindre que rien n'existait hormis son parfum, sa chaleur, et la protection douillette des couvertures sur nous. Bien sûr, c'était impossible. Alors, je laissai mes bras autour d'elle et fixai l'obscurité. Je lui racontai la nouvelle entreprise de location de plantes installée en ville, la tentative de Bill Prentice pour nous évincer, et à quel point Stan était affecté par cette histoire.

« D'où les papillons ? »

— Il est persuadé qu'ils le connectent avec un autre monde qui lui envoie de l'énergie.

— Elle serait bienvenue.

— Pour toi et moi.

— Chris Reynolds a éclairé ta lanterne ?

— Je ne sais pas. Je n'arrive pas encore à assembler les pièces du puzzle. Mais mon père était au courant d'un truc que tout le monde ignore. Chris a prétendu qu'Empty Mile a été baptisé ainsi parce qu'on est venu siphonner tout l'or avant que les pionniers débarquent. Quiconque fouillerait Empty Mile parviendrait à cette conclusion. Par contre, mon père a consulté un journal intime datant de la ruée. L'auteur précise que selon lui, au niveau d'Empty Mile, la rivière n'a jamais été sondée. Il est le premier sur les lieux, d'accord ? Avant tout le monde. Et pourtant, il fait chou blanc. Il tamise toute la courbe sans succès. Son journal a été rédigé deux mois avant le courrier de Chris.

— Et alors ? Empty Mile reste Empty Mile.

— Vrai. Sauf qu'à la différence de la croyance générale mon père était convaincu qu'il n'y avait jamais eu d'or là-bas. Empty Mile était stérile, point.

— Il a pourtant acheté ce terrain. Pourquoi ? »

J'aurais voulu lui offrir une grande révélation, une excuse en béton pour qu'elle m'encourage à garder la propriété, mais la stérilité supposée du lieu était davantage un argument en faveur de sa vente que de sa conservation. Je soupirai.

« Pas la moindre idée. »

De la même manière, j'ignorais ce qui unissait Gareth et mon père. Ils s'étaient rendus tous les deux chez Millicent, avaient lu le journal. Chris Reynolds avait remarqué qu'ils entretenaient un certain type de rapport. Gareth lui-même affirmait qu'ils étaient amis.

D'un autre côté, mon père, lorsqu'il s'était saoulé après la mort de Pat, m'avait prévenu de me méfier de lui. Pour couronner le tout, Gareth avait arrêté de participer aux réunions du club depuis trois mois, alors que mon père continuait à y aller. Je commençais à soupçonner un désaccord à un moment donné. Cette hypothèse me paraissait envisageable. Je ne voyais rien chez Gareth qu'un homme tel que mon père puisse admirer ou respecter. Je n'arrivais d'ailleurs pas à me figurer le motif originel de leur association.

Je demeurai longtemps allongé, à tenter d'imaginer des conversations entre eux. Puis je m'inquiétai de nouveau pour Stan. Et sombrai enfin dans le sommeil.

CHAPITRE 21

Le lendemain matin, je me réveillai au comble du désespoir, persuadé que les différentes parties de ma vie étaient sur le point de s'effondrer pour se consumer dans les flammes. Stan allait devenir cinglé, nous irions vivre dans un endroit où nous n'aurions aucune envie d'habiter, Bill Prentice et Jeremy Tripp nous contraindraient à quitter l'entrepôt, et Plantorotops succomberait prématurément.

Stan était déjà installé dans la cuisine quand je descendis. Vêtu de nouveaux habits – jean sombre, polo jaune –, les cheveux bien peignés et passés au Brylcreem, il lisait une bande dessinée devant son bol de céréales. D'après ce que je voyais, il n'avait pas de papillons collés sous son T-shirt. La nuit paraissait avoir dissipé les soucis qui l'accablaient. Il avait l'air sérieux, mais détendu.

« Tu sais pourquoi j'aime les comics, Johnny ? Ils parlent d'une autre manière de vivre. Leur monde n'est pas le nôtre.

— Oakridge ne ressemble pas à Gotham, c'est sûr.

— Les événements qu'ils décrivent ont vraiment lieu, mais ils se déroulent dans une dimension inaccessible. »

La dépression que j'avais éprouvée au réveil franchit un nouveau seuil. Stan termina ses céréales. Un petit coup de klaxon retentit dehors. Mon frère bondit de sa chaise, posa son bol dans l'évier.

« Rosie est arrivée. La salle ouvre tous les week-ends. On va danser.

— J'ai manqué un passage ?

— Johnny, tu es avec Marla. Vous allez faire des trucs ensemble.

— D'accord, mais préviens-moi, la prochaine fois, O.K. ?

— Bien sûr, Johnny. Tu peux venir me récupérer chez Rosie après ? On sera chez elle.

— Ouais, pas de problème. »

Il me fit un clin d'œil, les doigts en forme de pistolet pointés vers moi.

« À la prochaine, camarade. »

Et il partit. J'entendis la Datsun de Rosie s'éloigner quelques secondes plus tard.

Le temps que Marla descende prendre le petit déjeuner, j'avais décidé de rendre une nouvelle visite à Bill Prentice. D'une manière ou d'une autre, je l'obligerais à me dire ce qu'il comptait faire de l'entrepôt. S'il le cédait à Jeremy Tripp, j'arriverais à m'armer de courage, peut-être à dégoter un nouveau local pour notre entreprise. Dans le cas contraire, je pourrais au moins ôter cette possibilité de ma liste de motifs d'inquiétude.

La journée était radieuse. Quelques nuages blancs dans un ciel d'azur, une légère brise en provenance des collines, un air presque frais. Marla et moi ne parlâmes guère durant le trajet jusqu'au chalet de Bill. Après la scène devant le Black Cat, elle répugnait à l'approcher, et il m'avait fallu une demi-heure pour la convaincre de m'accompagner. Elle n'avait pas besoin de se faire de souci car, lorsque nous arrivâmes au domicile de Bill, il n'y avait personne.

Nous nous garâmes, puis sortîmes du véhicule. Aucune voiture en vue. La bâtisse possédait l'aridité d'une maison fantôme. Je frappai à la porte. Pas de réponse. Je réitérai l'opération, à l'écoute du moindre écho prolongé par le vide.

Il était facile de pénétrer dans ce type de construction. Les portes et les vitres étaient branlantes, la serrure installée avec moins de soin qu'en ville. Conscient de l'opportunité, je demeurai sur le seuil. J'avais aperçu Jeremy la dernière fois. La baraque contenait peut-être un indice susceptible d'expliquer pourquoi lui et Bill étaient ensemble. Je retournai prendre un tournevis dans le pick-up.

La lucarne sur le flanc de la maison – celle qui m'avait été si utile précédemment – s'ouvrit sans difficulté après que j'eus soulevé le battant. Je hissai Marla à l'intérieur, puis m'engouffrai à sa suite. Nous restâmes un moment immobiles, attentifs au moindre bruit. Nul molosse ne surgit de sous la table toutes dents dehors, aucun bouseux armé d'un couteau ne débarqua en trombe dans la pièce. Nous nous éloignâmes donc de la fenêtre et commençâmes à explorer les lieux.

Le chalet paraissait douteux, négligé, à la lumière du jour. Je sentais une odeur de nourriture avariée et de vêtements moisiss. L'évier était rempli de

vaisselle sale, de boîtes de conserve vides. Le plan de travail était jonché d'objets qui auraient dû être jetés à la poubelle ou stockés ailleurs.

Nous fouillâmes d'abord la chambre. Elle n'était meublée que d'un lit, d'une lampe sur une table de chevet, et d'une pile de fringues au sommet d'une commode. La petite salle de bains à côté était tout aussi dépouillée : une serviette, un morceau de savon, une brosse à dents, et un nécessaire de rasage. S'il y avait un indice à trouver, il était dans le salon.

Je cherchai en priorité la grande feuille de papier que j'avais entrevue lors de ma dernière visite. Elle était encore dépliée sur la table basse. Je vis qu'il s'agissait bien d'un plan d'architecte, mais il concernait le magasin de jardinage, non un quelconque hôtel.

À l'écoute du moindre véhicule en approche, nous passâmes les vingt minutes suivantes à examiner chaque objet en toute hâte avant de le remettre soigneusement à sa place. Aucune indication sur la façon dont Bill et Jeremy avaient fait connaissance, ni sur les projets de Prentice pour l'entrepôt.

Mais nous mîmes la main sur autre chose.

Une étagère de livres s'élevant à mi-hauteur occupait une bonne partie du mur opposé à la lucarne. Des romans et beaucoup d'ouvrages illustrés sur l'histoire régionale. Bill y avait aussi rangé un petit tas de DVD. Je les passai en revue, sans grand espoir de dénicher quoi que ce soit, mais vers le haut de la pile je tombai sur celui que j'avais vu chez Patricia lorsque Stan et moi attendions Bill et la police en compagnie de la défunte. Un CD orné d'un smiley.

Je le montrai à Marla et lui expliquai que Pat était sûrement en train de le regarder au moment de sa mort. Si le document avait été une liasse de papiers ou un contrat, je n'aurais pas eu de scrupules à le voler pour l'examiner à tête reposée, mais dans le cas présent je ne pouvais me résoudre à subtiliser un article si intime, une chose que Bill avait eu le courage de dissimuler à la police, et qu'il avait emportée avec lui dans son exil volontaire au cœur des montagnes. Marla et moi entreprîmes de le visionner sur la télé posée dans un coin.

La neige grise flotta quelques secondes sur l'écran, puis le disque se mit en lecture. Un plan dévoilant de hautes herbes et une légère déclivité

entourée d'arbres apparut soudain. Marla poussa un gémissement et porta la main à sa bouche.

La scène se prolongea. J'accélérai vingt minutes. Aucun changement à l'exception de la danse de l'herbe dans le vent calme. Tout à coup, trois personnes entrèrent dans le champ. Marla, Bill, et moi. La caméra, sans doute installée dans un arbre, était placée à environ un mètre au-dessus de nous. La verdure occupait la majeure partie de l'écran.

Il y eut ensuite dix minutes d'activité. Marla et moi en train de nous déshabiller. Mon dos pâle, ses jambes en mouvement. Dix minutes pendant lesquelles Bill nous observa.

Le son était activé, mais le vent dans les feuillages masquait la plupart des bruits. Les instructions de Bill étaient à peine audibles, les deux ou trois mots que Marla et moi échangeâmes, étouffés par le souffle dans le micro.

Pas d'oscillation, aucun changement d'angle. Ni panoramique ni zoom. L'appareil était selon moi fixé aux branches et non manipulé par un tiers. De fait, personne n'aurait pu se tenir aussi près de nous sans éveiller l'attention.

Cette vision de moi-même, inconscient d'être filmé, était sinistre. Et aussi étrange, à la manière dont nous sortîmes simplement du champ lorsque nous eûmes terminé. Bill d'abord, avant même que nous nous soyons rhabillés, puis Marla et moi plusieurs minutes après, muets, calmes. J'espérai un moment que la caméra allait pivoter, nous suivre afin de ponctuer notre performance d'un artifice cinématographique, mais l'objectif demeura fixe jusqu'à la fin de l'enregistrement passé en accéléré.

Je remis le disque sur l'étagère, et éteignis le poste. Nous quittâmes le chalet en vitesse. Le retour s'effectua dans un silence uniquement troublé par un soupir : « Bon Dieu... », ou un occasionnel : « Et merde... » Nous étions anéantis.

La cuisine avait emmagasiné la chaleur de l'après-midi. J'ouvris les fenêtres ainsi que la porte de derrière, et nous servis des sodas frais. Nous nous assîmes, le regard plongé dans les vagues reflets vert-jaune du jardin.

Marla prit la parole d'un ton froid, définitif :

« Elle s'est tuée à cause de nous.

— Tu ne te suicides pas parce que tu vois ton mari occupé à mater des gens qui baisent.

— Mais ce film a sans doute été la goutte qui a fait déborder le vase. Si j'avais refusé, elle serait toujours en vie.

— Peut-être pas.

— Je n'aurais pas dû accepter.

— Nous étions deux là-bas. Il n'y avait pas que toi. »

Marla secoua la tête avec tristesse.

« Si. Toi, tu aurais dit oui à n'importe quoi. Je le savais.

— Bon, on a fait une erreur, mais on ignorait qu'on était filmés. Et encore plus que Patricia verrait l'enregistrement. Tu n'as pas le droit de te sentir responsable de sa mort. Si tu veux adresser des reproches à quelqu'un, blâme Bill.

— Tu crois que c'est lui qui a tout manigancé ?

— Qui d'autre ? Il a choisi l'endroit. Rien de plus facile que d'installer une caméra au préalable et de la mettre en route avec une télécommande. Un investissement rentable. Il nous regarde et obtient une vidéo en prime.

— Il l'aurait donnée à Pat ? Il n'en est pas à ce point-là.

— Elle l'a peut-être trouvée par accident.

— Il faudrait être complètement stupide pour laisser traîner un truc pareil. »

Ensuite, la discussion s'apaisa. Je songai à Pat en train de regarder l'enregistrement, allongée sur son lit tandis que son mari se masturbait devant deux personnes vautrées au sol, attendant que l'Halcion et l'alcool fassent leur effet et comblent la distance effrayante qui la séparait de l'homme qu'elle aimait toujours. Je songai aussi à Bill, à la culpabilité écrasante qu'il avait dû ressentir quand il s'était aperçu que sa femme l'avait vu.

Alors, une idée me frappa.

« Bill n'a pas produit la vidéo. Il pense que *nous* l'avons fait.

— Hein ?

— Voilà pourquoi il a déraillé devant le Black Cat. Pas à cause des remords, mais parce qu'il croyait que nous l'avions piégé. Et il est sans doute persuadé que nous avons fourni le disque à Pat.

— Putain, tu plaisantes ? grogna Marla.

— S'il n'a pas filmé, et nous non plus, alors qui était-ce ? »

Marla, inexpressive, ne disait rien.

« Je pencherais pour Gareth, déclarai-je.

— Pourquoi ?

— Il hait Bill depuis l'histoire des cabanes, lorsque celui-ci a prétendu qu'on aménagerait une route jusqu'au lac...

— ... une route qui n'a jamais été construite. Ouais, j'en ai entendu parler.

— Donc, il a un mobile. Pourtant, je n'arrive pas à comprendre comment il a su où mettre la caméra. Et quand la mettre en marche. C'est Bill lui-même qui nous a conduits à cet emplacement. » Marla resta silencieuse un long moment avant d'ajouter :

« Tu sais ce que j'aimerais faire, Johnny ? Ce que j'aimerais vraiment faire ? Oublier tout ce qui s'est passé ce jour-là en forêt. »

Elle se leva et prétendit qu'elle était fatiguée ; elle montait se reposer un peu. Je demeurai quant à moi dans la cuisine, les yeux fixés sur le jardin. Marla avait tellement changé depuis mon retour d'Angleterre. Elle avait vieilli, bien sûr. La solitude et la rudesse de l'existence avaient prélevé leur écot sur sa jeunesse. Mais elle possédait toujours cette étincelle, la conviction que tout n'était pas joué, qu'elle pouvait encore recommencer sa vie. À présent, il ne restait plus rien, sa lassitude était telle qu'elle semblait désormais se moquer des véritables raisons qui avaient poussé son amie au suicide.

Marla et moi nous rendîmes à Empty Mile en fin de journée pour chercher Stan. L'éclat du ciel avait terni, la courbure des herbes brunissait là où le soleil couchant les effleurait.

Stan et Rosie étaient allongés sur le dos au milieu de la prairie, les yeux levés vers les cieux, main dans la main. Stan s'était coiffé d'une couronne

de pâquerettes que Rosie lui avait confectionnée. Je les observai avec Marla à côté du pick-up, réticent à l'idée d'interrompre leur tête-à-tête.

L'après-midi finissant opposait un contraste saisissant à l'enfer promis en ville. Cette terre, ces arbres, les trilles des oiseaux, et la protection du mur rocheux offraient l'illusion d'une fuite possible. Tandis que j'admirais ce paysage transfiguré par la paix, la solution à l'un de nos problèmes m'apparut.

Le cabanon de la propriété possédait trois chambres, un salon-cuisine, de même qu'un réservoir, ainsi que le raccordement aux égouts et à l'électricité. De l'eau, de l'énergie, un abri. Largement assez de place pour nous trois. Cerise sur le gâteau, l'argent du loyer pourrait être réinjecté dans Plantorotops. Ce serait insuffisant pour sauver l'entreprise de la concurrence de Jeremy Tripp, mais le rêve de Stan durerait un peu plus longtemps. J'avais aussi le sentiment que cette installation nous serait bénéfique, à Marla et à moi. Notre relation ne pouvait évoluer au-delà de la réconciliation fragile qu'en habitant de nouveau ensemble.

J'évoquai cette possibilité pendant le trajet retour. Cinq jours plus tard, Stan et moi nous débarrassions du superflu dans un vide-grenier, puis emménagions dans le cabanon. Marla nous rejoindrait la semaine suivante.

CHAPITRE 22

J'occupai Stan du mieux que je pus pendant les premiers jours. Plantorotops nous accaparait durant la journée, et nous passions nos soirées à nettoyer, déballer les affaires, et disposer les meubles. Bien que mutique et renfermé au début, mon frère parut s'adapter à son nouvel environnement au bout de trois jours, une fois que nous eûmes aménagé le cabanon à peu près comme nous l'entendions. Une amélioration à laquelle la proximité de Rosie n'était pas étrangère.

Peu après avoir quitté notre maison de Taylor Street, nous reçûmes d'abord une petite corbeille ornée d'une carte : un cadeau de Rolf Kortekas, l'ancien patron de mon père. Il nous assurait de sa sollicitude en cette « période difficile ». Et ensuite un courrier ordinaire adressé à mon père. Je décachetai l'enveloppe, m'attendant à y trouver une facture quelconque, mais la lettre provenait d'une entreprise à Burton, Minco Inc.

Cher monsieur Richardson,

Les échantillons que vous avez soumis ce 11 mai à notre laboratoire sont toujours en notre possession. Nous vous remercions du règlement effectué en date du 30 mai. Nous en concluons que nos analyses vous ont apporté satisfaction. Veuillez toutefois noter que nous ne conservons pas les échantillons au-delà de quatre-vingt-dix jours. Merci de bien vouloir les récupérer dès qu'il vous sera possible. Le cas échéant, nous serions heureux de vous les renvoyer moyennant un petit supplément.

Cordialement.

Reginald Singh, analyste matériaux.

Minco Inc.

J'ignorais à quels échantillons ce Reginald Singh pouvait faire allusion ou pourquoi mon père s'était adressé à un « analyste matériaux », mais je profitai que nous eûmes fini de tout installer pour répondre. Mon existence

était devenue un tel écheveau que je devais saisir chaque chance d'en démêler au moins une partie. Au matin du quatrième jour, j'appelai donc le numéro inscrit sur l'en-tête, et demandai si je pouvais venir chercher les échantillons pour mon père. Pas de problème, pour peu que je me munisse d'une carte d'identité.

Je reportai la visite d'entretien programmée ce jour-là, et m'arrangeai avec Stan pour qu'il reste travailler à l'entrepôt pendant mon expédition à Burton dans l'après-midi. En attendant, j'entrepris d'essayer de prouver ma théorie selon laquelle Gareth était responsable de l'enregistrement vidéo.

Quand je proposai un pique-nique anticipé dans les bois de Tunney Lake, je m'attendais à ce que Stan refuse : après tout, il avait manqué de se noyer là-bas. À ma grande surprise, il accepta d'un mouvement de tête volontaire ; l'idée lui convenait.

Le lac n'était pas encore totalement sorti de l'ombre au moment où nous arrivâmes. Au-delà de la plage, l'eau était noire, plate, à l'image d'un voile jeté sur un secret. Nous marchions sur le sable, et Stan s'appliquait à me maintenir entre lui et les flots. Cependant, lorsque nous atteignîmes l'endroit où on l'en avait extirpé et où il était revenu à la vie, il s'approcha de la rive, s'arrêta, et contempla le lac, la colline, les arbres.

« C'est bizarre, Johnny. J'ai senti tellement... d'espace autour de moi quand je me suis réveillé, et après. Maintenant, je ne vois que ce qui est devant moi.

— Comme tout le monde, Stan. Comme moi.

— Je sais, Johnny. »

Son désarroi était si palpable que le pieu géant de la culpabilité sur lequel je semblais empalé à jamais s'enfonça un peu plus en moi. Je lui avais clairement expliqué que son histoire d'énergie, cette force impalpable, invisible, n'étaient qu'un ramassis d'inepties. J'imagine qu'une part de moi-même espérait qu'il adopte une vision plus pragmatique du monde. Mais au lieu de le guider vers un semblant de normalité, mon étroitesse d'esprit le spoliait d'un certain enchantement face à la vie.

« Tu es déjà retourné nager ?

— Non. »

Il baissa la tête et nous nous dirigeâmes vers les arbres.

L'obscurité régnait. Les sous-bois, plus denses, plus sombres, étaient tapissés de rosée. Si j'étais venu ici plus tôt avec Stan, avant Plantorotops et Jeremy Tripp, avant de perdre mon père et la maison, je savais qu'il serait allé piétiner les massifs de fougères humides, qu'il se serait plongé dans les fourrés avec la promptitude d'un explorateur. Aujourd'hui, il m'accompagnait l'air maussade, discutait de manière assez raisonnable. Son exubérance naturelle avait disparu.

Je me souvenais relativement bien du chemin. Nous dénichâmes le rocher peint en rouge au bout de quelques minutes. Puis le renfoncement où, deux mois auparavant, j'avais baisé Marla devant un autre homme, tandis qu'une caméra toute proche s'allumait en silence pour enregistrer nos faits et gestes.

Stan fit un petit bruit de contentement quand nous contournâmes le rocher et descendîmes dans le trou caché derrière. Après tant de sérieux, il était réconfortant de constater qu'il lui restait suffisamment de ressources pour s'émerveiller de découvrir un endroit secret. Il se planta au milieu de la dépression. Je le laissai déballer notre repas, et nous partîmes en quête de la preuve qu'il me fallait.

Il fut aisé de deviner où la caméra avait été installée. La position dans laquelle nous nous étions allongés Marla et moi ce jour-là était claire dans mon esprit. Je comparai ce souvenir aux images que nous avions vues sur la télé de Bill, au chalet, puis jetai mon dévolu sur un groupe d'arbres à l'extrémité de l'écran de végétation en surplomb. À deux ou trois mètres de hauteur, je distinguai les troncs à travers les branches déplumées, et trouvai ce que je cherchais presque immédiatement.

Une équerre métallique était vissée à l'écorce juste sous les premiers rameaux. La partie horizontale, d'une dizaine de centimètres, était pourvue de trois orifices. Les trois autres, sur la section verticale, portaient des vis qui semblaient avoir été clouées. De l'adhésif marron collait encore à l'équerre. On pouvait raisonnablement supposer qu'il avait servi à maintenir la caméra sur son support.

J'allai fouiller le sac à dos d'où Stan avait extrait notre repas, et revins avec un couteau suisse de l'armée, élément de notre matériel de pique-nique. Je luttai cinq minutes avec les vis malmenées jusqu'à libérer l'équerre. Stan me regardait faire. Je lui expliquai que j'ignorais la raison de la présence du support, mais qu'il abîmait l'arbre. Je désirais simplement

l'en débarrasser. Comme l'objet n'avait aucune signification pour lui, il perdit vite intérêt à la manœuvre.

Je tournai la tige de métal entre mes mains. Elle ne m'apprit pas grand-chose. De l'acier aux arêtes limées. Les perforations passées à la fraise. Une belle pièce, finition soignée, mais rien de plus qu'une équerre. Je la fourrai dans la poche de ma veste, et allai m'asseoir avec Stan. Nous mangeâmes des sandwiches au beurre de cacahuète et des chips, racontâmes quelques blagues, et évoquâmes un peu mon père.

Nous ressortîmes ensuite à la lumière du soleil, en direction du lac. J'avais achevé ma mission, et projetais de faire un crochet par Burton, jusqu'au laboratoire d'analyses, avant la fin de la journée. Tandis que nous approchions du pick-up sur le parking à côté des cabanes, la porte du bungalow s'ouvrit, et Gareth trotta jusqu'à nous.

« Mon pote. Salut, Stan. J'ai aperçu ta voiture, mais je ne savais pas où tu étais. Entre, je t'offre une bière. Et un Coca pour toi, frérot. »

Il fit un clin d'œil à Stan, le doigt pointé en forme de pistolet.

« On a des trucs à faire à Burton.

— Connerie. Venez à l'intérieur. Dix minutes. Il faut qu'on se voie, mec.

— Je dois vraiment...

— J'ai pas tenu parole, pour Marla ? J'y mets du mien, je t'assure. Allez, on va s'asseoir, parler, et après tu iras à Burton. »

Stan me tira par la manche.

« J'ai soif, Johnny. Je veux un Coca. »

Impossible, dès lors, de refuser sans déclencher un drame. Nous entrâmes tous les trois dans le bungalow. D'abord le bureau, puis le salon à l'arrière du bâtiment. Gareth prit un Coca et deux bières dans le frigo. Lorsqu'il tendit sa boisson à mon frère, il désigna la porte de derrière.

« Papa bosse au hangar, Stan. Va voir, si tu as envie.

— Cool », s'exclama ce dernier avant de sortir.

Gareth et moi prîmes place sur le canapé miteux. La pièce était peu éclairée. La lumière flamboyait dans l'encadrement de la porte. J'observai la partie visible du jardin, et le hangar plus loin, grand ouvert. Le père de

Gareth, sur sa chaise roulante, s'affairait sur une machine qui poussait des sifflements aigus. Stan jacassait à ses côtés.

Gareth engloutit sa bière, puis rota.

« J'ai viré les putes.

— Ah ouais ?

— Ouais. Le bruit court que le conseil municipal envisage à nouveau d'aménager l'accès. Des prostituées dans le coin feraient mauvais effet. Mec, si la route se construit... »

Gareth secoua la tête, rêveur.

Je ne pus m'empêcher de gâcher sa bonne humeur.

« Comment se porte Vivian ?

— Connasse. Elle bosse pour ce trou du cul, baise avec lui... Elle a rompu. Fini, les virées sur les Flancs, les visites dans la belle maison. Ce bon vieux Gareth n'a plus assez de répondant. »

Je pouvais voir qu'il était parti pour s'épancher. Je le coupai dans son élan :

« Marla m'a emmené à une réunion de l'Éléphant. »

Gareth parut interloqué un bref instant. Il cilla.

« Vraiment ?

— Tu connais, non ?

— Tu le sais bien, Johnny. Je t'ai raconté que j'y allais avec ton père. Tu essayes de m'embobiner ?

— Un type, là-bas, a prétendu que vous partagiez la même passion, toi et mon père.

— À quoi sert le club, sinon ? Mais je n'y vais plus depuis plusieurs mois.

— Vous vous attachiez à un domaine particulier ?

— Les centres d'intérêt sont multiples, mon petit Johnny. Très très nombreux. » Il soutint mon regard un long moment, puis son visage s'éclaira comme s'il venait de se souvenir d'une information capitale. « Ah, au fait, j'ai parlé à la banque. Étant donné la valeur de ce trou, je ne pourrais pas t'acheter la totalité de la propriété, mais je peux monter jusqu'à

la moitié. À l'aise. Tous tes problèmes seraient résolus, non ? Pas besoin de te séparer de l'intégralité du lot, mais tu obtiens de quoi voir venir.

— Je te le répète : je ne vends pas. En plus, j'habite sur place, maintenant.

— À Empty Mile ? Sans déconner ?

— La banque a repris la maison.

— Tu vas faire quoi du terrain ?

— C'est-à-dire ?

— Tu vas en faire quoi ? »

Gareth s'était penché en avant, si bien que la mousse de la bière tombait entre ses pieds. Je désignai la flaque et il posa la bouteille dedans. Les mains pressées l'une contre l'autre, il prit une grande inspiration.

« Promets-moi que, si tu te débarrasses d'une partie des terres, tu viendras me voir en premier. »

Je fis mine de me lever, mais il m'attrapa le bras.

« Hé, je dois te paraître stupide, hein ? Excuse-moi. L'idée m'emballe tellement. »

Il relâcha sa prise. J'appelai Stan par la porte.

Gareth nous dit au revoir, mais ne nous raccompagna pas sur le parking.

Nous redescendîmes la piste sans incident, puis je pris la boucle pour emmener Stan à l'entrepôt. Sa visite au hangar l'avait enchanté. Je l'interrogeai sur ses activités avec David.

« Il travaille comme un chef. Il m'a autorisé à percer un trou. Tiens, regarde, il m'a laissé ça. »

Il fouilla dans sa veste, et extirpa le fruit de son labeur afin que je puisse l'admirer. Je me garai immédiatement sur le bas-côté, au comble de l'excitation.

« Fais voir. »

Une équerre en acier, trois trous sur chaque branche. J'avais posé celle que j'avais trouvée ce matin dans la boîte à gants. Je l'en sortis, et comparai avec la pièce de Stan. À l'exception de l'orifice excentré pratiqué par mon frère, les deux exemplaires étaient en tout point identiques.

« Oh là là, Johnny. Ce sont les mêmes. Pourquoi David en a mis une sur l'arbre ? »

— Peut-être un test. Je peux garder un peu la tienne ? »

Je déposai Stan au passage, puis continuai vers Burton. La journée était idéale pour conduire, mais je ne prêtai guère attention au paysage, trop occupé à penser aux équerres.

Minco était situé dans un bâtiment strictement fonctionnel, style années 60 : arêtes effilées, murs blancs sans fioriture, fenêtres se résumant à de simples plaques de verre incrustées dedans. Le linoléum gris de la réception était rayé par les traces de chaussures, enfoncé aux endroits où l'on avait laissé trop longtemps des objets trop lourds. Le comptoir du fond précédait un quai de chargement muni d'un grand volet roulant. Je distinguai une porte en bois sur le côté. L'accueil était désert. Les lieux semblaient abandonnés. On aurait dit que j'arrivais au milieu d'un exercice incendie. Une plaque de contreplaqué voisinait avec un bouton d'appel sur le comptoir. Elle indiquait aux clients de sonner. J'appuyai sur le poussoir. Un faible bourdonnement me parvint au-delà de la cloison. Une minute plus tard, une femme obèse, au visage surmonté d'une énorme paire de lunettes, entra et se dandina le long du comptoir. Je lui expliquai que je venais récupérer des échantillons analysés par Reginald Singh. Elle inscrivit mon nom au crayon sur un petit bloc-notes, puis repartit.

Au bout d'un moment, un Fidjien svelte, vêtu d'une blouse blanche de laborantin, fit son apparition. Les inflexions de sa voix suggéraient qu'il s'était échiné à supprimer son accent. Reginald Singh déposa une petite fiole en plastique devant moi. Elle contenait une pelure de métal doré pliée en demi-cercle pour rentrer dans le tube.

« John Richardson ? »

J'acquiesçai et lui présentai mon permis de conduire.

« Ah, bien. Nous allons régler les derniers détails. Veuillez signer ici. »

Il ouvrit un classeur qu'il avait calé sous son bras, puis me désigna un formulaire. Je m'exécutai. Il poussa la fiole vers moi, sourire aux lèvres.

« Petit, mais costaud.

— C'est quoi ? »

Reginald parut désarçonné.

« L'échantillon, précisai-je. C'est quoi ?

— Vous n'avez pas lu le rapport d'analyse ?

— C'est une longue histoire. Mon père a disparu il y a plusieurs mois. J'essaye de régler les affaires en cours. Vous pouvez contacter la police d'Oakridge, s'il vous faut une confirmation. »

Reginald refusa avec douceur.

« Oh, non, non. Vous avez une pièce d'identité. De l'or neuf-trente.

— Pardon ? »

Il tapota le récipient du bout du doigt.

« On nous a donné un précipité : un mélange de sable noir et d'or fin que la plupart des mineurs peuvent tamiser. Nous devions évaluer l'aloï du minerai. Il existe plusieurs façons de s'y prendre – sonde ionique, spectromètre à fluorescence – mais la coupellation est simple, adaptée aux petits échantillons, et plus abordable pour un prospecteur amateur. Et elle est aussi fiable que les autres méthodes. Nous avons procédé à ce type de filtrage pour votre père. L'échantillon titre à neuf-trente.

— Ce qui veut dire ?

— L'or est toujours mélangé à une certaine quantité d'argent ou d'autres métaux. La qualité s'évalue sur une échelle graduée de zéro à mille. Après avoir séparé le sable du métal, nous avons déterminé un ratio de neuf cents et trente pans de mille. Un taux habituel pour les gisements californiens. »

Je fis jouer la fiole à la lumière.

« Donc, il y a aussi de l'argent là-dedans ?

— Non. Cette lamelle est pure. Une fois la coupellation effectuée, on dissout l'argent dans une solution d'acide nitrique à cinquante pour cent. L'échantillon est pesé avant et après. On obtient ainsi la proportion de métaux non aurifères. Vous voulez d'autres renseignements ?

— Eh bien, je me demandais si vous vous souveniez d'un détail particulier à propos de la visite de mon père.

— Quel détail ?

— Je ne sais pas. A-t-il fourni des précisions sur l'échantillon ? Où il l'avait trouvé ? Une phrase qui aurait éveillé votre attention ?

— Oh, je n'ai pas rencontré votre père. Je me suis contenté de l'analyse. Un de mes collègues l'a accueilli. Je peux aller le chercher, si vous le désirez. »

J'acceptai. Reginald Singh retourna à l'arrière du bâtiment. Un employé plus jeune, dont la chevelure blonde n'avait pas dû être lavée depuis un bon bout de temps, arriva une minute plus tard. Avant que j'aie ouvert la bouche, il déposa un gros sac plastique rempli de sable et de graviers sur le comptoir.

« Ceci vous appartient aussi. J'ai été absent un moment, et quand votre père... ? » Il haussa les sourcils. Je l'incitai à continuer. « Quand votre père est venu, il avait l'échantillon qui vous a été rendu, et ceci. » Il désigna le sac. « Il voulait en faire analyser le contenu, peut-être pour voir combien il y avait d'or à l'intérieur. J'ai pris la commande par erreur. Nous ne travaillons que sur du matériau affiné. Je plaide coupable, désolé.

— Vous vous rappelez s'il a indiqué la provenance de la marchandise ?

— En général, les prospecteurs tiennent leur langue. Vous dénicher de l'or, vous ne parlez à personne de l'endroit où vous l'avez découvert. Alors non, il n'a rien dit. Malgré tout, ces graviers me semblent provenir d'une rivière.

— A-t-il évoqué un autre sujet... n'importe lequel ?

— Je me souviens qu'il était accompagné d'un autre gars. À peu près de votre âge. Ça m'a marqué parce que le type est revenu une semaine ou deux après. Il voulait récupérer les échantillons et consulter le rapport. Mais la requête était au nom de votre père. On n'allait sûrement pas lui confier les résultats. Il était plutôt furax. »

J'affichai la photo de Gareth sur mon portable.

« Cet homme ?

— Oui. »

Une fois dans le pick-up, je glissai la fiole dans ma poche, et jetai le sac de graviers sur le siège passager. Je fus de retour à Oakridge en fin d'après-midi. Quand Stan vit le sac, les questions se bousculèrent. Je lui montrai la lamelle et, pendant le reste du trajet, parlai des échantillons tout en essayant

de modérer son enthousiasme à la perspective que mon père ait trouvé un gisement.

Nous allions passer la nuit chez Marla, afin de manger et de l'aider à finir de préparer ses affaires, mais j'avais envie auparavant de faire un détour par l'agence immobilière pour les remercier du cadeau. Le sac ne quitta pas les genoux de Stan de tout le voyage. À un moment, il bougea légèrement et défroissa le plastique pour en dévoiler le contenu. Je l'entendis glousser de surprise. Lorsque je me tournai vers lui, il pointait le doigt sur de minuscules pétales rose pâle mélangés au sable.

À l'instar de la plupart des commerces installés dans la Vieille Ville, l'agence était située dans un édifice en bois à un étage reconverti ; probablement une ancienne demeure, ou un magasin du dix-neuvième siècle. On y avait aménagé une grande vitrine où s'alignaient les photos des différentes propriétés en vente sur Oakridge. Je connaissais assez le patron, Rolf Kortekas, pour passer le saluer. Ce Hollandais avait débarqué tout gosse aux États-Unis : un immigrant, comme mon père. Mais au contraire de celui-ci, il avait atteint un niveau de réussite financière très honorable. Je laissai Stan dans la voiture et entrai.

Rolf était seul au bureau cet après-midi. Il se leva dès qu'il me vit, les bras écartés. « Johnny, mon Dieu. Que puis-je faire ? Tu as besoin de quelque chose ? Assieds-toi, vas-y. »

Je lui expliquai que j'étais juste venu le remercier pour la corbeille. La discussion s'engagea sur mon père et sa disparition. J'interrogeai Rolf sur les raisons qui auraient pu le pousser à acquérir Empty Mile.

« Je crois que ton père était un bon gars. Pourtant, je ne peux pas affirmer qu'il m'était familier après toutes ces années. Je sais qu'il avait acheté ce terrain, mais j'ignore pourquoi. Ton père se confiait rarement. »

Le bureau était conçu pour imiter ces vieilles enseignes début de siècle. Les cloisons en planches étaient peintes couleur bouc. On y avait accroché d'antiques documents fonciers. La pièce dégageait une nostalgie rassurante, et pendant un moment, je me perdis dans la contemplation de ce décor, me demandant si Rolf pouvait m'apprendre quoi que ce soit d'autre.

Je fixai un ensemble de trois illustrations sur le mur derrière lui, puis réalisai soudain ce qu'elles représentaient. Des photos aériennes en noir et

blanc. Différentes parcelles d'un paysage, mais à échelle identique, dans les tons gris similaires au cliché que mon père avait été si fier de nous montrer. Rolf remarqua mon étonnement.

« Office national des Forêts. Ils avaient projeté de cataloguer une partie du territoire vu du ciel. Pour décider si le gouvernement devait garder certaines portions, et s'ils pouvaient se débarrasser de celles qui ne présentaient pas d'intérêt environnemental. Un de leurs géomètres a résidé ici, à Oakridge, pendant un moment. Nous l'avons un peu aidé à clarifier les aspects topographiques de la région. Il nous a donné ces tirages en échange.

— Quand était-ce ?

— Avril. Ton père était fasciné par ces images. Je crois même qu'il est allé voir l'expert pour lui en parler.

— Il habite toujours à Oakridge ?

— Non, il voyage pas mal. Il me semble qu'il passe parfois à Burton. J'ai sa carte, si tu veux. »

Rolf fourragea dans un tiroir et me passa la carte professionnelle d'un dénommé Howard Webb. Je me levai. Rolf m'imita. Il se pencha pour me serrer la main au-dessus de son bureau et m'assura de son aide en cas de besoin.

Une dernière question me vint à l'esprit sur le seuil de l'agence.

« Vous savez qui était le comptable de mon père ? »

Rolf eut un rire affable :

« Ne te vexe pas, mais ton père n'était pas très doué pour les finances. S'il fallait un comptable à quelqu'un, c'était bien lui. Et il n'en avait pas. Du moins à ma connaissance. Quand tu travailles avec quelqu'un, ce genre de détail ne t'échappe pas. Il n'avait aucun comptable. »

CHAPITRE 23

La benne à ordures en face de chez Marla était à moitié pleine des affaires dont elle se débarrassait. À l'intérieur, la maison avait pris un air de désolation. Les meubles qu'elle comptait mettre en vente s'empilaient dans le salon, la chambre autrefois utilisée par mon père et Pat était désormais remplie d'objets qu'elle voulait garder. Des cartons ouverts à différents stades de remplissage étaient dispersés çà et là. Tout semblait triste, trop net, expurgé du confort caractéristique de son foyer depuis une décennie.

Pendant que Stan regardait des dessins animés de superhéros sur la télévision encore branchée, Marla et moi étions assis dans le jardin, une bière à la main sous les derniers rayons du soleil.

Je lui racontai les visites à Burton et au lac, lui montrai les équerres : celle sur l'arbre, et celle de l'atelier de David. Elle en prit une dans chaque main, les examina d'un regard terne, sa tête s'affaissa comme si le métal drainait toute son énergie. Je lui expliquai ce qu'à mon avis elles signifiaient.

« Tu ne peux pas acheter ce genre d'article n'importe où. Le père de Gareth est le seul à les fabriquer. Gareth a dû en voler une, la clouer à l'arbre, et y fixer la caméra avant notre arrivée. Il l'a sans doute mise en marche en partant. Il y a deux heures d'autonomie. Mais je n'arrive toujours pas à comprendre comment il a su où nous allions. Est-ce que Bill lui aurait fait des confidences ? L'idée de l'emplacement venait de lui, après tout. »

Marla demeurait coite. J'étais tellement préoccupé par mes propres questions que je le remarquais à peine.

« Cette hypothèse est inconcevable. Ils ne se parlent plus, et Bill ne lui communiquerait jamais une information aussi sensible. Ce qui nous ramène à Gareth et à la façon dont il a placé la caméra. »

Je grognai, me passai les mains sur la figure.

« Gareth a filmé, obligé, mais comment ? Comment diable savait-il où mettre l'appareil ? »

Marla releva enfin le visage. Je vis les larmes sur ses joues. Elle parla d'une voix très douce, presque inaudible :

« Gareth était au courant parce que c'est lui qui a suggéré l'endroit. Il m'a dit d'emmener Bill là-bas.

— Tu débloques ? Bill nous y a conduits. »

Marla secoua la tête.

« J'ai menacé Bill de tout annuler si nous n'allions pas derrière le rocher. Il connaissait le chemin car au début où je tapinais, avant Gareth et le reste, nous nous y étions rendus. Ensemble... J'ai simplement donné l'impression que la décision venait de lui.

— Tu as baisé avec Bill Prentice ? »

Marla se leva d'un bond et s'éloigna pour vomir, penchée en avant. Elle ne bougea pas pendant un moment, puis se racla la gorge, s'essuya la bouche, et se redressa. « C'était il y a longtemps. Tu connais mon passé. Ne sois pas salaud, s'il te plait. »

Ses mains tremblaient. Ses sanglots, interrompus par son renvoi, reprirent. Je respirai à fond, essayai de chasser l'image de Bill allongé sur Marla. Les implications de sa révélation me frappèrent soudain.

« Gareth a choisi le lieu ? Toute cette histoire n'était qu'un piège ?

— J'ignorais, pour la caméra. Je te jure, Johnny !

— Eh bien c'est quoi ce bordel, alors ? »

Elle inspira pour tenter de se calmer.

« Quand je me prostituais à Burton, j'ai été avec Bill deux fois. Ici même, et au lac. Point. Je ne voulais pas coucher avec quelqu'un du coin, alors j'ai arrêté. Beaucoup plus tard, lorsque j'ai obtenu mon poste à la mairie, Gareth était mon souteneur à Oakridge. Je lui ai parlé de Bill. Sans raison particulière, dans la conversation, mais du coup, il était au courant de notre relation. Et un jour, peu après ton retour, il m'a ordonné d'inciter Bill à nous regarder baiser toi et moi. L'opération devait se dérouler là-bas, au lac, et je devais le prévenir à l'avance du moment où nous le ferions. J'avais interdiction d'évoquer son nom devant Bill. Je ne savais pas pourquoi. D'accord, sa magouille était sacrément tordue, mais elle n'était qu'un épisode parmi d'autres de sa folie. Je ne pouvais rien y faire. À l'époque, tu ignorais mes antécédents, et Gareth m'a fait chanter. Il t'aurait tout raconté

si j'avais désobéi. J'avais tellement peur que tu apprennes. J'étais persuadée que tu me quitterais, et cette pensée m'était insupportable. Je ne pouvais pas te perdre une seconde fois. Alors, j'ai cédé sans poser de question. Mais je te promets, je te promets sur ma vie que l'idée d'être filmée ne m'a jamais traversé l'esprit.

— Comment tu peux convaincre un homme d'assister à tes ébats ?

— La tâche n'était pas bien compliquée. Tu le connais. Je ne l'ai jamais rencontré au bureau parce qu'on travaille dans deux bâtiments séparés, mais il n'y avait rien de plus facile que de prétendre venir chercher un dossier. Il m'a reconnue tout de suite. Il a commencé à me proposer de l'argent pour coucher. J'ai prétendu avoir abandonné mes activités dans ce domaine. Par contre, s'il voulait juste admirer le spectacle, je pouvais m'arranger. Il a sauté sur l'occasion. Et j'ai... J'ai fait semblant de tomber sur lui par hasard afin que tu ne devines rien.

— En admettant que Gareth ait voulu le compromettre, pourquoi il ne t'a pas simplement demandé de le baiser ?

— Parce qu'il est cinglé. Et, quels que soient ses projets, il était ravi que tu sois impliqué. Il nous déteste autant l'un que l'autre.

— J'aurais pu refuser.

— Alors, il ne se serait rien passé. Mais je savais que tu accepterais, et Gareth aussi. Je suis tellement désolée, Johnny. Ça me crève le cœur. »

Marla ne pleurait plus, mais ses traits étaient bouffis, elle paraissait fatiguée, accablée par une tristesse insondable. Elle se tenait devant moi à l'image d'un condamné au seuil de l'exécution.

Je suppose que j'aurais dû la haïr de m'avoir entraîné dans une galère aussi sordide. Pourtant, ce n'était pas le cas. J'étais en colère d'être le dindon de la farce, en colère contre Gareth, qui lui avait forcé la main, mais pas contre elle. Comment aurais-je pu ? Ainsi qu'elle l'avait précisé, j'étais au courant de son passé, et j'avais ma part de responsabilité dans le tournant qu'avait pris sa vie. Même si je n'avais éprouvé aucune culpabilité, il m'aurait été impossible de la maudire dans la position où elle se trouvait. Son besoin d'être avec moi, l'absolue nécessité d'entretenir une relation se lisaient trop bien sur son visage.

Alors, au lieu de crier, de l'accuser, je l'enlaçai dans le soleil déclinant de l'après-midi, au milieu du petit jardin de cette maison qu'elle affectionnait tant et qu'elle était sur le point de perdre. Je tentai d'une certaine manière d'absorber les dégâts que mon égoïsme avait causés huit ans auparavant.

Plus tard, nous nous rassîmes pour finir notre bière, et évoquâmes à nouveau Gareth et sa vidéo.

« Donc, la question est pourquoi ? Pourquoi a-t-il manigancé tout ceci ? »

Marla haussa les épaules.

« Ce ne peut pas être lié à nous. Qu'avons-nous à perdre ? Aucune réputation à préserver. Nous n'avons jamais vraiment lésé quiconque. Je sais néanmoins que le torchon brûlait entre Pat et Gareth.

— J'ignorais qu'ils se connaissaient.

— Elle avait un chien, un gros labrador qu'elle emmenait partout. Toujours en liberté, un peu vieux, un peu stupide. Elle adorait cet animal. Il y a environ un an, Gareth promenait son père dans la Vieille Ville et le cabot a commencé à aboyer après la chaise roulante. Le vieux a eu une sacrée frousse. Monumentale erreur, parce qu'un ou deux jours après Gareth l'a écrasé avec sa Jeep. Il a prétendu qu'il s'agissait d'un accident, bien sûr, mais... » Elle eut un nouveau haussement d'épaules. « Pat était convaincue qu'il l'avait fait exprès. Elle lui en voulait.

— Un an ? Un délai plutôt long pour Gareth. En plus, il n'en tire aucun bénéfice matériel. Et si la vidéo était destinée à un chantage qui aurait mal tourné ? Gareth a peut-être voulu pousser Bill à soutenir le projet routier auprès du conseil municipal.

— Je ne crois pas que Bill ait un tel pouvoir. C'est la Commission de l'Aménagement du Territoire qui valide ce genre de travaux.

— Il en fait partie.

— Il la préside, oui, mais elle comprend six autres membres.

— Il est sûrement en position de les influencer plus ou moins.

— Possible. »

Marla semblait dubitative.

« Quoi qu'il en soit, Gareth a une idée derrière la tête. Une idée qui dépasse Bill ou Pat. Je reviens sans cesse aux rapports qu'il avait avec mon père. Prends le Club de l'Éléphant, par exemple. La première chose dont s'est souvenu Chris Reynolds est qu'ils étaient tous les deux intéressés par l'histoire d'Empty Mile. Pourtant, Gareth n'en a jamais soufflé mot, et ce n'est pas faute de lui avoir tendu la perche aujourd'hui. L'échantillon, maintenant. Mettons qu'ils aient déniché de l'or quelque part, assez pour faire expertiser leur récolte. Tu ne crois pas qu'il en aurait parlé depuis ? Sans compter qu'il n'arrête pas de me relancer pour acquérir le terrain. »

Nous demeurâmes encore un peu dans le jardin, puis rentrâmes à l'intérieur. J'éloignai Stan de l'écran à l'heure du dîner.

Nous passâmes le reste de la soirée à traîner des meubles, emballer des objets dans du papier journal, et fermer des cartons. Marla jetait beaucoup de trucs, et à la nuit tombée j'effectuai plusieurs allers-retours jusqu'à la benne, les bras chargés de sacs plastique noirs remplis de babioles et de paperasse.

Le container était haut. Je devais hisser les sacs pour les jeter à l'intérieur. À un moment, je manquai mon coup, et le plastique s'accrocha à l'arête de la poubelle. Le sac se déchira. Une avalanche de papiers se dispersa sur la pelouse au bord de la chaussée. J'étais exténué. J'envisageai un instant de tourner les talons et de tout laisser en plan, mais la paperasse irait valser sur la route au moindre souffle de vent. Alors je m'accroupis et commençai à rassembler les vieilles brochures éparses, les magazines, les factures et autres relevés de compte pour les enfourner dans les vestiges du sac. À mi-chemin de l'opération, je vis un coin de photo dépasser d'un ancien mode d'emploi informatique.

Vaguement curieux de voir le genre de clichés dont Marla souhaitait se débarrasser, je pris l'image afin d'y jeter un coup d'œil. Ma curiosité devint beaucoup moins vague quand j'en distinguai le contenu : Marla, devant des montagnes russes en bois, à côté d'une pancarte indiquant *San Diego*. Un polaroïd de vacances format standard. Rien de remarquable, excepté qu'il s'agissait de la réplique exacte de l'instantané trouvé dans la malle de mon père. Sur ce cliché, Marla le remplaçait, mais l'endroit, le cadrage étaient analogues en tout point. D'après mon souvenir, même la lumière et la couleur du ciel en arrière-fond correspondaient.

Marla y paraissait plus jeune de quelques années. Elle riait comme si le photographe venait juste de faire une plaisanterie.

J'aurais pu croire à une coïncidence. Que par un tour hallucinant du destin ils se soient tous les deux rendus à San Diego à une époque différente, qu'ils aient posé à un emplacement identique. Cependant, je savais qu'il n'en était rien. Le hasard n'existait pas. Les photos étaient trop semblables.

Alors quoi ? Des vacances ensemble. Mon père avait peut-être été invité à une convention immobilière quelconque, il avait emmené Marla en remerciement de son aide pour Stan. Concernant quelqu'un d'autre que lui, j'aurais été convaincu d'une liaison, d'un week-end coquin loin des regards indiscrets d'Oakridge. Mais pas mon père. Impensable.

Néanmoins, plus j'observais cette image à la lueur du porche derrière moi, plus je sentais la cadence froide de la suspicion s'insinuer dans les couloirs obscurs et profonds de ma conscience. Pour quelle raison ni mon père ni Marla n'avaient-ils jamais évoqué cette excursion à mille lieues d'Oakridge ? Un tel événement aurait dû surgir dans la conversation tôt ou tard. À moins qu'il fallût le cacher.

Je pouvais toujours questionner Marla, bien sûr. Mais que ferais-je s'il s'était vraiment passé quelque chose à cette époque, durant mon absence ? Je réalisai qu'en pareil cas je ne voulais rien savoir. Je refusais d'endosser le rôle de la mère jalouse, je n'étais pas équipé pour. De plus, elle se sentait déjà affreusement mal d'avoir contribué à l'organisation de nos ébats champêtres avec Bill. Je craignais que la divulgation d'une relation avec mon père ne l'achève.

Je pliai la photo et la glissai dans mon portefeuille. Ensuite, je ramassai le reste des papiers. Cette nuit-là, Marla se lova contre mon dos, les bras serrés autour de ma poitrine. On aurait dit qu'elle ne supportait pas d'être séparée de moi ne serait-ce que d'un centimètre.

Le lendemain, avant d'aller au travail, Stan et moi nous rendîmes à Empty Mile. Je désirais comparer le contenu du sac fourni par l'analyste avec la terre des trous creusés par mon père et Gareth en prévision de la soi-disant clôture.

Nous fîmes halte au cabanon pour récupérer une pelle puis descendîmes vers la forêt jusqu'à une des excavations. Stan se planta devant, les sourcils

froncés :

« Du travail soigné. Trop étroit pour une pelle.

— Ils se sont servis d'une foreuse. »

Mon frère se pencha pour examiner l'intérieur.

« Il n'y a pas d'eau. »

Il s'allongea et plongea le bras dedans.

« J'arrive tout juste à toucher le fond. »

Il ramena plusieurs poignées de terre qu'il empila à côté du trou : un mélange lâche de sable et de graviers. J'ouvris le sac du labo, pris à mon tour une poignée et la déposai à côté du tas de Stan. Aucune différence notable.

Stan me tira par la manche au moment où je refermais le plastique. Il désigna un petit buisson à quelques mètres de là. Ses feuilles étaient d'un gris-vert terne. J'ignorais à quelle espèce il appartenait, mais dans la poussière tout autour je distinguais un éparpillement de minuscules pétales rose pâle. Certains avaient été portés par le vent jusqu'à l'excavation. Stan tapota le sac d'échantillons.

« Les mêmes fleurs, Johnny. »

Lorsque nous nous garâmes devant l'entrepôt de Plantorotops, il était identique à lui-même. Le temps était radieux, le ciel dégagé. Nous étions prêts pour une nouvelle journée de travail. Mais quand nous sortîmes du pick-up, nous constatâmes que la porte coulissante était tordue au niveau de la serrure, le volet entrebâillé d'un ou deux centimètres. Les stocks de végétaux nous avaient toujours incités à bien verrouiller en partant. Nous comprîmes tout de suite qu'un indésirable s'était introduit chez nous. Et nous le comprîmes encore davantage une fois à l'intérieur.

Toute les grosses plantes – ficus, dragonniers, yuccas, et cetera –, en parfaite santé la veille, étaient désormais mortes ou agonisantes. L'atmosphère était saturée d'une odeur de détergent.

Stan se précipita vers ses rangées d'arbres décimés. Il agitait les bras, produisait une sorte de gémissement haut perché avec la bouche fermée. Je fus submergé d'un mélange de lassitude dévastatrice et de colère. Je n'avais qu'une envie : m'asseoir par terre, enfouir mon visage dans mes mains, et

oublier Plantorotops à jamais. Je savais que cette attitude était inenvisageable. Pas avec un tel investissement de la part de Stan. Alors je le tins contre moi, le calmai. Puis nous essayâmes de comprendre le déroulement de la catastrophe. Une tâche assez simple.

Nous suivîmes les effluves piquants jusqu'au terreau enveloppé de film plastique dans lequel les arbres reposaient. Nous avions déjà assisté à pareil spectacle, bien entendu. Le jour où Jeremy Tripp, furieux, nous avait rapporté nos plantes. Inutile d'être un génie pour conclure une nouvelle fois à sa culpabilité.

Le choc était rude. Plantagion nous faisait concurrence, et nous perdions à présent la marchandise qui aurait dû nous permettre de tenir jusqu'à la fin du mois. Je songeai à faire asseoir Stan pour lui expliquer à quel point les chances de survie de Plantorotops étaient minimes. Mais avant que je puisse m'y résoudre, il me regarda au-dessus du palmier flétri qu'il examinait, et affirma qu'il fallait sans attendre commander une autre cargaison. Je sus alors qu'il refuserait d'envisager une fermeture éventuelle.

Nous passâmes les heures suivantes à évacuer les plantes mortes de l'entrepôt. Je remarquai à un moment donné que Stan avait disparu. Je le retrouvai dehors, à l'arrière du bâtiment, à plat dos dans la poussière. Il avait renversé le contenu de sa pochette d'allumettes sur son visage. Les insectes, sonnés par leur longue réclusion, bougeaient faiblement à la base de son nez, sur ses paupières closes.

« Qu'est-ce que tu fais ?

— Je recharge. »

Je patientai un instant mais, comme il n'ouvrait pas les yeux, je retournai travailler. Il me rejoignit quelques minutes plus tard. Nous n'échangeâmes pas un mot à propos des papillons.

Lorsque nous eûmes terminé, nous nous mîmes en route pour notre tournée d'entretien. À chaque magasin, chaque bureau, après avoir arrosé, taillé, nettoyé les végétaux, nous demandâmes aux clients s'ils étaient satisfaits de nos services. Personne ne se plaignit. De fait, la plupart des commentaires furent élogieux. En revanche, trois enseignes nous signalèrent avoir été démarchées par un commercial d'une entreprise concurrente qui prétendait assurer des prestations identiques à un prix moins élevé. Tel client avait gardé la carte du représentant – un palmier au

soleil couchant, *Plantagion* en lettres orange –, tel autre se souvenait du nom de l'entreprise car il lui évoquait une maladie.

Ils s'étaient tous engagés sur six ou douze mois. Les trois magasins qui avaient été sollicités refusèrent de souscrire à l'option d'annulation anticipée que je leur proposai. J'étais cependant enclin à croire que la question d'un changement de fournisseur se poserait au moment du renouvellement de contrat. Stan, lui, se contentait d'approuver gravement les trois fois où je présentais l'option, puis l'avancait et serrait les mains avant de partir.

Nous regagnâmes Empty Mile en fin de journée. Mon frère s'éclipsa pour aller voir Rosie, et je restai longtemps assis sur le porche, à me demander ce que j'avais bien pu faire pour énerver Jeremy Tripp à ce point.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 24

Je revis Gareth la veille du déménagement de Marla. Stan et moi n'avions qu'une demi-journée de travail. À la fin de notre service, je déposai mon frère à Empty Mile avant d'aller faire un tour seul en ville. Depuis que j'étais revenu à Oakridge, il ne s'était pas passé une seconde sans que je m'inquiète à propos de mon père, de Gareth, de Marla, ou d'Empty Mile. Je voulais profiter du dernier jour avant l'installation de Marla au cabanon pour décompresser une heure ou deux, me payer un café et admirer le paysage à travers une baie vitrée.

Je me rendis au Filon-Mère, dans la Vieille Ville. Je parvenais plutôt bien à oublier mes soucis lorsque Gareth entra. Il me vit tout de suite et, sans se soucier de commander quoi que ce soit, vint s'asseoir en face de moi.

« Mon pote, tu ne vas pas le croire, une bande de connards de la mairie s'est pointée au lac aujourd'hui. Ils voulaient discuter de l'éventualité de restreindre l'accès au sentier pour travaux. Ils doivent encore procéder à ce qu'ils appellent "un audit local" : une connerie inventée par les écolos pour s'assurer que les tripoteurs d'arbres soient contents. Mais les choses bougent, mec, ça bouge ! » Il claqua les mains, et s'adossa à sa chaise, tout sourires. Il remarqua alors mon regard glacial.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

— Attends ici. Je dois aller chercher un truc. »

J'allai récupérer les équerres dans la boîte à gants de mon pick-up. De retour au café, je les jetai sur la table.

« La première vient d'un arbre dans la forêt du lac, ton père a donné la seconde à Stan quand on est passés chez toi. Ce sont les mêmes. Tu as fixé une caméra sur une branche de l'arbre pour nous filmer, Marla et moi, pendant qu'on baisait devant Bill Prentice. J'ai vu la vidéo. »

Gareth croisa les bras.

« Ah, vraiment ? Et comment es-tu tombé sur ce film ?

— Au chalet de Bill.

— Je ne vois pas Bill exhiber ce genre de document.

— Il n'était pas là.

— Vilain garçon.

— Je sais que tu as tout manigancé.

— Grâce à Marla, sans doute.

— J'ai trouvé par moi-même.

— Conneries.

— Elle m'a expliqué comment tu l'as forcée, salaud.

— Allez, Johnny, on en a déjà discuté. Ne me traite pas de salaud. Si tu ne l'avais pas abandonnée, elle ne se serait pas prostituée. Et tu as aussi abandonné ton père, ton frère. C'est moi, le salaud ? Putain, mec, je suis un amateur comparé à toi. Je ne laisserai jamais tomber mon père, moi.

— Tu as détruit la vie d'un mec. Pourquoi ? À cause de ta maudite route ? »

Gareth eut un sourire rusé mal dissimulé.

« Tu connais l'importance de cet accès. Tu sais combien mon père a été affecté quand les travaux ont été reportés.

— La femme de Bill s'est suicidée en regardant cette vidéo.

— Un peu tiré par les cheveux.

— J'ai déniché le CD dans sa chambre, juste après sa mort. Il était dans le lecteur.

— Ce vieux Bill a toujours été négligent.

— T'es un malade.

— Écoute, j'ai tourné cette vidéo pour influencer sur le projet d'aménagement. J'en ai donné une copie à Bill, histoire de lui montrer comme je pouvais l'emmerder s'il ne marchait pas avec moi. Vu la promptitude des types de la mairie aujourd'hui, il a peut-être compris le message. Si sa femme est tombée sur le film, je n'y suis pour rien. Elle allait se foutre en l'air un jour ou l'autre, de toute façon.

— Mais tu as enclenché le processus.

— Tu voulais baiser Marla, Bill voulait regarder. Marla est assez stupide pour se laisser exploiter, et Bill pense avec sa queue. Tout le monde a

enclenché le processus, mec. Je me suis contenté de l'enregistrer. »

Gareth se leva.

« J'ignore pourquoi tu refuses qu'on soit amis, Johnny. Je fais de mon mieux. »

Dès qu'il fut parti, je commandai un autre café. Les pièces du puzzle s'emboîtaient mal, j'ignorais pourquoi. L'idée que Bill laisse le disque au vu et au su de n'importe qui me paraissait ridicule.

Voilà ce qui s'appelait décompresser un peu.

Marla vint s'installer à Empty Mile un vendredi. Elle avait pris un jour de congé, et nous commençâmes à transporter ses affaires dans le pick-up dès l'aube. Le déménagement s'acheva aux alentours de midi. Il nous fallut encore quelques heures pour déballer ses effets et les disposer dans le cabanon. Alors seulement, nous fûmes prêts à entamer notre nouvelle vie de famille.

En début de soirée, trop fatigués pour cuisiner, Marla et moi décidâmes d'aller dîner en ville. Stan, lui, s'était invité chez Rosie.

Nous nous rendîmes dans un restaurant pas trop cher du faubourg, où nous commandâmes des steaks et une bouteille de rouge. Marla dissertait sur ce que nous allions faire dans le cabanon. L'activité physique, et peut-être aussi la possibilité d'un nouveau départ semblaient lui avoir un peu remonté le moral. Je lui racontai ma conversation avec Gareth, au Filon-Mère, ses aveux, mais elle me pria de ne pas gâcher la soirée et la discussion s'orienta sur les avantages d'un jardinet et le coût éventuel de la construction d'un balcon.

À la fin du repas, nous restâmes pour terminer la bouteille. Lorsque nous quittâmes le restaurant, nous étions détendus et un peu éméchés. Nous butâmes sur Chris Reynolds au coin de la rue. Il se dépêchait d'aller à sa réunion de l'Éléphant, et nous rappela alors notre engagement. Tenter de nous esquiver aurait été non seulement malpoli, mais nous aurait demandé trop d'efforts.

Nous signâmes le registre à l'entrée. Cinq noms y étaient déjà inscrits. Le titre de la conférence était marqué en rouge en haut de la page : *La reconstruction géologique à travers les bouleversements topographiques*,

par Randolph Morris. Chris, qui nous tournait autour depuis un moment, sortit des formulaires d'adhésion du bureau d'accueil. « Juste au cas où vous vous décideriez. » Il poussa un soupir de découragement, les yeux fixés sur la salle presque vide.

« Sans doute pas la plus palpitante des réunions, j'en ai peur. »

Nous nous dirigeâmes vers le premier rang, en face d'un tableau blanc pliable. Je jetai un coup d'œil à la femme chargée du registre, devant l'entrée. Elle me sourit et haussa les épaules d'un air contrit.

« Randolph a déjà effectué cette allocution dans l'année. Sa passion exclusive. Beaucoup de membres ne sont pas là. »

Nous prîmes place au fond. Cette salle dépeuplée, trop calme, avait quelque chose de triste, à l'image de ces lieux passés de mode qui n'attirent plus que des spectateurs trop largués pour aller ailleurs.

Chris Reynolds alla se poster devant le tableau, et récapitula la dernière réunion, j'écoutais un peu, tentative futile de m'intéresser aux bilans financiers de l'association, à l'organisation de la prochaine excursion, ou au bulletin d'un club similaire en Australie, mais le vin et la fatigue eurent raison de mon attention. Je devais me concentrer sur les détails triviaux du quotidien – courses à effectuer, essence avant de rentrer à la maison – pour m'extraire du monde embrumé où mon esprit s'égarait à intervalles réguliers.

À la faveur d'un de ces va-et-vient, je m'aperçus que Chris avait été remplacé par un vieux type grisonnant qui désignait des parties d'un diagramme projeté sur le tableau. Sur ce schéma – une carte topographique d'une région quelconque –, on pouvait voir plusieurs rivières serpenter entre les crêtes représentées par des blocs de cercles concentriques.

J'imaginai que le gars était Randolph Morris. Nous étions maintenant au beau milieu de l'allocution que tant de membres avaient désertée. Il parlait avec une ferveur de zélote, débitait des chiffres sur l'histoire des bouleversements sismiques, l'érosion, et l'effondrement de certaines zones géologiques région après région, à travers le monde puis aux États-Unis. Son propos visait à démontrer que certains événements – tels les tremblements de terre ou les glissements de terrain – avaient parfois modifié les anciens cours d'eau. Les lits abandonnés – qu'il appelait « rivières tertiaires » – pouvaient encore être localisés par sondage

géomagnétique, photographie aérienne, ou un procédé désigné sous le nom « carte aéro-magnétique à vapeur de césium ». Si un cours d'eau actuel coupait une rivière tertiaire, il existait de fortes probabilités que des dépôts d'or s'y forment. De fait, affirmait Randolph, un nombre considérable de gros filons avaient été découverts dans ces conditions pendant la ruée vers l'or.

Je n'avais jamais entendu parler de rivières tertiaires jusqu'alors. L'idée était séduisante, mais Randolph la noyait sous un tel flot d'informations, se répétait si souvent, que je perdis de nouveau le fil.

Pour finir, je m'assoupis. Lorsque Marla me secoua, Randolph et les autres adhérents quittaient la salle, Chris poussait le tableau dans un coin. La femme à l'entrée était partie. Marla et moi allâmes dire au revoir à Chris. Il me serra la main avec un sourire penaud.

« Vous serez les bienvenus, si vous souhaitez revenir un de ces soirs. »

Nous étions déjà à mi-chemin de la sortie quand il nous rappela.

« Hé, Johnny, je ne sais pas si vous êtes au courant, mais une autre entreprise de location de plantes tourne en ville. Elle cherche des clients.

— Oui. Plantagion, je connais.

— Le patron est passé au Chasseur de Pépites il y a un jour ou deux. Il a essayé de me convaincre. Je lui ai répondu que j'étais satisfait de Plantorotops.

— Merci. Nous ne pouvons pas nous permettre de perdre quelqu'un.

— Je m'en doutais. Par contre, c'est marrant, mais on a discuté un peu. Je ne l'avais jamais vu, alors je lui ai demandé depuis quand il était installé à Oakridge. Pas longtemps, apparemment. Il a emménagé au décès de sa sœur. » Chris marqua une pause. « Devinez de qui je veux parler. »

Je haussai les épaules, dans l'expectative.

« Patricia Prentice. La femme de Bill. Le monde est petit, hein ? »

Il nous adressa un signe de la main, et nous prîmes la direction de la sortie, au fond de la salle.

Je suggérai à Marla de conduire. Assis côté passager, mes oreilles bruissaient d'un orage d'automne privatif. Tout s'éclairait soudain. Le

scandale de Jeremy devant nos clientes, l'effraction à l'entrepôt et la destruction de notre marchandise, l'entreprise concurrente montée pour nous couler. Même la passe forcée de Marla ainsi que l'éviction de son domicile.

Rien n'était dû au hasard. Chaque étape avait été planifiée. Ces catastrophes en série n'étaient pas liées à un projet de construction d'hôtel, du moins à l'origine. La mécanique s'était enclenchée pour une raison vieille comme le monde. Un prétexte dont le cinéma, les livres étaient friands, mais auquel vous n'imagineriez jamais être confronté dans la vraie vie : la vengeance.

La sœur de Jeremy Tripp était morte, poussée au suicide par un film dont Marla et moi étions malgré nous les vedettes. Il nous tenait pour responsables, j'en étais sûr. Bien entendu, cela impliquait qu'il était au courant de la vidéo. Mais Bill était son beau-frère. Sans doute assez proche de lui pour partager la vision de ce porno amateur et lui communiquer sa culpabilité, son désir de punir. Je me rappelai la nuit où je les avais vus regarder la télé ensemble, au chalet. Je me rappelai le chagrin sur les traits de Bill, les mâchoires crispées de Jeremy.

Le frère de Pat était persuadé que nous l'avions tuée, et il comptait bien nous le faire payer. Cependant, il n'avait rien d'un tueur ni d'une brute armée d'une batte de base-ball. Il n'était qu'un homme d'affaires avec un paquet de fric. La première fois que je l'avais rencontré, il m'avait parlé de détruire quelqu'un. Pas d'un point de vue physique, mais en ruinant sa vie. Voilà ce qu'il avait commencé à faire. Il avait atteint Marla grâce à l'expulsion. Il nous avait atteints tous les deux quand il l'avait engagée comme prostituée et m'avait obligé à assister au spectacle. Son offensive contre Plantorotops ne visait pas à me mettre sur la paille, mais à anéantir Stan. Une douleur plus insupportable que tout.

Pourtant, Plantorotops n'était pas encore hors course. Nous avions juste assez d'argent pour racheter les plantes javellisées. Je savais malgré tout que nous tomberions au prochain coup.

Et ce prochain coup arriverait. Ensuite il y en aurait un autre, puis encore un autre. Jusqu'à ce que Plantorotops disparaisse. J'avais vu comment Jeremy avait baisé Marla, je l'avais vu clouer le lapin avec une flèche, et le laisser crier dans la nuit sans ciller. Un homme de cette trempe ne s'arrêterait pas tant qu'il n'obtiendrait pas réparation. Je ne pouvais pas

laisser une chose pareille arriver à Stan. Je refusais d'être celui par qui son rêve s'effondrerait.

Il était inutile de dire à Stan que Jeremy Tripp était le frère de Patricia, il se serait inquiété davantage à propos de Plantorotops. Je me tus donc. Cependant, Marla et moi évoquâmes le problème dès qu'il fut couché. Ou, plutôt, j'évoquai le problème et elle se contenta de réagir aux endroits appropriés. Elle jura quand je lui appris la raison de son expulsion, secoua la tête, dégoûtée, lorsque je mentionnai la menace qui pesait sur notre entreprise. Je sentais un certain désintérêt dans ses réponses, une réticence à exprimer ouvertement son opinion. Je le lui fis remarquer.

« Tu n'as pas l'air bouleversé.

— Je suis bouleversée.

— Allez, tu restes là, allongée, comme si j'étais en train de parler de football.

— Johnny, c'est arrivé, point. Peu importe de savoir qu'il est le frère de Pat.

— Ce sont plutôt les répercussions qui m'inquiètent. Il ne lâchera pas l'affaire avant qu'on soit tout à fait lessivés. »

Marla prit une inspiration. Sa voix était calme.

« Peut-être que nous le méritons. Enfin moi, en tout cas.

— On n'est pas responsables de ce film. Personne n'est à blâmer. Et Stan n'a pas à être puni pour quoi que ce soit. On doit trouver un moyen d'empêcher ce type d'agir. »

Marla renifla.

« Il fera ce qui lui chante.

— Pas si nous détournons sa colère.

— Impossible de le forcer à “déregarder” cette vidéo, Johnny. Impossible de ramener Pat à la vie.

— Bien sûr. Mais on peut quand même lui expliquer qu'on n'y est pour rien.

— Bon courage.

— J'ai les équerres.

— Il va être très convaincu.

— Oui, si tu lui révèles que Gareth a tout manigancé.

— Je n'ai aucune envie de me lancer dans ce genre d'explications.

— Pourquoi, putain ? On le met au courant pour Gareth. Tripp s'en prend à lui, il nous oublie.

— Gareth va devenir fou.

— Il l'est déjà.

— Il peut téléphoner à la mairie quand il veut. Je ne vais pas risquer mon boulot, Johnny. Je n'ai plus que ça.

— Gareth m'a affirmé qu'il avait fait une croix sur le chantage. »

Marla me lança un regard triste.

« Avec Gareth, rien n'est jamais terminé. Tant que personne ne le tue.

— Eh bien, tu as vu ce qui est arrivé au lapin ? On aura peut-être de la chance.

— Je n'ai pas le cœur à plaisanter, Johnny. »

Je lus dans ses yeux à quel point elle était terrifiée. L'espace d'une seconde, j'entrevis une sorte d'étincelle, un reflet sur une mer obscurcie par d'anciennes expériences, des événements passés dont j'ignorais tout.

« Je sais que le sujet est sérieux. Mais à moins de sortir acheter un flingue, cette option est la seule voie raisonnable pour nous débarrasser de Jeremy Tripp. Qui sait ce qu'il prépare ? On doit lui donner Gareth. Aucune raison de se gêner. »

Marla m'observa sans piper mot, puis se tourna et tira les couvertures à elle.

« Marla ?

— J'ai sommeil. »

Je tentai encore une fois ou deux de la solliciter, mais elle demeura silencieuse, dos à moi.

Je me levai tôt. Le soleil s'infiltrait déjà par la vitre. J'étais encore tendu. Je n'arrivais pas à comprendre ce qui se passait dans la tête de Marla, pourquoi elle refusait de m'aider à propos de Gareth et de Jeremy.

La porte de la chambre de Stan était ouverte, son lit vide. Je sortis sur le perron, examinai la prairie. Le soleil était levé depuis un moment, mais la fraîcheur nocturne persistait. Le son presque imperceptible d'une radio se frayait un chemin jusqu'à moi depuis la maison de Rosie et Millicent. Le poste était réglé sur une station classique, et les notes m'arrivaient par vagues au gré du vent dans les hautes herbes.

Un mouvement au bas de la colline attira mon attention. Stan et Rosie venaient de disparaître derrière le mur d'arbres qui nous séparait de la rivière. Je les aurais volontiers laissés poursuivre l'aventure que Stan leur avait concoctée, ou s'adonner aux amourettes d'un début de journée, mais juste avant que les branches ne se referment sur eux j'aperçus les serviettes de bain qu'ils emportaient.

Je demeurai indécis. L'eau, une serviette, Stan... Puis quittai le porche et commençai à descendre la colline.

J'entrai dans les bois, là où le couple s'était éclipié, et me dirigeai vers la rivière. Tandis que j'approchais du cours d'eau, la lumière entre les feuillages s'intensifia, je distinguai les premiers miroitements. Deux silhouettes se découpaient en contre-jour, si bien qu'il m'était impossible de voir ce qu'ils fabriquaient. Je parcourus les derniers mètres à pas de loup, puis m'arrêtai, caché derrière un buisson juste avant la rive.

Stan et Rosie se tenaient la main, debout sur un grand rocher plat en surplomb des flots calmes. Ils étaient nus. Leurs corps pâles ressortaient sur les frondaisons vert foncé de la berge opposée. Celui de Stan enrobé, moelleux. Celui de Rosie très mince. Son dos tordu évoquait une poitrine et un abdomen résiduels, uniques vestiges d'une carcasse plus large que l'on aurait effacée. Malgré leur teint blême, leurs bras et leur cou étaient brunis par l'été.

J'entendais l'eau clapoter. Cependant, la rivière était trop large, le courant trop faible, pour masquer les paroles échangées par mon frère et Rosie.

Cette dernière avait les bras raides le long du corps. Elle fixait le scintillement à ses pieds. Au bout d'un moment, elle dit :

« Tu n'as pas besoin d'y aller.

— Johnny continuera à se sentir mal si je ne le fais pas. »

Stan s'approcha jusqu'à ce que ses orteils touchent le bord du rocher. Rosie lui lâcha la main, avança d'un pas, et pivota pour plonger en arrière. Une seconde plus tard, elle jaillit dans une gerbe liquide, trempée, étincelante, et se frotta le crâne. Elle avait pied au niveau de la taille.

« Je me suis cognée. »

Stan se mit à trépigner en haletant. Rosie tendit la main vers lui. Il s'arrêta, fléchit les genoux, respiration bloquée, yeux fermés, puis se figea.

« Tout va bien », le rassura son amie.

Et Stan sauta dans la rivière.

Il s'enfonça jusqu'à la poitrine, et se redressa tout de suite, les yeux et la bouche grands ouverts, comme si le froid de l'eau lui avait coupé le souffle. Il demeura un instant dans cette posture, immobile, choqué, puis se détendit. Alors il sourit, sourit, sourit. Il fit glisser sa paume sur l'eau.

« Oh là là. »

Il regarda Rosie.

« Oh là là. »

Son amie inclina le visage et s'éclaboussa la poitrine. La tête baissée, elle déclara : « L'eau qui coule emporte tes pensées avec elle. » Elle s'accroupit. Les flots léchaient son cou. « Tes cheveux sont encore secs. »

Stan vint vers elle. Il s'accroupit à son tour. Seule sa tête émergeait. Il prit une grande inspiration, se boucha le nez et, les joues gonflées, plongea complètement. Rosie l'imita. Pendant plusieurs secondes, je ne distinguai que la surface troublée, à l'endroit où ils se trouvaient. Quand ils ressortirent, je crus qu'ils allaient se mettre à rire, mais ils restèrent sérieux. De l'eau jusqu'aux épaules, ils se fixaient sans rien dire. Stan leva la main et caressa le visage de Rosie.

Je reculai discrètement. Lorsque je fus hors de vue, je me retournai, puis marchai. Enfin, un peu plus loin, je me mis à courir, penché en avant pour que les branches déchirent ma veste, me griffent le visage. Je ne m'arrêtai qu'une fois dans la prairie, essoufflé sous le soleil, au centre de cette vaste étendue. J'essayai de me ressaisir.

Stan venait d'accomplir un immense progrès. J'étais bien entendu ravi qu'il soit parvenu à surmonter cet obstacle sur le versant granitique de son existence. Pourtant, le revers de la médaille était terrible, car il n'avait pas

plongé pour vaincre quelque traumatisme, mais pour me vaincre, moi et ma culpabilité. Mon propre désarroi commençait à le contaminer.

Je remontai la colline. J'étais presque au cabanon quand je remarquai la Jeep de Gareth garée à côté de mon pick-up. À l'intérieur du cabanon, Marla se tenait toute raide sur une chaise en bois au milieu du salon. De l'autre côté de la pièce, Gareth était vautré sur le canapé. Il se redressa d'un bond dès qu'il me vit, comme si je l'avais fait attendre trop longtemps.

« Tu te lèves tôt, mon petit Johnny. Toujours sur la brèche ? » Il claqua des mains et avança sur son siège. « Bon... J'ai réfléchi à notre conversation, au Filon-Mère. Je crois que nous avons besoin de clarifier nos rôles respectifs. »

Il observa Marla. Elle se tassa sur sa chaise. Il reporta alors son attention sur moi, m'adressa un clin d'œil.

« Ce devrait être bref. Lève-toi, Marla. »

J'étais sur le seuil. J'avançai d'un pas dans la pièce.

« Qu'est-ce que tu fous ? Ne t'avise pas de lui donner des ordres. » Marla s'exécuta. Elle fixait le parquet, absente. J'essayai de capter son regard.

« Assieds-toi, Marla. »

Elle ne bougea pas.

« Marla. »

Sans quitter le sol des yeux, elle parla d'une voix lasse.

« Finissons-en.

— Finir quoi ? »

Gareth expliqua d'un ton neutre :

« Marla a une vision assez claire de l'ordre des choses. J'espère qu'elle sera capable de te rallier à ses suffrages. Enlève ton haut, Marla.

— Espèce d'enculé ! » En trois enjambées, je fus sur Gareth. Je l'agrippai par la chemise, le décollai du canapé. Avant que je puisse le frapper, Marla posa la main sur mon épaule, me tira en arrière.

« Stop, Johnny. Stop ! »

Elle s'interposa et me repoussa encore.

« Je t'ai dit qu'il ne lâcherait pas l'affaire. »

Elle maintint la pression sur moi jusqu'à être sûre que je ne bouge plus, puis fit face à Gareth. Elle ôta son T-shirt d'un trait et le laissa tomber par terre.

Elle ne portait pas de soutien-gorge. Ses petits seins étaient pâles, vulnérables. Je sentais à quel point elle mourait d'envie de se couvrir la poitrine. Gareth me toisa, puis secoua la tête. À son air navré, on aurait cru que j'étais l'auteur d'une quelconque trahison.

« Vous avez cherché le bâton pour vous faire battre, vous savez. Enlève ton pantalon.

— Je n'ai rien en dessous.

— Alors on gagnera du temps, n'est-ce pas ? Enlève-le. »

Marla défit le lacet de son jogging avec des gestes mécontents.

Le vêtement glissa à ses pieds.

« C'est terminé ?

— Allonge-toi sur le dos. Écarte les jambes.

— Hein ? »

Sa voix tremblait un peu.

J'esquissai un mouvement, mais elle leva la main. Je fulminai.

« Connard. Pourquoi tu fais un truc pareil ?

— Tu poses trop de questions, et Marla ne sait pas se taire.

— C'est à propos de Bill ? Pour la vidéo ? Putain, j'ai trouvé le disque. Tu croyais que je n'allais pas l'interroger là-dessus ?

— Je crois, Johnny, qu'elle est responsable de ses actes. »

Marla se mit à pleurer. Des larmes de colère.

« Sale porc. Espèce de sale porc ! »

Elle s'allongea par terre, écarta les cuisses devant lui. Il l'examina un instant. Une sorte de tristesse fugace voila ses traits. Ensuite, il traversa la pièce et sortit. Peu après, j'entendis la Jeep démarrer, puis s'éloigner. Marla s'était couvert le visage avec les mains. Je la portai jusqu'à notre chambre, dans notre lit, et déposai les draps sur elle. Elle pressa mes phalanges contre

ses joues, sur ses larmes. La brûlure sur son avant-bras commençait à s'écailler.

« Tu ne vas pas me quitter, Johnny, hein ?

— Bien sûr que non.

— Je me dégoûte tellement. Tout est mauvais en moi.

— Pourquoi l'as-tu laissé faire ?

— Tu sais pourquoi.

— À cause de ton travail ? De ton putain de travail ?

— Ils me vireront s'ils apprennent que j'ai été pute.

— Cette histoire est insensée. Il t'a humiliée. Tu te contentes d'effectuer des tâches administratives pour une bande de culs-terreux dans une petite mairie, bon Dieu. Ce boulot n'en vaut pas la peine ! Combien de temps tu vas accepter ses caprices ?

— Ce n'était pas un caprice. Il est venu parce que tu l'as asticoté à propos de Pat. Il s'est douté que je t'avais mis au courant du piège qui s'est refermé sur Bill. Il nous a avertis.

— J'avais compris. Mais on ne peut pas tolérer d'être à sa merci pour toujours. »

Marla frissonna. Elle prit une inspiration. « Je sais... », constata-t-elle. Les sanglots s'étaient taris, mais ses joues étaient encore trempées, ses mains tremblaient. « Je sais qu'on ne peut pas vivre ainsi.

— Alors, agissons, merde. Ripostons. Nous avons une arme. Racontons à Jeremy Tripp qui a fait la vidéo. Il faut arrêter ce désastre, Marla. »

Elle acquiesça, s'empara d'un mouchoir sur la table de nuit pour s'essuyer le nez.

« D'accord... D'accord. »

Stan revint à la maison en compagnie de Rosie quelques minutes plus tard. Il se tint dans l'encadrement de la porte, rayonnant, la main de son amie dans la sienne.

« Salut, Johnny. Regarde, mes cheveux sont mouillés. »

Ils n'étaient vêtus que de leur serviette. Les gouttes d'eau étincelaient encore sur leur peau. Stan s'avança et m'enlaça. Il colla son visage trempé

contre ma poitrine.

« Tu sais quoi, Johnny ? J'ai l'impression que si je ne te tenais pas, je m'éloignerais sur les flots. Viens. »

Il me prit par la main et me conduisit hors du cabanon. Lui, Rosie et moi descendîmes en direction de la rivière. Une fois sur la rive, Stan ne perdit pas une minute. Il m'installa sur la berge, m'enjoignant de ne pas bouger, puis alla sur le rocher. Rosie fit mine de le suivre, mais il déclina sa proposition d'un geste. Alors elle resta avec moi et nous contemplâmes mon frère. Il dénoua sa serviette, balança ses bras, en flexion, comme s'il se préparait à plonger.

« Tu regardes, Johnny ?

— De tous mes yeux, mec.

— Tu te souviens depuis combien de temps ?

— Depuis combien de temps tu n'as pas nagé ? Douze ans.

— Tu crois que je vais le faire ?

— Oui, tu vas le faire.

— Chiche ! Et tu comprends ce que ça veut dire, hein ?

— Que tu es le type le plus courageux de la terre.

— Ça veut dire que tu n'as plus le droit d'être triste pour moi. Tu dois être heureux. Chaque seconde. »

Il poussa alors un cri de joie et s'élança les pieds en avant. Une couronne d'eau éclatante s'éleva dans les airs, se dispersa tout autour de lui si bien qu'il refit surface sous une pluie de gouttelettes où le soleil se refléta en un bref arc-en-ciel.

À cet instant, je réalisai un peu mieux ce que Marla insinuait quand elle parlait de châtiment mérité.

CHAPITRE 25

Jeremy Tripp ouvrit la porte d'entrée. Il tenait à la main un magazine consacré aux voitures de sport. Il nous invita à entrer d'un geste de la tête, sans parler, et nous précéda jusqu'au balcon. Le ciel était d'un bleu limpide, quelques petits nuages blancs formaient une ligne à l'est. La cible trônait toujours au bout du jardin. Aucune trace du lapin.

Il s'assit devant une grande table circulaire et prit une gorgée d'un verre rempli d'eau cristalline. Il ne nous proposa pas de nous asseoir mais, après être resté un moment debout, hésitant, je m'installai d'autorité et Marla m'imita. Elle tenait ma main sous la table. Jeremy Tripp reposa son verre et plissa les yeux en direction du ciel.

« On peut sentir l'automne arriver. Moi, j'y parviens en tout cas. Un changement infime. Plus facile à deviner ici, dans les montagnes.

— Vous êtes le frère de Patricia Prentice.

— Jusqu'à ce qu'elle se suicide.

— Et vous êtes persuadé que nous sommes en partie responsables.

— Je crois que vous êtes entièrement responsables. À cause de la vidéo. »

Jeremy fronça les sourcils.

« J'aurais évité de la mentionner, à votre place. Vous auriez pu ainsi jouer la comédie typique : "Ce n'est pas nous, on ne savait rien." Mais oui. La vidéo vous incrimine. Vous l'avez faite, Patty l'a vue, et elle s'est tuée.

— Nous avons appris que nous avions été filmés il y a deux semaines.

— Cette révélation vous est venue au cours d'un rêve ?

— Je suis entré par effraction dans le chalet de Bill. Je voulais obtenir la confirmation qu'il comptait revendre l'entrepôt. J'ai trouvé le disque. Je l'avais déjà aperçu dans la chambre de Patricia, le jour où elle est morte...

— Où elle s'est suicidée.

— Nous l'avons visionné. Mais nous ignorions son existence avant.

— J'étais persuadé que c'était ton frère, le débile.

— Il n'est pas débile. Et tout s'est déroulé à notre insu, je vous le jure. Nous n'avions pas vu la caméra. Nous nous donnions juste en spectacle pour Bill.

— Et tu me racontes cela... pourquoi ?

— Parce que vous vous en prenez à nous. Vous vous êtes introduit dans l'entrepôt, vous avez empoisonné mes plantes...

— Oh, je ne serais pas assez stupide pour faire une telle chose.

— ... vous avez monté une entreprise dans le seul but de nous couler, vous avez expulsé Marla. Mais vous vous trompez de cible. Nous sommes totalement étrangers à cette histoire.

— S'il te plaît, ne me dis pas que Bill a fait la vidéo. Il est tordu, mais il aimait sa femme, à sa manière. Et il n'est pas idiot au point d'apparaître dans le film.

— Bill est innocent. C'est le souteneur de Marla, celui qui vous a mis en rapport avec elle : Gareth Rodgers. Les penchants de Bill sont de notoriété publique. Gareth s'est servi de ses... goûts pour le piéger. »

Le regard de Jeremy Tripp suggérait qu'il n'attendait rien de moi, excepté des mensonges.

« Continue. »

Je sortis les deux équerres de ma veste et les posai sur la table.

« Quand nous avons eu connaissance de l'enregistrement, j'ai mené l'enquête. J'ai trouvé cette pièce clouée à un arbre, à l'endroit où nous étions. Je suis pratiquement sûr qu'une caméra y était fixée. L'autre exemplaire provient de l'atelier du père de Gareth. »

Jeremy Tripp considéra les équerres. Il renifla.

« Son nom est inscrit dessus ?

— Ce genre d'article est fait main. Impossible de les acheter en magasin. Son père travaille pour une boîte d'accessoires. Elle fait partie d'un lot. De plus, lui et Gareth habitent au lac. Ils possèdent les cabanes.

— Ce pourrait être son père, selon ton raisonnement.

— Il est en chaise roulante.

— Gareth n'est pas forcément impliqué. Quelqu'un d'autre aurait pu entrer en possession de ces équerres. Toi, par exemple.

— Ce n'est pas tout. »

Je donnai un coup de coude à Marla. Elle s'éclaircit la voix et, après avoir échoué à regarder Tripp, baissa les yeux sur la table.

« Au début, ce cinq à sept était juste censé être une petite combine. Gareth voulait que je persuade Bill d'assister à nos ébats. Il m'a indiqué l'endroit. Son implication devait rester secrète. J'étais déjà montée avec Bill une fois ou deux par le passé, et quand je lui ai suggéré d'y retourner, il est tombé dans le panneau. Par contre, j'ignorais qu'on serait filmés. Gareth n'avait rien dit à ce sujet.

— Bien entendu.

— J'étais une amie de Pat. Elle venait parfois chez moi. Pourquoi irais-je m'enregistrer en train de baiser devant son mari ?

— Je ne sais pas. En revanche, je sais que ma sœur s'est suicidée à cause de cette vidéo où vous apparaissez tous les deux. Par conséquent, vous êtes aussi coupables de sa mort. Une épine que j'ai besoin d'ôter de mon pied. »

Marla s'adossa à sa chaise. Elle avait fait le maximum. Je repris la parole.

« Vous ne résoudrez rien si vous vous attaquez aux mauvaises personnes. Quels seraient nos motifs ? On y gagnerait quoi ? Je suis parti d'ici depuis huit ans. Mon seul désir est de reprendre ma vie en main...

— Bill est propriétaire de ton entrepôt. Tu voulais peut-être une réduction de loyer.

— Nous n'avions même pas monté l'entreprise au moment de la vidéo. Bon Dieu ! Écoutez, Gareth a mis ce stratagème en place parce qu'il a besoin d'une route en bon état pour que les gens accèdent au lac. Il comptait se servir de ce film pour faire chanter Bill, l'inciter à influencer les votes du conseil municipal. Il me l'a lui-même avoué il y a trois jours. Et, croyez-moi, le chantage ne lui pose aucun problème. Il déteste Bill au plus haut point depuis qu'il lui a revendu les cabanes en affirmant que la mairie allait aménager la chaussée. Une manne, pour Gareth et son père. Mais les travaux n'ont jamais eu lieu. Le père de Gareth a essayé de mettre fin à ses jours. Il est resté handicapé. Depuis cette époque, Gareth en veut à Bill. Il

est convaincu que la route était une ruse de Bill pour lui refourguer les cabanes. Si quelqu'un avait une raison de faire cette vidéo, c'était bien Gareth. »

L'espace d'un instant, le regard de Tripp se perdit au-delà du jardin, puis il commença à feuilleter son magazine.

« Je parlerai à Bill. »

Ensuite, il ne nous prêta plus aucune attention. Marla et moi prîmes congé.

Deux jours plus tard, en début d'après-midi, Stan et moi rentrâmes à Empty Mile après le travail. Marla était à la mairie, et Rosie partie faire ses ménages. Le temps était encore assez clément pour que nous puissions profiter de l'extérieur. Stan et moi nous assîmes sur le porche, sodas et chips à portée de main. Mon frère s'était confectionné un petit baluchon avec une chaussette qu'il avait passée autour du cou, à l'instar de la chaîne en or que mon père lui avait jadis offerte. Il y avait enfermé ses papillons et, plusieurs fois par jour, il prenait la chaussette dans sa paume afin de se « reconnecter ». Il répéta l'opération sur le perron. Il manipulait les insectes à l'image d'un drogué conscient de son addiction mais incapable de se réfréner.

Entre deux bouchées de chips et une gorgée de bière, nous devisions de la pluie et du beau temps lorsque Stan, qui observait la ligne des arbres devant la rivière, fronça les sourcils.

« Johnny, tu ne trouves pas bizarre que, quand tu entres dans la forêt, les arbres soient moins gros que partout ailleurs ? Étrange, comme ils sont différents, à cet endroit. »

Peut-être qu'une partie de mon cerveau reconnut certains termes qui tournaient à la lisière de ma conscience. Peut-être étais-je simplement assez détendu pour que des synapses spécifiques relaient l'information. Quoi qu'il en soit, la question de Stan, les mots qu'il employa me donnèrent soudain le sentiment d'enfin posséder la clef du mystère, l'achat énigmatique d'Empty Mile par mon père. *Les arbres sont différents...*

Je me levai, fis le tour du bâtiment jusqu'à la remise où nous stockions le bois de chauffage et le matériel inutilisé. La malle de mon père était entreposée dans un coin, sous une bâche. Je l'ouvris et y dénichai le classeur dans lequel j'avais conservé tous les documents en rapport avec

Empty Mile : les pages manquantes du journal, l'acte de vente, le transfert de propriété... et l'original de la photo aérienne en noir et blanc que mon père avait encadrée avec fierté.

J'examinai le verso du cliché, et y lus les mots que Stan avait répétés sans le vouloir, écrits à la main par mon père : *Les arbres sont différents*. Je scrutai le recto, et distinguai le petit rectangle représentant le toit de notre maison. De là, je pouvais suivre la prairie qui s'étendait jusqu'aux bois épousant la courbe de la Swallow River autour de la propriété. J'accordai une attention particulière à ce rempart végétal, et y décelai un détail qui m'avait échappé. Une trace horizontale coupait le demi-cercle. Une ombre, un fantôme, une impression, qui s'étirait de la pointe de l'éperon rocheux à l'extrémité de la courbe, là où la rivière reprenait son cours rectiligne. Le vestige d'un sentier ou d'un chenal. Je tenais la signification de l'inscription au dos du document. Voilà en quoi la forêt divergeait.

Cette altération accrochait mon regard, tandis qu'une excitation crépitante m'envahissait. Je comprenais à présent pourquoi mon père avait hypothéqué sa maison. Une raison digne d'une folle aventure du Club des Cinq, tellement éloignée du quotidien qu'il était difficile de la prendre au sérieux. Et pourtant les pièces s'emboîtaient. L'image se complétait.

Je trouvai une enveloppe dans la malle, glissai la photo à l'intérieur, puis rangeai le reste des papiers dans le classeur avant de refermer le coffre. Sur le point de repartir, je changeai d'avis et rouvris le couvercle. Après avoir fouillé une minute, je remis la main sur le cliché de mon père devant les montagnes russes de San Diego. J'avais conservé celui de Marla. Je l'ôtai de mon portefeuille et comparai les deux instantanés. Aucun doute. Tout indiquait qu'ils avaient été pris le même jour : la teinte du ciel, la lumière, jusqu'à la pose qui suggérait un échange rapide entre le photographe et son modèle. Je pliai les deux images ensemble, les casai dans mon portefeuille, et ressortis enfin.

Au lieu d'exposer mes déductions à Stan, je lui proposai une excursion. Il bondit sur ses pieds, impatient. Nous passâmes l'heure suivante à explorer la base de l'éperon qui constituait la limite nord de la prairie. Notre marche nous éloigna de la rivière. Nous nous enfonçâmes dans la forêt. Au bout d'un kilomètre, le relief du mur rocheux se fit moins accentué. L'à-pic se mua en pente raide sillonnée de ruisseaux et parsemée de saillies. Encore un kilomètre, et le versant, quoique toujours escarpé, devint praticable. Stan

et moi entreprîmes de le gravir. Nous suâmes, luttâmes, et parvînmes finalement au sommet, où nous pûmes reprendre notre souffle. Nous obliquâmes ensuite le long de la crête, dans le sens opposé. L'éperon, qui faisait cent ou deux cents mètres de large à l'endroit où nous l'avions escaladé, s'étrécissait sensiblement à l'approche du pré et de la rivière. De petits arbustes avaient réussi à planter leurs racines dans la roche et nous distinguions maintenant des touffes d'herbe sèche, pas grand-chose de plus. Une légère brise nous rafraîchit après les efforts de l'ascension.

Nous étions à environ deux cents mètres au-dessus des terres. Les vagues sylvestres déferlaient à nos pieds. Au-delà, la présence humaine était à peine perceptible : une portion de la RD 12, un poteau électrique, quelques maisons isolées, une fine colonne de fumée à l'ouest...

Nous dépassâmes la prairie sur notre droite. J'apercevais notre cabanon, la maison de Rosie et Millicent, du linge étendu derrière. Le léger vent que nous sentions ne l'atteignait pas. Les vêtements pendaient immobiles.

Les contreforts ne se terminaient pas à pic, mais formaient plutôt une série de dénivellations accidentées en pente raide. On aurait pu croire qu'en des temps anciens la montagne, lassée de se dresser, s'était affalée à genoux, exténuée. Sur cent quatre-vingts degrés le paysage s'étalait à perte de vue. Devant nous, la forêt s'étirait en un rachis de collines. Plus loin encore, d'autres reliefs leur succédaient en rangs dentelés. La verdure dominait, mais les feuillages étaient toutefois parsemés de touches brunies par l'automne.

À droite, du côté de la prairie, la Swallow River quasi rectiligne coulait vers nous. Plusieurs kilomètres en amont, les flots s'agiteraient, se briseraient en de petits rapides au moment de passer sous le pont menant à Oakridge. Ensuite, le tumulte s'apaiserait.

Une cinquantaine de mètres en aval, l'eau contournait l'éperon, et formait la courbe d'Empty Mile. Je la suivis des yeux, pivotant sur mes pieds. La rivière avait peut-être toujours suivi ce trajet. Les dépressions, les creux, tout ce qui façonnait la course d'une rivière concourait au respect de ce coude naturel. On pouvait cependant envisager un autre scénario : la pente était plus récente. Après avoir empiété sur l'ancien lit, elle avait obligé le cours d'eau à effectuer un détour, à adopter son profil actuel.

J'avais emporté la photo aérienne avec moi. Je la comparai au paysage alentour. Stan regarda par-dessus mon épaule, puis se désintéressa de la chose avec un haussement d'épaules. Il alla se poster au bord du précipice, la main en visière, à l'image d'un explorateur scrutant l'horizon. Notre terrain se situait maintenant à ma gauche. J'étudiai la ligne d'arbres qui séparait la prairie de la Swallow River. À cette hauteur, je ne distinguai d'abord qu'une masse compacte de végétation homogène. Grâce à la carte, je parvins à retracer un passage ténu à travers bois. Si on le prolongeait, il rejoignait en ligne droite la rivière de l'autre côté de l'éperon.

Je repensai à la conférence que Marla et moi avions subie, au Club de l'Éléphant. Cette conférence qui intéressait tant mon père et Gareth, selon Chris Reynolds. Je me demandai si mes suppositions reposaient sur une quelconque réalité.

Nous quittâmes notre poste d'observation et rejoignîmes le cabanon. Je n'avais pas parlé de la photo, ni de la rivière, ni des arbres à Stan, et n'en parlai pas davantage à Marla lorsqu'elle rentra du travail dans la soirée. J'aurais aimé leur donner un peu d'espoir, mais je ne voulais pas les décevoir en cas d'erreur.

Malgré ces précautions, malgré la déconvenue évitée, cette nuit m'apporta, comme tant d'autres en cette période, son lot de tristesse.

L'administration d'une douleur physique à un être aimé est une expérience singulière. Vous regardez s'abattre votre bras vous voyez les marques apparaître, les muscles bandés, et la tentation de fuir se soustrait à un impératif supérieur, à une obscure soif d'expiation impossible à ignorer. Voilà ce que Marla m'obligea à lui infliger cette nuit-là.

Elle avait dégoté une tige de bambou quelque part en ville, et l'avait cachée derrière la coiffeuse. Lorsque nous allâmes nous coucher, elle la sortit et me supplia de la frapper avec. Je refusai, bien sûr. Elle se rendit alors à la cuisine et revint armée d'un couteau, qu'elle menaça d'utiliser sur elle-même si je ne m'exécutais pas. Comment semblable abomination s'est-elle immiscée dans mon existence ? Comment une femme pouvait-elle se sentir si mal ? Je savais, depuis mon retour à Oakridge, que son humeur était loin d'être au beau fixe. Je lui avais volé huit années de sa vie, elle se croyait responsable du décès de Patricia Prentice, et la crainte de Gareth était constante. Mais de là à vouloir être fustigée ? Rien ne méritait une pénitence aussi aberrante.

Oui, je fis ce qu'elle désirait. Sa demande était si pressante, si avide, elle affichait une telle détermination à souffrir dans sa propre chair, qu'il me parut moins risqué d'accepter que de la laisser se punir elle-même.

Je ne réalisai ses motivations probables que lorsque tout fut terminé, quand nous demeurâmes allongés ensemble dans le lit.

La photo des montagnes russes.

Mon père et Marla à San Diego.

Avaient-ils eu une relation ? Cette incartade était-elle à l'origine d'une dépression abyssale dont l'unique échappatoire se concrétisait par le leurre d'une douleur physique ?

L'éventualité d'une amourette entre eux m'évoquait un soap opéra de milieu de journée. Mais elle était envisageable. Mon père était un homme séduisant. Il avait la cinquantaine à l'époque du cliché. Assez jeune pour convoler avec une fille presque trentenaire. Et Marla ? Aurait-elle pu faire une chose pareille ? Si elle se prostituait, j'imaginai qu'elle était capable d'à peu près n'importe quoi.

J'allumai la lampe et pris mon portefeuille sur la table de nuit. Je sortis la photo de Marla, la laissai tomber sur la couverture devant elle.

« Il est peut-être temps d'arrêter de te sentir coupable. »

Elle se redressa sur son oreiller, grimaça quand son dos appuya contre le mur, et s'empara de l'instantané d'un air interrogateur. Je vis toutefois passer dans ses yeux un éclair de terreur.

« C'est tombé d'un sac-poubelle dans le déménagement, précisai-je.

— Ah ouais, je suis allée à San Diego. Je ne t'ai pas raconté ?

— Non. »

J'exhibai le second polaroid, celui où mon père posait.

« Ray avait gardé un souvenir, lui aussi. Il ressemble au tien. »

Marla feignit un sourire éclatant.

« Eh bien, oui. Une sacrée coïncidence. C'était... C'était... » Elle déglutit, fit un nouvel essai. « C'était... » Ses traits se décomposèrent, elle commença à pleurer, de gros sanglots atroces qui lui déchiraient la poitrine et charriaient des lambeaux de son âme. Elle fut incapable de s'exprimer un

long moment. Je la tins contre moi, son corps tressautait. Quand il ne resta plus rien au fond d'elle, elle fut à nouveau en mesure d'articuler, la voix brisée.

« Nous avons eu une liaison il y a trois ans. Pendant six mois. Nous sommes partis en voyage à cette époque. Quelques jours, même pas une semaine. Ray avait embauché une aide pour s'occuper de Stan. »

Elle essuya ses larmes du plat de la main. Son regard m'évitait.

« Je croyais que tu ne reviendrais plus. Je t'attendais depuis si longtemps. Des années. Alors j'ai baissé les bras, je me foutais de tout. Le bien, le mal n'existaient plus. Uniquement... le vide. Je n'avais plus rien à perdre. Je savais pourtant que la situation était délicate. Tu ne peux sortir indemne d'un truc pareil. Bien entendu, cela importe peu, mais nous avons été rongés par les remords. Ces remords qui étaient devenus, sur la fin, l'unique sujet de préoccupation de Ray. J'étais convaincue que tu trouverais. J'ignorais comment, mais j'en étais persuadée. Personne d'autre n'a deviné, voilà sans doute le seul point positif. Nous sommes restés très prudents. Stan n'est pas au courant.

— Qui a rompu ?

— Ray. Mais j'étais soulagée. Nous n'étions pas amoureux. Nous voulions juste un peu de chaleur humaine. Tu dois être écœuré.

— Je ne suis pas écœuré.

— Je suis dégueulasse. J'ai fait n'importe quoi. »

Les yeux de Marla fouillèrent frénétiquement la chambre. Ils s'arrêtèrent sur la table de nuit. Une paire de ciseaux à ongles. Je savais ce qui lui passait par la tête.

« N'y pense même pas, merde. »

Je m'emparai de l'accessoire et le jetai hors de la pièce.

Elle croisa les bras.

« Je me suis sentie si mal ensuite. C'est là que j'ai commencé à tapiner. J'étais tellement pourrie, autant aller jusqu'au bout. » Elle secoua la tête avec un rire triste. « Je désirais simplement mener ma barque à Oakridge sans embêter personne, passer à autre chose. Si je devais y arriver, ce serait ici. Mais tu ne peux pas changer, ni ici ni nulle part, quand tu es aussi malfaisant que moi. Tu vas me quitter, maintenant ?

— Te quitter ? Cette histoire est vieille de trois ans. J'étais absent depuis une éternité.

— Tu t'en fiches ?

— Non. Et je me refuse en particulier à vous imaginer au lit. Mais je ne vais pas t'abandonner pour autant. »

J'escomptais un certain apaisement, un poids dont le délestage l'aurait libérée d'une partie de son enfer, mais rien ne se produisit. Elle ferma les yeux, baissa la tête avec un léger mouvement de droite à gauche, identique à celui d'une aveugle à l'écoute d'un bruit lointain. J'étais désarçonné. Et je le fus plus encore quand elle leva le visage au plafond l'instant d'après, des larmes au coin des paupières, et ouvrit la bouche pour éclater de rire : un carillon désaxé et interminable qui évoquait une réaction démente, difforme, à quelque plaisanterie irrésistible.

Je la laissai s'exprimer aussi longtemps que je pus. Elle venait d'être battue à coups de trique, forcée de confesser une liaison avec mon père. Je pouvais comprendre la nécessité d'évacuer la pression. Mais son euphorie devint trop crispante. J'eus peur qu'elle ne conduise à une espèce de crise d'apoplexie, alors je l'enlaçai, embrassai ses cheveux. Elle cessa net à mon contact, enfouit son visage au creux de mon épaule, et sanglota en silence. Je la berçai, lui murmurai des paroles rassurantes jusqu'à ce qu'elle s'endorme.

CHAPITRE 26

Je choisissais des légumes sur un étal du faubourg lorsque Gareth m'accosta. Il observait un événement quelconque dans la rue, et venait juste de tourner la tête quand il m'aperçut. Il vint immédiatement à ma rencontre, me salua. Je me contentai de le fixer du regard.

Il balaya ma colère d'un geste de la main comme si je venais de commettre une bétise trop gênante pour être digne d'attention.

« Bon sang, Johnny, tu accordes trop d'importance aux apparences. Détends-toi. Ce qui s'est passé l'autre jour devait arriver.

— Tu as obligé Marla à faire un truc dégueulasse.

— Oublie, mec. Il faut que tu voies ça. Tu ne vas pas en croire tes yeux. »

Il m'attrapa par le bras et me fit descendre du trottoir.

« Regarde ! Regarde ce que cette connasse est en train de fabriquer. »

Un petit van roulait au pas dans la rue. Ses flancs s'ornaient d'affiches, et la bouche d'un haut-parleur portable émergeait de la vitre conducteur. On aurait dit un de ces outils promotionnels dont les politiciens locaux se servent pour les élections. Le dispositif était d'ailleurs intentionnel. Les affiches proclamaient différents slogans, tous sur le même thème : le projet de construction routière à Tunnel Lake devait être stoppé pour motifs écologiques. Au haut-parleur, on enfonçait le clou : nous devons préserver la beauté naturelle de nos sites, les sauver de la surexploitation qu'un accès facilité entraînerait.

« Regarde-la. Je veux dire, je deviens fou ou quoi ? Le monde entier a-t-il décidé de se liguer contre moi pour m'enfiler ? Je n'en reviens pas. »

Je suivis son bras tendu qui pivotait au rythme du van. Dans l'ombre de l'habitacle, derrière le porte-voix, je distinguai l'objet de son courroux. Vivian parlait au micro, une main sur le volant.

« Elle n'arrête pas depuis trois jours. Et ce n'est pas tout. Viens. »

Il me traîna jusqu'à un poteau électrique. Un prospectus cloué au bois gris et poussiéreux détaillait de manière plus précise les effets négatifs d'une route goudronnée à proximité du plan d'eau : de la destruction forestière aux nuisances pour la faune en passant par l'érosion de la plage.

Gareth arracha le papier et en fit des confettis.

« Elle en met partout. Même sur les arbres en bordure de la boucle d'Oakridge. Tu es garé où ?

— De l'autre côté du pâté de maisons. Pourquoi ?

— Je dois te montrer quelque chose.

— Non merci. »

Le regard éteint de Gareth se posa sur moi.

« Ton copain Jeremy Tripp est impliqué. »

Voilà comment je me retrouvai à Tunney Lake, assis devant l'écran noir d'une télévision dans la chambre de Gareth. Ailleurs dans le bungalow, je pouvais entendre David arpenter les pièces avec sa chaise roulante et marmonner.

Gareth prit un DVD sur la table de nuit, le glissa dans le lecteur.

« Tripp me l'a envoyé par courrier hier. »

Il activa la télécommande. Le disque se mit en route. Je reconnus tout de suite le décor. La maison de Jeremy Tripp. Plus exactement la chambre où j'avais découvert Vivian drapée dans une serviette de bain. Elle était de nouveau là, mais elle n'était plus seule, cette fois.

Jeremy la prenait en levrette sur le lit. Elle était nue, il la besognait avec une rigueur de sportif à l'entraînement. Le lit raclait le parquet à chacun de ses assauts. Vivian paraissait ignorer la présence de la caméra. En revanche, Tripp souriait de temps en temps à l'objectif. Il s'accorda même le luxe, lorsque tout fut terminé, de lui adresser un clin d'œil accompagné d'un doigt d'honneur. Ils restèrent ensuite allongés ensemble pendant une minute ou deux, puis elle se leva pour gagner la salle de bains. Jeremy roula alors hors du lit, s'empara de la caméra, et filma une commode dans un coin de la pièce. Plusieurs rames de papier y étaient empilées de manière impeccable. Il prit une feuille sur l'un des tas, et la tint devant l'appareil. L'image vira au flou une fraction de seconde avant de faire le point sur un prospectus

identique à celui que Gareth avait arraché du poteau. La caméra s'éteignit. L'écran redevint noir.

Gareth me regardait, bouche bée, mains retournées.

« Ce type est un malade. Cela dit, je comprends mieux son intérêt pour la route, à présent.

— Tu penses qu'il l'a incitée à agir ?

— Bien sûr. Merde, Johnny. Vivian est une de ces salopes qui saisissent le moindre prétexte pour entrer en guerre. Il te suffit de leur désigner une cible et de presser la détente. À l'époque où je sortais avec elle, je n'arrêtais pas de lui rabâcher à quel point cette route était importante pour moi, et elle protestait déjà. Maintenant, ce connard l'a tellement énervée qu'elle est persuadée qu'il est de son devoir de sauver l'humanité de ce péril. Ces putains d'écolos au conseil municipal vont boire du petit-lait.

— Eh bien, merci pour cette séance... »

J'esquissai un mouvement pour partir, mais il interrompit mon élan.

« Une seconde, Johnny. Laisse-moi te demander. Tu hais ce gars, toi aussi ? Deux entreprises de location de plantes dans une même ville ? Il doit vraiment t'emmerder. S'il n'était pas là, nous nous en porterions bien mieux tous les deux. Vivian reviendrait peut-être vers moi. Que dirais-tu de m'aider à le rayer du tableau ?

— Et on s'y prendrait comment ? »

Gareth plongeait ses yeux dans les miens.

« À ton avis ? »

L'idée était horrible, mais je ne pouvais réfréner un frisson d'excitation à la perspective de supprimer Jeremy. Comme je ne répondais pas, Gareth se mit debout.

« Tu as une dette envers moi, Johnny. Tu serais mort à l'heure actuelle si je n'avais pas empêché ces balaises de te découper en rondelles.

— Cette histoire date d'il y a dix ans.

— Elle daterait d'hier, tu serais mort pareil.

— Je ne te suis pas redevable à ce point. »

Gareth m'examina un moment, puis, semblant perdre tout intérêt à la manœuvre, leva les mains avec un sourire.

« C'était juste pour dire, hein ? Je croyais qu'on était sur la même longueur d'onde. Oublie ça. Par contre, un truc me chiffonne. Vivian est comme elle est, ce qui est déjà assez chiant, mais qu'est-ce que Jeremy Tripp en a à foutre, que la route se construise ou non ? »

Je haussai les épaules. Je connaissais bien sûr la raison de cet intérêt soudain. Tripp avait commencé à s'attaquer à Gareth. Il adoptait une stratégie identique à celle dont nous avions fait les frais. Il frappait indirectement, s'en prenait à ce que chacun avait de plus cher.

Selon moi, Gareth avait ce qu'il méritait. Mais j'étais, d'une façon singulière, effrayé de savoir que j'avais enclenché un processus qui pourrait bien détruire son unique planche de salut.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 27

Jeremy Tripp appela le lendemain matin et m'annonça sans préambule :

« Bill Prentice a confirmé ton histoire à propos de Gareth Rodgers. Il pense qu'il a été piégé pour influencer sur l'aménagement de la route.

— Vous allez nous laisser tranquilles, alors ?

— Et même davantage. Plantagion devient inutile avec ce changement de perspective. J'aimerais faire un geste et vous laisser mon fichier clients. Ainsi que notre stock de plantes. Gratuitement, cela va sans dire. »

Je n'arrivais pas à en croire mes oreilles. Ce genre d'offre renflouerait Plantorotops, lui éviterait la faillite annoncée. Stabilisés, nous nous verrions propulsés au rang des entreprises fiables.

« Nous serions évidemment ravis de...

— Tant mieux. Je vous ferai livrer demain. Et je t'appellerai d'ici quelques jours pour le fichier clients. À propos, comment va ton frère ?

— Bien.

— Je crois que sa copine fait le ménage chez moi. Rosie. Entretenir une relation affective doit être terriblement gratifiant pour un individu tel que lui.

— Il y accorde une grande importance, oui. »

Il y eut un bref silence durant lequel Jeremy parut digérer l'information, puis la communication fut coupée.

En cinq minutes, Plantorotops était passé du stade de la ruine certaine à celui d'un succès potentiel jusqu'alors inimaginable. En admettant que Tripp soit sincère. La logique voulait cependant qu'il le soit. Il nous avait pris en grippe parce qu'il était persuadé que nous avions fomenté l'enregistrement fatal à sa sœur. À présent qu'il connaissait le vrai coupable, il n'avait plus aucune raison de nous persécuter.

Je sortis. Stan dansait avec Rosie sur un morceau de terrain plat devant le cabanon. Une radio était posée en équilibre sur la rambarde du porche. Elle

jouait un air de jazz.

La danse faisait illusion. On aurait pu croire que Stan était heureux, insouciant. Je savais pourtant qu'au fond de lui il était inquiet et effrayé. Les papillons de nuit, sa dépendance croissante à la présence de Rosie en constituaient les symptômes les plus évidents. J'étais content de pouvoir lui annoncer que Jeremy Tripp et Plantagion ne nous menaçaient plus, que la pérennité de Plantorotops était quasiment assurée.

Stan enlaça Rosie et poussa un cri de joie.

« Je te l'avais dit, Johnny ! Je te l'avais dit ! J'étais sûr que l'énergie arriverait jusqu'à nous. »

Il ouvrit le sac d'insectes autour de son cou et le tint contre son nez. Après l'avoir humé, il cligna des yeux.

« Je peux la sentir entrer en moi. Je la respire, Johnny. Oh là là, quelle super journée ! »

Ce fut dans cet esprit d'optimisme renouvelé que j'entrepris de rendre cette journée encore plus mémorable. Stan et moi étions allés au sommet de l'éperon rocheux l'avant-veille. J'y avais découvert ce que je croyais être le secret d'Empty Mile. Le besoin d'en avoir la confirmation avait désormais atteint un point où je ne pouvais plus rester les bras croisés. Aussi, aux alentours de midi, quand nous eûmes achevé notre travail à Plantorotops, je décrochai mon téléphone, pris rendez-vous, et emmenai Stan à Burton.

La devanture du bureau de l'Aménagement du Territoire courait le long du rez-de-chaussée d'un immeuble des années 50 dont les briques luisaient d'un éclat pourpre. Dans la pièce qui donnait sur la rue, deux femmes s'affairaient derrière des écrans d'ordinateur. L'une d'elles désigna un petit couloir lorsque je demandai à voir Howard Webb, le géomètre que m'avait indiqué Rolf Kortekas. Nous franchîmes plusieurs portes avant de nous retrouver à l'arrière du bâtiment. La lumière diffusée par la partie supérieure des cloisons en verre dépoli donnait l'impression qu'il n'y avait personne derrière.

La porte au bout du couloir était analogue aux autres, à l'exception de la lueur floue d'une ampoule émergeant de la vitre. Nous frappâmes avant d'entrer.

Howard Webb était un homme brun de petite taille. Le bureau en bois derrière lequel il était assis ressemblait à un meuble jeté plusieurs années auparavant par l'école du coin. La clarté de la pièce, mise en valeur par les fenêtres derrière lui, ne l'empêchait pas de garder sa lampe allumée. Cette dernière était orientée vers un étalage de photos en noir et blanc. Stan et moi prîmes deux chaises en dur contre le mur et nous installâmes en face du bureau. Je me rendis compte qu'il étudiait des prises de vue aériennes. Nous nous présentâmes. Il se leva pour nous serrer la main au-dessus de son plan de travail. Stan toussa nerveusement lorsque ce fut son tour. Howard Webb se rassit.

« Vous avez de la chance de me croiser. Ce bâtiment est plutôt à usage administratif : permis d'exploitation, ce genre de choses, je ne suis présent qu'en cas d'expertise dans la région. J'ai cru comprendre au téléphone que vous vouliez me montrer une photo ? »

Je lui tendis le cliché de mon père.

« J'aurais voulu savoir ce que vous pouviez me dire à ce propos. »

Il examina l'image un moment, puis entra les chiffres inscrits en haut à droite dans un ordinateur portable disposé sur une petite table derrière lui. Il scruta l'écran et se tourna enfin vers nous.

« Un endroit à l'extérieur d'Oakridge. Nous avons procédé à une étude l'année dernière. Comment êtes-vous entré en possession de ce cliché ? »

Stan s'agita sur son siège.

« Oh, oh, Johnny. »

Howard Webb lui lança un regard perplexe.

« Rien de mal à détenir un tel document. Simplement, leur prévalence n'est pas significative auprès du grand public... » Il marqua une légère pause, pas vraiment sûr que mon frère puisse comprendre.

Stan, gêné, avoua dans un souffle :

« La photo appartenait à mon père.

— Ah bon, il exploitait une parcelle ?

— Il était agent immobilier. »

Howard fronça les sourcils, regarda de nouveau la photo, puis la retourna, et lut les mots écrits au verso : *Les arbres sont différents...*

Il se répéta la phrase pour lui-même et sourit. « Je me rappelle cette image. Votre père vendait des propriétés à Oakridge. Je me souviens de lui, oui. Nous nous sommes rencontrés à son agence en avril dernier. J'étudiais la région. Il m'a demandé quelques photos pour son bureau. Ce détail m'a frappé, parce que, quelques jours après lui en avoir donné, il m'a posé cette question : pourquoi les arbres sont-ils différents ? » Howard leva les yeux vers moi et plissa les paupières. « Comment va-t-il ? »

— Eh bien, nous n'avons aucune certitude à l'heure actuelle. Il est parti. Il fait peut-être une crise de la cinquantaine. »

Ma réponse troubla l'expert un bref instant, mais il décida par courtoisie de ne pas insister. « Il paraissait sympathique, en tout cas. Vous avez une idée de ce qu'il voulait dire, à propos des arbres ? »

— Je devine une anomalie, sur la photo, mais je ne suis pas sûr.

— D'accord. Regardez, là. »

Stan et moi nous penchâmes au-dessus du bureau tandis que Webb désignait un point à l'aide de son crayon.

« Vous avez un paysage typique de la région : forêt, rivière, un escarpement rocheux. Mais voici l'endroit intéressant, les arbres dont nous parlons. »

Il suivit une ligne boisée un tout petit peu différente du reste de la végétation.

« Vous pouvez apercevoir une partie de la forêt légèrement plus claire. La végétation y est moins dense, moins haute car la croissance est entravée par une terre pauvre en nutriments. Observez le cours d'eau, la manière dont il contourne le relief. La rivière n'est pas dans son lit originel. Je pense que nous assistons au résultat d'un glissement de terrain. À un moment, le flanc de falaise s'est effondré et a empiété sur le trajet primaire, forçant la rivière à modifier sa course. L'altération végétale de l'autre côté de l'à-pic suit l'ancien passage. Les arbres poussent, de fait, sur le lit précédent. Ces sites sont parfois riches en sédiments. L'effet sur la flore est alors inverse : les plantes poussent mieux qu'ailleurs. Sinon, le sol est composé de graviers, de sable. Les racines n'ont qu'une couche superficielle où se fixer, d'où certaines difficultés à se développer. Je pense que c'est le cas ici.

— Nous sommes propriétaires du terrain. Et il n’y a aucune trace d’un ancien lit à cet endroit. Pas de dénivellation, rien.

— La Swallow River est peu profonde sur cette portion, même maintenant. Aucune raison de croire qu’il en fut autrement jadis. Le glissement a pu se produire il y a plusieurs centaines d’années. Entre-temps, la dépression a pu être comblée par des débris apportés par le vent, de la matière drainée par la pluie, l’humus accumulé... »

Stan fit claquer ses lèvres.

« Mince, Johnny, une rivière secrète. Et on n’était même pas au courant ! »

Howard Webb marqua un court étonnement, mais se reprit aussitôt et sourit à Stan :

« Beaucoup de choses ne sont visibles qu’à partir du ciel. »

Nous avons ce que nous étions venus chercher. Après avoir remercié Webb, nous nous préparions à quitter le bureau lorsqu’une dernière question me vint à l’esprit. Je me tournai vers le géomètre. « Mon père était-il accompagné quand il vous a demandé ces renseignements ?

— Oui. Par une espèce de rouquin, à peu près votre âge. »

Sur le trajet du retour, Stan brûlait d’excitation.

« Je parie qu’on est les seuls dans le monde entier à savoir qu’il y a une rivière cachée, Johnny. Elle est là, au milieu des arbres. N’importe qui pourrait marcher dessus. Mais nous, on sait. Je t’avais dit que la forêt était bizarre à cet endroit. Et j’avais raison.

— En effet, mon pote.

— Je me demande à quoi elle ressemblerait, si on la dégageait. » Il demeura silencieux un moment, puis me fit sursauter en s’exclamant avec une inspiration sèche : « Johnny ! Voilà pourquoi papa a creusé les trous. Les échantillons viennent de là. Cette rivière cachée doit être remplie d’or !

— Du calme, Stan.

— Pourquoi aurait-il prélevé des échantillons, sinon ? Hé, dis donc, on devrait aller explorer les environs.

— Ne t’inquiète pas. On ira.

— Il faut établir une liste d'équipements. Par exemple une lampe de poche et une hache. Et une corde.

— Pourquoi une corde ?

— Tu l'enroules autour de ton épaule, comme ça, elle passe en travers de ta poitrine.

— Et tu as l'air super cool.

— Ouais. Il faudra le faire quand Rosie sera là, pour qu'elle puisse me voir. » Il admira le paysage pendant quelques minutes, puis se tourna vers moi et ajouta d'une voix douce : « Tu crois qu'on devrait se marier, Johnny ?

— Impossible. Nous sommes frères.

— Rosie et moi, idiot. »

L'éventualité d'une consécration était si étrange que je ne l'avais jamais envisagée. Je fus tellement surpris que je ne pus m'empêcher d'être dubitatif.

« Je ne sais pas, Stan. Marla et moi sommes juste en concubinage.

— Ouais, mais écoute, Johnny... » Mon frère parut mal à l'aise. « Tu es toi.

— Certes. Tu crois quand même que c'est une bonne idée ? Je veux dire, Rosie est adorable, mais elle a eu une vie plutôt moche. Se marier et sortir ensemble sont deux choses différentes. Tu dois plus t'occuper des problèmes de l'autre.

— On est heureux, Rosie et moi. On n'a pas de problème.

— Ouais, mais vous pourriez en avoir si vous vous passiez la bague au doigt.

— Tu racontes n'importe quoi, Johnny.

— Écoute, Stan, tu l'aimes, je suis d'accord. Mais vous êtes voisins, tu la vois quand tu veux. Qu'est-ce que ça changerait ? »

Stan se tut pendant un kilomètre ou deux. J'avais conscience de l'avoir froissé.

« Mais tu ne te fâcherais pas si on se mariait, hein, Johnny ?

— Non, je ne me fâcherais pas. »

Stan sourit et se tassa confortablement dans son siège. Je continuai à conduire, me demandant jusqu'à quel point la vie pouvait devenir compliquée.

Marla rentra du travail plus tard que d'habitude. Il faisait nuit lorsqu'elle jeta ses affaires sur une chaise, et alla s'écrouler sur le divan. Ses joues avaient rosi sous l'effet de la fraîcheur nocturne. Pourtant, malgré ses couleurs, on voyait qu'elle était toujours aussi fatiguée. Stan, qui regardait la télé dans sa chambre, sortit dès qu'il l'entendit arriver, impatient de lui révéler l'existence de l'ancienne rivière. Il n'avait pas ouvert la bouche que Marla soupirait et nous expliquait la raison de son retard.

« Une réunion imprévue en salle de mairie, à propos de la route à Tunney Lake. J'ai dû taper le compte rendu. » Elle eut un sourire lugubre. « La situation se gâte pour Gareth. Ils ont procédé à un vote informel. Pas assez de voix pour mettre un veto au projet de construction, mais les scores pourraient s'inverser d'ici peu. Tu ne vas pas me croire : Jeremy Tripp était présent. Il était accompagné de la femme qui mène campagne à travers toute la ville.

— Vivian Gelhardt.

— Tu la connais ?

— Gareth sortait avec elle. Il nous a présentés voici quelque temps, avant qu'elle le quitte pour Tripp.

— Dommage pour lui. Quoi qu'il en soit, ils ont une pétition. Des tonnes de signatures. Tripp a affirmé qu'ils continueraient à en collecter jusqu'à ce qu'ils aient assez de poids pour obliger le conseil municipal à revoir ses positions.

— Ils pourraient ?

— Les édiles ont vu le van dans les rues. Trop de gens ont signé pour qu'ils puissent l'ignorer. Sans compter que deux conseillers refusent d'allouer le budget. »

Stan, qui dansait d'un pied sur l'autre depuis de début, n'y tint plus.

« On a une rivière cachée pleine d'or ! » bafouilla-t-il.

Marla eut l'air décontenancé. On voyait qu'elle se demandait s'il s'agissait d'une nouvelle lubie de mon frère, à l'instar des papillons de nuit.

Je levai la main pour interrompre son discours. Il s'assit sur une chaise en face du divan, un sourire jusqu'aux oreilles, et attendit que je fournisse des explications à Marla.

« Aujourd'hui, Stan et moi avons eu la quasi-confirimation de la raison pour laquelle mon père a acheté ce terrain. »

Stan se pencha en avant.

« À cause d'une rivière pleine d'or ! » s'excita-t-il.

Marla leva les yeux au ciel.

« Bon Dieu, Johnny. Il a creusé partout. Il n'a jamais rien trouvé qui vaille plus de quelques centaines de dollars, tu le sais.

— Eh bien, écoute ça : Millicent m'a raconté qu'il était là en février, pour lui proposer de vendre sa maison. Lors de sa visite, elle lui a montré un journal rédigé par son trisaïeul à l'époque de la ruée vers l'or. Je l'ai lu aussi. Ce type a remonté la Swallow River, a prospecté tout le long d'Empty Mile sans succès. Découragé, il a continué en amont. Rien de palpitant jusqu'ici, on est d'accord. Empty Mile porte ce nom-là parce que personne n'y a rien dégouté. On a toujours cru que d'autres prospecteurs étaient passés avant, qu'ils avaient tout ratissé. Sauf que l'auteur du journal prétend que l'endroit n'a *jamais* contenu la moindre once. Pas de déchets, le lit intact, et cetera, et cetera. La stérilité d'Empty Mile ne pouvait donc provenir d'un pillage précédent. Mon père, qui s'intéresse au métal précieux depuis une éternité, y voit un indice intrigant. Il garde le détail en tête. D'autant plus que le reste de la Swallow River était très riche. Chris Reynolds nous apprend alors qu'il s'est rendu à une conférence organisée par le Club de l'Éléphant courant mars : la même que celle à laquelle toi et moi avons assisté. Un cours sur la manière dont les bouleversements géologiques, les glissements de terrain, peuvent affecter le trajet des rivières. Je pense qu'à partir de là il s'est mis à élaborer certaines théories sur Empty Mile. Mais le véritable déclic s'est produit quand il a vu ce document. »

Je lui donnai la photo aérienne posée pour l'occasion à côté du divan. Elle l'examina d'un œil morne.

« Je ne vois rien. »

Stan éclata de rire.

« Parce que c'est une rivière secrète. »

Marla posa les yeux sur moi.

« Une rivière secrète ? »

— Vrai. Mon père nous a présenté cette photo quelques semaines après mon retour, tout excité. Il l'avait fait agrandir pour l'accrocher au mur du salon. Elle appartient à un fonds de l'Office d'Aménagement du Territoire. Il n'en a pas fait tout un plat, mais la prise de vue était de toute évidence importante pour lui. Voici le tirage original. Il a griffonné quelques mots au dos. »

Marla retourna la feuille et lut la formule énigmatique de Ray : *Les arbres sont différents.*

« Cet après-midi, Stan et moi avons porté ce cliché au type qui l'a donné à mon père. Un géomètre de l'Office. »

Marla scruta de nouveau le document.

« Je ne vois toujours rien. »

— Regarde là. »

Je désignai la ligne claire qui serpentait entre les arbres et se prolongeait jusqu'à la rivière actuelle de l'autre côté de l'escarpement.

« La végétation est moins dense. Le géomètre affirme que ce tracé suit le cours d'eau originel. Il passait droit devant, tu vois ? »

Quand le flanc de la falaise s'est effondré, la rivière a effectué un détour. La courbe qui existe aujourd'hui. La partie restante a été comblée au fil du temps, et la végétation a repris ses droits. À une certaine altitude, tu peux encore distinguer son parcours. »

Stan hocha la tête avec enthousiasme.

« Une rivière secrète, Marla. Elle est là depuis des centaines d'années, et personne ne l'a jamais su parce qu'on n'est pas monté assez haut pour la voir. »

— Et Ray était persuadé qu'elle était fertile ? »

Marla avait une drôle de voix.

« Eh bien, on peut le penser. Le minerai qu'ils ont trouvé à l'époque de la ruée s'est déposé sur des siècles et des siècles. Si la rivière a modifié son »

trajet ultérieurement, les dépôts n'ont pas eu le temps de s'effectuer dans la nouvelle portion. Mon père savait, après avoir lu le journal de Millicent, que ce secteur était intact. De fait, l'or était peut-être ailleurs. Tu as entendu Reynolds quand il nous a raconté à quel point la Swallow River regorgeait de filons. Des gens sont devenus riches, et ils étaient en compétition avec des centaines de concurrents partout sur les berges. Alors, imagine que tu possèdes un terrain susceptible d'être inexploité. L'once chiffre maintenant à neuf cents dollars. Et mon père a procédé à quelques tests avant d'acquérir la parcelle. Je t'ai parlé du laboratoire à Burton, des échantillons qu'il leur a confiés. Ils venaient du lit enfoui. Ceci explique en outre l'insistance de mon père à ne pas vendre le terrain après qu'il l'a mis à mon nom. Rien à voir avec les conseils d'un quelconque comptable. Rolf Kortekas m'a confirmé qu'il n'en avait pas.

— Et toi ? Tu crois qu'il y a de l'or ? »

La question de Marla me fit hésiter. J'avais été tellement obnubilé par le mystère d'Empty Mile que je n'avais jamais vraiment réfléchi à mes convictions profondes. Mon père y croyait dur comme fer – mais il n'était pas très avisé pour faire fortune – et je possédais le petit échantillon que m'avait remis l'analyste de Burton. Pas grand-chose.

« Je suppose qu'il n'existe qu'un moyen de s'en assurer. Creuser davantage.

— Et si tes fouilles sont fructueuses ? Tu ne vas pas dégager tout l'ancien lit avec une bêche ? »

Stan intervint.

« Je t'aiderai, Johnny. On pourra forer plein de trous. »

Je reportai mon attention sur Marla.

« Quelle que soit l'échelle des travaux, nous aurons besoin d'argent : défricher la forêt, mettre au jour les vestiges, exploiter un gisement éventuel. Je ne vois pas à l'heure actuelle comment nous pourrions financer ces opérations. Avec la nouvelle clientèle que Jeremy Tripp est censé nous fournir pour Plantorotops, nous pourrions peut-être obtenir un petit prêt afin de commencer à prospecter. Mais, pour l'instant, nous n'avons que nos mains et nos pelles. »

Stan prit une ou deux inspirations par l'ouverture de la chaussette autour de son cou, puis referma son baluchon et cligna rapidement des yeux.

« On sera millionnaires. L'énergie circule. Dis, Johnny, tu crois qu'on pourra racheter le magasin de jardinage de Bill pour le rouvrir ? Ce serait génial. Moi et Rosie, on y donnerait une grande réception de mariage et tout le monde verrait comme on est bien.

— Nous n'avons encore aucune certitude. Ne t'emballe pas.

— Il me faut plus de papillons, davantage d'énergie pour qu'on réussisse.

— Stan !

— D'accord, Johnny. Je me tais. » Il fit semblant de tourner une clef sur le côté de sa tête. « Cerveau désactivé... Mais ce serait génial, non ? Une rivière cachée remplie d'or. On est les seuls à le savoir ! »

Il partit dans sa chambre. Marla se leva, l'air exténué.

« Ton histoire est un peu tirée par les cheveux, Johnny. »

Elle se rendit à la cuisine pour se préparer à manger. Quant à moi, je restai assis au salon. Je me repassai en boucle les derniers mots de Stan. Étions-nous vraiment les seuls à savoir ?

Gareth se cachait dans l'ombre à chaque découverte décisive de mon père, tel un spectre ténébreux. Il était chez Millicent quand Ray avait lu le journal, puis à la conférence du Club de l'Éléphant, et même dans le bureau de l'expert lorsqu'il les avait renseignés sur la photo aérienne. Il s'était aussi rendu au laboratoire d'analyses des minerais. De là à en déduire qu'il possédait autant d'informations que mon père, il n'y avait qu'un pas.

Cependant, il n'avait jamais rien mentionné, excepté qu'ils étaient amis, qu'ils allaient ensemble aux réunions de l'Éléphant, et qu'il l'avait un jour aidé à creuser les « trous de clôture ». Aucune allusion à l'or. Pourquoi ? Pensait-il que cela lui faciliterait l'accès à la parcelle qu'il était si désireux d'acquérir ? Ou s'agissait-il d'un autre élément de leur relation. Une chose liée à chaque étape de leur enquête, une chose qu'il voulait que j'ignore.

CHAPITRE 28

Nous abandonnâmes toute idée de dénicher un filon mère d'un million de dollars la semaine suivante car il devint patent que Jeremy Tripp avait menti. J'avais fait une terrible erreur.

Mon désir de prolonger l'existence de Plantorotops pour le bien de Stan m'avait poussé à sous-estimer le contentieux de Jeremy à notre égard. Me fiant à sa parole, j'avais annulé la commande précédente. L'argent était parti dans l'échéance trimestrielle des options premium auxquelles nous avions souscrit : assurance locative, automobile, et responsabilité civile au cas où nous ferions tomber une jardinière sur quelqu'un.

Bien entendu, les premiers soupçons naquirent juste après que j'eus engagé ces frais. Notre propre stock était réduit à la portion congrue et, au bout de deux jours, les plantes de Tripp ne nous étaient toujours pas parvenues. Je fus obligé de l'appeler. Il était contrit. Après avoir maudit sa propre étourderie, il nous pria d'attendre un jour de plus, le temps qu'il affrète un camion. Je n'avais guère le choix. Aussi, je lui affirmai que cela ne nous posait aucun problème. Mais je raccrochai avec le sentiment persistant que les plantes n'arriveraient jamais. Jeremy Tripp n'était pas homme à s'excuser.

Plus tard ce jour-là, tandis que Stan et moi effectuions nos visites d'entretien, nous vîmes rôder le van de Plantagion. De toute évidence, notre concurrent n'avait nulle intention de fermer.

Un jour passa, puis un autre. Pas de plantes ni de fichier clients. J'essayai de recontacter Jeremy plusieurs fois, sans succès. Je téléphonai donc à l'entrepôt de Plantagion. Vivian, au bout du fil, m'assura qu'elle n'était au courant d'aucun transfert de marchandise. De fait, ils avaient trop de commandes en ce moment pour se permettre de nous dépanner. Je compris alors que Tripp n'avait pas envisagé une seconde de cesser son entreprise de destruction. Son serment n'avait été qu'une manière perverse d'ajouter à notre désarroi.

Plantorotops était sur la corde raide. Nous avions un besoin vital de nouveaux contrats, mais nous ne pouvions rien signer sous peine de déclencher une rupture de stock. Pour la même raison, nous n'arrivions pas à réapprovisionner la clientèle existante. Nous devions encore patienter trois semaines avant d'être payés. Nous aurions alors de quoi reconstituer notre réserve. Avec de la chance, nous pourrions y parvenir. Cependant, il me semblait inévitable que les gens commencent à annuler leur contrat.

Nous fîmes de notre mieux. Les premières plaintes arrivèrent au bout de quinze jours. Au début de la troisième semaine, en dépit de nos promesses d'amélioration imminente et des offres de réduction, six de nos meilleurs clients de la Vieille Ville résilièrent leur engagement et nous sommèrent de récupérer notre matériel.

Nous vécûmes le rechargement de nos plantes dans le pick-up comme une humiliation cuisante. Après avoir débarrassé un des magasins, Stan s'assit dans le véhicule et éclata en sanglots. Quelle que fut la vérité sur notre situation – une mauvaise gestion de ma part ou une mort annoncée dès le départ –, je fus terrassé par un sentiment d'échec. Non seulement je n'avais pu éviter la catastrophe, mais j'en étais, d'une certaine manière, responsable.

Cependant, la perte de nos clients fut une broutille comparée à l'épreuve qui attendait mon frère cette semaine-là.

Vendredi, nous restâmes à l'entrepôt plus longtemps que d'habitude, à laver et à astiquer les jardinières vides. L'exercice était vain. Nous ne redresserions pas la situation d'un coup de chiffon. Notre réputation était sabrée au-delà de tout espoir de reconquête. Des clients partaient chaque jour, nous avions cessé de démarcher. Nous continuions à travailler par fierté, par sentimentalisme envers notre entreprise : nous voulions lui offrir une mort digne.

Marla était déjà rentrée quand nous revînmes à Empty Mile. Elle était assise avec Rosie sur le canapé et lui massait le dos dans un geste de réconfort qui n'irait pas jusqu'à l'étreinte. Rosie pressait ses jambes l'une contre l'autre, les mains serrées sur ses cuisses. Stan se mit à trembler dès qu'il l'aperçut.

« Rosie, qu'est-ce qui ne va pas ? »

La jeune fille évita son regard.

« Mauvaise nouvelle, Johnny. » Marla me tendit une grosse enveloppe marron. « Rosie m’attendait à la maison quand je suis rentrée. Elle avait ça avec elle. »

Stan prit place à côté de son amie, passa son bras autour d’elle. Elle se colla à lui, toute raide.

L’enveloppe était décachetée. Je fouillai à l’intérieur et en sortis un jeu de cinq photos qui, d’après la finition, provenaient de l’imprimante d’un particulier. Je sus, au moment où je me rendis compte de ce qu’elles représentaient, que j’aurais dû les consulter loin de Stan. Trop tard. Il entrevit leur contenu et bondit pour venir se poster près de moi. J’essayai de les remettre dans l’enveloppe, mais il agrippa mon poignet.

« Non, Johnny. Montre-les-moi. »

Je lui donnai les clichés. Ils étaient tous consacrés à Rosie. Elle exhibait son corps blanc et sa petite touffe de poils pubiens d’un noir profond, figée au milieu d’une grande pièce au plancher ciré, aux murs immaculés. Une salle où mon frère et moi étions déjà allés.

« La maison de Jeremy Tripp ! » s’exclama Stan. Il commença à bouger ses bras d’avant en arrière devant son visage. « Sa maison ! Qu’est-ce qui se passe, Rosie ? Qu’est-il arrivé ? »

Il s’affala de nouveau à côté d’elle, lui prit gauchement les mains. Rosie gardait les yeux fixés sur ses genoux. Elle parla d’une voix dénuée d’émotion, comme si elle avait été tellement broyée par l’existence qu’elle ne pouvait plus réagir à son dernier affront.

« Je nettoyais chez lui, dans la grande pièce qui est toujours si calme. Je ne l’y avais jamais vu, mais il était là aujourd’hui. Il m’a demandé d’enlever mes vêtements et m’a photographiée. Ensuite il est parti, et il est revenu avec l’enveloppe. Je ne voulais pas que Mammy sache, alors je suis venue ici. »

Stan était horrifié.

« Il n’aurait jamais dû faire ça ! »

Rosie se tourna vers lui sans lever les yeux.

« Il m’a dit que, si je refusais, il t’obligerait à fermer Plantorotops. Il voulait que je te montre les photos. »

Stan poussa un gémissement, les poings serrés. Il contracta le cou, son visage vira à l'écarlate. Un autre que lui aurait défoncé les murs à poings nus, mais Stan n'avait aucune expérience de ce type de colère. Il la contenait avec la force d'une camisole.

La situation était désespérée, mais je pouvais au moins essayer d'éviter qu'elle empire.

« A-t-il tenté autre chose, en plus des photos ? Il t'a touchée ? »

— Non.

— Il t'a menacée ? »

Elle secoua la tête.

« Juste l'entreprise de Stanley.

— Je crois qu'on devrait aller voir Millicent. »

Rosie se redressa d'un coup.

« Je ne veux pas qu'elle soit au courant. Elle va être furieuse.

— Mais toi, comment te sens-tu ?

— Comme avant, je pense. »

Elle se leva pour se rendre sur le porche. Nous la vîmes contempler la prairie pendant plusieurs minutes à travers la vitre du salon. Puis elle s'assit sur le banc adossé au mur.

Stan paraissait perdu, à la limite de la frayeur.

« Un coup dur, Johnny.

— Je sais.

— Je dois faire quoi ?

— Rien.

— Si, Johnny. Je dois être à la hauteur. Pour Rosie. Je ne veux pas la décevoir. Si je choisis mal mes mots ou n'agis pas comme il faut, elle y pensera toujours. »

Marla, sur le divan, intervint :

« Rosie veut juste que tu sois avec elle. »

Stan hésita, puis sortit rejoindre son amie. Peu après, ils se dirigèrent vers la maison de Millicent. Marla eut un geste d'écœurement.

« Quel salopard. Qu'est-ce que Rosie a à voir là-dedans ?

— Il n'en avait pas après elle.

— Ni après Stan, hein ?

— C'est moi qui suis visé. S'il fait mal à Rosie, il fait mal à Stan. ! S'il fait mal à Stan, il m'atteint. Ce que nous lui avons appris sur Gareth et la vidéo n'a servi à rien.

— Super, merde. »

Marla et moi allâmes nous coucher tôt. Aux alentours de minuit, je fus réveillé par Millicent qui frappait à la porte. Elle portait une lampe de poche et avait enroulé un châle autour de son cou. Elle paraissait faible, inquiète.

« Stan et Rosie sont partis en voiture. Je les ai entendus parler. Il voulait qu'elle le conduise quelque part.

— Où ?

— Je l'ignore. J'ai essayé de le lui demander, mais il a refusé de me le dire. Je ne l'ai jamais vu ainsi. Il était en colère. Je crois que vous devriez partir à sa recherche.

— Je vais m'en occuper.

— Il a pris le bidon d'essence dont nous nous servons pour le chauffage. Je ne sais pas pourquoi. »

Marla et moi laissâmes Millicent regagner son logis. Nous prîmes la voiture de Marla. Je conduisais, certain du lieu où Stan s'était rendu. L'essence ajoutée à la colère : le résultat était plutôt évident.

J'atteignis la zone commerciale d'Oakridge en moins de vingt minutes. Le feu venait juste de débiter.

La Datsun de Rosie était garée sur le parking de Plantagion. La devanture avait été forcée. Je pouvais voir, par une porte ouverte derrière le bureau de Vivian, les lueurs orange des flammes enfumer l'entrepôt à l'arrière du bâtiment.

Nous nous introduisîmes à l'intérieur. J'avais espéré sans trop y croire que le sinistre serait gérable, que je pourrais éteindre l'incendie avant qu'il cause d'irréparables dégâts. Je compris tout de suite que ce serait peine perdue. Leur entrepôt était plus vaste que le nôtre, et là où celui de Plantorotops était désormais dépouillé de presque toutes les caractéristiques

d'une entreprise de location de plantes, le leur était rempli de matériel. Sur l'une des cloisons, des rayonnages débordaient de jardinières, de sacs de compost impeccablement entassés, et de petites plantes ornementales utilisées pour agrémenter les installations. Les ficus, dragonniers et autres yuccas s'alignaient en rangées de dix sur douze.

Rosie se tenait à un ou deux mètres de la porte, sur le sol bétonné entre les étagères et les végétaux. Elle se tourna vers nous lorsque nous arrivâmes et pointa un doigt muet à l'autre bout de l'édifice. Stan était figé devant les plus grosses plantes, paralysé d'horreur tandis que le feu progressait.

Je criai, mais il ne bougea pas. Je courus sur toute la longueur de l'entrepôt. Stan demeura hypnotisé par les flammes jusqu'à ce que je le rejoigne. Je le tirai en arrière contre les rayonnages. Il se tourna alors vers moi et se mit à gémir. Cette plainte, au-delà de la simple réaction physiologique, au-delà des capacités pulmonaires et vocales, se prolongea encore et encore. Elle exprimait une terreur pure, un désarroi issu des tréfonds de l'âme. L'authentique sauvagerie de cette lamentation m'effraya. Je le secouai pour qu'il cesse. À l'entrée de l'entrepôt, Marla et Rosie nous hurlaient de revenir.

La température était à présent insupportable, la fumée dégagée par les feuilles suffocante. J'empoignai Stan par son T-shirt, et le traînai vers la sortie. Les feuillages calcinés tombaient sur notre passage. Quand les nuages, trop épais, commencèrent à nous aveugler, je ressentis un accès de panique à la perspective de ne pas pouvoir émerger de ce piège. Soudain les arrosoirs au plafond se déclenchèrent et la pluie tomba en un rideau de bruine dense. Elle dissipa les volutes, siffla sur les plantes brûlées.

Nous atteignîmes la porte. Je me retournai. Le foyer mourait déjà. Quelques plantes étaient entièrement carbonisées, d'autres avaient trop peu d'essence sur elles pour que les flammes résistent. La cloison où l'on avait entreposé les végétaux était noircie du sol au plafond. Le stock était complètement détruit, mais il y avait peu de chance que le feu reprenne.

Nous nous ruâmes tous les quatre sur le parking. Marla prit sa voiture, moi celle de Rosie, avec Stan et la jeune fille derrière. Je jetai un dernier coup d'œil à la réserve. Seul un nuage de fumée au-dessus du toit signalait un quelconque sinistre. Nous ne nous attardâmes pas. Si l'édifice possédait des arrosoirs, il était sans doute aussi muni d'une alarme incendie. Je

conduisis notre miniconvoi à travers la zone commerciale, puis en dehors de la ville.

La route que nous empruntâmes coupait à travers la forêt. Une longue série de tournants qui, le cas échéant, aboutirait à la boucle d'Oakridge, un ou deux kilomètres au nord de Plantorotops. J'obliquai au sud, en direction d'Empty Mile. Ce trajet était beaucoup plus long, mais nous éviterions ainsi de croiser la brigade de pompiers volontaires, pour peu qu'elle se soit déplacée, et la police aussi en cas d'alarme.

Nous ne parlâmes guère. Stan était assis contre Rosie, penché en avant, les coudes sur les genoux. Il avait ôté ses lunettes et pressait les mains sur ses yeux, se balançant d'avant en arrière autant que l'habitacle exigü le lui permettait. Il demeura dans cette position jusqu'à ce que nous soyons arrivés à destination.

Dans le cabanon, nous prîmes place autour de la table. Je préparai du chocolat chaud, mais Stan ne toucha pas à son bol, et Rosie prétendit qu'elle n'aimait pas le lait. Je tentai d'engager la conversation avec mon frère afin d'atténuer la culpabilité qui, de toute évidence, le terrassait. Cependant, il était trop horrifié par l'acte qu'il venait de commettre.

« Les photos m'ont rendu fou.

— Ne t'angoisse pas pour cette histoire, Stan. Personne n'a été blessé. Les arrosoirs ont arrêté l'incendie. Quelques plantes ont brûlé, et ensuite ? En dehors des traces de fumée, l'entrepôt est intact.

— Et toi, tu aurais réagi comment, Johnny ?

— Si les clichés avaient concerné Marla, je serais devenu fou aussi.

— Je ne sais plus ce que je fais. » Stan se gifla rapidement. « Qu'est-ce qui va m'arriver ? grogna-t-il.

— Il n'y a aucun témoin. On ne trouvera pas qui a allumé le feu. Ils penseront à un accident.

— Comment peut-on s'en tirer après une chose pareille ?

— Je te l'ai dit, personne ne nous a vus.

— Je ne parle pas de quelqu'un en particulier, Johnny. Je veux dire le monde. Il voit ce que nous faisons. Peut-être pas les trucs normaux, mais un incendie... »

Ses yeux écarquillés errèrent à travers la pièce. Il était exténué, dévasté. Marla lui donna un somnifère et le mit au lit. Rosie l'accompagna. J'étais soulagé qu'elle reste. La chaleur de son corps l'apaiserait bien mieux que les mots ou les médicaments.

Je ramenai ensuite la voiture chez Millicent. Elle attendait, assise dans le salon, drapée dans son châle, un petit poêle à pétrole allumé en face d'elle. Le réchaud manquait d'entretien. La pièce sentait le combustible.

Je lui racontai l'incident. De même, je la mis au courant à propos des photos.

« Je suppose que vous n'avez pas contacté la police pour ce fils de pute.

— Nous ne pouvons pas le faire pour l'instant.

— Il aurait peut-être mieux valu les appeler plutôt que de laisser Stanley s'en occuper.

— Ça n'aurait rien changé. Je connais ce type. Il aurait prétendu que Rosie était consentante. Elle affirme qu'il ne l'a pas forcée. Elle a obéi pour sauver l'entreprise de Stan. Mon frère et elle ne sont pas de taille contre un individu de cet acabit, croyez-moi. » Millicent secoua la tête.

« Pauvre fille.

— Elle dort, en ce moment. Je pense qu'elle va s'en remettre. Elle était plus peinée pour Stan que pour elle-même.

— On pourrait penser que la vie serait plus simple si on était comme Rosie ou Stan. Mais non. C'est même le contraire la plupart du temps. »

Je lui rendis les clefs de la Datsun et la laissai tricoter inlassablement son châle, les yeux fixés sur les flammèches bleues de son chauffage.

CHAPITRE 29

Je passai la nuit à l'écoute du moindre bruit de voiture, dans la crainte d'un raid d'escouade au cœur de la prairie, avec son lot de flics munis d'un mandat d'arrêt à notre nom. Mais les heures défilèrent en silence et, lorsque je me réveillai le lendemain, je me pris à espérer que nous passerions à travers les mailles du filet.

Nous étions samedi. Marla était à la maison, Plantorotops en veille, du moins ce qu'il en restait. Je pensais être le premier debout, mais Stan était déjà assis sur le porche, au soleil dans son costume de Batman. Les yeux fermés derrière son masque, il ne remarqua pas ma présence. Son visage était tourné vers la lumière, son poing droit serré sur son genou. Je le vis lever lentement la main. Un papillon de nuit était emprisonné entre ses doigts. Il le porta à sa bouche et commença à mâcher. Il grimaça au moment d'ingérer l'insecte.

« Qu'est-ce que tu fais ? »

Il déglutit avec un frisson avant d'ouvrir les yeux. Il papillota, sans expression.

« Je ne sais pas, Johnny.

— Bon sang, Stan... Écoute, mec, ne t'en fais pas pour cette nuit. Jeremy Tripp a eu ce qu'il méritait. Tu ne dois pas te sentir coupable.

— Pourquoi tout va mal ? J'étais heureux, et puis ces catastrophes se sont produites. Je ne comprends pas, Johnny. »

J'aurais pu lui expliquer que la vie était ainsi, que le bon allait avec le mauvais, mais j'aurais menti. Le mauvais trouvait son origine au sein d'un seul événement : Marla et moi en train de baiser devant Bill Prentice en pleine forêt. Il m'était impossible de prévoir que la situation dégénérerait à ce point, je n'avais jamais voulu infliger de souffrances à quiconque, n'empêche...

« Ça va s'arranger, Stan, je te le promets. Je ne veux pas que tu aies peur ni que tu sois en colère...

— Je ne vois plus rien derrière les choses. » Il me regarda comme sous le coup d'une révélation soudaine. « Voilà ce que tu ressens, Johnny ? Je te ressemble, maintenant ? »

En milieu de matinée, Stan avait quitté son déguisement, mais sa stupeur sous-jacente persistait. Rosie le rejoignit sur le perron. Ils demeurèrent longtemps à contempler la prairie d'un air absent.

Dans l'espoir de lui changer les idées, je lui rappelai que nous n'avions pas encore exploré notre rivière secrète. Il paraissait avoir perdu tout intérêt pour l'entreprise. Quand j'évoquai l'or, l'argent qu'il nous rapporterait, et l'aventure sans pareille que constituerait l'expédition, il émergea un peu de sa torpeur et accepta de m'accompagner pour découvrir le contenu de l'ancien cours d'eau.

« Et s'il y a beaucoup d'or, je pourrai peut-être rembourser les dégâts à Jeremy Tripp. »

Au fil des ans, mon père avait accumulé tout le matériel de prospection amateur : pelles, tamis grillagé pour passer le terrain au crible, même un lavoir moderne en aluminium. Nous avions entreposé ces accessoires dans la remise derrière le cabanon. Nous nous équipâmes de deux batées, d'une pelle, d'une pioche, et d'un tamis. Au moment où nous revenions à l'avant de la maison, je compris que j'allais être obligé de revoir entièrement mes projets.

Marla et Rosie se tenaient côte à côte sur le porche, les yeux braqués en direction du sommet de la colline. Je suivis leur regard affolé et vis, en haut du chemin qui menait chez nous, une Jaguar Type E stationnée devant les arbres.

Stan poussa un petit cri et laissa tomber sa batée.

« Johnny...

— Tout va bien. Il est sans doute venu voir si nous pouvions lui prêter quelques plantes.

— Non.

— Pourquoi tu n'emmènerais pas Rosie avec toi, histoire de lui montrer comment on tamise ? On a vraiment besoin de savoir ce qui se cache dans ce lit de rivière. »

Je tendis ma batée à Rosie. Mon frère, soucieux, continuait de fixer la voiture de Jeremy.

« Allez, Stan. Ce sera mieux si je lui parle seul. Je viendrai te chercher quand il sera parti. Ne t'en fais pas. »

Stan prit son ustensile, et tira Rosie d'un air mécontent. Ils se dirigèrent en contrebas. Je rejoignis Marla sur le perron. Une minute plus tard, la Jaguar descendit le sentier.

Je sentis frémir Marla lorsque Tripp émergea de son véhicule. Il se planta devant le cabanon avec l'allure d'un propriétaire qui vient prendre possession de l'intégralité de son dû, y compris nous.

« Un cabanon en rondins... Très rustique. Tu n'as pas peur qu'il prenne feu ?

— Pas spécialement.

— Tiens donc ? Je dois te dire que, personnellement, je suis inquiet. Pas toi ? Vraiment ? » Il observa le bas de la colline. Stan et Rosie entraient dans les bois. « Bonne idée, d'avoir éloigné ton frère. Il supporte mal le stress, non ? On va discuter à l'intérieur ? »

Il grimpa les marches sans attendre notre réponse, et passa devant nous pour entrer dans le cabanon. Marla était blanche comme un linge. Je sentis une main glacée se refermer sur mes entrailles. Nous demeurâmes immobiles un instant, puis suivîmes Jeremy Tripp.

Il était affalé sur le canapé. Marla s'assit sur une chaise aussi loin que possible de lui. Je restai quant à moi debout. Il affecta un sourire narquois.

« Rester dans cette position ne te rendra pas service, John. Se tenir dos à la fenêtre, surplomber l'adversaire, toute cette comédie ? Inutile si tu n'as pas de répondant. Tu ne domines qu'à des conditions précises. L'argent en est une. La connaissance une autre. Frimer signifie en général que tu ne possèdes aucune des deux.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Il y a eu le feu à mon entrepôt cette nuit.

— Ah bon ?

— Tu es surpris ? Je l'ai été aussi. Les pompiers parlent d'un incendie criminel. Des propos qui me font réfléchir, ainsi que tu l'imagines. La cible

de cet acte de vandalisme est une réserve remplie de plantes. J'ai pratiquement coulé une entreprise concurrente dirigée par un individu fort mal disposé à mon égard.

— Ce n'est pas parce que j'ai une entreprise similaire que j'ai mis le feu.

— Je ne dis rien de tel. Tu n'es sans doute pas assez idiot pour tenter une action aussi frontale.

— D'accord. Bien. Alors pourquoi êtes-vous ici ?

— Tu n'es pas assez idiot... mais ton frère l'est. »

La main glacée dans mes entrailles se resserra.

« Stan est incapable de faire une chose pareille.

— Dans certaines circonstances, n'importe qui est capable de n'importe quoi. Je sais que ton frère a eu une mauvaise passe. Une boîte qui va fermer, la maison familiale perdue... Ce genre d'aléas peut mettre un faible d'esprit hors de lui. Ce n'est qu'une supposition, bien sûr, mais il me semble que Stan se rapproche beaucoup d'un faible d'esprit. Apprendre que son amie aime poser nue n'a pas dû l'aider non plus.

— Vous vous êtes comporté comme un salaud.

— C'est ce qui s'est passé ? Il a vu les photos, il a perdu les pédales ? Il s'est déchaîné avec un bidon d'essence ?

— Vous êtes dingue.

— Mais proche de la vérité.

— Vous n'avez aucune preuve de ce que vous avancez.

— John, quand j'irai raconter à la police que je soupçonne Stan, ils le convoqueront. Les preuves importent peu, parce que, deux minutes après être entré dans le commissariat, il déballera tout de son plein gré. Tu le sais. Il ne supportera pas un interrogatoire.

— Qu'est-ce que vous cherchez ?

— À améliorer la sécurité de nos concitoyens. Nous ne pouvons pas nous permettre de laisser des pyromanes courir les rues.

— Vous parlez de prison ? Vous plaisantez ? Il est question de Stan. Il n'y survivrait pas.

— Tu crois que je m'en soucie ?

— Cette histoire est entre vous et moi ; Marla, Gareth, et une putain de vidéo. Laissez Stan tranquille.

— Tu pourrais tenter de me convaincre.

— Je vous ai déjà demandé ce que vous vouliez.

— Annule le bail de l'entrepôt avec Bill. Dégage. J'ai besoin d'acheter le terrain.

— Nous ne pourrons plus travailler.

— Vous êtes déjà presque au chômage. Et je veux acquérir ce lopin de terre aussi.

— Quel lopin de terre ?

— Ici.

— Vous vous foutez de moi ? Pourquoi ? »

Jeremy Tripp haussa les épaules.

« Parce qu'il est à vous. Tu dois comprendre que je mets un point d'honneur à vous dépouiller de tout ce que vous possédez. Toi, ce crétin de Gareth, et ta pute. »

Il désigna Marla du menton.

« Cet incendie était le prétexte qu'il vous fallait, hein ? grinçai-je.

— Tu as commis une erreur. Tu aurais dû mieux surveiller ton frère.

— Qu'est-ce qui me dit que vous n'allez pas aller voir les flics, même si j'obéis ?

— Rien. Mais as-tu vraiment le choix ? Je t'assure que personne ne saura. Tu vas faire quoi ? Laisser tomber ton frère une nouvelle fois sans essayer de le sauver ? »

Je me moquais d'abandonner l'entrepôt. Plantorotops était déjà à la limite de la faillite. Mais Empty Mile était une autre paire de manches.

« J'attends ta décision, John.

— Je peux résilier le contrat de location avec Bill dès que je le vois. Par contre, il faudra que je contacte un notaire, pour ce terrain. J'ai besoin de quelques jours pour me retourner.

— Tant que tu ne traînes pas. » Jeremy se leva. « Et maintenant, pour sceller notre accord, j'aimerais que ta copine s'occupe de moi.

— S’occupe de vous ?

— Une pipe.

— Allez vous faire voir. Elle ne bosse plus pour Gareth. Elle ne vous touchera pas. »

Tripp me regarda comme si j’étais dément.

« Ton frère va finir derrière les barreaux. Ou au moins dans un pavillon psychiatrique. Tu penses qu’il en ressortira intact ? Et toi, comment vas-tu supporter cette séparation, sachant que tu aurais pu lui épargner l’épreuve ? »

Je détestais l’idée que Marla se mette à genoux devant Tripp, cependant c’était un moindre mal. Elle souffrirait, mais serait encore Marla ensuite. Tandis que Stan changerait à jamais si on l’enfermait.

Elle comprit bien entendu quelle solution j’envisageais, ou elle le lut sur mon visage. Elle soupira, s’agenouilla, et dégrafa le pantalon de Jeremy. Celui-ci m’adressa un clin d’œil.

« Enfin quelqu’un de sensé. »

Incapable de regarder, je me rendis à l’autre bout de la pièce, là où l’évier et le comptoir longeaient le mur du fond. Je jetai quand même un coup d’œil par-dessus mon épaule. Jeremy Tripp se tenait dos à moi, les fesses crispées, les mains dans les cheveux de Marla. Je me détournai, raidi contre le comptoir. Je souhaitais de tout mon cœur que le sol s’ouvre sous mes pieds.

Quand Jeremy commença à grogner, mon regard passa du comptoir à l’évier. Un grand couteau de cuisine attendait d’être lavé. Je tendis le bras, mes doigts se refermèrent sur le manche en bois noir. Je fis volte-face et marchai sur la pointe des pieds.

Tripp avait pris son temps, mais il était désormais proche de l’orgasme. Il donnait de grands coups de hanches. Marla suffoquait. Je brandissais le couteau devant moi. La distance entre la lame et le dos de Jeremy n’était pas très grande, peut-être deux mètres. J’avançais. Elle se réduisait. Elle était l’unique rempart entre la vie et la mort d’un homme que je haïssais.

Je distinguais une partie du visage de Marla au-delà de la hanche droite de Jeremy. Elle me fixait de son seul œil visible.

Je voulais plonger le couteau dans son dos, y vriller la lame. Je voulais me venger de ce qu'il infligeait à Marla et de ce qu'il lui avait fait jadis. Venger la destruction des rêves de mon frère. Je voulais que cette menace disparaisse à jamais.

Cependant, je n'y parvins pas. Je m'arrêtai à mi-chemin et demeurai un moment dans la même position, l'arme pointée vers lui. Puis tournai les talons et regagnai l'évier. Je regardais par la fenêtre d'un air absent, à l'écoute des bruits produits par Jeremy Tripp, lorsqu'il éjacula dans la bouche de Marla.

Quand il fut parti, Marla se brossa les dents au-dessus de l'évier, puis resta avec moi à contempler le paysage par la vitre.

Ce genre d'activités n'avait rien d'inhabituel pour elle. Elle s'était prostituée, avait baisé avec des hommes qu'elle ne connaissait pas, Gareth l'avait obligée à aller avec Jeremy, et nous nous étions exhibés devant Bill Prentice dans la forêt. Sucer Tripp n'était pas ce qu'elle avait fait de pire, mais la passe s'était déroulée chez elle, peu après une expérience similaire imposée par Gareth.

Je savais qu'elle ne désirait pas en discuter, pourtant je me sentais obligé de parler :

« Merci. »

Le terme était malheureux, certes, mais n'importe quoi d'autre aurait paru égoïste.

Elle alluma une cigarette, puis étouffa la flamme de l'allumette entre le pouce et l'index. Aucun tressaillement, silence total. Quand elle eut terminé de fumer, elle pivota vers moi.

« Tu vas lui donner ce qu'il exige ? demanda-t-elle d'un ton trop maîtrisé.

— Cela ne changera rien. Il a décidé de nous détruire. L'entrepôt et le terrain ne sont qu'une étape, pas l'aboutissement. Jusqu'à présent, toutes ses attaques ont été personnelles. Il t'expulse de chez toi, te baise devant moi, empoisonne nos plantes, monte une entreprise concurrente et, pour Gareth, il entrave les projets d'aménagement de la route. Il ne recherche pas le profit. Il veut juste se venger de la mort de sa sœur. Et il ne s'arrêtera pas

tant que l'un de nous sera encore debout. Il dénoncera Stan, que nous lui cédions la propriété ou non.

— Donc ?

— Merde, je ne sais pas...

— Bien sûr que si, Johnny. Je vois d'ici les rouages se mettre en place dans ta tête.

— Tu parles de le tuer ? Tu crois que je suis ce genre de type ? Que je pourrais vraiment l'éliminer ?

— Tu as envie que je te dise quoi ? Que cela ne me pose pas de problème ? C'est ce que tu veux entendre ?

— Je ne veux rien.

— Parce que ça ne me pose effectivement aucun problème, Johnny. Aucun.

— J'en suis incapable. J'ai essayé avec le couteau, j'ai échoué.

— Moi, je suis partante, mais il faut que tu saches qu'un truc pareil te poursuivra. Tu ne pourras jamais t'en débarrasser.

— Je t'ai dit que j'en étais incapable !

— Pourtant, tu y as réfléchi, hein ? »

La voix de Marla était usée par la tristesse. Elle passa ses doigts sur ma nuque. Et, avant de comprendre comment, mes jambes se dérochèrent. Je tombai à genoux sur le sol de la cuisine, la serrai dans mes bras. Le visage enfoui dans le coton de sa chemise, contre son ventre, je pleurai.

Plus tard, j'appelai Gareth, puis descendis à la rivière pour indiquer à Stan et à Rosie qu'ils pouvaient revenir. Dans le couloir de végétation plus clairsemée que nous savions désormais appartenir au premier cours d'eau, je vis qu'un des trous jadis creusés par mon père avait été élargi. L'excavation faisait désormais un mètre cinquante de large sur un mètre de profondeur. Les parois étaient composées d'une terre marron foncé, mais le sol au fond était différent, plus clair, plus granuleux. Un mélange de sable et de graviers. Un ancien lit de rivière, sans nul doute.

Rien ne laissait supposer qu'il contenait de l'or. Pourtant, il était bien là, visible, accessible. Réel. Jusqu'à présent, il n'avait été qu'une trace floue

sur une photo, le rêve d'un homme désespéré. Ce n'était plus le cas. Un sentiment indéfinissable m'étreignit, contourna mon esprit doué de raison pour se rendre directement dans une partie de moi-même disposée à croire aux miracles.

Je poursuivis ma route. Stan et Rosie étaient assis sur la berge, auprès d'un tas d'alluvions tamisées. Ils se tenaient la main, dos à moi. J'avais l'impression que leur unique activité se résumait à admirer les flots limpides qui couraient devant eux. La pelle de Stan était posée à côté de lui, avec les batées.

Quand ils m'entendirent, ils se tournèrent vers moi. Tout d'abord, je ne fus pas sûr de bien voir. Leur visage était tout barbouillé. Sous l'éclat éblouissant de l'eau, la substance paraissait molle, noirâtre. Je crus qu'il s'agissait de boue mais, à mesure que je m'approchais, je constatai qu'il n'en était rien. Ils s'étaient couvert la figure d'un mélange d'eau, de papillons écrasés, et de minerai.

La matière presque sèche s'écaillait en fines croûtes sur leur peau. Stan avait fermé une main sur son genou. Il la tendit vers moi et desserra ses doigts. Un petit tas de limon gisait dans sa paume.

« Papa avait raison, Johnny. On a juste tamisé cinq fois. » Il fit tomber le sable noir et la poussière dorée au fond d'une des batées. « Il n'en a jamais trouvé autant en lavant si peu. »

Je m'agenouillai pour examiner leur récolte. Impossible de se prononcer sur la quantité d'or exacte sans raffinement, cependant le sable noir était si coloré que j'eus l'impression d'avoir au moins une once. Le reste de la rivière n'était peut-être pas aussi fertile, mais l'endroit où Stan avait creusé était en tout cas très riche.

« Qu'est-ce que tu as sur le visage ?

— Je ne voulais pas m'y prendre mal avec l'or, comme avec Plantorotops. Rosie m'a aidé. Jeremy Tripp est parti ?

— Oui, il n'est plus là.

— Il sait que c'est moi, hein ?

— Il a posé quelques questions.

— Johnny !

— Oui, il sait. Mais tout va bien.

— Comment ce serait possible ?

— J'ai arrangé les choses.

— Comment ?

— Je lui ai expliqué qu'il s'agissait d'une regrettable méprise, que tu ne l'as pas fait exprès. Il a compris. »

Stan m'observa une bonne minute.

« Tu me le jures, Johnny ?

— Juré craché. »

Il jeta un coup d'œil à Rosie et poussa un long soupir.

Gareth et moi nous rencontrâmes au Black Cat, dans le faubourg. Nous étions en milieu d'après-midi, le café était désert. Nous nous installâmes dans un box à l'opposé du comptoir. Gareth, assis en face de moi, me toisa.

« J'espère que ce rendez-vous signifie que nous allons être amis. Tu m'invites à prendre un verre et tout, mais je me demande si tu n'as pas une idée en tête.

— Quelles sont les nouvelles, pour la route du lac ?

— Oh, moi d'abord, Johnny. J'ai vu un truc qui m'a fait penser à toi, ce matin. J'ai fait un tour à Plantagion, histoire de surveiller Viv, avec ma paranoïa habituelle, et j'ai remarqué qu'il y avait eu le feu. Je parie que Jeremy est plutôt remonté contre toi.

— Pourquoi ?

— Les feux ne prennent pas tout seuls.

— Il est remonté contre toi aussi. Marla était à la réunion du conseil municipal où lui et Vivian ont présenté leur pétition pour abroger les travaux. Ils ont raconté qu'ils continueraient tant que le projet ne serait pas annulé.

— Cette connasse. Je ne suis pas vraiment surpris.

— Tu sais qui est Jeremy Tripp ?

— Un trou du cul au portefeuille bien rempli qui m'a piqué ma nana et a décidé de me pourrir la vie.

— Le frère de Patricia Prentice. »

Gareth cligna des yeux avec le regard vide de celui qui n'a pas bien compris.

« Tripp est le frère de Patricia Prentice, répétais-je. Il a vu la vidéo. Il est au courant que tu as filmé. Il considère que nous sommes tous les trois responsables de son suicide. Il ne laissera pas tomber avant de s'être vengé. Il m'a attaqué par l'intermédiaire de Plantorotops. Il a acheté la maison de Marla et l'a expulsée. Maintenant, il fait obstruction à la route pour s'en prendre à toi. Sans compter qu'il t'a ravi Vivian.

— Et l'incendie, bien entendu.

— Quoi, l'incendie ?

— Johnny, si cet entretien prend la direction que je pense, inutile de se raconter des conneries. Il est sur tes talons à cause de cet incident. La coïncidence est trop grosse. Nous nous rencontrons le lendemain du sinistre.

— D'accord.

— Il a vu juste ? »

J'étais réticent à donner davantage d'informations à Gareth. Cependant, j'avais besoin de son aide.

« Stan a commis une erreur de jugement.

— Nous y voilà, ce n'était pas trop dur. Maintenant, on peut avancer. Comment tu sais que Jeremy est le frère de Patricia ?

— Un de nos clients me l'a appris. Et Tripp me l'a confirmé lui-même peu après.

— Tu lui as parlé ?

— J'essayais de le convaincre de nous laisser tranquilles.

— Johnny, il n'y a que toi et Marla sur l'enregistrement. Qu'est-ce qui lui fait croire que j'en suis l'auteur ? »

J'avais prévu que nous aborderions ce sujet délicat. J'essayai, autant que possible, de jouer au type acculé.

« Je le lui ai dit. Je n'avais pas d'autre solution, mec. Il était en train de nous mettre sur la paille. Cette vidéo n'avait rien à voir avec nous, tu avais monté ce stratagème tout seul. Si quelqu'un devait en pâtir, c'était toi.

— Ah... » Gareth eut un sourire crispé. « Voilà qui explique certains détails. J'ai eu Bill au téléphone hier. Il m'a agoni d'insultes. Je crois bien qu'il a mentionné la vidéo. J'ai nié en bloc, tu t'en doutes. Tu n'as pas été très sympa sur ce coup-là, mon petit Johnny.

— Je te le répète, je n'avais pas d'autre solution. De toute façon, mes arguments n'ont pas porté. Tripp s'est contenté d'ajouter ton nom à sa liste sans cesser de nous persécuter. Maintenant, à cause de l'incendie, il veut que je lui donne Empty Mile sinon Stan ira en prison. »

Je guettai la réaction de Gareth. Ses traits se figèrent. Il secoua brusquement la tête.

« Ton terrain ? Hors de question. Impossible. »

Je l'imitai avant de soupirer.

« Je ne vois pas comment l'éviter.

— Oh si, Johnny. D'où notre rendez-vous. Tu veux que je le tue pour toi.

— Tu envisageais déjà ce meurtre avant.

— J'envisageais que *nous* l'éliminions. Ensemble.

— Je n'ai pas les tripes.

— En revanche, tu penses que moi je les ai. »

J'eus un haussement d'épaules. Gareth m'observa de longues minutes sans ajouter un mot. Il tapotait la table du bout des doigts.

« D'accord, mais tu devras m'aider. Je ferai le sale boulot, ne t'inquiète pas. Par contre, il faudra que tu sois là.

— Pas de problème.

— Et je veux un tiers d'Empty Mile. Tu sais que l'affaire m'intéresse. L'accord me semble équitable vu ce que tu me demandes. Surtout que Jeremy exige la totalité. »

La perspective de partager le terrain avec Gareth me glaçait les sangs, mais nous serions liés de toute façon si nous supprimions Jeremy Tripp, alors j'acceptai. Je n'avais pas vraiment le choix.

« Un tiers, marché conclu.

— Un tiers intégral, hein ?

— C'est-à-dire ?

— Droit fluviaux, abattage si on coupe des arbres, exploitation de minerais... ce genre de choses.

— À ta guise.

— Super. On va devenir associés, Johnny.

— Tripp ne patientera qu'un jour ou deux avant d'aller voir la police.

— Aucun souci. Je réfléchis à la question depuis un petit bout de temps.

— Il me faudra environ une semaine pour obtenir les documents relatifs à la donation.

— On a passé un accord, mec. Je te fais confiance. Une poignée de main, et la cause est entendue. Occupe-t'en quand tu pourras. »

Il me tendit la main et, au moment où je la serrai, je me sentis attiré dans un long tunnel noir sans autre issue qu'un futur effrayant où le danger était omniprésent, où tout changeait de manière irrévocable.

« Ce partenariat te rendrait service, Johnny. Je pourrais mettre en gage les cabanes, si jamais on a besoin d'investir. »

Gareth partit peu après. Il me précisa qu'il m'appellerait le lendemain, lorsque l'opération serait planifiée. Je me gardai de demander des précisions. Je n'avais aucune envie d'apprendre quoi que ce soit avant l'heure.

Je restai au Black Cat encore une trentaine de minutes, à méditer sur la facilité avec laquelle les êtres humains basculaient pour modifier le cours entier de leur existence. Une décision. Un passage à l'acte. Il n'en fallait guère plus. J'étais à cheval entre deux versions de moi-même : l'innocent et le meurtrier. Quand je passerais de l'une à l'autre, je perdrais une part de mon âme. Le peu que j'en conserverais suffirait-il à me reconnaître lorsque tout serait terminé ?

De retour au cabanon, j'informai Marla que la machine était lancée. Elle approuva jusqu'à l'annonce du prix réclamé par Gareth.

« Tu plaisantes, j'espère ?

— Qu'est-ce que je devais répondre ? Je suis incapable d'y arriver seul. Et il est partant. Il ne s'agit que d'un tiers. Nous gardons le reste.

— Il sera là tout le temps. Tu ne comprends pas ? Tu lui as fourni un prétexte. Tu es aveugle ? Tu ne t'es pas aperçu que je ne supporte pas sa

présence ? Il nous hait tous les deux, Johnny. Et il ne va pas en perdre une miette.

— Je devais faire quoi ? »

Marla me regarda en secouant la tête. Ses lèvres frémissaient, mais quels que soient les mots tapis derrière, ils étaient étouffés par son propre désespoir. D'impuissance, elle leva finalement les yeux au ciel et poussa un cri perçant.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 30

Gareth m'appela le lendemain matin pour me demander des renseignements sur le jardin à l'arrière de la maison de Jeremy Tripp.

« Il y a un vis-à-vis ?

— Non. Le pré donne directement sur la forêt.

— Une clôture ?

— Non. »

Il sembla satisfait. Il me conseilla de garder mon téléphone sur moi et d'être disponible dans l'après-midi. Il me rappela aux alentours de quinze heures. Je devais filer jusqu'à la Vieille Ville aussi vite que possible. Je le rejoignis sur l'avenue principale. Il était stationné à une centaine de mètres de l'unique cinéma d'Oakridge. Je me garai derrière lui, montai dans sa Jeep. Quand il se pencha vers moi, je fus contraint de lui en claquer cinq.

« Prêt, mon petit Johnny ? Les choses sérieuses commencent.

— J'imagine.

— Je l'ai suivi toute la journée. Il est allé recueillir des signatures en ville avec Vivian, pour sa putain de pétition. » Gareth désigna le cinéma d'un geste du menton. « Maintenant, ils regardent un film. Ils viennent juste d'entrer. On a une ou deux heures devant nous.

— Pour faire quoi ?

— Ils utilisent le van de Vivian. Elle le conduisait, comme la bonne petite chienne qu'elle est. Ce qui veut dire que Tripp a laissé sa voiture chez lui. »

Gareth éteignit son portable.

« Le tien aussi, mon pote. Évitions de laisser des traces. »

Il fit demi-tour et nous prîmes au nord. Nous sortîmes de la Vieille Ville, puis d'Oakridge, pour entrer dans la forêt qui séparait l'agglomération des Flancs. Ces terres appartenaient à l'ONF. Aucune maison ne défigurait le paysage. Les seules personnes à circuler dans le coin étaient soit des

touristes, soit des gens qui résidaient ou travaillaient dans les vastes demeures en hauteur. Hormis les touristes, rares à cette période de l'année, nous ne croisâmes aucun véhicule.

Nous n'échangeâmes pas un mot jusqu'à ce que Gareth oblique sur un chemin pare-feu, cinq cents mètres avant les premières maisons des Flancs. Le chemin était escarpé et, à la faveur d'un tournant, j'aperçus en contrebas la route d'où nous venions. Une grande ligne droite étroite qui se terminait par une épingle à cheveux tellement serrée que la chaussée semblait se terminer en cul-de-sac dans un mur de forêt. Nous rebondîmes dans les ornières sur plusieurs centaines de mètres, puis Gareth coupa le contact. Il sortit, s'empara d'un sac à dos sur le siège arrière, et le mit sur son épaule.

« Terminus, Johnny. On va marcher à partir d'ici. Je n'ai pas envie que quelqu'un remarque la Jeep.

— À travers bois ?

— Ouais. Tripp habite à Eyrie, de l'autre côté de la route que nous venons de gravir. Encore à peu près cinq cents mètres. Plus cinq cents mètres pour arriver chez lui. Il suffit de grimper, et on devrait aboutir à son jardin. »

Il extirpa une boussole de sa poche, vérifia la direction, et s'engouffra dans la végétation. Les arbres paraissaient sinistres. Personne ne venait jamais là, j'avais l'impression que nous violions l'état naturel des choses par notre simple présence.

J'entendais un cliquetis métallique dans le sac de Gareth à chaque enjambée. Ce bruit, ajouté à l'oppression des frondaisons et à ce que nous nous préparions à accomplir, commençait à me taper sur le système. Des scènes toutes plus brutales les unes que les autres se succédaient dans mon esprit.

Gareth dut lire l'angoisse sur mon visage.

« Décontracte-toi, mon pote. On ne va pas le découper en morceaux. Nous allons juste apporter une petite modification à son bolide. Et il aura un accident. » Il me présenta ses paumes. « Propres comme un sou neuf. »

Nous continuâmes à travers bois. Le terrain était accidenté, le sol recouvert d'un épais tapis d'aiguilles de pin sur lequel nous glissions. Nous progressions lentement. Je gardais le plus possible les yeux par terre.

J'essayais de me convaincre que tuer quelqu'un en provoquant un accident n'était pas aussi grave qu'un meurtre à l'arme blanche.

Il nous fallut une demi-heure pour parvenir aux premières propriétés en bas d'Eyrie Street. Gareth avait du mal à s'orienter car nous ne pouvions voir au-delà d'une vingtaine de mètres, et errions dans un morceau de forêt entre deux terrains privés. Nous faillîmes même tomber par erreur sur la route. Cette maladresse nous permit toutefois de nous repérer et, au bout de quelques minutes, nous atteignîmes l'arrière du jardin de Jeremy Tripp.

Nous nous cachâmes en lisière du bois, à l'affût du moindre signe d'activité sur l'immense pelouse. La cible d'archer était toujours là. Sur une table du balcon, les pages d'un magazine abandonné tournaient paresseusement sous l'effet de la brise. La maison était calme, silencieuse.

Gareth m'indiqua l'auvent à voitures, sur le flanc du bâtiment principal. Jeremy Tripp avait laissé la capote de sa Jaguar V12 baissée. Un rayon de soleil soulignait la partie supérieure de l'encadrement métallisé du pare-brise.

« Voilà qui va nous faciliter le travail. Je pensais qu'on devrait fracturer le garage. Dépêchons-nous quand même. S'ils rentrent tout de suite après le film, il ne nous reste plus qu'une heure. »

Nous sortîmes à découvert. Bien qu'à l'abri des regards indiscrets, je ne pus réprimer un sentiment de vulnérabilité. Nous contournâmes rapidement la pelouse par la gauche, et nous faufileâmes sous l'auvent. Nous étions dissimulés d'un côté par la forêt, de l'autre par la maison. La haie de devant nous protégeait de la route.

Gareth s'empara d'une lampe de poche qu'il avait emportée dans son sac à dos, puis s'allongea sur le sol bétonné de manière à pouvoir examiner le châssis derrière l'une des roues avant aux enjoliveurs chromés. Il émergea du bas de caisse et s'assit.

« D'accord. »

Il prit une lime et s'allongea de nouveau. Il s'activa en douceur pendant deux ou trois minutes. À intervalles réguliers, il marquait des pauses, vérifiait l'avancée des travaux à l'aide de sa lampe torche. Lorsqu'il fut satisfait, il tendit la main vers le sac à dos.

« Il y a une bouteille à l'intérieur. Fais gaffe quand tu la manipules. »

Je fouillai le sac. Un assortiment d'outils variés, une paire de gants de protection industrielle, un tuyau d'acier d'environ quatre-vingt-dix centimètres de long sur trois de diamètre, un tampon qui ressemblait à du coton, et une petite bouteille enveloppée dans du papier bulle. Le récipient était muni d'un bouchon de sécurité à clapet identique à ceux qu'on trouve exposés dans les vieux magasins. Il était à moitié rempli d'un liquide incolore. J'ôtai le papier bulle, et tendis le flacon à Gareth.

« C'est quoi ? »

— De l'acide nitrique. Donne-moi les gants et le tampon. »

Je m'exécutai. Il me détailla la suite des opérations en enfilant ses gants.

« Les canalisations amènent le liquide de frein du maître-cylindre jusqu'à chaque roue. Quand tu poses ton pied sur la pédale, elle actionne un amplificateur de pression qui se répercute sur les étriers, lesquels ralentissent la voiture. Évidemment, en cas de fuite, le liquide gicle à l'extérieur lorsque tu pompes. Et tes freins ne marchent plus super bien. Nous pourrions nous contenter de couper l'arrivée, mais la manœuvre serait un peu trop voyante. Je veux juste éroder assez les canalisations pour qu'elles pètent s'il freine un peu brusque. L'acide dissimulera les marques laissées par la lime et corrodera le métal. Travaille comme il faut, et l'avarie ressemblera à un défaut de fabrication. Très difficile à détecter. Par contre, si j'en mets trop, les pièces seront foutues. Il ne nous restera plus qu'à espérer qu'il s'en aperçoive trop tard. »

Gareth arracha un morceau du tampon en similiton.

« Laine soufflée. Ils s'en servent pour les filtres des viviers. La seule matière que tu peux utiliser pour éponger l'acide. »

Il ouvrit le bouchon de la bouteille, versa avec précaution quelques gouttes de corps hydrogéné sur le tampon, puis se glissa derechef sous le bas de caisse. Je m'allongeai moi aussi de front pour le regarder opérer. Il humecta un tuyau oblique d'environ un centimètre de diamètre à l'aide de sa solution. De fines volutes blanches s'élevaient du métal à chaque passage. Lorsqu'il eut terminé avec cette roue, Gareth passa à la suivante, avant de retourner vérifier la première.

« Je pense que ça va. Tiens, jette un coup d'œil. »

Il s'écarta. Je pris sa place. La canalisation était toujours intacte, mais il en suintait à présent un liquide brun rouille sur une portion d'une dizaine de centimètres.

Gareth tassa le tampon usagé dans la bouteille, remit le bouchon, puis enfourna le tout dans son sac à dos.

« La pièce va casser dès qu'il va appuyer sur la pédale, sûr.

— Et les roues arrière ?

— Ce véhicule est équipé d'un système en circuits croisés. Le premier alimente la roue avant gauche et arrière droite, le second fait l'inverse. Perce à un endroit quelconque, et tout est foutu. Et s'il actionne le frein à main, ce sera tant mieux. La voiture partira en tête-à-queue ou en tonneaux.

— Personne ne se doutera de rien ?

— Tout dépendra de leur degré de suspicion. À quel point ils vont pousser leurs investigations, est-ce que la voiture sera assez endommagée pour cacher certaines anomalies. Cette bagnole a trente-cinq ans. Un défaut mécanique n'est pas à exclure. Les canalisations paraîtront simplement corrodées. Et, en admettant que quelqu'un ait le nez creux, comment remonteront-ils jusqu'à nous ? On est juste deux péquenots, et toi, tu es le gentil qui veille sur son frère handicapé. Pour les gens, nous n'entretenons que de vagues relations avec Jeremy Tripp. »

Gareth commença à s'éloigner de l'auvent.

« On fait quoi, maintenant ?

— On attend qu'ils rentrent. »

Nous retournâmes dans la forêt et gagnâmes les abords de la route. J'avais l'impression que nous commettions une erreur monumentale en nous attardant ici. Je tirai Gareth par la manche. « On ne devrait pas s'en aller ?

— Impossible d'attendre que ce connard ait envie de conduire. Nous devons voir quand il revient, et surtout quand Vivian repart. Alors on va rester sur place à guetter la route et la maison de Vivian, lorsqu'elle sera saine et sauve chez elle, nous allons inciter notre ami Jerry à prendre sa Jaguar pour une petite culbute nocturne.

— Comment ?

— Je téléphonerai. Par contre, on aura un problème s'il ramène Vivian chez lui pour une partie de jambes en l'air. »

Nous nous accroupîmes derrière les arbres à quelques mètres du bas-côté. Nous étions invisibles, mais distinguions en revanche une partie de la chaussée ainsi que l'avant de la villa de Vivian. Jeremy Tripp et elle avaient dû rester dîner en ville, car ils mirent près de trois heures à rentrer. J'avais froid, je somnolais dans une position inconfortable, lorsque nous perçûmes un bruit de moteur. Faible d'abord, puis plus fort à mesure qu'ils montaient en direction du croisement avec Eyrie. L'obscurité s'installait, et quand le van tourna, la route fût soudain balayée par le pinceau jaune clair des phares.

Vivian se gara dans son allée. L'éclairage automatique du perron s'activa. Le véhicule demeura un moment immobile, puis on coupa le contact. Les phares s'éteignirent. Jeremy et Vivian sortirent, discutèrent cinq minutes, puis il lui prit la main et fit tout un cinéma pour la tirer dans l'allée. Vivian riait, secouait la tête, tentait de le chasser. Ils échangèrent encore deux trois paroles, et, après un dernier baiser, Tripp traversa la route en diagonale pour regagner ses pénates. Il disparut de notre champ de vision. Vivian rentra chez elle. J'entendis Gareth murmurer dans sa barbe : « Bonne nuit, salope. »

J'allais me redresser, mais il me retint.

« Il faut être sûr qu'il ne revienne pas. »

Nous attendîmes encore cinq minutes. Comme la route était calme, nous fîmes demi-tour pour redescendre vers la Jeep. Notre périple fut plus délicat dans le noir. Nous glissâmes plusieurs fois sur les aiguilles de pin, chutâmes. Il était hors de question de se servir de la torche. Par chance, le chemin pare-feu coupait la montagne. Il suffisait de continuer pour tomber dessus. Nous déviâmes pas mal et aboutîmes à plusieurs centaines de mètres du véhicule.

La lune était invisible, mais nous apercevions quelques étoiles. La rosée brillait sur l'herbe aplatie du sentier. Nous le longeâmes sans échanger un mot, nous massant les bras à cause des égratignures laissées par les branches.

Nous atteignîmes finalement la voiture, grimpâmes à l'intérieur et refermâmes les portières. J'étais épuisé. Selon moi, nous avons fait plus

que le nécessaire.

Gareth me regarda au moment de mettre le contact.

« On a terminé le plus facile. À partir de maintenant, ça devient méchant. Je peux toujours compter sur toi, hein ? »

Je hochai la tête. De toute manière, j'étais tellement terrifié que je me sentais désincarné. J'étais là, j'agissais, mais j'avais l'impression de ne plus avoir la moindre influence sur les événements alentour.

« Bien. »

Nous roulâmes au pas jusqu'à la route, phares éteints. Gareth s'arrêta au croisement et baissa sa vitre, à l'écoute des véhicules en approche. Lorsqu'il fut certain que la chaussée était déserte, il s'engagea sur la longue pente, au point mort pour faire le moins de bruit possible. Cinq cents mètres plus loin, la route virait sèchement à droite. Il ralentit. Je pensai d'abord qu'il était simplement prudent, au cas où un autre véhicule viendrait en face, mais au lieu de tourner et de passer une vitesse il stoppa la Jeep.

Elle était au beau milieu de la voie de droite. Je jetai un coup d'œil nerveux derrière moi. Le sort avait-il décidé que nous nous ferions prendre ici ?

Il jeta le sac à dos sur mes genoux.

« On sort.

— Quoi ?

— Dépêche-toi avant que quelqu'un n'arrive.

— Qu'est-ce que tu racontes, putain ? »

Le monde parut s'écrouler. Je crus un moment que j'allais être victime d'un accident nocturne. Gareth allait enfin se venger parce que je lui avais ravi Marla.

Il posa la main sur ma cuisse.

« Réveille-toi, mon pote. On doit obliger Tripp à descendre la colline. Quand il entamera le virage, ses freins lâcheront. Il ira droit dans les arbres. Bingo, un connard à la morgue. Mais il faut que nous opérons cette nuit, là où nous l'avons choisi. Sinon, c'est l'échec assuré. Il montera dans sa voiture pour aller chez Vivian ou ailleurs, et s'apercevra que ses freins sont défectueux. Il les fera réparer. Je vais donc lui téléphoner d'une cabine

depuis le faubourg. Un appel anonyme, un rendez-vous. Le trajet prend dix minutes, un quart d'heure. Je lui dirai de venir dans quarante-cinq minutes de façon à avoir le temps de revenir avant qu'il déboule. Mais tu dois rester sur place, au cas où.

— Pourquoi tu ne te sers pas de ton portable ?

— On peut le tracer, abruti.

— Tu vas lui dire quoi ? »

Gareth eut un petit sourire. « Que j'ai une preuve. La mort de Patricia Prentice n'était pas un suicide.

— Tu en as une ?

— Comment je pourrais, espèce de crétin ? Allez, gicle. Si un témoin nous voit ici, on est baisés. »

Il me poussa. Je m'exécutai.

« Pourquoi le sac à dos ?

— Pas envie de l'avoir dans la voiture si je me fais arrêter par un flic. Planque-le dans les arbres et cache-toi jusqu'à mon retour. Il y a un autre chemin pare-feu, une vingtaine de mètres après l'épingle à cheveux. Je m'y garerai pour te rejoindre à pied. Guette-moi. »

Il remonta dans sa voiture et s'éloigna avant que j'aie pu ajouter un mot. Je fus alors abandonné au silence brutal de la nuit. Les explications de Gareth étaient plausibles. Je me sentais toutefois horriblement vulnérable, et très, très seul.

Je courus jusqu'aux frondaisons. La lueur des étoiles s'estompa presque tout de suite. Je n'avais que quelques mètres à parcourir pour me mettre à l'abri. Je me postai à un endroit d'où je pouvais encore distinguer les longues courbes argentées du macadam.

Je ne voulais pas m'asseoir. L'heure était grave, empreinte d'un potentiel fatal. J'étais réticent à m'installer confortablement. Je fixai la route un long moment, immobile, une main appuyée contre le tronc d'un arbre, attentif au moindre bruit de voiture en provenance des hauteurs. En même temps, je priai pour ne pas l'entendre. Que la voiture de Jeremy reste sous son auvent.

J'étais conscient qu'il devait mourir ou Stan, Marla et moi n'aurions aucun instant de répit. Mais en ces minutes solitaires, à la lisière de cette

forêt, je désirais de tout mon cœur n'avoir jamais fomenté ce piège, jamais contacté Gareth, et qu'il n'ait jamais accepté.

Vingt minutes passèrent, toujours personne en vue. Je m'accroupis, le sac à dos entre mes jambes. Un morceau de tuyau en émergeait. D'après le plan de Gareth, les délais étaient largement respectés, mais la peur me persuadait du contraire.

Et en effet, il ne vint pas. Cinq minutes plus tard, j'entendis le vrombissement d'un moteur puissant malmené. J'avais souhaité qu'il provienne de ma gauche, ce qui aurait signifié que Gareth gravissait la colline pour atteindre le chemin pare-feu, qu'il allait prendre la relève. J'essayai de m'en convaincre, en vain. Bien qu'encore invisible, la voiture était en haut de la colline, elle descendait.

Je me redressai et me penchai sur le côté du tronc. Le paysage demeura un instant inchangé – noir et silencieux –, mais tout à coup les arbres au sommet de la colline s'illuminèrent. Cette lueur persista une ou deux minutes, comme entravée dans son mouvement par les feuillages. Les hurlements du moteur paraissaient appuyer sur elle, l'écraser contre la nuit, l'aplatir d'une formidable compression.

Enfin, l'éclat jaillit, et la voiture était là, sur la colline. Elle fusait le long du ruban d'asphalte, trop éloignée pour dévoiler quoi que ce soit en dehors du violent écran lumineux des phares, mais je savais qu'il s'agissait de la Type E. À cause du bruit, et aussi parce que ce ne pouvait pas être un autre véhicule.

Jeremy Tripp conduisait pied au plancher. D'ici quelques secondes, j'entreverrais la douce rutilance de la carrosserie, les chromes derrière les pleins feux, puis la silhouette de la Jaguar elle-même, et enfin le pare-brise dans son écrin de métal, où se refléterait la Voie lactée.

J'étais pétrifié. À travers les branchages, je vis les roues arrière se bloquer, la fumée de la gomme sur le bitume. Les roues avant continuaient de tourner. Le bolide chassa à gauche et se déporta en début de virage. Il allait beaucoup trop vite pour redresser.

J'étais à la pointe de l'épingle à cheveux et Jeremy Tripp passa à une vingtaine de mètres de moi avant de plonger dans la végétation. Je ressentis l'impact sous mes pieds, les arbres autour de moi frémirent. Le fracas du métal contre le bois, semblable à la déflagration d'une monstrueuse pièce

d'artillerie, se répercuta dans les bois, résonna sur la colline et au loin. Lorsque ce fut terminé, je ressentis un grand vide. Les bruits de la forêt, son odeur, sa netteté avaient disparu pour me laisser dans un monde de silence et de songes étranges où ce qui était vu ne pouvait être compris.

Petit à petit, un son émergea de ce nouvel univers. Un faible chuintement et, derrière lui, les crépitements du métal au repos. J'empoignai le sac à dos, et me glissai jusqu'à l'épave.

Il aurait pu avoir de la chance, atterrir sur un tapis de jeunes pousses qui aurait ralenti sa course et atténué les dégâts. Mais il n'en fut rien. Jeremy Tripp était entré de plein fouet dans un tronc d'arbre d'un mètre d'épaisseur. Le long capot de la Jaguar était plié en accordéon. On aurait dit qu'une main géante avait froissé le véhicule. L'avant de la voiture était désintégré au point que je ne pouvais distinguer les roues. Le pare-brise avait explosé. Les fragments de Securit scintillaient par terre. Un ruisseau de vapeur émergeait du bas de caisse, l'atmosphère empestait l'essence et l'eau bouillie.

Jeremy Tripp était affalé en avant sur son siège, le menton sur la poitrine, la tête à quelques centimètres de l'encadrement du pare-brise. Seule la ceinture de sécurité l'empêchait de s'écrouler sur le volant. Il portait un coupe-vent blanc, son bras gauche pendait à l'extérieur de l'habitacle, le poignet disloqué, la manche imbibée de sang. Du sang, il y en avait aussi sur le côté de son visage, au niveau de l'oreille et du cuir chevelu. Bien que je ne puisse voir ses traits, le sabotage de Gareth avait sans conteste rempli son office.

Tandis que je m'approchais de la voiture, la perspective d'être confronté à tout ce sang, à ces blessures, déclencha en moi une répulsion viscérale mélangée d'une espèce de résignation presque paisible. C'était fait. La question du bien et du mal, la possibilité de changer d'avis étaient désormais résolues. L'éventualité de tenter une réanimation m'effleura l'esprit, mais je la chassai. Malgré la peur qui avait grandi en moi à mesure que nous élaborions ce piège, j'étais content qu'il meure.

Le véhicule avait parcouru plusieurs dizaines de mètres à travers la végétation. Néanmoins, il était encore visible depuis la route pour qui regardait dans la bonne direction au bon moment. La circulation avait été nulle jusqu'à présent, mais ce ne serait pas toujours le cas. Je décidai de gagner le chemin pare-feu où Gareth avait prévu de se garer quand il

reviendrait. J'évitai de penser à ce que je ferais s'il n'était pas là le temps que je descende.

J'allais contourner la voiture lorsqu'un son émergea d'entre les lèvres de Jeremy Tripp. Mon sang se glaça. Ce bruit de gorge humide et rauque évoquait la déglutition d'un aliment trop gros pour être ingéré. L'espace d'une seconde, je craignis de me mettre à crier, mais mon côté rationnel prit le dessus. Cette éructation était son dernier souffle. Les poumons se vidaient. Je sus pourtant que je me trompais avant même qu'il se redresse sur son siège, tourne la tête vers moi, et me regarde.

J'ignorais s'il était victime d'autres lésions, mais il était évident que sa tête avait heurté l'encadrement du pare-brise. Son front s'ornait d'une large plaie horizontale. Pas une coupure superficielle. L'os frontal, enfoncé dans la boîte crânienne, avait creusé un sillon profond de deux ou trois centimètres. Sous cette meurtrissure, les sourcils de Jeremy bombaient de manière grotesque.

L'un de ses yeux était crevé, le second braqué sur moi. Il cligna de la paupière tandis que sa bouche s'ourlait d'un sourire asymétrique. Il essaya de parler.

« Johnny... »

Mon nom était mal articulé, déformé, mais on ne pouvait le confondre avec aucun autre. Il m'avait reconnu. Je compris immédiatement qu'il n'allait pas mourir des suites de l'accident. Il survivrait, il raconterait tout, et je passerais le reste de mes jours en prison. Stan terminerait dans un service psychiatrique public pour indigents.

Je le fixai pendant une longue minute tandis qu'il souriait et m'appelait encore, puis je laissai tomber le sac par terre, le tuyau de métal à la main.

Il s'était de nouveau incliné, le visage penché vers l'épaule droite. Je le repoussai contre l'appuie-tête, y calait l'arrière de son crâne. Ensuite, je posai la tige le long de sa plaie frontale. Elle correspondait parfaitement à la largeur de la blessure. Je simulai lentement une ou deux frappes pour viser juste. Le cadre du pare-brise entravait mon mouvement. Difficile de manœuvrer du côté gauche, alors je lui tournai la tête vers moi et me décalai un peu afin d'améliorer l'angle d'attaque.

Lorsque je fus prêt, je levai mon arme une dernière fois et bloquai ma respiration. J'avais prévu de relâcher mon souffle au moment d'assener le

coup, mais mes poumons refusaient de m'obéir, mes muscles d'accomplir la mission ordonnée avec l'énergie du désespoir par le cerveau. Je me tenais debout, tel un batteur figé sur sa base, luttant avec moi-même pour m'acquitter de cette ultime tâche atroce.

Pendant un moment, je n'entendis que le martèlement silencieux de cette lutte dans mon corps. Puis, insensiblement, je perçus une rumeur, en provenance du sommet de la colline. Je ne réalisai pas tout de suite à quoi elle correspondait, mais elle s'amplifia. J'expirai et tournai la tête. À travers les arbres, les phares d'une voiture presque à mi-pente se dirigeaient vers moi.

Lorsqu'elle parviendrait au tournant, il suffirait au conducteur de jeter un coup d'œil sur sa gauche. Il verrait alors la trouée dans la végétation, là où la Jaguar s'était enfoncée, et à la fin de cette trouée la voiture elle-même. Qu'il s'arrête et secoure Jeremy Tripp, alors mon nom serait sur toutes les lèvres.

Je me repositionnai, assurai ma prise. Pourtant, j'hésitais toujours, paralysé par la peur de devenir un assassin.

Soudain, Gareth fut là. Je ne l'avais pas entendu arriver, mais il était maintenant à quelques mètres, de l'autre côté du véhicule accidenté. Il détaillait Jeremy Tripp du regard, conscient qu'il avait survécu, conscient de ce qu'il faudrait faire pour y remédier.

L'autre voiture allait nous rejoindre d'ici une poignée de secondes. Gareth n'avait pas le temps de venir me remplacer.

« Vas-y, Johnny ! Vas-y ! »

Ses mots eurent raison des derniers obstacles moraux qui me retenaient. J'abattis le tuyau aussi fort que possible. Il décrivit un arc définitif, net. Le métal frappa Jeremy Tripp en plein sur sa blessure. Son crâne rebondit sur l'appuie-tête, son bras pendu à l'extérieur tressauta. Il produisit une espèce de souffle nasillard. Une éclaboussure de sang jaillit de ses narines. Puis il s'écroula sur sa ceinture de sécurité. Immobile.

« Bouge ! On dégage ! »

Gareth m'adressa un signe de main frénétique avant de disparaître d'où il était venu. Je m'emparai du sac à dos, contournai la voiture, et lui emboîtai le pas. Une seconde plus tard, je manquai de lui rentrer dedans. Accroupi

derrière un buisson, il scrutait la route. Il me força à me baisser et posa un doigt sur sa bouche. Nous regardâmes le véhicule approcher. Il parcourut les derniers mètres au ralenti pour prendre le virage, puis accéléra de nouveau, s'éloignant du lieu de l'accident. Il ne s'arrêta pas. Il continua plus bas, passa devant l'endroit où nous étions cachés, et s'enfonça dans la nuit jusqu'à ce que la lueur des phares s'estompe. Qui que soit le conducteur, il n'avait rien remarqué.

Gareth m'adressa un large sourire et tendit la paume pour que je lui claque la main. Comme je refusais, il prit le sac à dos, en extirpa un sac-poubelle, et l'ouvrit afin que j'y dépose le tuyau. Nous attendîmes encore une minute, histoire de nous assurer que la voiture n'avait pas fait demi-tour, puis marchâmes aussi vite que possible dans les fourrés, dissimulés par les bois mais suffisamment proches de la chaussée pour qu'elle nous guide jusqu'au chemin pare-feu.

Nous ne parlâmes qu'une fois dans la Jeep, en route pour le faubourg.

« Tu étais où ? »

— Désolé, Johnny. Je lui avais bien spécifié de ne pas venir avant une heure. Ce n'est pas ma faute s'il a sauté directement dans sa putain de bagnole. En tout cas, on s'en est sorti.

— Sauf que j'ai dû faire ton boulot.

— Et tu t'en es super bien tiré, mec. »

Il m'accorda un regard prolongé, franc ; même rehaussé d'une touche de compassion. Je ne pouvais pourtant m'empêcher de me demander combien de temps il était resté à côté de la voiture de Jeremy avant que je constate sa présence. Ou, plutôt, à quelle heure exacte il lui avait donné rendez-vous.

Une fois revenu dans la Vieille Ville, Gareth se gara derrière mon pick-up. Il m'arrêta au moment où j'ouvrais la portière.

« Johnny, cette nuit a été un succès. Il ne nous emmerdera plus jamais, et personne ne mettra en doute l'accident. Tu as vu l'avant de la voiture ? Ils n'auront pas assez de canalisation pour l'expertise, en admettant que quelqu'un s'en soucie. Il s'est planté, s'est cogné la tête, il est mort. Ne pense à rien d'autre, même en ton for intérieur. Dans un mois ou deux, tout sera effacé. La suite des opérations, maintenant. On ne se contacte pas

pendant quinze jours, juste au cas où, d'accord ? Ensuite, ce sera toi, moi et Empty Mile, mon pote. »

Ce ne fut qu'une fois hors de la Jeep que je me souvins du sac à dos sur le siège arrière. Mes tripes se nouèrent, mais il était trop tard : Gareth avait refermé la portière et verrouillé derrière moi. Je fis jouer la poignée, tapai sur le toit. À l'intérieur, Gareth souriait. Il baissa la vitre d'un centimètre.

« Ne t'inquiète pas, Johnny. Je m'en occupe.

— Il me faut le tuyau. »

Il fit mine de ne pas m'entendre, et déboîta.

« Décontracte, mon pote. »

Je le regardai faire demi-tour et remonter la rue. Ensuite, je grimpai dans le pick-up, demeurai immobile un long moment, sans cesser de me maudire. Mes empreintes, le sang de Jeremy. Je n'aurais pas pu donner à Gareth un meilleur moyen de pression.

Marla était encore éveillée quand je rentrai. Elle se tenait assise dos au mur, les genoux ramenés sous elle, dans la posture de quelqu'un qui se prépare à essuyer une terrible offensive. Je pris une bouteille de bourbon sur le chemin de la cuisine, et m'installai auprès d'elle. Je bus les yeux fermés, puis les rouvris quand je ne parvins plus à supporter ce que je voyais derrière mes paupières.

Marla se cramponna longtemps à moi, muette. Je pouvais sentir sa frayeur à la perspective que le meurtre de Tripp hypothèque notre avenir, détruise le peu d'espoir que nous avons de mener une existence normale. Si nous avons pu rester ainsi pour l'éternité, sans un mot, à nier mes actes par la seule force de notre silence, nous l'aurions fait. Mais l'horreur demandait à s'exprimer. Alors entre deux gorgées de whisky rugueux, brûlant, je lui racontai notre nuit.

Je lui expliquai comment Jeremy Tripp était mort, comment Gareth avait maintenant en sa possession une barre de métal avec mes empreintes dessus. À mesure que je parlais, que les événements sanglants sourdaient de la brume terrifiante, qu'ils s'incarnaient sous l'évocation, un détail émergea. Il planait à la lisière de ma conscience depuis que Gareth s'était allongé sous la Jaguar, mais j'étais alors trop effrayé pour en assimiler la portée.

« L'accident de mon père.

— Hein ? »

Marla, accaparée par ses songes de meurtre, fut déstabilisée par le changement de sujet.

« L'accident dont mon père a été victime était dû à une défaillance de la canalisation de freinage.

— Et ensuite ?

— Elle était corrodée.

— Et Gareth a mis de l'acide sur les freins de Jeremy.

— Exactement.

— Mais la voiture de Ray était vieille. Il n'y avait aucune trace suspecte. En tout cas d'après ce que tu m'as dit.

— Ils ont cru à une pièce défectueuse. Personne ne se doutait d'un truc pareil. Pourquoi l'auraient-ils fait ? Par contre, deux accidents ? Deux systèmes de freinage détériorés ? La coïncidence est troublante, tu ne trouves pas ?

— Ray n'est pas mort. Il n'a même pas été blessé. Arrête, Johnny. Tu dois te ressaisir. C'est déjà assez dur comme ça. Bois. Ne réfléchis plus. »

Bien que Marla m'enlaçât, j'avais froid. Trop pour jamais me réchauffer. La méthode de Gareth visant à oublier l'assassinat fonctionnerait peut-être pour lui, mais pas pour moi, j'en étais convaincu. Aucune chance de me délester du poids du métal dans ma main, de la force avec laquelle il avait voyagé dans les airs, de l'impact sourd sur le crâne de Jeremy. Ces souvenirs ne me quitteraient plus.

Un frisson m'envahit. Je sus que je devais l'étouffer ou il m'écraserait. Alors je bus plus vite, vidant mon verre sous la lumière crue de l'ampoule dont l'éclat écorchait tout sur son passage. Je me resservis encore et encore. L'alcool mit longtemps à faire effet, mais lorsque sa vague de chaleur éroda enfin les arêtes coupantes de mes pensées, mon esprit ne sombra pas dans une amnésie vierge. Je vis soudain une autre route, une autre voiture qui dévalait une colline différente. Mon père et moi, en plein fou rire, indemnes. Et plus tard, lorsque je m'assoupis, naquit l'image d'un garagiste qui brandissait une canalisation désagrégée pour l'examiner...

CHAPITRE 31

Pendant deux semaines, j'achetai tous les journaux d'actualité qui me tombaient sous la main : l'*Oakridge Banner*, le quotidien régional de Burton, même l'édition de la veille du *San Francisco Chronicle* disponible dans une des librairies d'Oakridge. Le *Banner* avait consacré un feuillet au décès de Jeremy Tripp, le journal de Burton avait suivi l'affaire la première semaine – deux articles où l'on retraçait les circonstances du drame, et où l'on identifiait la victime –, mais rien ensuite. Aucune des feuilles de chou ne parlait d'autre chose que d'un accident : encore un mort sur une route de campagne dangereuse.

Nul représentant des forces de l'ordre ne vint à Empty Mile pour nous interroger ou m'arrêter, nulle allusion à quelque acte criminel sur les stations de radio locales, personne en ville pour s'inquiéter de certains aspects singuliers de la sortie de route. Pourtant, la peur de me faire prendre me poussa à rechercher une confirmation plus sûre.

J'imaginais que si la police avait des doutes, elle en aurait fait part à l'amante, Vivian. Le lundi suivant, je me rendis donc dans les locaux de Plantagion sous prétexte d'emprunter quelques sacs de terreau.

Ils avaient nettoyé les stigmates de l'incendie déclenché par mon frère, mais une odeur de cendre mouillée persistait, et j'apercevais encore une ou deux traînées de suie oubliées en hauteur. Vivian était assise derrière son comptoir, à l'accueil. Elle avait l'air de s'ennuyer. Nous engageâmes la conversation. Elle m'apprit qu'elle terminait à la fin de la semaine. Un des jardiniers prendrait la relève jusqu'à ce que le nouveau propriétaire en décide autrement.

« En fait, je rendais simplement service à Jeremy. Sans lui, je n'ai aucune raison d'être là. Je dois ménager mes forces pour des causes plus importantes.

— J'ai lu l'histoire de l'accident. Qu'est-il arrivé ? »

Elle haussa les épaules. « Le drame habituel. Il conduisait trop vite, il a perdu le contrôle de son véhicule. Il s'est écrasé la tête sur le pare-brise.

Une mort rapide, au moins.

— Mes condoléances. »

Elle fit la moue.

« Ach, c'était juste une liaison. » Elle marqua une pause puis ajouta : « Gareth m'a appelée dès qu'il a appris l'accident. Il croyait que nous pourrions nous remettre ensemble. Quel enfant !

— Tu ne veux pas ?

— Oh mon Dieu, non. Nous avons des intérêts divergents concernant la route du lac. Je suis sur le point de dissuader le conseil municipal de poursuivre le projet, tu sais. J'ai obtenu beaucoup de signatures. »

Je pris plusieurs sacs de terreau afin de justifier ma visite, et la laissai vider les tiroirs de son bureau.

Ce fut tout. Cette nuit dans la forêt, dont j'étais certain qu'elle déchaînerait les pires calamités contre moi, tomba sans à-coups dans les rets du passé. J'avais du mal à croire qu'un acte aussi monstrueux puisse rester impuni, et pourtant il le demeura. Stan, Marla et moi étions libres de poursuivre notre existence malheureuse à Empty Mile.

En plus d'apaiser mes craintes, mon excursion à Plantagion m'avait convaincu de mettre un terme à l'agonie de Plantorotops. Nous avions échoué au-delà de tout espoir de rémission. Trop de clients étaient partis, nos économies s'étaient envolées, absorbées par les dépenses courantes et les ultimes impondérables, sans compter que nous n'étions pas en mesure de reconstituer notre stock de plantes. Je savais maintenant que Plantagion resterait, du moins pour l'instant, en activité : il était stupide de continuer à se battre.

Je fis asseoir Stan et lui expliquai la situation, il savait que cela arriverait. Il se contenta de hocher la tête, les yeux au sol. Nous allâmes voir Vivian à Plantagion dans la semaine, et leur revendîmes notre fichier clients. Plantagion avait été notre ennemi, l'un des artisans de notre perte. Il était frustrant de leur déléguer une mission dont nous ne pouvions plus nous acquitter. Pourtant, ce passage de relais nous permettrait au moins de ne pas laisser tomber les clients qui nous étaient restés fidèles.

Stan ne dit pas un mot quand nous nous assîmes avec le notaire mandaté par Vivian pour signer divers documents. De même, il fut silencieux durant

le trajet retour. J'essayai de le réconforter en lui parlant de l'or que nous allions extraire, de la manière dont cette manne surpasserait tout ce que nous aurions pu gagner à la tête d'une entreprise.

Ma stratégie obtint un succès mitigé. Juste avant de sortir du pick-up, il se tourna vers moi. « Tout ce que tu me racontes est vrai, Johnny. Mais Plantorotops était *mon* idée. Ma création. »

Plus tard dans la matinée, j'appelai Bill Prentice. Nous acceptions de résilier le bail s'il était toujours d'accord. Avec la mort de Jeremy Tripp, il n'avait plus d'acheteur immédiat, mais je supposais qu'il songeait à vendre de toute façon, et que la transaction serait plus facile sans locataire. Il nous fit parvenir les formulaires d'annulation par taxi dans l'après-midi. Je remis les documents signés au chauffeur. Le lendemain, samedi, Stan et moi nous rendîmes à l'entrepôt et le vidâmes du peu de matériel qui subsistait. Nous laissâmes les clefs à l'intérieur du bâtiment et partîmes définitivement.

Maintenant que Plantorotops avait fermé, nous pouvions concentrer nos efforts sur l'ancienne rivière. Dimanche, armés de nos batées et de nos pelles, nous descendîmes dans la forêt au bas du pré, histoire de voir si nous allions devenir riches.

Nous passâmes plusieurs heures à élargir le trou que Stan avait exploré et à porter des seaux de terre jusqu'aux berges. Il faisait frais, cependant, après avoir amassé un tas suffisant pour la journée, nous étions en sueur. Nous fûmes soulagés de nous accroupir au bord des flots avec nos tamis. Au moins le temps que notre dos et nos épaules commencent à nous faire mal.

Un prospecteur expérimenté peut expédier un peu moins d'un mètre cube par jour. Stan et moi étions encore loin du compte à la mi-journée, mais nous avions déjà rempli la moitié d'un pot de pâte à tartiner de minerai. De toute évidence, nous avions bien déniché une portion inexploitée susceptible de transformer les contes de fées en réalité. À l'instar des gagnants du Loto, ou des touristes qui trouvent des diamants alluviaux sur une plage d'Afrique, nous avions une chance inouïe, providentielle, de faire fortune. Il nous suffisait de mettre de la terre dans notre batée et de la laver à l'eau claire.

Malgré les déconvenues de la semaine, Stan se laissa gagner par l'excitation. Le sable noir et la poussière dorée augmentaient à vue d'œil

dans notre pot. La satisfaction de ce travail physique en bordure de rivière était sans comparaison avec les joies qu'aurait pu lui procurer le succès de Plantorotops. Le prestige social associé à l'or devenait de plus en plus concret pour lui à mesure qu'il soupesait le récipient et regardait s'y épanouir les tourbillons flavescents. Nous fîmes une pause déjeuner. Sandwichs et Coca-Cola, assis sur la rive. Le soleil découpait des pans de lumière fraîche sur le sol rocailleux. Je mangeai, contemplant la course des flots. Un endroit magnifique ; une journée non moins magnifique et de surcroît fort lucrative, à ce qu'il semblait. J'aurais dû me réjouir, mais je n'y parvenais pas.

Trois jours après le décès de Tripp, je m'étais rendu chez un notaire en ville pour ratifier les documents par lesquels Gareth obtenait un tiers d'Empty Mile. Ceci, ajouté au fait que la période de silence radio se terminait demain et au pressentiment qu'il n'ignorait rien de l'or caché ici, m'incitait à croire que toutes les bonnes choses tapies dans l'ancien lit seraient bientôt souillées par son arrivée.

Stan était au courant du décès de Jeremy Tripp. En revanche, il ne savait pas que Gareth et moi y étions liés. Pour lui, il s'agissait d'un simple accident, point. Je lui avais néanmoins parlé du partage des terres, histoire de le préparer à la présence néfaste de notre nouvel associé. Je lui avais expliqué que nous ne pourrions pas obtenir les fonds nécessaires à l'exploitation correcte du site sans sa participation. Il n'avait pas semblé contrarié. Juste un haussement d'épaules et un hochement de tête pour me signifier combien mes propos l'intéressaient peu.

Nous nous remîmes à l'ouvrage après déjeuner, jusqu'à ce que l'enchantement de cette journée s'envole. Gareth se tenait en bordure de forêt.

« Salut, mon petit Johnny. Je me doutais que tu serais ici. Un temps merveilleux pour tamiser. Tamiser quoi, d'ailleurs ? J'ai vu le trou que vous avez creusé. Vous cherchez là ? » Il s'approcha de la berge. « Vous avez trouvé quoi ? »

Stan me jeta un regard interrogateur. Je lui fis signe, et il brandit le pot.

« En un jour seulement. »

Gareth s'empara du récipient, le fit rouler dans ses mains de manière à ce que le minerai se disperse. Les paillettes d'or se reflétèrent au soleil.

« En un jour ? Bon Dieu ! »

Il jeta une ou deux poignées de terre dans la batée, puis lava le mélange avec soin. Ensuite, il se releva et passa le doigt sur sa récolte. Il me regarda, sourire aux lèvres.

« On dirait que j'ai fait un bon investissement, pour une fois. »

Je demandai à mon frère de continuer à laver, et emmenai Gareth à l'écart. Nous allâmes dans les bois, hors de portée des oreilles de Stan. Gareth paraissait bien parti pour se féliciter à nouveau. Je le coupai avant qu'il commence.

« Laisse-moi te poser une question : depuis quand es-tu au courant, pour l'or ? »

Gareth joua l'imbécile à la perfection.

« Quoi ? Ce que vous tamisez ? Je viens de l'apprendre, mec. Quand Stan m'a montré le pot.

— Connerie ! »

Gareth fronça les sourcils, les mains sur les hanches.

« On est dans le même bateau maintenant, Johnny, si j'ose dire. Inutile de se tirer dans les pattes.

— Qu'est-ce que tu as fait du tuyau ?

— Ce vieux truc couvert de sang ? Tu ne peux pas vraiment t'en débarrasser au coin de la rue. Je l'ai mis en sûreté, ne t'inquiète pas.

— Je le veux.

— Tu m'étonnes. Mais je vais le garder un peu. Tu sais ce qu'on raconte : l'argent est mauvais maître. Et j'ai l'impression qu'il va y avoir un sacré paquet de fric très bientôt. Mieux vaut s'assurer que nous restions en bons termes. »

Nous passâmes tous trois les heures suivantes à tamiser. À la fin de l'après-midi, notre pot était plein. Gareth prétendit avoir du mercure chez lui. Malgré la fatigue, nous brûlions de savoir combien d'or nous avions trouvé. Nous remontâmes déposer nos affaires au cabanon. Marla était à l'intérieur, elle avait dû nous entendre, mais elle ne sortit pas. Tandis que nous nous éloignions, Gareth dans sa Jeep, Stan et moi dans le pick-up, je

vis son visage blafard, ses traits hantés, par la lunette arrière. Elle regardait partir Gareth.

Le lac était nimbé d'une lumière douce dans le jour déclinant. L'ombre noire des arbres sur la plage avait commencé à caresser les berges. Je sentis l'odeur puissante des pins au moment où nous marchions sur le parking. L'air, en refroidissant, paraissait exsuder des essences jusqu'alors diluées dans la chaleur du soleil, sous les cieux d'azur.

J'entendis David chanter avant que Gareth n'ouvre le bungalow : des vocalises tyroliennes tristes et avinées. Les Eagles braillaient en fond sonore sur une chaîne stéréo.

Gareth eut un regard désabusé.

« La mairie nous a appris vendredi que la route ne serait pas construite. La suite des délibérations est reportée à une “date indéterminée”. Cette nouvelle a fichu un sacré coup à papa. »

Le père de Gareth était dans le salon, sur sa chaise roulante, la tête rejetée en arrière, à hurler les paroles d'*Hotel California*. Il n'était pas rasé. Une bouteille gisait sur le sol à côté de lui. Il nous tournait le dos. Aussi, Gareth dut secouer les poignées du fauteuil pour qu'il remarque notre présence. Il s'arrêta brusquement de iouler, tendit ses mains tremblantes vers son fils. L'avant de sa chemise était constellé de taches d'alcool. Gareth se pencha et l'enlaça avant d'éteindre la stéréo. David voulut alors s'emparer de la bouteille, mais Gareth le devança et la mit hors d'atteinte.

« La fête est terminée.

— Tu ne crois pas si bien dire ! »

Stan se rapprocha de moi dans un mouvement nerveux, ce qui attira l'attention de David.

« Je vais vous expliquer un truc, les jeunes, la vie vous baisera dès la ligne de départ. Souvenez-vous-en. En fait, elle aime vous baiser. »

Gareth posa la main sur l'épaule de son père. « Papa, je te le répète, tout va bien. On a cet autre projet, ce terrain à Empty Mile. Toi, moi, Johnny et Stan allons tous devenir riches. Tu veux nous regarder passer notre récolte d'aujourd'hui au mercure ? »

David ferma les yeux. Il secoua doucement la tête.

« Non.

— Pas de problème. J'en ai pour deux minutes. Essaie de te détendre, d'accord ? »

Gareth se rendit au hangar, suivi de Stan, soulagé de s'éloigner de ce vieil ivrogne. J'allais leur emboîter le pas quand David m'attrapa par le bras.

« Je suis content que Gareth et toi soyez amis. Il a toujours été un bon garçon, un bon fils... mais les gens n'ont pas l'air de trop l'apprécier. Alors je suis heureux que vous vous entendiez bien. En particulier depuis l'histoire avec ton père, tout ça.

— Mon père ?

— Quand il l'a doublé dans l'acquisition du terrain. Bon sang, Gareth n'a pas arrêté de parler du marché qu'ils avaient passé ensemble pendant des semaines. Cette parcelle, et la manière dont elle les rendrait super riches s'ils parvenaient à mettre la main dessus. Et puis, vlan, ton paternel décide de faire cavalier seul. Je n'ai jamais vu Gareth si furieux. Peut-être que les choses s'arrangent maintenant, je ne sais pas. En tout cas, il est pratiquement devenu fou, à l'époque. »

J'avais envie de continuer à questionner David sur les rapports entre son fils et mon père, mais Gareth passa la tête par l'entrebâillement pour me demander si je venais ou non. Je fus obligé de ravalier ma frustration, et adoptai l'attitude de l'homme uniquement intéressé par l'or et l'argent qu'il rapporterait.

Dans les placers, le métal précieux se présente sous plusieurs aspects : paillettes, grains, ou parfois sous une forme si fine qu'on l'appelle poudre d'or. Plus les particules sont petites, plus il est difficile de les isoler à l'aide d'une simple batée. Le minerai que nous avons trouvé à Empty Mile appartenait à la catégorie poudre : des fragments légèrement inférieurs aux grains de sable.

Le système de la batée fonctionne sur le principe de la gravité relative : le poids d'une matière comparé au poids de l'eau. L'or possède une gravité très spécifique. Il coule au fond du récipient, ce qui permet de se débarrasser par lavage des matières plus légères telles que la boue ou la silice. Par contre, le sable noir, composé de métal, possède une gravité à peu

près identique à l'or ; il s'y mélange. Dès lors, il devient malaisé de procéder au tri par adjonction d'eau. Une des façons les plus commodes de pallier cet inconvénient consiste à amalgamer le mercure. On peut trouver les produits chimiques nécessaires à l'opération dans la plupart des magasins d'orpaillage, et l'opération est si élémentaire qu'elle est effectuée par les chercheurs depuis l'époque de la ruée.

Quand je pénétrai dans le hangar, Gareth avait déjà disposé le contenu du pot dans un récipient d'acier qu'il chauffait sur une plaque électrique. Stan l'observait avec attention. Ses mains caressaient d'un geste mécanique son baluchon d'insectes autour du cou. Il leva les yeux vers moi.

« Que le spectacle commence, Johnny. »

Une fois que les minéraux furent secs, Gareth les étala sur une grande feuille de papier. Il prit un aimant cylindrique dans un des tiroirs du plan de travail, le couvrit de film alimentaire, et commença sa collecte d'un mouvement de va-et-vient au-dessus de la poudre noire. Les grains métalliques se collèrent dessus. Gareth remplaça la pellicule plastique à deux reprises.

La première étape, rapide et facile, consistait à ôter les éléments magnétiques du sable noir. En revanche, ce sable était aussi composé de fragments amagnétiques.

Gareth tapota les restes dans un gros gobelet en verre, enfila une paire de lunettes de sécurité en plastique ainsi qu'une paire de gants en caoutchouc, et se pencha sous le plan de travail pour en retirer une bonbonne en céramique de deux litres. Il fit signe à Stan de s'éloigner.

« Tu n'as pas envie d'être aspergé par ce truc, crois-moi. »

Il ouvrit la bonbonne et versa en douceur la solution dans le gobelet. Les minerais furent immergés sous un centimètre de liquide. La minutie des manipulations rendit Stan un peu nerveux. Il me regarda avec des yeux exorbités.

« Nous sommes dans un film de savants fous, Johnny. »

Gareth agita prudemment le gobelet avec un petit rire.

« Acide nitrique, mon pote. Verse une goutte par terre, et il y a un trou jusqu'en Chine.

— Mince ! »

Stan recula d'un pas supplémentaire.

« L'or à l'intérieur est couvert d'un tas de saloperies : sève d'arbre, magnésium, sulfure ferreux... Je nettoie avant de distiller le mercure. »

Gareth fit encore un peu tournoyer le gobelet, vida l'acide dans une bouteille vide, puis rinça plusieurs fois le contenu dans un évier au coin du hangar. Il remplit ensuite un pichet de lait en plastique d'eau claire, qu'il rapporta avec le gobelet sur le plan de travail.

« Deuxième étape. Mercure, infirmière. »

Il désigna un récipient orné d'un bouchon de sécurité sous la table. Stan le lui tendit avec des précautions d'artificier. Gareth versa le liquide aux reflets métalliques dans le gobelet. Il commença à le remuer de manière à ce que l'eau se mélange au mercure et aux minéraux.

J'avais vu mon père se livrer à cette opération à de nombreuses reprises : je savais qu'une des propriétés du mercure était d'absorber l'or pour former l'amalgame, et qu'on pouvait facilement en ôter les dernières alluvions non aurifères.

Lorsque Gareth eut terminé, il se servit d'une vieille cuillère afin d'extraire l'amalgame du gobelet. Sans réfléchir, Stan et moi nous étions approchés. C'était magique, alchimique. Nous avions maintenant sous nos yeux une motte grise, ferme, qui donnerait bientôt un métal pur que nous pourrions revendre contre espèces sonnantes et trébuchantes.

L'étape suivante aurait lieu à l'extérieur en raison des émanations toxiques qu'elle générerait. Nous nous servîmes d'une longue rallonge pour installer la plaque chauffante sur un tabouret à plusieurs mètres du hangar. Gareth y disposa une assiette en Pyrex remplie aux deux tiers d'acide nitrique, puis versa le mélange à l'intérieur. La surface de l'acide dégagea immédiatement des vapeurs. Je dus chasser Stan pour éviter qu'il les inhale. Gareth alluma la plaque, et nous battîmes en retraite à l'entrée du hangar, le temps de laisser s'évaporer le mercure.

Au bout de cinq minutes, Gareth débrancha la rallonge. Nous attendîmes que l'acide ait refroidi avant d'aller voir. Gareth brandit notre or à l'aide d'une paire de pinces.

Cette présentation théâtrale – notre premier véritable affinage – aurait été appropriée si le métal précieux avait été brillant, coupant et net, mais

l'opération avait produit de l'or spongieux, couleur miel et rouille, constellé de trous aux endroits où l'acide avait dissous le mercure. Nous aurions besoin d'une torche ou d'un chalumeau pour lui rendre son lustre.

Nous retournâmes dans le hangar. Il rinça l'or, le pesa. Le silence s'installa lorsque l'aiguille se stabilisa. Il fallut presque une minute à Gareth pour lancer un « bon Dieu » stupéfait. La balance indiquait un peu plus de six onces. À neuf cents dollars l'once, nous venions de gagner plus de cinq mille dollars en une journée.

La motte passa de main en main pendant un moment. Nous la soupesions, la portions à la lumière. La fatigue reprit pourtant ses droits maintenant que l'excitation de l'affinage était retombée. J'étais épuisé, Stan avait l'air d'un mort vivant. Nous laissâmes Gareth à sa contemplation dans le hangar, et reprîmes le pick-up. Notre associé voulait garder cette récolte pour la montrer à son père. Je n'avais pas eu le courage d'argumenter. Nous avions encore une rivière entière à explorer, après tout.

Stan somnola jusqu'à Empty Mile. Je dus le secouer pour qu'il consente à sortir du véhicule une fois arrivé. Il évoqua d'une manière confuse la possibilité d'aller rendre visite à Rosie, mais traîna des pieds jusqu'au cabanon, à moitié endormi.

Il était neuf heures passées. Marla nous avait attendus pour manger. Je lui racontai notre journée, les cinq mille dollars d'or, les promesses de fortune que recelait la rivière ensevelie. Ses réponses furent distantes. En dépit de mes tentatives pour lui communiquer mon enthousiasme, elle se contenta d'approuver mollement. Stan expédia son repas tête baissée, trop fatigué pour discuter. Ensuite il se leva, nous embrassa, et tituba jusqu'à sa chambre.

Marla posa sa fourchette et dit d'une voix lasse :

« Alors c'est parti, hein ?

— Pour Gareth ? Ouais.

— J'ignore combien de temps je vais pouvoir le supporter, Johnny.

— Pense simplement à l'argent.

— Je me moque de l'argent. Il n'en existe pas assez sur terre pour rendre Gareth tolérable. Tu ne comprends pas quel enfer je vais vivre ?

— Tu veux que je fasse quoi ? Il possède un tiers de la propriété. Je ne peux pas l'empêcher de venir ici. Et il a gardé ce putain de tuyau.

— On pourrait déménager.

— Marla, on a besoin de ce fric. Je suis à sec, Stan est à sec. Je ne prétends pas qu'on doive exploiter le moindre centimètre carré, mais au moins une certaine quantité. »

Marla demeura un long moment silencieuse, les mains jointes sur la table, les doigts entrecroisés dans une posture anxieuse. Elle les fixait comme s'ils échappaient à son contrôle. Puis elle parla :

« Tu sais de quoi je rêve, Johnny ? De partir loin d'ici. Sur la côte Est peut-être. Là où on pourrait vivre ensemble, tout recommencer sans que rien ne vienne nous empoisonner l'existence. Je ne vois pas d'autre issue. »

Plus tard, nous allâmes nous asseoir sur le canapé, devant le feu dans l'âtre. Je lui répétais ce que David m'avait appris : que Gareth et mon père avaient prévu d'acheter Empty Mile ensemble, et que, pour une raison ou pour une autre, leur projet était tombé à l'eau ; mon père avait acheté le terrain de son côté.

Marla haussa les épaules, blasée.

« Des bisbilles rurales, j'adore.

— C'est plus que ça. Bien plus. Pense à la réaction de Gareth.

Il a collecté tous ces renseignements, il espère un bon retour sur investissement, et mon père rafle la mise. Il a dû devenir dingue, vouloir se venger. Et s'il avait décidé que sa riposte passait par le suicide de Pat ? S'il avait fait la vidéo dans cet unique but ? Cette théorie tient la route. Hormis toi, moi, Patricia et Bill, la seule personne qui pouvait pâtir de cet enregistrement était mon père.

— Des représailles plutôt radicales.

— Gareth est plutôt radical.

— Mais il t'a déjà raconté qu'il voulait faire chanter Bill. Le forcer à intervenir pour la construction de la route.

— Une diversion. Il voulait que je lui vende Empty Mile, bon sang. Il ne va pas me révéler que sa magouille visait mon père.

— Tu penses encore à l'accident de Ray, hein ? Cette histoire de freins. Ils étaient nases sur la voiture de Ray, nases sur celle de Jeremy Tripp. Et maintenant, tu as vent d'une dispute entre Gareth et ton père.

— Et merde. Considérons que Gareth a fait le film pour pousser Pat au suicide. Alors, on peut aussi envisager qu'il ait saboté le véhicule de mon père. Et s'il est capable d'un truc pareil, possible qu'il soit ensuite parvenu à l'éliminer autrement. »

Marla leva les yeux au ciel.

« Tu dérailles, Johnny.

— Comment ça ?

— Je ne sais pas s'il y a un lien entre les deux voitures ou non. Mais je ne vois pas pourquoi Gareth tuerait Ray. Tu prétends qu'il a fabriqué cette vidéo afin de punir Ray. D'accord. Pat se suicide, Ray est puni : Gareth a atteint son objectif. Il l'a atteint, fin. Pourquoi irait-il le supprimer ? Il n'a plus aucun mobile. Gareth est ce qu'il est, mais il agit rarement sans mobile. »

Le raisonnement de Marla se tenait, rien à redire. Pourquoi Gareth voudrait-il éliminer mon père ? Pourquoi se donner tant de mal s'il pensait avoir obtenu réparation ? Je n'avais aucune réponse à ces questions.

Pourtant, au cœur de la nuit, ces incertitudes me gênaient moins que les réfutations de Marla. Sa réaction avait été si immédiate, si catégorique, que, malgré nos corps blottis l'un contre l'autre devant le feu de cheminée, je me sentis terriblement seul. Étant donné ses sentiments envers Gareth, j'avais cru qu'elle serait plus réceptive à l'argument selon lequel il était responsable de la disparition de mon père. Elle le haïssait tellement qu'elle aurait dû saisir n'importe quel prétexte, même à moitié convaincant, pour me soutenir. Je ne pouvais m'empêcher de trouver cette réticence suspecte.

CHAPITRE 32

Nous progressions vite. Gareth avait obtenu un prêt grâce à ses cabanes et nous avions pu louer des bulldozers et une équipe à un entrepreneur de Burton. Lorsqu'ils eurent terminé, nous nous retrouvâmes avec une aire dégagée de vingt mètres de large sur deux cents de long. Les arbres les plus gros, les plus vieux, de chaque côté de la tranchée qui suivait le cours de notre rivière cachée, avaient été épargnés. Leurs troncs noirs formaient les murs d'une sorte de gigantesque cathédrale naturelle. Les débris avaient été entassés au bas de la prairie en des monticules de la taille d'une maison. Vus du cabanon, ils paraissaient sinistres, délabrés. Ils ressemblaient aux dispositifs de quelque bataille primitive sur le point de débiter. Nous nous fîmes livrer une pelleteuse, et Gareth, qui en avait déjà manipulé une lorsqu'il avait creusé des drains pour ses cabanes, la fit rouler jusqu'au centre de la zone déboisée. Un endroit aussi bon qu'un autre pour commencer à devenir riches.

Gareth laissa Marla tranquille pendant tous ces préparatifs. Il ne venait que pour vérifier l'avancée des travaux, et n'entrait chez nous que lorsqu'elle était à la mairie. Dès notre premier jour d'exploitation, son attitude respectueuse changea toutefois.

Il débarqua peu après le lever du soleil, à l'heure où la rosée sur les collines environnantes se transformait en une fine brume évanescence. Marla était encore à la maison. Aussi, quand j'entendis la Jeep de Gareth, je sortis en compagnie de Stan, affublé de tout mon équipement dans l'espoir de l'éconduire au prétexte d'aller directement à la rivière.

Mais Gareth ne l'entendait pas de cette oreille. Il était résolu à prendre le petit déjeuner avec nous. Lorsque je refusai, il me sourit et mima un swing avec un morceau de tuyau. Je ne pouvais rien faire. Nous entrâmes dans le cabanon, et nous assîmes autour de la table. Stan prit un second bol de céréales, Gareth du café et des toasts avec une délectation ostensible.

Marla allait et venait en prévision de sa journée de travail. Il la suivait du regard, essayait d'engager la conversation à la moindre occasion. Elle ne lui répondit pas, fit de son mieux pour l'ignorer, mais je pouvais lire sur ses

traits crispés, ses joues empourprées, qu'il lui en coûtait. Elle partit sans manger ni dire au revoir. Au moment où elle franchit le seuil, je perçus une lueur dans les yeux de Gareth. Fugace mais notable : une tendresse meurtrie, l'attente de retrouvailles qui n'advindraient jamais.

Peu après, Stan, Gareth, et moi descendîmes la colline et nous engouffrâmes dans la forêt où nous attendait la pelleteuse. L'engin avait passé la nuit dehors. Il était froid et humide. Gareth frappa du plat de la main sur le capot, mit ses poings sur ses hanches, et s'adressa à nous avec des accents confraternels :

« Et voilà, les gars. Au turbin. »

Nous comptions utiliser la pelleteuse pour dégager les arbres ou le mètre de terre qui s'était accumulé dans le lit de l'ancienne rivière, puis excaver le matériau en dessous. Nous possédions deux rampes de lavage : l'une issue de la réserve, l'autre fournie par Gareth. Tels seraient les premiers moyens mis en œuvre en vue de l'exploitation.

Schématiquement, la rampe se résume à une longue boîte rectangulaire ouverte de chaque côté. À deux centimètres de sa base, une série de lames, appelées tasseaux, défile à l'horizontale. On place la rampe assez profondément sur la berge pour que sa partie inférieure soit immergée, mais que ses parois dépassent l'eau de plusieurs centimètres. Les sédiments s'infiltrèrent dedans à la force du courant et sont nettoyés le long de la chaîne. Les matériaux les plus lourds restent au fond, collectés par les tasseaux, alors que la boue et le sable, emportés à l'autre extrémité, sont rejetés dans les flots. Le mécanisme est retiré à intervalles réguliers afin de vider le contenu dans un seau, qui est de nouveau affiné à la batée. On obtient alors le concentré : le même mélange de sable noir et de grains d'or que nous avions amalgamé au mercure dans le hangar de Gareth.

Le maniement de la rampe requiert un certain savoir-faire et une attention soutenue. Les alluvions doivent passer correctement à l'intérieur du dispositif. Dans le cas contraire, les tasseaux ont tôt fait de s'engorger, obligeant l'utilisateur à enlever sans cesse à la main les pierres et autres débris qui s'y accumulent. Le volume traité est beaucoup plus important qu'avec une batée seule. Pour peu que deux personnes s'affairent sur la rampe – une pour infiltrer les sédiments, l'autre pour ôter les stériles –, l'efficacité du processus est encore accrue.

Du fait de son expérience, Gareth s'occuperait de la pelleuse, tandis que Stan et moi, après avoir amassé suffisamment de terre, procéderions au lavage. Ce matin-là, notre associé fut trop excité pour venir avant que nous ayons entassé plus d'une cinquantaine de kilos de graviers et de sable.

Nous travaillâmes sans un mot, portâmes les sédiments dans de grands seaux en plastique, utilisâmes nos pelles pour alimenter la rampe, regardâmes avec attention l'eau brunir, puis redevenir claire pendant que le sable noir s'entassait sur les lames. Nous remuions parfois la boîte et, lorsque la lumière se reflétait sur les éclats d'or, nous fouillions dans les remous afin de les toucher du bout des doigts...

En fin d'après-midi, alors qu'il faisait encore jour, nous entreposâmes notre récolte dans un container en plastique. Nous demeurâmes un instant debout, à contempler notre moisson. Nos esprits cochaient déjà les futurs achats que ce tas de sable crasseux nous permettrait d'effectuer. Nous portâmes ensuite notre cargaison en haut de la prairie, et la remisâmes à l'arrière du cabanon.

Stan s'éclipsa pour aller voir Rosie. Gareth grimpa dans la Jeep.

Il m'adressa quelques mots par la vitre :

« Étonnant comme certaines choses peuvent tout embellir, effacer l'ardoise, tu ne trouves pas ? Mes galères avec la route du lac, les tiennes avec Tripp... On relativise, hein ?

— On devrait sans doute partager notre collecte chaque jour. Je n'ai pas envie de t'entendre pleurnicher parce qu'il t'en manque une partie.

— J'ai confiance en toi, mon petit Johnny. Pourquoi en serait-il autrement ? » Il me fit un clin d'œil avant de mettre le contact. « À demain. J'ai hâte de prendre le petit déjeuner. Marla se joindra peut-être à nous, cette fois. »

Stan et moi tombâmes vite dans la routine : creuser, laver, passer à la batée, puis, de temps en temps, amalgamer. Le labeur était ennuyeux, fatigant. Il nous broyait le dos, nos mains étaient constellées de cloques, nos pieds macéraient, mais la richesse du filon avait raison de notre épuisement. Nous nous affairions dans une transe cupide. Les seaux remplis de sable noir, leurs promesses de fortune non seulement ne nous apaisaient pas mais nous incitaient à en vouloir toujours plus. Nous nous perdions chaque matin

dans l'accomplissement de nos tâches et ne reprenions possession de nos moyens qu'à la fin de l'après-midi, lorsque nous jetions nos outils et nous éloignions de la terre que nous avions déchirée, de la rivière que nous avions souillée.

Mouillé toute la journée, Stan fut contraint de changer de tactique pour ses insectes. Au lieu de les garder dans le baluchon autour de son cou, il les déposait dans un gros bocal fermé, qu'il conservait sur un rocher à proximité. Les papillons agonisaient toujours, mais mon frère semblait s'en moquer. Il baptisa son bocal « le générateur d'énergie », et il n'était pas rare, dans la journée, qu'il aille en respirer le contenu ou le toucher, le front collé au verre.

Aucun de nous trois ne se rasait plus, nous portions tous les jours les mêmes affaires, détrempées et puantes au bout de cinq minutes. Stan apportait parfois son radiocassette à piles. Nous travaillions alors au rythme de sa musique sirupeuse. Cependant, les sons d'ambiance se résumaient la plupart du temps aux éclaboussures, aux raclements de pelles, et au diesel de la pelleteuse.

En général, nous collections au moins cinq onces par jour. Il y avait cependant des périodes de flottement, où rien ne sortait de la rampe pendant plusieurs heures. Il suffisait alors que Gareth déplace sa pelleteuse sur la droite ou sur la gauche pour que l'or se montre à nouveau. Nous fûmes ainsi en mesure de retracer petit à petit le parcours de l'ancien lit et d'évaluer la répartition des gisements le long des berges. Plus l'image devenait nette, plus nos bénéfices étaient prometteurs.

Au bout de dix jours de labeur non-stop, épuisés, nous marquâmes une pause et décidâmes de fondre notre récolte dans un creuset chez Gareth. Nous allâmes ensuite au bureau de garantie des métaux précieux à Burton, d'où nous ressortîmes avec un chèque de quarante mille dollars. Nous leur avions laissé environ cinquante-cinq onces, mais ils prenaient une commission. De plus notre or tenait un faible pourcentage d'argent, ce qui baissait légèrement le prix d'achat, sans compter les frais d'affinage en vigueur pour un titre compris entre .995 et .999.

Nous nous y attendions. Gareth passa tout le trajet du retour à pérorer : d'ici un an, nous posséderions chacun plus de deux cent cinquante mille dollars sur notre compte. Je profitai de ce moment d'euphorie pour lui faire accepter de limiter nos journées de travail du lundi au vendredi. Nous

devions nous accorder les week-ends si nous voulions tenir la cadence. Et Marla serait au moins débarrassée de lui deux jours par semaine.

Ces week-ends se révélèrent toutefois loin d'être suffisants pour Marla. Depuis que nous avons commencé à exploiter le filon, son désarroi était total. Dès que Gareth était présent sur la propriété, elle se retirait dans sa chambre, n'en sortait que pour passer en coup de vent dans la cuisine, la salle de bains, ou courir jusqu'à sa voiture.

De fait, durant cette même période, le stress consécutif à l'ensemble des aspects d'Empty Mile avait pris de telles proportions destructrices qu'il me semblait inévitable que tout parte à vau-l'eau tôt ou tard : Marla allait devenir folle, Stan se perdre dans un monde d'insectes et d'énergie, ou bien j'allais craquer et confronter Gareth à la disparition de mon père.

Les premières fissures dans l'édifice apparurent un dimanche de novembre. Marla et moi étions assis sur le canapé devant la cheminée, une tasse de café à la main, lorsque Bill Prentice appela.

Je n'avais plus eu de nouvelles de lui depuis que nous avons annulé le bail de l'entrepôt. Le temps paraissait avoir apaisé certains griefs à mon encontre. Peut-être tenait-il désormais Gareth pour responsable de la vidéo, impossible de savoir. Mais sa voix au bout du fil était mesurée, blasée à la manière d'un homme d'affaires. On aurait dit qu'il s'était résigné à mener une existence à jamais brisée. Il commença sans préambule : « Le cabinet juridique qui s'occupait des investissements de ma femme m'a récemment soumis son bilan financier.

— D'accord.

— Il indique un virement sur son compte de la part de ton père. Tu es au courant ?

— Non.

— Difficile à croire. Il n'était pas riche et cette somme est plutôt rondelette. Deux cent cinquante mille.

— Il doit s'agir d'une erreur. Il était loin de posséder autant. » En prononçant ces mots, je commençai à soupçonner qu'en effet il aurait pu avoir cet argent. L'hypothèque de la maison était d'un montant identique. Et je savais à quoi il l'avait employée. Quand je repris la parole, je dus réprimer les tremblements dans ma voix.

« Je peux vous poser une question ? Vous connaissez Simba Inc. ?

— Patricia avait un patrimoine. Elle le gérait par l'intermédiaire d'une société qui porte ce nom. Pourquoi ?

— Avez-vous une idée de la nature de ses actifs ?

— Pour certains oui, pas tous. Elle s'occupait seule de ses affaires, nous n'en discussions pas. Son testament stipulait que l'argent de cette société revenait à son frère. Je n'ai pas accès aux détails. J'ignore ce que cet héritage est devenu depuis la mort de Jeremy. Comment as-tu entendu parler de Simba ?

— Vous savez que j'habite à l'extérieur d'Oakridge maintenant ?

— Non. Je ne sais rien de toi.

— J'ai un terrain dans un coin appelé Empty Mile. Mon père l'a acheté juste avant de disparaître. Avant que Pat meure. Le vendeur est inscrit sous le nom de Simba Inc. La somme doit correspondre à cette acquisition.

— Ah... » Il y eut une longue pause, puis un soupir lourd, lent. Bill ajouta doucement : « Amants *et* associés.

— Pour autant que je sache, ce n'était qu'une transaction ponctuelle. »
J'entendis un hoquet étouffé.

« Désolé, Bill, mais j'ai une autre question. »

Il ne répondit pas, mais demeura à l'écoute.

« La vidéo, celle que Pat regardait. On vous l'a envoyée ? Ou votre épouse est... tombée dessus ? »

Bill choisit ses termes avec une rage contenue.

« Ce disque lui est parvenu directement. Je l'ai vu pour la première fois dans sa chambre, quand elle est morte. »

Il raccrocha. Au cœur du silence noir et vide qui suivit, il me sembla entendre dans le combiné un nouveau morceau du cœur de Bill se briser dans un cri. Pour moi, cependant, cette révélation était édifiante.

Marla vit mon expression et me lança un regard interrogateur.

« Je sais pourquoi on a fait cette putain de vidéo. »

Elle soupira. « Oh, bon sang...

— Il ne s'agissait pas simplement de blesser mon père. Le film représentait davantage. Gareth a élaboré ce piège pour essayer de l'empêcher d'acheter le terrain. »

Je répétais à Marla ce que je venais d'apprendre. Patricia Prentice était la précédente propriétaire d'Empty Mile. Et la vidéo lui avait été envoyée à elle, et non à Bill.

« Tu m'as dit que Patricia haïssait Gareth parce qu'il avait écrasé son chien, d'accord ? Par conséquent, après que mon père a interrompu leur collaboration, Gareth n'avait plus aucun espoir de mettre la main ni sur Empty Mile ni sur l'or, eût-il possédé l'argent nécessaire. Pat ne lui aurait même pas donné l'heure, alors lui vendre un terrain... Donc, il fait quoi ? Il pense d'emblée qu'à défaut d'obtenir la parcelle il va se débrouiller pour que mon père ne l'ait pas non plus. Il fait une vidéo qui a de fortes chances de pousser une femme déjà suicidaire à bout. Une morte ne peut rien vendre.

— Ray a pourtant réussi à acheter Empty Mile.

— Ouais, mais parce que la transaction s'est effectuée avant que Gareth ait pu mettre son plan à exécution.

— Mon Dieu, je suis fatiguée de toutes ces histoires.

— De quoi tu parles ? On ne peut pas prendre ce genre de choses à la légère. Cela dépasse Pat, le film, et notre implication dans les magouilles foireuses de Gareth. Il a désormais une raison de supprimer mon père.

— Johnny, s'il te plaît.

— Écoute-moi. Admettons que Gareth se soit servi de Pat comme moyen de représailles. Une espèce de vengeance. Alors oui, comme tu dis, son suicide est satisfaisant. Gareth n'a aucun motif de continuer. Par contre, si son but était d'entraver l'acquisition, alors l'opération est un fiasco. Et la seule façon de rattraper le coup, d'empêcher mon père d'accéder à l'or, est de le tuer. Et devine quoi ? Je crois que Ray était au courant. Il a assez fréquenté Gareth pour avoir une idée de ce dont il est capable. Après notre accident, il a pressenti la catastrophe. Voilà pourquoi il a mis le terrain à mon nom. Les conseils d'un comptable fictif n'y sont pour rien. Il savait que Gareth en avait après lui. »

Marla se pencha en avant, les coudes sur les genoux. Elle se passa les doigts dans les cheveux, poussa un long soupir, « Je n'en peux plus. J'en ai assez de ces suppositions incessantes sur ce que Gareth a fait, ce qu'il n'a pas fait. Soit on considère que c'est une brute et on accepte ce qui est arrivé à Pat, et peut-être à Ray, soit... »

Un silence s'installa entre nous. Puis elle reprit :

« Eh bien, qu'est-ce qu'on décide ?

— À propos de quoi ?

— Je parle de le tuer.

— Merde. Je t'en prie, Marla...

— Le monde s'en porterait mieux, Johnny. Vraiment. »

OceanofPDF.com

CHAPITRE 33

Ce dimanche-là, la conviction que Gareth avait assassiné mon père grandit en moi comme une méchante perle de nacre. Tout concordait. Sa disparition, que j'avais toujours jugée peu compatible avec son caractère, prenait tout son sens. Et la violence sous-jacente de Gareth rendait cette éventualité plausible. On l'avait spolié d'un moyen, pour lui et son père, d'échapper au marasme des cabanes en bordure de lac.

Il avait poussé sans scrupule Patricia Prentice au suicide, avait planifié le meurtre de Jeremy Tripp. Pourquoi se serait-il abstenu avec mon père ? Bien sûr, je ne possédais aucune preuve, aucun élément incontestable qui aurait fait pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Et cette lacune, cette certitude que rien n'étayait m'obsédèrent au point que j'en perdis le sommeil. Lundi, j'étais prêt à exploser.

Au matin, le temps était mauvais. Stan, enrhumé, avait choisi de rester au cabanon. Un crachin stagnait dans l'atmosphère, s'accrochait aux feuilles des arbres qui gouttaient à la surface de la rivière devenue laiteuse. Gareth et moi fûmes trempés en cinq minutes. Frigorifiés, nous travaillâmes tête baissée, sans échanger guère plus que quelques paroles. Il se tenait à côté de moi, à la rampe. J'enrageais de le voir si près, d'imaginer toutes ces choses terrifiantes cachées sous son crâne alors qu'il agissait comme un simple ouvrier désireux de s'acquitter d'une honnête journée de labeur. La colère me submergea et je lui balançai une pelletée de terre à la figure.

Il recula, suffoqué, clignant des yeux, puis s'essuya, jura. Je l'attrapai par le col et le jetai dans l'eau où il coula un instant avant de refaire surface. Il resta assis sur les hauts-fonds, le visage ruisselant, nettoyé. Il me fixait, la bouche crispée dans un effort de compréhension. J'envisageai de lui sauter dessus, de serrer mes mains autour de son cou, de plonger sa tête sous les flots jusqu'à ce que son corps devienne mou, jusqu'à ce qu'il crève. Cependant, ma rage s'estompa quand il bougea.

Il ressortit de la rivière. Nous nous fîmes face sur la berge. Je m'attendais à une certaine fureur, ou à ce qu'il menace d'aller voir la police à propos de

Jeremy Tripp, mais je ne lus sur ses traits que le choc, la confusion douloureuse de voir un complice enfreindre une règle tacite.

« Merde, mon pote. Pourquoi tu as fait un truc pareil ?

— La vidéo.

— La vidéo ?

— Le DVD avec Marla et moi dessus, connard. Tu ne l'as pas envoyé à Bill. C'est Pat qui l'a reçu. Et il n'avait aucun rapport avec la route du lac.

— Si tu le dis.

— Arrête de déconner. Je sais que Pat a vendu le terrain à mon père. Ton film était censé entraver la transaction, hein ? La femme de Bill devait disparaître avant que Ray puisse finaliser l'achat. »

Gareth me regarda d'un air pensif, puis parut prendre une décision.

« Tu veux la vérité ? D'accord. De toute façon, tout ce bordel n'était qu'une perte de temps. »

Il tourna les talons pour se diriger vers la lisière de la forêt. Je lui emboîtai le pas. Nous nous abritâmes sommairement sous les branches d'un sapin. Il s'accroupit sur le sol humide, me fit signe de l'imiter. Je restai debout.

« Allez, Johnny. Je vais tout te raconter. »

Je demeurai immobile encore un moment avant d'abandonner et de me baisser.

« Bien, approuva Gareth. Laisse-moi te demander d'abord comment tu as compris, pour l'or qui est ici ? Ray t'a mis au parfum ?

— Je m'en suis douté après sa disparition.

— Le journal chez la vieille, la photo aérienne...

— La conférence au Club de l'Éléphant, sur les modifications fluviales... J'ai suivi à peu près la même route que vous.

— Sauf que Ray et moi étions ensemble à chaque étape. Nous avons sympathisé parce que nous sommes passionnés d'orpaillage. Nous avons trouvé le journal tous les deux. La photo aussi. Tout est parti de là. Tu dois comprendre que dès le début cette affaire était la nôtre. Il n'en avait pas

l'exclusivité. Notre projet consistait à acheter le terrain ensemble pour devenir riches ensemble. Seulement, Papa ne s'en est pas tenu au plan.

— Sans doute parce qu'il a réalisé à quel point tu es cinglé. »

Gareth déglutit et, l'espace d'une seconde, ses yeux s'emplirent de larmes obscènes.

« Tu veux connaître le fin mot de l'histoire, ou pas ? »

Je hochai la tête. Il cligna des yeux, s'éclaircit la gorge.

« Lorsque nous nous rendons compte des potentialités d'Empty Mile, nous cherchons le propriétaire afin de lui faire une offre. Nous allons au cadastre : le terrain appartient à une holding qui ne veut rien entendre. Nous pensons que le projet est à l'eau. Et puis devine quoi ? Ton père sort avec Patricia depuis plusieurs mois. Dans une conversation, il évoque son intérêt pour Empty Mile, et là, bingo, la parcelle appartient à la Patricounette. D'un coup, on passe du stade où *nous* sommes baisés, à celui où *je* suis baisé. D'une part parce que Ray a brusquement toutes les cartes en main. Il va de toute évidence bénéficier d'un traitement de faveur – je veux dire, il lui fait mordre l'oreiller, pas vrai ? Et d'autre part, imagine à quel point c'est lamentable, elle me déteste car j'ai roulé sur son chien il y a plus d'un an. Alors il est hors de question que mon nom apparaisse dans la transaction. Donc Ray me rassure. Ouais, ouais, ne t'inquiète pas, je passe le marché et on partage ensuite. Mais je voyais déjà qu'il ne pouvait s'empêcher de songer à ce que serait sa vie s'il gardait cette fortune pour lui tout seul. Je pouvais le lire sur son visage. Les événements ont dégénéré, ou du moins ton père a changé d'attitude, à cause de Marla. À mesure que Ray et moi apprenions à nous connaître, je lui ai parlé de mes putes, y compris de Marla. Ça m'a paru bizarre, mais il n'a rien trouvé à redire sur le coup. Ce n'est que lorsqu'il est devenu maître du jeu qu'il a commencé à m'emmerder avec ses leçons de morale, comme quoi je devais la laisser tranquille. Son argument était qu'il n'avait pas envie que tu reviennes pour découvrir que ta copine tapinait. Je l'ai envoyé se faire foutre, bien sûr. Ce qui était stupide car je lui ai fourni l'excuse rêvée pour me griller sur Empty Mile. Et tu sais quoi ? Même sans Marla, il m'aurait éjecté. Il avait senti l'odeur du pognon, il était ferré. »

La pluie tombait toujours. Elle coulait des branches au-dessus de nous. Le martèlement des gouttes était un mur entre nous et le reste du monde.

Gareth s'empara d'une brindille et tapota la boue.

« Quand j'ai vu comment les choses tournaient, j'ai décidé de faire foirer l'acquisition. Ironie du sort, c'est Marla qui m'a donné l'idée. Elle était copine avec Patty. La pauvre souffrait d'insomnies. Marla voulait de l'herbe, mais je me doutais qu'elle était sous antidépresseurs, alors je lui ai plutôt filé une dose massive d'Halcion. Comme tu le sais, je connais bien les effets des benzodiazépines sur les dépressifs. Peu après, vous avez eu la bonté, Marla et toi, de tenir la vedette dans mon film. Pat avait déjà effectué plusieurs tentatives de suicide. J'ai estimé qu'avec la médication appropriée un visionnage des petites lubies dégueulasses de son mari lui donnerait la motivation nécessaire pour réussir enfin son coup.

— Tu ne pouvais pas être sûr du résultat. »

Gareth haussa les épaules. « Rien n'est jamais sûr dans la vie, Johnny. J'ai tenté ma chance. Mais Ray avait signé le contrat avant que je règle les détails. Je l'ignorais quand j'ai envoyé le disque à la Patricounette. Ton père et moi ne nous parlions plus beaucoup.

— Alors Pat meurt. La vie de Bill est foutue. Tout ça en vain.

— Je te le répète : une perte de temps.

— Tu as dû être plutôt furieux. Je parie qu'après cette histoire tu ne pouvais plus voir Ray en peinture. »

Gareth plissa les yeux.

« Attention à ce que tu racontes, mon petit Johnny. Je sens comme une accusation.

— Tu es au courant que mon père a eu un accident de voiture dans les jours qui ont suivi le décès de Pat ? »

Il secoua la tête, sourcils froncés.

« Jamais entendu parler.

— Vraiment ? Tu sais pourquoi il s'est planté ? Une canalisation de freins corrodée.

— Oh bon Dieu, Johnny, arrête ! Parce que je me suis occupé de Tripp de la même manière ?

— Et ensuite, il a disparu.

— Pour quelle raison je m'en serais pris à Ray ? J'en aurais retiré quoi ? Je n'allais pas hériter du terrain. Ne cherche pas des cadavres où il n'y en a pas. On est bien, là. On a la terre, on va devenir riches. Garde la tête froide pendant qu'on ratisse l'or. D'ici un ou deux ans, ce sera *sayonara*, mon pote. Chacun pour soi. »

Gareth jeta un coup d'œil à la rivière criblée par l'intempérie. Il jeta sa brindille et se leva.

« Laissons tomber pour aujourd'hui. C'est le déluge. »

Après le départ de Gareth, je remontai au cabanon et allumai un feu de cheminée. Stan émergea de sa chambre habillé en Captain America. Nous nous assîmes devant l'âtre, à l'écoute de la pluie sur le toit. Stan, affalé sur sa chaise, sortit ses insectes de sa chaussette et les regarda gigoter sur son ventre. Ils étaient trop esquintés pour voler. Un ou deux ne bougeaient même plus. Il les tapota du bout des doigts avec un soupir.

« Garder le contact avec l'énergie m'épuise. »

Au bout d'un moment, il remit les papillons dans leur baluchon.

« Je dois me marier avec Rosie bientôt. »

Il se promenait avec un petit bloc-notes sur lequel il pointait ses gains. Il se pencha dessus, passa son pouce sur les colonnes de chiffres inscrits au crayon, les examina d'un air morose, comme déçu par leur incapacité à revêtir la signification qu'il cherchait en eux.

« Tu as beaucoup d'argent, Stan. Et tu vas en avoir encore plus.

— Je sais.

— Bien plus que tu n'en aurais gagné avec Plantorotops.

— Ouais. »

Stan avait travaillé dur à la rivière, et était capable de ressentir un enthousiasme de façade vis-à-vis de la richesse, mais j'avais conscience que l'argent avait peu d'importance pour lui. En dehors de son compte en banque, désormais plus fourni que celui de la majorité des gens, presque rien n'avait changé. Il était toujours Stan, ce gars enveloppé avec ses grosses lunettes, celui qu'en ville on traitait avec l'attention prudente généralement dévolue aux enfants. L'or ne lui avait pas apporté la transformation miraculeuse espérée avec Plantorotops.

Il ne lui restait plus que Rosie, l'unique personne qui vaille la peine d'éprouver une émotion authentique. J'avais l'impression que ce mariage était à présent sa seule chance de faire partie de la société. J'avais d'abord cru que ce projet était dû à la tension et à la tristesse, mais il était désormais évident que mon acceptation constituerait un ultime don : Plantorotops avait fait faillite, et l'or en lui-même n'avait aucun intérêt. Ma bénédiction pourrait peut-être, en dernier recours, ramener un peu de bonheur dans son cœur.

Nous en discutâmes pendant une demi-heure. Stan parut revenir à la vie. Le rhume de ce matin guérissait déjà. Il se leva, parcourut le salon, envisagea les innombrables choses que lui et Rosie feraient ensemble, galvanisé par mon approbation. Et comme je voulais que mon soutien s'exprime de manière concrète, que son monde change vraiment, je l'emmenai en cours d'après-midi dans une bijouterie de la Vieille Ville, à Oakridge, afin qu'il choisisse un anneau de fiançailles et deux bagues de mariage.

La soirée fut très joyeuse. Stan se rendit chez Rosie, la bague de fiançailles serrée dans sa main. Lorsqu'il revint, celle-ci et Millicent l'accompagnaient. Rosie portait l'anneau. Marla se précipita vers Rosie pour admirer le diamant à la lumière. La jeune fille supporta ces attentions la tête baissée, les bras flasques le long du corps, mais l'on pouvait apercevoir de temps à autre un petit sourire étonné au coin de ses lèvres. Il n'était pas difficile de deviner que ce jour-là elle était heureuse.

Millicent but un verre de vin avec Marla et moi, et plus tard nous dînâmes ensemble. Stan et Rosie se tenaient la main sous la table. Nous avions allumé la cheminée ainsi que des bougies, puis éteint les lumières. L'obscurité n'était plus qu'une série de fresques rougeoyantes. Et j'étais là, enfin, après tant d'années, là avec mon frère, au moment où un événement marquant, réjouissant, se produisait pour lui. Son visage resplendissait au-dessus des assiettes et des verres. Je sus alors, en ces heures tardives que les flammes illuminaient, qu'il avait atteint un stade où il se sentait aussi bien que n'importe qui, où le concept de différence s'effaçait.

Millicent et Rosie rentrèrent chez elles aux alentours de vingt-deux heures. Stan avait l'habitude de passer la nuit chez son amie mais, à présent

que le mariage était certain, il regagna sa propre chambre, la tête emplie de hautes idées chevaleresques.

Marla et moi nous installâmes près du feu que nous regardâmes se consumer sur son lit de braises. Je me doutais qu'elle avait dû prendre sur elle pour faire bonne figure pendant la soirée, mais à présent que tout le monde était parti, la tristesse affleurait de nouveau. Elle était lourde, apathique dans mes bras. Je la mis au courant de ma confrontation matinale avec Gareth, de ses aveux à propos du suicide de Pat : il avait tenté d'empêcher mon père d'acheter Empty Mile.

« Mais il a refusé d'admettre qu'il l'a tué.

— Tu t'attendais à ce qu'il le fasse ?

— J'imagine que non.

— Il t'a donné des précisions ?

— Non. Pourquoi ? Il aurait dû ? »

Marla secoua la tête. Une ou deux minutes plus tard, elle se leva et m'attira dans la chambre. Elle ouvrit un tiroir de sa commode, écarta une pile de sous-vêtements, et en sortit un objet enveloppé dans un habit. Elle posa le ballot sur le lit, puis le défit avec des gestes prudents.

Le pistolet était vilain, noir. Il ressemblait à un reptile mortel, sa présence dangereuse paraissait absorber la lumière de la pièce.

Marla guettait ma réaction avec un mélange d'avidité et de peur.

« Je l'ai eu aujourd'hui.

— Un flingue ? Bon sang, Marla, qu'est-ce que tu as dans la tête ? »

La tension qui l'avait habitée la seconde d'avant s'évanouit soudain pour laisser place au désespoir.

« Je n'y arrive plus, Johnny. Gareth est là tous les jours, chez nous, jusque dans notre putain de maison, merde. Il ne me quitte pas des yeux... Impossible de vivre ainsi. Impossible ! »

Son regard scruta la pièce, comme à la recherche d'une aide, puis elle prit l'arme, me la tendit à deux mains.

« On peut s'en servir, Johnny. Pour Ray. Pour nous. Il le mérite.

— Réveille-toi, Marla ! Pour qui tu nous prends ? Nous ne sommes pas des assassins.

— Ah non ? Jeremy Tripp n'est pas mort dans son sommeil. Tu t'en es occupé. Je le sais. Difficile de ne pas parler de meurtre.

— Se débarrasser de quelqu'un et lui tirer dessus sont deux choses différentes.

— Comment ça ?

— Putain, Marla, c'est n'importe quoi. Je ne comprends même pas pourquoi on en discute.

— Il doit dégager, Johnny.

— Donc, on l'exécute et on passe le reste de nos jours en taule. Super plan.

— Tu t'en es bien sorti avec Jeremy Tripp.

— Arrête, merde ! »

Des pas traînants se firent entendre du côté de la porte, puis la voix ensommeillée de Stan nous parvint :

« Pourquoi vous criez ? Oh... »

Je me retournai. Stan se tenait sur le seuil, les yeux écarquillés sur le flingue que Marla tenait maladroitement.

« Oh là là, un pistolet ! Je peux voir ? »

Marla fit volte-face. Elle rangea d'un geste sec l'arme dans le tiroir. Stan suivit l'objet des yeux.

Je le pris par le bras, le raccompagnai à sa chambre. Son déguisement de Superman lui servait de pyjama. La cape enroulée autour de ses épaules pendait sur son ventre.

« Comment tu as eu un pistolet, Johnny ?

— Marla a pensé que nous devions en avoir un, isolés comme nous sommes. Elle s'est trompée.

— Je pourrai tirer, demain ?

— Personne ne l'utilisera, Stan. Oublie ce que tu as vu.

— Mais ce serait génial. On ferait semblant d'être des policiers. On viserait des canettes, ce genre de trucs.

— Je suis sérieux. Ne pense plus à cette histoire. »

Il grogna et rentra dans sa chambre d'un pas lourd. Je refermai derrière lui, puis retournai voir Marla. Elle s'était déshabillée, allongée sous les draps.

« Je ne plaisantais pas quand j'ai dit qu'il devait dégager, Johnny.

— Avec l'arme, j'avais saisi. »

Marla mit son bras sur son visage. « Je n'en peux plus... »

Elle prononça cette phrase plusieurs fois en gémissant, puis s'interrompit brusquement, rejeta les couvertures, et se pencha sous le lit pour récupérer sa trique. Elle me la présenta. Je ne bougeai pas. Elle la secoua devant moi.

« Fais-le.

— Marla, je...

— Fais-le ! Fais-le, Johnny !

— Qu'est-ce qui cloche, Marla ? Je ne comprends pas... »

Mais elle n'était pas d'humeur à expliquer quoi que ce soit cette nuit. Elle cria sans bouger du lit : « Vas-y, putain ! »

Je m'emparai du bâton, le levai, et l'abattis sur son dos nu. Son corps se tétanisa. L'un de ses ongles se brisa en griffant le matelas. Une marque rouge apparut immédiatement sur sa peau blanche. Elle poussa un grognement, mâchoires serrées. Je levai de nouveau la trique.

Plus tard, tandis qu'elle s'était assoupie à mes côtés, je compris qu'elle allait m'échapper. Pour peu que Gareth demeure dans les parages, son instinct de survie lui dicterait de s'enfuir. Et si j'étais incapable de le tuer, nous n'aurions plus qu'un recours : quitter Empty Mile. Nous aurions pu déménager dès à présent. J'avais assez d'argent pour partir à l'autre bout du pays, louer une maison dans l'Est selon le désir de Marla, chercher du boulot, recommencer notre vie.

Mais il y avait Stan. Il ne supporterait pas un nouveau déménagement, et s'y refuserait de toute manière à cause de Rosie. Et je ne pouvais pas m'exiler sans l'emmener avec moi.

Dans l'obscurité, toutes les solutions que j'envisageais tombaient à l'eau. Je renonçai et mon esprit dévia sur un détail que Gareth m'avait révélé dans

la matinée. Afin de me ménager lorsque je reviendrais à Oakridge, mon père lui avait demandé d'arrêter de se livrer au proxénétisme avec Marla.

Cette attitude aurait davantage correspondu à mon père si j'avais pu m'ôter de l'idée qu'il s'agissait d'un prétexte, d'une étape parmi d'autres dans le processus qui visait à écarter Gareth d'Empty Mile. Cependant, Ray était déjà en mesure, à l'époque, de faire cavalier seul. L'hypothèque de la maison lui avait fourni les fonds nécessaires, il connaissait la présence de l'or et, surtout, il jouissait des faveurs de Patricia Prentice. Pourquoi aurait-il eu besoin d'une excuse ?

Il me paraissait raisonnable de croire qu'il avait juste agi par considération, qu'il avait vraiment voulu m'épargner une certaine souffrance. Cette perspective était singulière. Comme s'il avait voulu, à la toute fin de sa vie, contrebalancer toutes ces années noires, bancales, où j'étais persuadé qu'il ne m'aimait pas. Cet ultime sursaut d'affection avait un goût d'autant plus amer qu'il avait aussi signé son arrêt de mort.

CHAPITRE 34

Stan se maria un week-end, de manière à ce que Gareth soit absent d'Empty Mile. Je fis livrer de nombreuses fleurs avec lesquelles Marla et moi décorâmes l'avant du cabanon. Un officiant vint de Burton. Marla, Rosie et Millicent achetèrent des robes assorties. Stan et moi louâmes des smokings. Notre célébration ressemblait à n'importe quel autre mariage. Nous étions sur notre trente et un, propres et souriants.

Les femmes avaient passé la nuit chez Millicent. Ce matin-là, pendant que nous les attendions sur le perron, Stan n'arrêtait pas de me demander s'il était bien. Finalement, je le serrai dans mes bras jusqu'à ce qu'il se calme. Lorsque je m'écartai, il remua les mains devant son visage avec un large sourire.

« Oh bon Dieu, Johnny. Bon Dieu, bon Dieu, bon Dieu. J'ai l'impression que je vais éclater. Tu sais comment je me sens ? Comme quand je me suis réveillé de la noyade. Tout ce qui est arrivé avant est mis de côté, la vie recommence. »

Il demeura là, radieux, puis fronça les sourcils.

« Que va-t-il m'arriver, Johnny ? Je ne sais pas comment on fait quand on est marié. Et si j'échoue ? Si c'est au-dessus de mes forces ?

— Tu t'en sortiras. »

Le célébrant se tenait quelques mètres à l'écart. Il serrait contre lui le classeur dont il allait se servir pour l'office. Stan lui jeta un coup d'œil.

« Je flippe vachement. »

L'homme pouffa de rire.

Une ou deux minutes plus tard, l'astre du jour éclaira les montagnes. Les yeux de Stan s'agrandirent.

« Regarde, Johnny, du soleil partout. Regarde ! »

Il avait raison. Les rayons frappaient en biais les gouttes de rosée sur les hautes herbes de la prairie. Durant plusieurs minutes, tout fut incandescent. La porte de chez Millicent s'ouvrit. Les trois femmes entamèrent leur

procession. Nous les contemplâmes tandis qu'elles marchaient vers nous, enfoncées jusqu'aux genoux dans un champ de lumière. Stan gloussait de plaisir, se balançant d'un pied sur l'autre.

La cérémonie ne dura pas très longtemps. Stan et Rosie se tinrent côte à côte, main dans la main, et écoutèrent l'officiant lire un passage que Marla et moi avions sélectionné dans un recueil de poésies. Stan observait sans cesse Rosie à la dérobée, tout sourires. Et son amie, habituellement voûtée, avait relevé la tête. Ses yeux fixés sur lui suggéraient qu'elle ne pourrait survivre à l'événement qu'en maintenant le contact visuel.

À présent, le soleil montait. Des nuages de condensation sortaient de la bouche du prêtre. L'air piquant conférait à la scène une atmosphère à la fois festive et très solennelle. Le rituel ne se contentait pas d'unir Stan et Rosie, mais les associait à tous ceux qui avaient participé à des cérémonies identiques de par le monde, ceux qui partageaient la même foi en un avenir commun.

Après la poésie, bien que personne parmi nous ne fût croyant, l'officiant lut un passage de la Bible. Il conclut son homélie par les formules d'usage. Stan et Rosie échangèrent leurs anneaux, s'embrassèrent avec application. Puis ce fut fini.

Marla, Millicent, et moi bûmes quelques coupes de champagne en compagnie de l'homme d'Église. Ensuite, Stan mit de la musique. Nous le regardâmes danser avec Rosie devant le cabanon. À la vue de ce spectacle, l'inquiétude qui me tenaillait depuis que Stan m'avait fait part de sa volonté de se marier, le sentiment que cette célébration pourrait se résumer à une approximation contrefaite s'évanouirent. Leur façon d'évoluer sur la piste de danse improvisée éliminait toute distance qui aurait pu subsister entre eux et le reste du monde. Ils étaient gracieux, libres, et se protégeaient mutuellement des vicissitudes orageuses de la vie.

Les jours suivants, Stan utilisa une partie de son argent pour louer un mobile home. Il l'avait placé de façon adéquate par rapport au cabanon, d'où il prenait l'électricité. En une journée, l'entrepreneur qui avait procédé au défrichage de l'ancienne rivière s'occupa de relier l'habitation au tout-à-l'égout.

Le préfabriqué permit à Stan et à Rosie de se sentir un peu plus indépendants. Malgré son handicap, Rosie pouvait conduire, faire les courses, cuisiner, nettoyer la maison : autant d'activités que Stan ne pouvait effectuer ; du moins sans s'imposer une discipline stricte. Son mariage lui permettait toutefois d'y participer indirectement, et la déception qu'il avait jadis éprouvée vis-à-vis de l'argent en fut légèrement modifiée. S'il n'était pas en mesure de s'acquitter des tâches quotidiennes, il pouvait en revanche les financer. Il semblait aussi gai dans les semaines qui suivirent son mariage qu'aux premiers jours de Plantorotops. Lui et Rosie dansaient tous les jours devant leur mobile home et, surtout, il avait délaissé son sac d'insectes.

J'adorais le voir ainsi. La culpabilité était toujours présente, je ne pouvais réparer ni les séquelles de la noyade ni la douleur affective causée par mon exil, mais j'avais le sentiment de me rapprocher d'une forme de réconciliation. Il était heureux. Il avait une épouse, un endroit où vivre. Plus que je n'avais jamais osé l'espérer lorsque j'étais revenu à Oakridge, six mois auparavant.

A contrario, l'humeur de Marla se dégrada encore quelques jours après l'office. Elle avait atteint un stade où elle n'arrivait plus à travailler. Elle démissionna de la mairie. Ce boulot avait revêtu une telle importance pour elle que sa décision me prit au dépourvu. Je préfèrai songer que ce revirement constituait une manière de couper les ponts avec une activité qui l'avait obligée à se prostituer.

Pendant ce temps, nos travaux d'extraction continuèrent. Chaque seconde passée en compagnie de Gareth me rappelait que j'étais en présence de l'assassin de mon père. Les rares propos que nous échangions étaient professionnels. Tous les soirs, Stan et moi quitions la rivière avant que Gareth soit prêt. Ainsi, nous n'avions pas à gravir la colline avec lui.

J'avais déjà du mal à endurer sa proximité, mais ma propre peur, mon incapacité à agir m'exaspéraient encore plus. En dépit des demandes pressantes de Marla et de la loi du talion qui s'imposait, je savais que je n'avais pas les tripes pour prendre le flingue et le tuer. Je ne parvenais, au mieux, qu'à lancer quelques allusions incisives sur mon père, à m'interroger à voix haute, durant les heures de travail, sur les raisons de son décès. Gareth ignore mes sous-entendus, jusqu'au jour où la coupe fut pleine.

Il était en train d'alimenter la rampe lorsque je parlai une fois de trop. Il s'arrêta et se redressa, les yeux fixés sur moi, les poings serrés si fort que ses bras tremblaient. Stan se reposait sur la berge, assis à côté de nous. Il se leva dès qu'il vit ce qui arrivait.

J'étais content de voir à quel point Gareth était en colère. Mais mon bonheur fut de courte durée, car il adopta alors une attitude susceptible d'anéantir mon frère.

« Tu es un putain d'ingrat, Johnny. Je voulais être ton ami. Je t'ai sauvé la mise quand ces connards allaient te planter, j'ai protégé ton monde de merde lorsque Jeremy Tripp a menacé de le bousiller. J'aurais pu refuser quand tu as réclamé mon aide. J'aurais pu t'obliger à me donner *tout* le terrain. J'ai demandé quoi, en échange ? Un tiers. Et maintenant, je dois te supporter ? Je t'ai pourtant dit que je n'avais pas touché à Ray. Et il faut encore que je me tape tes "Oh, je me demande pourquoi il est mort", "putain, j'aimerais bien savoir où est le corps". Mets-toi ça dans le crâne : quoi qu'il soit arrivé à Ray, je n'y suis pour rien. »

Le mensonge était tellement flagrant que je répliquai sans réfléchir.

« Tu as voulu l'empêcher d'acheter cette parcelle. Je suis censé gober que tu as lâché l'affaire après que ta magouille a échoué ? Conneries. Tu l'as tué. »

Stan poussa un hurlement. Mes tripes se nouèrent quand je réalisai la portée de mes propos.

« Quoi ? Johnny ! Quoi ? » Il s'empoigna la tête à deux mains, la secoua violemment. « Mon cerveau va exploser. »

J'essayai de le calmer, en vain : il était trop bouleversé. Il arrêta de remuer la tête et commença à taper du pied, semblable à un taureau qui se prépare à charger. Il porta les poings à sa bouche.

« Tu es mauvais, Gareth. Espèce de salaud pourri ! »

Il brandit les bras au-dessus de sa tête.

Gareth leva la pelle, la plaqua devant lui. « Fais gaffe, Einstein...

— Ne m'appelle pas Einstein ! cria Stan. Je vais t'écraser.

— Oh non, Einstein. Tu vas rester où tu es et te tenir à carreau. Je te répète ce que j'ai dit à ton frère : je n'ai pas tué ton père. Même s'il y a effectivement un tueur parmi nous. »

Gareth me jeta un coup d'œil. Son regard étincelait. Je sentis la terre s'ouvrir sous mes pieds. J'avais compris ce qui allait se produire. Je fis un pas en avant, mais Gareth pointa son outil vers moi. Il fit non de la tête.

« Tu ne peux pas gagner cette partie-là, mon petit Johnny. »

Stan lui hurla après : « Je te hais !

— Stanley, tu te souviens de Jeremy Tripp ? Tu te rappelles comment tu as mis le feu à son entrepôt ? »

Stan fut désarçonné par le brusque changement de sujet. Ses traits coléreux se muèrent en une expression honteuse. « Oui... » Je tentai d'interrompre Gareth, de le raisonner, de couvrir sa voix. Je le suppliai. Il se contenta d'attendre que j'aie fini. Et poursuivit :

« Pourquoi tu crois que tu n'as jamais eu d'ennuis ? »

Stan me jeta un regard angoissé. Mon cœur se brisa. Rien ne pourrait jamais plus être réparé après ce qu'il allait apprendre.

« Parce que je ne l'ai pas fait exprès. Et puis il a eu un accident, et il est mort.

— En effet, approuva Gareth, il a eu un accident, n'est-ce pas ? Mais devine quoi ? Il y a survécu. Il a été achevé par Johnny, qui était sur les lieux. Quand ton frère a vu qu'il était vivant, il a pris un gros morceau de tuyau en métal, et il lui a frappé le crâne.

— Non !

— Eh si. Je te montrerai peut-être un jour ce tuyau. Il est couvert de sang. »

Stan poussa un gémissement et se mit à pleurer. « Johnny... »

Il tendit les bras vers moi, semblable à un petit enfant. Je l'enlaçai. Il sanglota contre moi. Bien qu'il fût inutile d'ajouter quoi que ce soit, Gareth enfonça le clou :

« Tu sais pourquoi il l'a frappé ? Pour l'empêcher de raconter à la police que tu avais brûlé son hangar. »

Stan leva le visage, clignant des yeux à travers ses larmes comme un homme aveuglé par la fumée. Ses traits étaient déformés par l'horreur, un effroi enraciné au plus profond de son âme.

« Quoi ? Quoi, Johnny ? À cause de moi ? Tu l'as tué à cause de moi ? »

Sa grosse carcasse fléchit. Je trébuchai, le rattrapai sous les aisselles, l'allongeai par terre.

Alors, Gareth jeta sa pelle et s'éloigna de la rivière. Lorsqu'il passa devant moi, il dit d'une voix calme : « Tu ne pouvais pas laisser les choses comme elles étaient. »

Quand il fut parti, seul le bruit des sanglots subsista. Stan tremblait au sol, recroquevillé dans la posture d'un malade aux entrailles rongées par une abominable douleur. Je m'allongeai à côté de lui, tentai d'apaiser ses mouvements désordonnés avec des mots dont moi-même je ne comprenais pas la signification. Il continua à pleurer jusqu'à épuisement, puis je sentis ses muscles se relâcher.

Longtemps après, nous nous assîmes au bord de l'eau, les yeux dans le vague, vidés. Je fis mon possible pour combler la crevasse qui s'était creusée en lui.

« Écoute, Stan. Écoute-moi. J'étais obligé, pour Jeremy Tripp. Il était mauvais. J'ai mal agi, mais son sort était mérité. Et ce que j'ai fait n'avait rien à voir avec toi.

— Mais sans l'incendie, tout serait en ordre.

— Non. Il n'aurait jamais arrêté de nous persécuter. Tôt ou tard, j'aurais été forcé de prendre des mesures. L'incendie n'a eu aucune conséquence.

— Pourtant, tu te sens toujours mal, Johnny. Même pour des détails. Et je t'ai poussé à tuer quelqu'un. C'est loin d'être un détail.

— N'y pense plus, Stan. Vraiment. »

Il ne me croyait pas, bien sûr. Il resta avachi, sa bedaine ressortait entre ses côtes flottantes. Son désarroi était si grand. J'eus presque l'impression que le poids de cette tristesse aurait suffi à l'enfoncer dans la berge. Il se tut un moment, puis me demanda, sans me regarder, ce que j'avais voulu dire quand j'avais accusé Gareth.

Je lui expliquai mes découvertes, mes soupçons. Il m'écouta en silence et, lorsque j'eus terminé, n'ajouta plus un mot de la journée.

Je le raccompagnai chez lui. Il marchait les membres raides, paraissait atteint de cécité. Il trébucha à maintes reprises sur les cailloux ou dans l'herbe entortillée. Rosie l'emmena dès qu'elle le vit sur le seuil du mobile home, le conduisit à travers la pièce peu éclairée. Quand la porte se referma

derrière eux, je restai plusieurs minutes à fixer le battant. Ensuite, je retournai au cabanon, m'installai à table avec Marla, et lui racontai comment j'avais infligé un nouveau tourment à celui que j'aimais.

Gareth eut assez de jugeote pour ne pas revenir à Empty Mile pendant une semaine. Je passais mon temps assis sur le porche à contempler la prairie, ou à parcourir les quelques mètres qui me séparaient du préfabriqué de Stan pour m'enquérir de son état. Je le trouvais à chaque fois le regard dans le vide devant une émission pour enfants, ou à moitié assoupi au lit. Quand j'essayais de le secouer, il posait sur moi ses yeux endormis, me demandait comment j'allais, puis se retournait pour continuer à somnoler.

Je commençai à envisager de l'envoyer consulter un psychiatre. Mais comment faire, avec le meurtre de Jeremy Tripp qui menaçait d'être dévoilé à chaque instant ? Je n'en avais aucune idée. J'étais désespéré. Je savais à quel point il se sentait mal. N'importe qui aurait vacillé sous le poids d'une telle révélation : un proche avait tué quelqu'un à cause de vous. Et Stan, qui avait si peu l'habitude d'arpenter ces pans effrayants de la psyché humaine, qui n'avait pas les capacités de rationaliser les actes d'autrui pour leur trouver une justification, devait être effondré.

Sa détresse, déjà horrible, devenait encore plus insupportable quand je songeais que si je n'avais pas provoqué Gareth, si je n'avais pas perdu mon sang-froid, mon frère serait encore en train de profiter de sa lune de miel. Mais j'avais effectivement perdu mon sang-froid et, ce faisant, j'avais transmis ma propre maladie à Stan. Je lui avais communiqué cette épouvantable culpabilité virale.

Lorsqu'un matin, tôt, Gareth revint à Empty Mile, il ne frappa pas à la porte pour prendre le petit déjeuner comme avant, mais me cria de l'extérieur qu'il allait à la rivière, puis descendit la colline sans attendre de réponse.

Stan avait un peu repris du poil de la bête entre-temps. Les après-midi, il s'asseyait devant son mobile home, emmitouflé dans ses vêtements afin de se prémunir du froid qui s'installait, ou bien marchait avec Rosie dans les hautes herbes, discutant paisiblement, main dans la main. Ni lui ni moi n'étions retournés au gisement depuis qu'il avait appris le véritable sort de Jeremy Tripp. La distance qu'il avait désormais établie avec le reste du

monde lui interdirait de poursuivre l'exploitation du filon, j'en étais conscient.

Et, de mon côté, il était exclu que je puisse de nouveau travailler à proximité de Gareth. Nous avions atteint un stade où ce partenariat cauchemardesque devait s'interrompre.

En fin de matinée, j'enfilai un épais manteau et me rendis à la rivière. Gareth s'affairait sur une des rampes, les traits tendus, colériques.

« Johnny. Content que tu te sois décidé à te bouger le cul.

— Je ne suis pas venu bosser. »

Gareth s'appuya sur sa pelle. « Quoi ?

— Je vais déménager. Peu importe l'or. Je vais revendre le terrain à une compagnie minière. Tu auras la moitié de la somme.

— Hors de question. Nous ne vendons pas. Ces mecs ne nous donneront que des miettes par rapport à la valeur réelle du gisement, tu le sais. Quand ils vont nous voir arriver, ils vont nous entuber sans sourciller. Non, on continue l'exploitation comme avant. Et tu vas être sage. Marla, elle, va sortir de son putain de cabanon pour me dire bonjour de temps en temps. D'ailleurs, puisqu'on aborde le sujet, elle pourrait même faire davantage.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Vu notre amitié passée, les liens qui nous unissaient au début, ceux qui nous unissent maintenant...

— Nous ne sommes unis par aucun "lien".

— ... vu les liens qui nous unissent maintenant, je pense qu'on devrait partager Marla. On se répartit déjà les bénéfices, mon pote. On peut se répartir la femme.

— Tu débloques ?

— Mince alors ! J'espère que tu n'as pas oublié le morceau de tuyau.

— Gareth, on ne partage pas Marla. Même pas en rêve.

— Bon, je vois bien que tu es furieux, tu n'as pas l'esprit clair. Mais je te préviens, mon petit Johnny, je viens faire ma cour demain. »

Gareth m'adressa un petit sourire narquois, avant de prendre une pelletée pour la laver à la rampe.

Je passai chercher Stan et Rosie sur le chemin du retour. En temps normal, j'aurais essayé d'épargner mon frère. Après tout, je pouvais me dispenser de lui infliger des soucis inutiles. Cependant, je savais que nous ne pouvions pas céder à Gareth et que nous allions au-devant de graves ennuis si nous lui tenions tête. Il me paraissait honnête de demander son avis à Stan avant de prendre une décision qui engagerait son avenir autant que le nôtre.

Marla, Stan et Rosie prirent place en face de moi dans le salon. Marla et mon frère étaient inquiets. Rosie fixait ses genoux.

Je leur détaillai les exigences de Gareth, leur expliquai de quel moyen de pression il disposait, comment il menaçait de m'envoyer derrière les barreaux pour le meurtre de Jeremy Tripp. Stan blêmit. Il serra les mains sur ses genoux dans un effort pour réprimer ses larmes. Je me rendis compte, trop tard, qu'il allait à présent se sentir non seulement responsable de mon initiative fatale concernant Tripp, mais de la dénonciation envisagée par Gareth.

« Ne t'en fais pas, Stan. Nous n'allons pas entrer dans son jeu, cette fois. Il faut riposter ou nous n'en sortirons jamais. »

La voix de Stan n'était qu'un soupir rauque :

« Je ne veux pas que tu ailles en prison, Johnny.

— Je n'irai pas. Je ne pense pas que Gareth ait vraiment l'intention d'aller voir la police.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ? grogna Marla, sceptique.

— S'il explique comment il est entré en possession du tuyau, il devient pratiquement aussi coupable que moi.

— Il procédera à un envoi anonyme, imbécile.

— Alors je le dénoncerai à mon tour, ce qui revient au même. De toute façon, j'ai l'impression que cette menace cache autre chose. Bizarrement, il a l'air de tenir à moi, à toi. Il a besoin de ses jouets.

— Et si tu te trompes ?

— Je ne sais pas, mais on doit au moins tenter d'échapper à son emprise. Dans le cas contraire, cette histoire nous poursuivra. »

Marla mima un pistolet avec le pouce et l'index sur la tempe.

« Mon option est la meilleure, Johnny. »

Si l'échec de mon projet de rébellion nous obligeait à capituler, Marla était celle qui souffrirait le plus entre les mains de Gareth. Pourtant, mon frère m'inquiétait davantage. Je me sentais impuissant à l'aider. En désespoir de cause, je suggérai que nous allions camper ensemble cette nuit. Nous l'avions beaucoup fait enfants, et j'espérais que les souvenirs, la complicité entre nous atténueraient un peu sa culpabilité.

Ce n'était pas une grosse expédition : juste une tente, de la nourriture, et quelques heures de marche dans l'après-midi, jusqu'au sommet de l'éperon, là où nous étions allés lorsque j'avais voulu comparer la photo aérienne de mon père au paysage.

Nous établîmes notre campement à une vingtaine de mètres du rebord, et profitâmes de la dernière heure de soleil pour préparer le foyer auprès duquel nous nous réchaufferions. Nous nous installâmes ensuite avec nos sweat-shirts et nos manteaux pour admirer le panorama : les collines à perte de vue en rangs crénelés, les versants nimbés d'un éclat jaune cuivré dans la lumière déclinante, les vallées ombragées plongées dans la brume à mesure que l'air fraîchissait.

Nous allumâmes le feu assez tôt en raison du froid. Aux dernières lueurs du jour, nous préparâmes notre repas, composé de petits pains, de saucisses, et de haricots. Stan devint moins loquace tandis que la nuit tombait. Nous terminâmes de dîner, puis demeurâmes côte à côte près du brasier. De longues plages de silence s'installaient entre nous. J'avais espéré qu'il se confierait un peu, que la coque solide de la dépression se fendillerait. Mais, en dehors de rares propos sans importance, il resta mutique, le regard perdu dans les flammes.

Nous avions installé une lampe à pétrole un peu à l'écart du feu. Les papillons de nuit venaient se cogner aux lucarnes brillantes. J'allai collecter plusieurs insectes dans le sac à petits pains désormais vide, et les lui donnai.

« Comment vas-tu rapporter de l'énergie, sans papillons ? »

Stan s'empara du plastique transparent et le brandit à la lueur du foyer. Nous regardâmes les lépidoptères s'agiter un moment à l'intérieur, puis il me rendit mon cadeau.

« Je n'en veux pas. Je n'ai plus envie d'énergie. »

— Pourquoi ?

— Tout va trop mal.

— Tu ne veux pas que l'énergie répare les dégâts ? »

Stan poussa un soupir et secoua la tête. J'insistai :

« Écoute, Stan, tu as déclenché un incendie parce que tu étais en colère. Jeremy Tripp avait fait de vilaines choses à Rosie. Point, le reste n'a rien à voir avec toi.

— Tu vas aller en prison.

— Non, je te l'ai dit. Aucune catastrophe ne va nous tomber dessus. »

Il se détourna, les yeux braqués sur les flammes.

« Si, Johnny.

— Stan...

— Si. »

Nous eûmes froid sous la tente. Nous étions allongés tout habillés dans nos sacs de couchage, la condensation émergeait d'entre nos lèvres, contre les parois de nylon toutes proches. Je racontai à Stan toutes les histoires d'enfance dont je me souvenais. Les petites anecdotes, les événements de la vie de tous les jours que nous avions partagés comme deux frères dans une même famille. Je voulais l'amuser, raviver l'insouciance. Mais au lieu de le ramener en des temps heureux, mes récits lui confirmèrent qu'ils étaient bien révolus.

Au matin, le sol était gelé. Je restai devant le foyer éteint tandis que le soleil accouchait d'éclatantes teintes bleues et jaunes sur les terres environnantes. L'espace de quelques instants, Stan fut capable d'admirer la scène sans songer aux calamités qui détruisaient son monde. Il se tint là, en pleine contemplation, la respiration calme. Je vis alors renaître dans ses yeux cette bravoure un peu lymphatique à laquelle je l'avais tant associé.

« Johnny, tu ne penses pas que ce serait mieux de vivre ainsi ? Préparer son dîner, aller dormir, et s'éveiller dans la forêt sans se préoccuper des autres ?

— Si, bien sûr. »

Stan inclina la tête. « Ouais... »

Il marcha jusqu'au bord de la falaise, et s'assit, les genoux sous le menton, dominant le paysage. Je rallumai le feu, fis du café et des pancakes. Je m'attendais à le voir rappliquer dès qu'il sentirait l'odeur de la nourriture, mais il ne bougea pas. Quand je l'appelai, il tourna le visage vers moi et déclara avec un sourire : « Je vais juste rester là, d'accord ? »

Il demeura longtemps immobile. Si longtemps que je résolus, pour m'occuper, de replier la tente et de préparer nos affaires. Cette parenthèse lui était bénéfique, aussi, je le laissai tranquille autant que je pus. Cependant, nous n'avions plus de nourriture et je commençais à m'inquiéter pour Marla. En milieu de journée, je lui indiquai à contrecœur qu'il était l'heure de partir.

Il revint vers moi, baissa les yeux sur nos paquetages.

« On devrait s'enfuir, Johnny. Prendre une tente, emmener Marla et Rosie avec nous, et disparaître dans la forêt, loin de Gareth. »

Il regarda ensuite autour de lui, puis se pencha pour ramasser ses affaires en soupirant.

Lorsque nous rentrâmes, Rosie attendait Stan, assise devant le mobile home, au son de la douce musique sur laquelle ils aimaient danser. Elle se leva dès qu'elle l'aperçut. La tête baissée, comme toujours, elle tendit ses mains vers lui. Stan les lui prit, l'embrassa, et l'accompagna à l'intérieur.

Après leur départ, j'observai mon cabanon, l'aire dégagée à l'avant, mon pick-up et la voiture de Marla, puis les traces qui menaient à la route... L'idée était désagréable, mais je n'arrivais pas à m'en détacher. La tentation de tout abandonner évoquée par Stan était infiniment séduisante.

CHAPITRE 35

Le lendemain matin, à Empty Mile, le monde commença à s'écrouler pour nous quatre. Ou nous cinq en comptant Gareth.

Marla et moi l'attendions sur le porche. Il devait venir travailler en bordure de la rivière. Stan et Rosie prenaient quant à eux le petit déjeuner à la cuisine, dans le cabanon. Mon frère mangeait des œufs au plat, tandis que Rosie se contentait d'un café noir.

Je me sentais à la fois effrayé, plein de vigueur, et résigné. J'ignore si je croyais avoir la moindre chance que cette matinée se termine bien pour nous, mais je savais en revanche que je m'apprêtais à accomplir un acte nécessaire, un acte que j'aurais eu tort de négliger.

Gareth descendit de sa Jeep. Un sourire déforma ses traits dès qu'il vit Marla. Il pointa son index sur moi à la manière d'un pistolet.

« Je suis confus, mon pote. Les efforts que vous faites tous les deux me touchent tellement. Putain, je n'ai pas les mots pour vous dire à quel point je suis soulagé que nous soyons sur la même longueur d'onde. »

Il invita Marla à le rejoindre, bras écartés. Elle lui jeta un regard las.

« Bon sang, Gareth... »

Il fronça les sourcils, un coup d'œil interrogateur dans ma direction.

« Mon pote ? »

— Non, désolé.

— Allez, Johnny, déconne pas.

— Marla ne viendra pas avec toi.

— Tu connais les risques ?

— Va voir les flics. Fais ce que tu veux. Je refuse de me prêter à ton sale jeu plus longtemps. C'est terminé. »

Gareth fixa Marla. Elle lui rendit la pareille. Un regard noir, dur, qui lui signifiait de nous laisser tranquilles. Gareth le soutint un moment, puis se tourna vers moi.

« Tu sais ce que je crois ? Que tu bluffes. Tu es persuadé que je n'irai pas jusqu'au bout, hein ? Je dois pourtant t'expliquer, Johnny, que Marla était avec moi avant d'être avec toi. Voilà l'ordre naturel des choses. Et nous allons le restaurer.

— On ne partage pas les gens, espèce de taré. Dégage, va prendre ton or à la rivière.

— Tu m'as volé ma seule chance d'être heureux. Ma seule putain de chance ! Pourquoi tu ne t'es pas trouvé quelqu'un d'autre ? »

Gareth criait à présent, à la limite des larmes, le visage congestionné, rouge.

J'entendis la porte de chez Millicent s'ouvrir. Elle nous fit signe et descendit les marches du perron mais, avant de parvenir en bas, elle dut sentir la tension entre Gareth et moi car elle s'arrêta pour nous observer.

« Tu sais ce que tu fais aux gens autour de toi, Johnny ? Tu les détruis. Marla, ton frère... Eh bien, ça ne va pas m'arriver. Je vais obtenir ce que je veux. Et si je dois t'éliminer, je le ferai, sale connard. »

Il fit volte-face et se dirigea vers sa Jeep. Je perçus des pas derrière moi, dans le cabanon puis sur le porche. Du coin de l'œil, je vis un éclair gris et noir. Stan, dans son costume de Batman, passa comme une flèche devant moi et atterrit sur la terre battue. Dans sa main, la vilaine silhouette du pistolet de Marla. Cette vision fut si incongrue que, l'espace d'une seconde, je fus incapable de comprendre. Par malheur, cette seconde suffit à Stan pour brandir l'arme et presser la détente.

Il bougea si vite que personne n'eut le temps de dire ou de faire quoi que ce soit. Et lorsque l'arme tira, la détonation retentit à un endroit où aucun autre bruit n'existait. Notre petit univers éclata sous la déflagration monumentale de la poudre enflammée, des gaz explosifs crachés par la bouche du canon, de la balle qui fila de la culasse au milieu du dos de Gareth.

L'intensité du coup de feu parut tout pétrifier. On aurait dit que nous étions condamnés à regarder pour toujours Stan, de trois quarts, le bras en extension, puis Gareth, plaqué contre la portière de son véhicule, et la fumée dans l'air froid, l'éclaboussure de sang sur la vitre latérale.

Soudain, le bruit disparut. Stan baissa le bras, lâcha le pistolet. Gareth, lui, glissa sur le côté de sa voiture et tomba le dos par terre. Une longue traînée écarlate balafrait le flanc de la jeep et, au milieu de cette traînée, un petit trou dans la carrosserie marquait l'angle de sortie du projectile à travers le corps de notre ennemi. À l'autre bout de la prairie, Millicent poussa un faible gémissement.

Stan contemplait son œuvre, les pieds plantés au sol, ses bras, sa poitrine, sa tête animés de tremblements rapides. Je le rejoignis, posai la main sur son bras.

« Stan...

— Tu ne peux pas aller en prison, Johnny. C'est impossible. »

Je me sentais tellement responsable, tellement complice que je ne trouvais rien à répondre. Nous nous contentâmes de demeurer côte à côte en silence, jusqu'à ce que Rosie, qui avait assisté à la scène depuis l'entrée du cabanon, descende, prenne la main de Stan, et le conduise en direction de Millicent. Quand ils furent parvenus à destination, le trio monta les marches à vive allure pour rentrer dans la maison.

Marla était venue à moi bien avant que Stan et Rosie aient fini de traverser la prairie. Nous surplombions maintenant Gareth. L'avant de sa chemise était trempé de sang. Il coulait avec régularité d'un orifice en lambeaux au centre de sa poitrine. Sa vessie avait lâché, une tache sombre s'étendait au niveau de son entrejambe.

Marla glissa sa main dans la mienne. Je l'entendais respirer calmement.
« Enfin... »

Cependant, Gareth n'était pas tout à fait mort. Ses yeux mi-clos s'ouvrirent. Il toussa, un filet d'hémoglobine coula le long de son menton. Sa voix humide, étouffée, me faisait penser à une pièce remplie d'eau.

« On dirait qu'Einstein a encore merdé.

— Pas tant que toi. »

Gareth expulsa un rire qui le fit suffoquer et cracher davantage de sang.

« Il va aller en taule parce qu'il a voulu te protéger, alors que tu essayais justement de lui éviter la prison. Je suppose qu'on appelle ça de l'ironie. »

Il marqua une pause, à la recherche de son souffle. Je remarquai que des bulles se formaient dans la flaque de sang sur sa poitrine.

« Tu vas appeler les urgences ?

— Non.

— Ils pourraient me sauver.

— Vraiment ? Je ne crois pas.

— Peu importe parce que j’ai tué ton père, hein ? Eh bien, je ne vais pas partir sans t’offrir un dernier cadeau. Toi aussi. Marla. Toi surtout. Et si tu es malin, Johnny, tu en feras bon usage. »

Marla s’accroupit de manière à ce que son visage ne soit qu’à une vingtaine de centimètres du sien. Elle siffla :

« Ne t’avise pas...

— Ce sera toujours là entre vous, si je me tais.

— Tu avais promis.

— La mort donne certains passe-droits. Johnny, viens, j’ai du mal à parler. »

J’imitai Marla. Gareth ferma les yeux un moment, rassembla ses forces. À l’autre bout de la prairie, j’entendis un moteur se mettre en marche, une voiture s’éloigner. Lorsque Gareth rouvrit les yeux, ils étaient ternes, fixes, presque vides.

« D’accord... Je me suis occupé des freins sur la voiture de Ray, pareil que pour Tripp. Pourtant, je ne l’ai pas tué. J’aurais bien essayé une seconde fois, mais je n’en ai pas eu besoin... »

Je lançai un coup d’œil à Marla. Elle me regardait en pleurant.

« ... parce que Marla l’a fait à ma place. Il faut que tu saches, Johnny : c’était un accident. Elle n’y était pour rien... » Il s’interrompit, ses yeux papillotèrent. « Quant au tuyau, je m’en suis débarrassé depuis plusieurs semaines. Embrasse mon père pour moi. »

Il tenta par deux fois de reprendre sa respiration, en vain. La blessure sur sa poitrine sifflait méchamment. Et il mourut.

Je me redressai lentement et observai le corps qui refroidissait à mes pieds. Celui d’un ami de dix ans. Je lui avais volé l’amour de sa vie. Je m’en étais fait un ennemi. Il y avait tellement longtemps...

Aurais-je pu deviner que son désir pour Marla conduirait un jour mon pauvre frère handicapé à commettre un meurtre ? Non, bien sûr. Et pourtant... Pourtant, j'avais la conviction que j'aurais dû prévoir la catastrophe.

Marla avait caché son visage dans ses mains, mais ne pleurait pas à cause de Gareth. Il existait dorénavant une nouvelle abomination au sein de notre existence. Et elle exigeait d'être exhumée, examinée en plein jour. J'étais néanmoins tenaillé par la conscience aiguë que je devais retrouver Stan. L'assassinat de Jeremy Tripp l'avait déjà ébranlé à la limite du supportable. Pour un individu tel que mon frère, l'innocence incarnée, un meurtre réduirait son âme en lambeaux.

Je remis Marla sur pied, et commençai à la tirer vers la maison de Millicent, mais elle se dégagea.

« Johnny... Johnny... »

Elle se tenait devant moi, les traits bouffis, la bouche tordue. Elle était incapable de parler.

« Marla, allez. J'ai besoin de toi. »

Elle demeura immobile encore quelques instants, puis une brève lueur d'espoir éclaira son visage. Elle prit ma main et courut avec moi. Nous traversâmes la prairie.

Lorsque nous arrivâmes chez Millicent, la Datsun avait disparu. Millicent vint à la porte quand elle nous entendit sur le perron. Un frisson me parcourut l'échine. Sa présence signifiait que quelqu'un d'autre conduisait la voiture.

« Que s'est-il passé ? Pourquoi Stan a-t-il tiré sur cet homme ? Il est mort ?

— Où sont-ils allés ?

— Aucune idée. Ils se sont rendus dans la chambre une minute, puis Rosie s'est emparée des clefs et ils sont partis.

— Ils ont dit quelque chose ?

— Pas un mot. Sauf que Rosie s'est arrêtée sur le seuil, a passé son bras autour de moi, et m'a remerciée. Pourquoi ? Je l'ignore. Mais elle ne m'a touchée de cette manière que trois ou quatre fois dans sa vie. »

Je composai le numéro de portable de Stan. Pas de réponse.

Marla et moi rejoignîmes le pick-up au pas de course et quittâmes Empty Mile.

Nous parcourûmes les rues de la Vieille Ville, puis celles du faubourg. À chaque coin exploré, les mauvais pressentiments croissaient. Marla rappelait Stan sans arrêt. Elle tombait toujours sur la messagerie.

Près de la mairie, une idée me traversa l'esprit. J'accélérai, passai devant les derniers magasins subsistants en direction de la zone commerciale d'Oakridge. Si mon frère était dévoré par la culpabilité, il se rendrait peut-être à l'endroit où tout avait commencé.

Mais nous ne vîmes aucun signe de la Datsun orange lorsque nous arrivâmes devant Plantagion. Je sortis du pick-up pour vérifier les alentours, au cas où. L'entrepôt était fermé, désert. Je regardai à travers une vitre. Tout le matériel de bureau avait été déménagé. Manifestement, celui qui avait hérité de l'entreprise de Jeremy avait décidé de mettre la clef sous la porte. Je fis le tour du bâtiment. Nulle trace d'effraction. Lorsque je revins à mon pick-up, le téléphone sonna. La voix de Stan était rêveuse, comme si, à l'instant où il me parlait, un événement merveilleux se produisait devant lui.

« Salut, Johnny...

— Où tu es ?

— Tout va bien.

— De quoi tu parles ? Stan ? J'exige que tu reviennes au cabanon maintenant.

— Rosie et moi en avons discuté. Tu ne dois pas être triste, Johnny, d'accord ? Tu ne dois pas être triste.

— Stan ! Retourne au cabanon tout de suite. Passe-moi Rosie.

— J'étais obligé de tirer sur Gareth.

— Je sais. Il n'y a pas de problème. Je ne t'en veux pas.

— Bien sûr, Johnny. Tu ne m'en veux jamais. Tu es le meilleur frère du monde.

— Stan, je t'en prie. Où es-tu ? Qu'est-ce que tu vas faire ? »

Ma voix se brisa. J'avais conscience que je pleurais, mais ne sentais ni les larmes sur mes joues ni ma gorge se serrer. Ma perception était monopolisée par les mots de Stan dans l'écouteur, et les visions horribles qui m'assaillaient.

« Je t'aime, Johnny. Je sais que tu as fait de ton mieux, avec Plantorotops, avec l'or. Et tu m'as laissé épouser Rosie, tu t'es occupé de moi. Je me rappelle toutes les fois où on a été ensemble depuis que tu es revenu, et aussi avant, quand j'étais petit. Tout est là, et je vais emmener ces souvenirs avec moi. Comme quand je me suis réveillé après m'être noyé. J'ai vu le ciel. Il était si bleu, si profond, et puis je t'ai vu toi, penché sur moi. Tu étais tellement inquiet. J'ai pensé à combien je t'aimais. Même quand tu n'étais pas là. N'oublie pas, Johnny. Ne pense à rien d'autre.

— Stan, je ne vais pas penser à quoi que ce soit. On en parlera à la maison.

— Tu devrais porter mes costumes, Johnny. Parfois, quand tu les mets, la vie ne te fait plus souffrir autant.

— Stan, s'il te plaît... Ne va pas te blesser, hein ? Je ne pourrais pas le supporter. Promets-le-moi.

— Tu resteras dans mon cœur. Je t'aime, Johnny. »

Il raccrocha. Je le rappelai immédiatement, sans succès. Marla posa la main sur ma cuisse.

« Il est où ? »

Je secouai la tête, sur le point de lui dire que je l'ignorais, quand la réponse m'apparut : un seul endroit signifiait quelque chose pour lui à cet instant précis.

« Le lac. »

J'embrayai et partis rejoindre mon frère avant qu'il fasse une bêtise.

Je conduisis vite. Le trajet le plus court se situait de l'autre côté de la zone commerciale, le long de la voie étroite que nous avions empruntée la nuit où Stan avait mis le feu à Plantagion. Il me fallut un quart d'heure pied au plancher pour rejoindre la boucle, et encore deux pour atteindre le début du sentier.

Je dus alors ralentir. Tout en moi me criait d'accélérer, mais la seule fois où j'essayai, les roues arrière patinèrent et le pick-up chassa

dangereusement dans un tournant.

Deux cents mètres avant la fin du sentier, nous aperçûmes la Datsun. Le véhicule avait effectué une sortie de route, par chance en montant. La voiture était rentrée en biais dans un arbre. La portière passager avait pris un bon coup. J'arrêtai le pick-up et me précipitai pour voir. L'habitacle était vide. Une petite tache de sang maculait le siège passager. Rien ne suggérait de blessure sérieuse.

Nous reprîmes notre ascension. J'émergeai beaucoup trop vite dans la lumière du soleil, braquai violemment pour prendre un tournant sec à droite, freinai afin d'éviter de me retrouver dans l'herbe, puis ce fut la plage. Marla et moi sautâmes à terre. Nous scrutâmes le lac et ses environs.

J'ignorais où chercher, quelle partie fouiller du regard à la recherche d'un signe de vie. Le monde autour de moi était devenu une série d'instantanés frénétiques impossibles à identifier. Les clichés tressautaient de l'un à l'autre à mesure que je pivotais. L'éclat du jour m'éblouissait, réduisait chaque élément à l'état de silhouette. Lorsque mon cerveau reprit enfin le contrôle, les images se rassemblèrent soudain en un tout cohérent, et je vis enfin ce qui se passait sur le lac ce jour-là.

Cette période de l'année était trop fraîche pour que les gens aillent nager. Seuls deux véhicules stationnaient sur le parking. Le bungalow semblait fermé. Je n'y distinguais aucun mouvement, excepté une colonne de fumée s'élevant à la verticale de la cheminée. La jetée en bois derrière les cabanes attira mon attention. Le petit bateau à rames, d'habitude retourné en début d'appontement, avait disparu.

Je suivis des yeux la ligne d'eau. J'aperçus alors l'embarcation vide. Elle dérivait aussi loin que possible du rivage, à proximité de l'à-pic qui semblait retenir la forêt de l'autre côté du lac. Je ne décelais aucune présence humaine dans les parages. Pas de baigneur en détresse, calme plat.

Je reportai mon regard sur la plage dans l'espoir de voir Rosie et Stan blottis l'un contre l'autre, attendant que je les trouve et résolve leur problème d'accident. Rien. N'était deux couples de retraités debout sur le rivage, la grève paraissait déserte. Je fis le point plus loin. Un détail clochait. Les personnes âgées n'étaient pas en train d'admirer la tranquillité des flots ou de profiter du maigre soleil d'automne. Elles pointaient du

doigt, poussaient des cris, cherchaient autour d'elles. Je sus alors où se trouvait Stan. Je me ruai dans l'herbe, puis sur le sable rugueux de la plage.

L'une des femmes – une septuagénaire dont le visage tavelé exprimait l'inquiétude – me parla en premier.

« Deux personnes ont coulé.

— Un garçon et une fille ?

— Oui, oui ! Nous les avons vus là-bas. Ils ramaient. Ensuite, ils se sont levés, puis ont sauté à l'eau. Ils n'ont même pas essayé de nager.

— Ils se tenaient la main », précisa l'homme à ses côtés.

La femme fit un signe de tête affirmatif. « Ils sont peut-être restés à la surface une minute avant de couler. Ils n'ont pas réapparu. Nous ne pouvions rien faire. Nous sommes vieux. Impossible d'intervenir. »

Les deux hommes opinèrent, l'autre femme pleurait.

« Depuis combien de temps ? »

L'un des retraités secoua la tête d'un air grave. « Au moins dix minutes. Nous avons appelé la police. Il n'y a pas âme qui vive, ici. » Il désigna son portable d'un geste inutile.

Je fis alors la seule chose à faire, sans pouvoir m'en empêcher. J'ôtai mes habits et partis à la nage en direction de la barque. Celle-ci était à environ deux cents mètres et je n'étais pas un nageur extraordinaire. Une fois parvenu à destination, j'étais à bout de souffle. Je dus m'accrocher au bord de l'embarcation afin de récupérer.

Ma tentative était vaine. Le bateau avait sans doute trop dérivé pour que mes recherches portent leurs fruits. Et même dans le cas contraire, ils étaient immergés depuis beaucoup, beaucoup trop longtemps. Mais dès que j'eus repris mon souffle, je plongeai dans l'onde glacée et nageai aussi loin que je pus, les yeux grands ouverts, à tâtons dans la lumière qui s'estompait. Je fis chou blanc. Aucun membre à la traîne sous mes doigts, aucun torse rempli d'eau. J'émergeai, plongeai encore et encore, jusqu'à ce que le monde se réduise à un fracas de bulles blanches et de liquide noir, accompagné d'une terrible envie de respirer.

J'étais devenu tellement faible que j'aurais sûrement encouru les pires difficultés si les flics n'étaient pas arrivés. Deux officiers nagèrent jusqu'à moi pour me ramener au rivage.

Trois voitures de patrouille s'étaient garées sur l'herbe en bordure du lac. Tandis que les sauveteurs se séchaient, leurs confrères recueillaient les premiers témoignages des seniors. Ils nous questionnèrent ensuite, Marla et moi, et lorsqu'ils eurent fini, ils se rendirent au bungalow pour interroger David. Celui-ci ne s'était aperçu de rien, car il était dans le hangar au moment du drame.

Les services d'Oakridge ne possédaient pas les ressources suffisantes pour fouiller le lac. Comme l'issue fatale de l'excursion du jeune couple ne faisait pas de doute, ils bouclèrent le périmètre. Une équipe de plongeurs viendrait de Sacramento le lendemain matin. Les policiers autorisèrent les retraités à rentrer chez eux, déroulèrent des rubans de sécurité en travers du sentier pour empêcher l'accès au public, et laissèrent une voiture de patrouille en faction.

Marla et moi, en revanche, étions loin d'en avoir terminé avec eux. Nous dûmes les accompagner à Empty Mile, leur expliquer pourquoi un corps transpercé d'une balle était allongé devant notre cabanon et quel rapport il entretenait avec la noyade de Stan et de Rosie.

L'un des inspecteurs qui se joignirent aux flics en uniforme n'était autre que Patterson, l'officier responsable de l'enquête sur la disparition de mon père. Sa surprise de me voir mêlé à un meurtre était teintée de cynisme, me sembla-t-il. Cependant, quand Millicent affirma que Stan avait bien tué Gareth devant Marla et moi impuissants, il fut enclin à accepter notre version des faits.

Les procédures en cas d'homicide – collecte d'indices, enregistrement de la scène sur support vidéo, photos du corps, questions répétées – se prolongèrent jusqu'en milieu d'après-midi. Ensuite, aux alentours de quinze heures, Marla, Millicent et moi fûmes emmenés au poste d'Oakridge pour finaliser nos dépositions. La vieille femme était si dévastée par la perte de sa petite-fille qu'un policier dut l'aider à se lever.

La culpabilité de Stan était considérée comme acquise. Du moins, elle le serait dès qu'ils l'auraient repêché. Nous ne fûmes pas traités en suspects. Marla et moi dûmes toutefois clarifier les motivations de mon frère, mais nous nous en sortîmes bien.

Nous étions convenus, lors d'un bref tête-à-tête au bord du lac, de prétendre que Rosie était victime de harcèlements sexuels de la part de

Gareth, ce qui avait fini par mettre Stan hors de lui. Aucun de nous ne mentionna Jeremy Tripp.

Une heure et demie plus tard, après avoir signé notre déposition, nous fûmes raccompagnés à Empty Mile. La voiture de police nous déposa chez Millicent. Marla et moi l'aidâmes à monter les marches du perron, puis à s'allonger dans son lit, où elle demeura immobile, le regard vide, ses mains flasques et inutiles posées sur les couvertures. Marla prépara un thé, que la grand-mère refusa, et au bout d'un moment nous nous sentîmes de trop. La détresse de la vieille femme n'appartenait qu'à elle : nous avions l'impression d'être des intrus. Nous nous excusâmes avant de prendre congé. Elle resta allongée dans la chambre qui s'obscurcissait, désormais seule au monde.

Nous gravâmes la colline en silence, reportant une conversation que nous savions inévitable.

La dépouille de Gareth avait été évacuée. Il subsistait encore, à l'endroit de sa chute, quelques traces d'activité policière : repères adhésifs, sachets de collecte vides, cônes de plastique jaunes fixés au sol pour délimiter l'emplacement du corps. À l'approche de la nuit, l'air s'emplissait de chants d'oiseaux qui, loin d'adoucir la scène, accentuaient son aspect aride, dénudé. On aurait dit que les autorités, en emportant le cadavre, avaient aussi dépouillé le cabanon et ses environs de sa douceur, de son charme.

Marla passa le seuil la tête baissée, et alla s'asseoir directement sur le divan. Elle commença à parler avant que j'aie ôté mon manteau. Son débit était atone, mais j'y décelais un certain soulagement. Les mots paraissaient drainer le poison qui l'avait petit à petit infectée.

« Quand tu es revenu à Oakridge, Ray voulait repartir de zéro avec toi, avoir de meilleurs rapports. La relation que nous avons eue l'incitait pourtant à croire que rien ne serait possible tant qu'il la cacherait. Le soir où tout est arrivé, il est passé chez moi. Il avait l'intention de te révéler notre liaison. »

Marla me jeta un regard désespéré. Elle triturait un petit mouchoir sur ses genoux.

« J'étais persuadée que nous nous séparerions si tu l'apprenais. Mon seul but était de rester avec toi. Tu venais à peine de reparaître. J'ai vu notre futur de nouveau saccagé. Je l'ai supplié de garder le secret, de laisser le

passé reposer en paix. Mais il refusait. Il n'arrêtait pas de raconter qu'il devait tout te dire. Encore et encore. Je devenais folle. Je continuais de l'implorer. Il ne voulait rien entendre. Alors je l'ai poussé, c'est tout. Je l'ai poussé au niveau de la poitrine, pour qu'il cesse. Une simple bourrade... Je ne voulais pas le tuer, ni même lui faire mal. Juste qu'il se taise. »

Marla s'interrompt, la voix brisée par un sanglot. Puis elle se ressaisit et poursuit :

« Nous étions dans la cuisine. Il est tombé. J'ignore pourquoi. Il aurait dû rester debout, reculer, mais non. Il a chuté, l'arrière de son crâne a heurté le comptoir. J'ai essayé de le ranimer, j'ai fait une R.C.P... Je suis désolée, Johnny. Tellement désolée.

— Mais on a retrouvé sa voiture à la station-service. Je ne comprends pas.

— Quand je me suis rendu compte qu'il était mort, j'ai paniqué. Je ne savais pas quoi faire, alors j'ai appelé Gareth. Il était le seul à pouvoir m'aider. Il est venu, nous avons attendu jusqu'à deux heures du matin avant de conduire le véhicule chez Jerry pour donner l'impression qu'il s'était enfui, qu'il avait pris un bus quelque part. Une idée stupide. Mais nous n'avions pas d'autre solution pour orienter les recherches de la police hors d'Oakridge. »

Marla marqua une nouvelle pause. Elle paraissait vide, complètement exténuée.

« Qu'est-ce que vous avez fait de lui ? »

Elle eut un geste d'ignorance. « Je ne sais pas. Gareth a prétendu que c'était mieux ainsi.

— Tu ne sais pas où est le corps ?

— Gareth l'a emmené. Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il a fabriqué ensuite. »

Marla recommença à pleurer. « Et tu sais le plus beau ? Le truc le plus dément de cette putain d'histoire ? Tout cela s'est révélé inutile. La disparition de Ray, les choses que Gareth m'a obligée à accomplir... Inutile. Car quand tu as appris notre liaison, tu ne m'as pas quittée. Tu n'as même pas cessé de m'aimer. Mes craintes étaient basées... sur du vent. »

Je demeurai longtemps assis à regarder la jeune femme, à tenter de la haïr. Mais en vérité, la mort de mon père était moins importante que Marla.

Ray était un type honnête, qui connaissait la différence entre le bien et le mal, et menait sa vie en conséquence. Peut-être était-il aussi perdu que moi, désorienté par ce monde où chaque route était incertaine. Comme tous les hommes bons, il s'était retrouvé démuni face à la sauvagerie de l'existence. Mais il ne m'avait pas aimé. Ou s'il l'avait fait, sa distance, son intransigeance vis-à-vis du moindre élan de tendresse, avait donné l'impression du contraire. Toute ma vie, il avait été une énigme, une vague connaissance. Quelqu'un qui ne m'avait jamais accordé le pardon d'une authentique affection.

Sur la fin, il avait essayé d'infléchir cette tendance. Il nous avait offert des cadeaux de prix, à Stan et à moi, m'avait accordé sa confiance en me légant Empty Mile. Il avait refusé de cacher sa relation avec Marla, et voulu persuader Gareth de la laisser tranquille.

Ces gestes, perceptibles jusque dans ces instants de trouble complicité après dîner, autour de la table de la cuisine, avaient dû constituer pour lui le summum de la compassion. Mais en ce qui me concernait, ils n'étaient avec le recul que de faibles sémaphores dont la lueur triste s'égarait dans l'obscurité de nos relations, le scintillement de ce qui aurait pu être si nous avions agi plus tôt, avec davantage de conviction. Certes, je chérissais ces tentatives, mais elles avaient été trop rares, trop tardives, pour modifier cette certitude : mon père était, d'une manière générale, quelqu'un à qui je ne tenais pas.

Alors que Marla m'aimait, elle. Nous étions désormais débarrassés de Gareth, de mon père, de Jeremy Tripp. Nous pourrions même nous débarrasser d'Empty Mile. Nous avions enfin une opportunité de rebâtir notre vie. Marla verrait ses douloureux rêves de sécurité affective se concrétiser. Je la crus lorsqu'elle m'affirma que le décès de mon père était accidentel. Ces circonstances ne faisaient aucun doute. Et s'il s'agissait d'un acte intentionnel, ma décision serait identique.

Après tout, qu'étions-nous ? Deux assassins malgré nous. Deux coupables qui n'avaient jamais envisagé la culpabilité. D'une certaine façon, nous nous pardonnions réciproquement. Nos forfaits respectifs nous unissaient. L'amour était suffisant, l'absolution facultative. Nous étions

devenus deux personnes dont l'existence échappait désormais à la commune mesure, aux lois du monde extérieur.

En définitive, elle était vivante, et mon père mort. Je ne pouvais plus rien faire pour lui, tandis que j'avais encore une chance de réparer le tort causé à Marla après mon départ d'Oakridge.

Alors, en cette funeste et misérable soirée, je lui dis que je l'aimais. Nous nous mîmes au lit et nous étreignîmes au cœur des ténèbres qui s'installaient. Tous les événements intrigants s'éclaircissaient : comment Gareth avait pu la forcer à se déshabiller devant lui au cabanon, à coucher avec Jeremy Tripp. Elle avait prétendu qu'elle avait peur de perdre son emploi, mais le véritable péril, le moyen de pression par lequel il l'obligeait à accéder à ses quatre volontés, résidait dans la disparition de mon père.

Sa dépression abyssale, son besoin d'être physiquement châtiée s'expliquaient aussi. Elle avait non seulement vécu avec la conscience d'avoir tué le père de l'homme qu'elle aimait, mais dans la crainte quotidienne d'être démasquée. La présence de Gareth à Empty Mile avait dû transformer son existence en enfer. Il pouvait la dénoncer à tout moment. Pas étonnant qu'elle se soit tant opposée à sa venue, et qu'elle ait été si réticente à révéler à Jeremy Tripp l'implication de Gareth dans la vidéo responsable du suicide de Patricia Prentice. Elle avait cru que son ancien petit ami riposterait en dévoilant la vérité sur mon père.

Le fait qu'il n'ait pas mis cette menace à exécution me fit réaliser à quel point il était toujours amoureux d'elle. Une passion cruelle, perverse. Et pourtant, il avait gardé le secret, même s'il devait rêver de l'éventer pour provoquer notre rupture. Son ultime révélation, au seuil de la mort, n'avait pas été une dernière tentative de destruction, mais, ainsi qu'il l'avait précisé, un cadeau. Il savait que j'avais besoin de pouvoir pardonner à Marla, car sans cette miséricorde, elle n'aurait jamais été capable de supporter ses remords.

Cette nuit-là, je ne trouvais pas le sommeil. Mon échec vis-à-vis de Stan pesait sur moi avec la force d'un bloc de pierre. À deux heures du matin, je me levai et sortis.

La chambre de mon frère et de Rosie occupait tout l'arrière du préfabriqué. Lorsque j'y entrai, je fus d'abord assailli par un sentiment de

spoliation. Les cloisons en Formica marron, la porte en accordéon, les encadrements de fenêtres en aluminium... Rien de tout cela ne correspondait au Stan que j'avais connu. Nous n'avions pas grandi ici, nous n'y avions pas vécu ensemble. Ce mobile home constituait la nouvelle vie de mon frère, une vie indépendante.

Pourtant, à mesure que je demeurais dans la pièce, l'empreinte de Stan, semblable à une photo qu'on développe, se fit plus prégnante. Les éléments distinctifs apparurent un à un en surimpression de cet environnement impersonnel. Hormis quelques traces de Rosie, je distinguai un comics au pied du lit – illustré qu'il avait dû lire la nuit précédente –, une paire de tennis jetée à l'aveuglette contre le mur, des croquis de superhéros, une canette de Coca décapsulée, un paquet de chips... Ces aperçus fugaces de son quotidien, ces détails intimes, banals, représentatifs d'une période où il était vraiment lui-même, me firent si mal que je dus m'appuyer contre le battant.

Ils avaient aménagé un placard à côté de la porte. Je l'ouvris, passai mes mains sur ses habits. Le blouson de cuir que je lui avais donné était pendu en début de rangée, puis la chemise de bowling bleu pâle qu'il portait le jour de mon retour. Je l'ôtai de son cintre, m'assis au pied du lit, et enfouis mon visage dans l'étoffe, à la recherche de son odeur : mélange de transpiration et de Brylcreem. Cette quête d'un univers où une part de lui serait encore présente était bien entendu absurde. Ce geste ne servit qu'à confirmer sa disparition complète et définitive. Je pleurai jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien en moi, jusqu'à ce que je ne puisse plus me raccrocher à la moindre preuve, si ténue soit-elle, que j'avais été quelqu'un de bien.

Au moment de ranger la chemise, je remarquai deux costumes de superhéros. Je me souvins comme il m'avait conseillé de les porter de temps en temps. Après les avoir sortis de l'armoire, je les étalai sur mon bras, puis passai encore une minute dans la pièce avec l'espoir de m'imprégner de lui autant que possible, d'emporter les dernières traces évanescentes de son passage sur terre. Cependant, j'étais à bout, je n'avais plus la force de rester. Je pris le blouson de cuir avant de partir.

Il faisait très froid dehors. Je regagnai le cabanon en vitesse, et m'assis sur les marches du porche. Ensuite, j'enfilai le blouson, remontai la fermeture Éclair. Les mains dans les poches, je méditai sur la façon dont j'avais détruit sa foi en l'existence.

Le monde avait été pour lui un lieu d'espérance, protecteur envers les gens qui y vivaient. Un endroit empreint de magie, où vous pouviez récupérer de l'énergie en enlaçant un arbre, où les papillons de nuit vous conféraient un certain pouvoir. Six mois en ma compagnie avaient suffi à éradiquer tout émerveillement.

Ma culpabilité était un nuage tuberculeux qui planait sur mon âme. Stan l'avait respiré chaque jour qu'il était avec moi. Il n'avait jamais été dupe : plusieurs fois, il m'avait exhorté à cesser de me sentir mal, à oublier le passé. En vain. Je me dégoûtais depuis si longtemps qu'il m'était impossible de changer. Et Stan n'avait jamais eu l'occasion de s'armer contre ces émotions d'adulte. Il était incapable de résister à leurs attaques constantes, incapable d'immuniser sa propre confiance existentielle contre cette incurable maladie.

Il m'avait adulé, considéré comme un modèle, et je lui avais appris les regrets, le désespoir, et l'âpreté d'un avenir d'où le bonheur était exclu. Cette attitude, bien plus que les agressions de Jeremy Tripp ou Gareth, l'avait transformé en un individu susceptible de prendre un flingue, de le pointer sur un être humain, et d'appuyer sur la gâchette.

Marla vint s'asseoir à côté de moi avec du café au moment où le soleil se levait. Je posai ma tête sur son épaule. Elle me caressa les cheveux. J'aurais voulu rester ainsi pour toujours, sentir ses doigts éloigner les pensées, ne jamais plus m'adresser de reproches, ne rien avoir à surmonter, arrêter de m'apitoyer sur mon sort.

Vers six heures trente, nous prîmes le pick-up pour nous rendre à Tunney Lake. Nous assisterions aux recherches de l'équipe de plongeurs de Sacramento. Nous fîmes une halte chez Millicent, et frappâmes à sa porte. Elle mit longtemps à répondre. Lorsqu'elle vint, elle était drapée dans une couverture. Son visage était terne, fermé. Nous l'invitâmes à se joindre à nous. Elle frissonna, puis déclina notre proposition sous prétexte qu'elle ne pourrait pas supporter la douleur. Ensuite, elle rentra.

L'officier de police stationné à l'entrée du sentier nous reconnut.

Il fit reculer son véhicule pour nous laisser passer. Une ambulance et une seconde voiture de patrouille stationnaient sur le parking. Au niveau de la plage, trois gros utilitaires aux flancs ornés d'écussons, munis de longues remorques en métal, attendaient, dos au lac. Trois semi-gonflables gris

venaient d'être mis à l'eau. Sur deux d'entre eux, l'équipage se composait d'un barreur et d'un binôme en combinaison. Le troisième paraissait faire office de poste de commandement, avec sa nacelle bardée de matériel électronique et ses trois occupants en treillis sombres et casquettes.

Sur la berge, deux inspecteurs discutaient avec un type à moustache, visiblement à la tête des opérations. L'un des policiers nous aperçut et vint à notre rencontre. Il nous expliqua que les recherches pourraient se prolonger jusqu'à la fin de journée d'ici à ce qu'on trouve quoi que ce soit. Il nous indiqua un groupe de rochers à l'extrémité de la plage. Le meilleur endroit, selon lui, pour observer le travail des plongeurs. L'homme à la moustache nous salua d'une tape sur la visière.

Marla et moi nous installâmes sur le sable en contrebas des rochers, emmitouflés dans nos manteaux. Les plongeurs étaient à présent immergés, l'embarcation à l'arrêt derrière eux. Les sons portaient bien à travers l'air vif et immobile. La matinée s'emplit de bruits de moteur, d'apostrophes de gens d'équipage, et de murmures d'émetteurs-récepteurs. Les plongeurs avaient débuté leurs investigations près du rivage, et progressaient lentement en direction des profondeurs, près de la falaise.

Tandis que je les observais, le regard perdu dans le vide, en attente de l'inéluctable, je réalisai qu'Oakridge, ainsi que tout ce qui avait compté pour moi, était désormais de l'histoire ancienne. Je vendrais Empty Mile dès que j'aurais un acheteur. La part de Gareth reviendrait à son père ; je donnerais celle de Stan à Millicent. Marla et moi nous servirions du reste pour voyager vers l'est, jusqu'à ce qu'il ne reste plus nulle part où aller. Alors nous trouverions un endroit où nous établir, avec l'espoir que cinq mille kilomètres de distance entre nous et Oakridge suffiraient à nous protéger de ceux que nous avons été.

À la mi-journée, la brigade fluviale n'était plus qu'à une quinzaine de mètres des contreforts. Stan fut découvert en premier. Nous entendîmes crier un des hommes sur le bateau, puis les trois embarcations convergèrent en direction de deux plongeurs qui venaient de refaire surface. Je ne voyais pas grand-chose de là où nous étions mais, lorsqu'ils hissèrent le corps hors de l'eau, j'aperçus un costume noir et gris.

Le bateau regagna la rive. Les policiers et les membres d'équipe sur la plage se portèrent à sa rencontre. Ils emmenèrent le corps de Stan sur le sable et l'allongèrent à plat dos.

Lorsque Marla et moi arrivâmes à leur hauteur, le silence se fit. Les gens s'écartèrent pour nous laisser passer. Je demeurai debout, le regard baissé sur mon frère. Il avait perdu son masque et ses lunettes. Son déguisement de Barman détrempé épousait ses formes enrobées. Il avait les paupières closes. Ses cils noirs contrastaient avec la pâleur de son épiderme, le rajeunissaient. La mort avait gommé ses tentatives de paraître adulte. Il était redevenu le garçon courageux et flegmatique qu'en réalité il n'avait jamais cessé d'être.

J'avais du mal à accepter que ses yeux ne s'ouvrent plus. Ses paupières étaient intactes, ses traits, quoique légèrement boursouflés, toujours lisses. J'avais l'impression que, si je le secouais assez fort ou lui insufflais suffisamment d'air, il s'éveillerait à nouveau. Et me rassurerait d'un sourire. « Salut, Johnny. Ne t'inquiète pas, je vais bien. » Cet événement s'était déjà produit une fois.

Mais pas aujourd'hui.

Je me penchai, posai ma main sur le côté de son visage. Je ne m'attendais pas à ce que son épiderme soit si froid, si dur. Je laissai cependant ma paume où elle était. Mon magnifique frère, l'homme pour qui j'étais revenu à Oakridge, mû par la volonté de réparer le tort causé. Mon dernier espoir d'absolution bafoué.

La prochaine fois que je le verrais, il serait dans un cercueil. Ce contact était notre ultime lien avant que les procédures officielles ne prennent le relais. Je voulais arrêter cette course éperdue, cette fuite loin de moi. Il fallait que je le retienne, me raccroche à lui avec la conviction de garder ainsi une part essentielle de son être. Mais il était déjà parti. Il n'existait pas une chose sur terre qui puisse le ramener.

Lorsque je m'éloignai du corps, deux plongeurs l'installèrent avec ménagement dans une housse mortuaire en vinyle noir. Quand ils remontèrent la fermeture Éclair, l'un d'eux me demanda si je désirais laisser son visage à l'air libre. Je fis non de la tête. Ils refermèrent le sac. Tous les hommes présents sur la plage se rassemblèrent pour le porter en silence, armés de mille précautions, jusqu'à l'ambulance garée sur le parking.

Un quart d'heure plus tard, le binôme qui avait trouvé Stan remonta Rosie. On l'allongea à son tour sur le sable et nous nous approchâmes d'elle. Elle avait incarné une présence discrète, inaccessible. Seul mon frère

était parvenu à voir ce qu'il y avait au-delà de l'hermétisme qu'elle opposait au monde. Pourtant, elle avait fait partie de notre vie pendant six mois, et j'étais autant responsable de sa mort que de celle de Stan. Avant qu'ils ferment la housse, Marla s'avança pour dégager les mèches trempées de son front, rajuster l'échancrure de sa robe.

Il était désormais inutile de nous attarder au lac. La police allait plier bagage, les dépouilles seraient transportées à l'institut de médecine légale, à Burton, il y aurait une autopsie, et plus tard mon frère et Rosie seraient prêts pour l'enterrement. Je voulais rentrer aussi vite que possible, claquer la porte derrière moi, et ne plus me préoccuper de rien. Tandis que nous marchions dans l'herbe afin de regagner le pick-up, nous entendîmes un cri derrière nous. Nous nous retournâmes et vîmes les deux plongeurs encore dans l'eau adresser des signes au bateau de commandement. Ils étaient loin, pratiquement au pied de la falaise. Nous ne pouvions pas distinguer ce qu'ils tenaient juste sous la surface des flots. Mon estomac se noua pourtant, car je compris ce qu'ils venaient de dénicher.

Marla agrippa mon bras. Nous demeurâmes plantés là, sur cette bande de gazon, incapables de bouger, incapables de détourner les yeux du troisième corps qu'on ramenait sur la berge. La police, qui n'avait aucune raison de nous associer à ce cadavre, nous ignora. Ils déchargèrent le corps, et l'allongèrent avec bien moins de soin que précédemment.

Cette carcasse était beaucoup plus abîmée que les dépouilles de Stan ou Rosie. N'était la tenue de travail, ces restes n'avaient rien d'humain. L'individu était réduit à une masse blanchâtre, gonflée, courbée de bout en bout tel un dos de baleine. Aux endroits où la chair était visible, la peau desquamée partait en lambeaux. La tête était plus grosse qu'elle n'aurait dû. La plupart des cheveux avaient disparu. Marla et moi savions de qui il s'agissait.

Je fis un pas en avant. Marla me retint, les yeux écarquillés, terrifiés. Elle chuchota : « Je ne peux pas. Je me trahirais.

— S'ils étaient au courant pour vous deux, ils seraient déjà venus te voir au moment de sa disparition.

— Oui, mais je ne peux pas. C'est au-dessus de mes forces, Johnny.

— D'accord. Va m'attendre à la maison. Je me ferai ramener. »

Je lui confiai les clefs du véhicule, lui donnai un bref baiser. Elle acquiesça, mais son visage blême semblait marqué par la peur exclusive d'être reliée à la mort de Ray. Elle se dirigea vers le pick-up, affectant d'être indifférente aux événements qui se déroulaient sur la plage. Elle partit en voiture sans se retourner.

Toutes les embarcations étaient à présent sur le rivage. La police et les plongeurs se tenaient autour du corps en un cercle informel. Plusieurs fonctionnaires communiquaient par radio la découverte de ce cadavre inattendu à un panel de supérieurs. Quand j'arrivai à proximité, l'inspecteur qui nous avait indiqué les rochers comme point d'observation s'interposa, la main en avant.

« Je suis désolé. Vous ne pouvez pas approcher. »

J'avais cependant un bon aperçu du corps, maintenant. Les doigts sur mes lèvres, je murmurai dans un souffle : « C'est mon père ! »

Et cette journée, prévue pour être longue, le devint encore plus. On dut contacter Patterson. Je fus obligé de lui expliquer pourquoi j'étais sûr, d'après les vêtements et la montre, que cette dépouille était celle de mon père. Je ne possédais aucune information supplémentaire. Pour moi, cette découverte était tout à fait fortuite. Lorsqu'il me posa la question, je lui répondis qu'à ma connaissance le meurtre perpétré par Stan n'avait aucun rapport avec le décès paternel.

Patterson m'informa qu'on emmènerait le corps au bureau du légiste afin de déterminer les causes de la mort, et de pratiquer des analyses scientifiques. Il ne cacha pas son pessimisme, après un pareil séjour sous l'eau.

Ils me laissèrent quelques instants en tête à tête avec Ray. Les mois d'immersion avaient gommé ses traits. Son visage se résumait désormais à une bouillie pulpeuse dénuée de signes distinctifs. Une vision certes traumatisante, mais bien moins que ma propre ambivalence. J'aurais dû être dévasté, et pourtant je ne ressentais rien de tel. La contemplation de cette masse détrempée ne déclenchait en moi qu'une vacuité étrange, comme si cette enveloppe charnelle n'appartenait pas à mon père, mais à un inconnu croisé il y a très longtemps au coin d'une rue. Je me demandais comment un fils pouvait réagir de telle façon. Bien entendu, je connaissais, ô combien, la réponse.

À seize heures, tout était terminé en bordure du lac. L'ambulance avait évacué les corps, les plongeurs remballé leur matériel avant de quitter les lieux, et Patterson était retourné en ville pour remplir son rapport. Seuls deux policiers en uniforme demeurèrent sur place. Ils parcoururent la plage pendant plusieurs minutes, histoire de la nettoyer des derniers déchets laissés par les équipes de recherche, puis l'un d'entre eux vint vers moi. Il me demanda où je voulais qu'on me dépose. Tout au long de la journée, j'avais souhaité être ailleurs, mais désormais je refusais de partir sans avoir accordé un dernier adieu à cet endroit. C'était ici qu'était née ma culpabilité pour mon frère, ici qu'avaient échoué toutes mes tentatives pour m'en défaire.

J'informai l'agent que je rentrerais chez moi par mes propres moyens. Il hésita, puis se pencha à l'arrière de la voiture de patrouille. Il me tendit une couverture de survie.

« Ne restez pas trop longtemps. Il va faire froid, cette nuit. »

Il m'adressa un petit salut, et la voiture s'éloigna.

Je regardai le bungalow où avait vécu Gareth. De la fumée montait de la cheminée. Je savais que David était seul à l'intérieur, confronté à la perte de son fils. J'envisageai d'aller le voir, mais ma propre douleur était déjà assez difficile à gérer. Je m'assis sur l'herbe, enveloppé dans la couverture.

Dans moins d'une heure, le soleil se coucherait derrière les montagnes. La lumière déclinait déjà. De petits insectes sortaient pour se figer, frémissants, à la surface de l'onde près du rivage. J'eus l'impression d'avoir eu froid toute ma vie. Maintenant encore, j'étais glacé en dépit de la couverture. Je la rabattis sur ma tête et observai le lac par en dessous.

J'avais fui Oakridge huit ans auparavant, dans l'espoir d'échapper à la culpabilité que je ressentais pour la quasi-noyade de Stan, mais mon éloignement, loin de m'aider à vaincre mes remords, les avait renforcés. Car j'y avais ajouté la responsabilité d'un abandon, condamnant mon frère à dépendre des lacunes affectives de mon père. Plus tard encore, j'avais aussi pris conscience de la douleur infligée à Marla.

J'aurais dû apprendre, en huit ans, que la culpabilité ne pouvait être ni évacuée ni distancée. À défaut, mon incapacité à m'en débarrasser m'avait poussé à revenir. J'avais fait de mon mieux avec Stan, avec Marla, pour forcer le présent à compenser le passé. Je m'étais échiné. En vain.

Stan était persuadé de la bonté de l'existence. Et malgré son handicap mental, il était plus sensé que moi. Il savait qu'il était impossible de se raccrocher à ses démons avec autant d'ardeur, de ténacité, et d'espérer en même temps mener une vie tolérable ou satisfaisante.

À présent que j'étais confronté à cet échec patent, je me rendais enfin compte qu'il avait raison. Peu importait de l'emporter sur la culpabilité, il fallait trouver un moyen de l'accepter ; cohabiter avec son passé et non le combattre.

J'avais bâti mon univers sur ces regrets, mais ce jour-là, tandis que les flots s'obscurcissaient, le poids des reproches dépassa ses propres limites. D'une certaine manière, cette surcharge cautérisa les plaies causées par ma propre complaisance. J'avais trop souffert pour en supporter davantage. Je compris soudain que si je continuais à nourrir ce désespoir, à le maintenir à un tel niveau, je détruirais certainement le peu de choses auxquelles je tenais encore. Alors, Marla et moi étions voués à l'échec.

Je n'étais pas absous ni libéré de mes fautes. Mes errements m'accompagneraient, mes mauvais choix aussi. Cependant, un rideau s'était abattu sur eux. Je pouvais toujours voir à travers, mais les sons, les couleurs étaient assez atténués pour que leurs horribles flammes épargnent le présent.

Cet état ne durerait peut-être pas. La culpabilité pourrait sans doute ressurgir, dévaster à nouveau la vie de ceux qui me côtoyaient.

Pour le moment, je l'avais dépassée et j'utiliserais au mieux ce répit afin que Marla et moi puissions trouver un peu de bonheur. Un jour ou l'autre. Un jour ou l'autre avec de la chance.

La lumière s'estompait quand je quittai le lac. Le ciel était à présent nuageux. La brise commençait à souffler. La Datsun de Millicent avait été dégagée. Il ne restait aucune trace de l'accident hormis la terre labourée et le tronc d'arbre écorcé. Une fois parvenu à la boucle d'Oakridge, j'appelai Marla de mon portable. Une demi-heure plus tard, elle passa me prendre avec le pick-up et nous rentrâmes à la maison, blottis l'un contre l'autre à cause du chauffage en panne. Nos pensées, quelles qu'elles fussent, ne franchirent pas nos lèvres.

Patterson téléphona en milieu de semaine suivante. Il m'apprit que l'autopsie de mon père n'avait rien révélé de probant. Qu'il ait été trouvé

tout habillé dans le lac semblait accréditer la piste criminelle. Mais malgré une blessure derrière la tête, aucun élément ne fournissait d'indication sur le coupable éventuel. De même, l'interrogatoire de David, unique résident permanent à Tunney Lake, n'avait pas donné grand-chose. Patterson était désolé. La découverte du corps serait probablement le dernier rebondissement de l'enquête.

Deux jours plus tard, dans la matinée, nous enterrâmes Stan, Rosie, et mon père.

Le lendemain, la neige tombait sur Empty Mile.

Et le jour suivant, Marla et moi verrouillâmes le cabanon, montâmes dans le pick-up, et quittâmes Oakridge vers l'est.

FIN

OceanofPDF.com

REMERCIEMENTS

Un grand merci à Catherine et à Andréa pour m'avoir nourri, logé, et offert un endroit où écrire dans une période cruciale. Ce livre ne serait pas tel qu'il est sans ce séjour paradisiaque.

OceanofPDF.com

Notes

[← 1]

Rebrousser est employé à mauvais escient.

« The obvious course of action was to turn around before they realized we were there and go quietly back the way we'd come. ». (Note de l'ebooker)

OceanofPDF.com